





*Thomas Frederick Bee*



A 13165





# STUART PAPERS

*VOL. II.*

Orford

HOBACE HART PRINTED TO THE UNIVERSITY

# STUART PAPERS

RELATING CHIEFLY TO

QUEEN MARY OF MODENA

AND

THE EXILED COURT OF KING JAMES II.

*PRINTED FROM OFFICIAL COPIES OF THE ORIGINALS,*

WITH FACSIMILES,

UNDER THE SUPERINTENDENCE OF

FALCONER MADAN, M.A.

FELLOW OF BRASENOSE COLLEGE, OXFORD.

FOR THE

Roxburghe Club.

LONDON:

J. B. NICHOLS AND SONS, 25 PARLIAMENT STREET.

---

MDCCCLXXXIX.



## THE STUART MSS.

(Continued.)

[212.]

[K 1350.] *Récit de ce qui s'est passé de plus remarquable pendant la maladie et à la mort du Roy d'Angleterre Jacques 2.*

La maladie du Roy d'Angleterre comencea à se déclarer le vendredi 2<sup>e</sup> 7<sup>bre</sup> car il est a remarquer que depuis le dérangement de la santé de sa Majesté, les accidents les plus considérables ont paru les vendredis et que ce pieux Roy avoit demandé en grace à Dieu de mourir le même jour que J. C. a fini sa vie mortelle, afin que cette conformité peut procurer une plus abondante application des mérites de la mort de notre Sauveur aux souffrances de ce monarque chrestien ; ce qui avoit esté si bien remarqué dans tout le cours de sa maladie que le mercredi 14<sup>e</sup> les médecins croyant que le Roy ne passeroit pas la journée, on en alla donner avis au prince de Galles, qui dit avec une foy pareille à celle du Roy : J'espère que sa Majesté ne mourra pas sitot, et je croy que Dieu ne lui refusera pas la grace qu'il lui a tant de fois demandée et qu'il attend de son infinie bonté, qui est d'expirer un vendredi.

En effet le 16<sup>e</sup> de Septembre à cinq heures et demie du soir, come on venoit de resserer le très saint sacrement qui avoit été exposé depuis trois jours sur notre autel avec la permission de son Eminence, un officier de la Reine nous aporta la triste nouvelle du décès du Roy d'Angleterre expiré à trois heures apres midy, le même jour et presque à la même heure que le Rédempteur a donné sa vie pour le salut des homes. Aussitot toute la comunauté qui étoit à l'oraison récita le *De profundis*, on sonna le glais, on para les autels de noir dedans et dehors, et à peine ces préparatifs furent achevés que l'on sonna l'entrée de la Reine. Toute la Comunauté l'attendit à la porte dans un triste silence et dans une douleur

proportionnée à la sienne. Il faut scavoir que jamais deus épous ne se sont aimés jusqu'au dernier moment de leur union d'une tendresse si mutuelle, si passionnée et si raisonnable en meme temps. La Reine pénétrée de la plus vive douleur entra dans notre maison accompagnée de ses quatre dames seulement. Notre Mère lui baisa d'abord la robe, les unes embrassèrent ses genoux, les autres lui baisèrent la main, et toutes sans dire un seul mot, laissant à leurs larmes le soin d'expliquer leur affliction. La Reine marcha droit au choeur sans gémissements, sans cris, sans parole, et come une personne à qui il ne restoit plus que le mouvement. Elle ne sortit de ce triste silence et de ce profond accablement qu'à l'instant qu'une de nos soeurs lui eut dit à l'oreille, Deus meus voluit, nonne Deo subjecta erit anima mea? en répondant d'une voix entrecoupée de soupirs : Fiat voluntas sua. Puis en avenceant vers le choeur, elle dit d'une voix ferme : Mes soeurs, aidés moy à remercier Dieu des miséricordes qu'il a faites à cette sainte ame, que je croy jouissante de la beatitude. Oui, j'en sens la certitude dans le fon de ma douleur.

Après avoir été prosternée devant le St. Sacrement durant un espace de temps considérable, et avoir baisé la vraie croix qu'on lui présenta, elle sortit pour monter à sa chambre, mais son cors étoit dans un si grand abattement qu'on la pria de vouloir s'y faire porter en chaise. Non, non, dit elle, J. C. monta bien sur le Calvaire chargé de sa croix. En passant devant l'autel de St. François de Salle, nostre fondateur, elle se jeta à genous, et lui demanda ses intercessions avec beaucoup de ferveur, afin d'obtenir pour elle une entière résignation à la volonté de Dieu que ce grand St. a tant recommandée et si bien pratiquée. Quand elle fut dans sa chambre, elle demanda aux soeurs qui la suivoient ce qu'on vouloit faire d'elle. On luy répondit, Nous vous mettrons au lit, Madame, des qu'il sera prest, en attendant nous suplions votre Majesté de se mettre sur ce lit de repos, ce qu'elle fit aussitot.

Cependant notre mère, ma soeur la déposée, et moy étant à genoux aupres d'elle nous tachames par différents actes de foy,



d'abandon et autres de soulager sa douleur sans la fatiguer de longs discours. Jamais il n'y en eut une plus vive et plus profonde. Elle ne pouvoit pleurer mais ses soupirs étoient si touchants, qu'ils fesoient sentir et conoitre le serrement de son coeur. Son cors tomba plusieurs fois en foiblesse, et jamais son esprit ne perdit rien de sa force. Elle nous parloit de temps en temps de la béatitude dont elle croyoit fermement que jouissoit l'ame de son bon Roy, car c'est ainsy qu'elle l'a toujours nommé. Après qu'elle eut passé plus d'une demie heure en prières, en élévations à Dieu et en silence, elle nous demanda si l'on ne faisoit pas des prières pour l'ame du Roy ; car, dit elle, il faut être bien pur pour paroître devant Dieu. Hélas souvent nous croyons des personnes dans le ciel qui sont dans de grandes souffrances en purgatoire. Sur cette pensée, son coeur s'attendrit beaucoup ; elle pria, pleura. On la mit dans son lit, après luy avoir fait prendre un peu de bouillon, et la Comunauté chantoit au choeur les vespres des morts. Car pendant que la Reine a été dans cette retraite qui fut jusques au lundi 3 heures du soir, nous avons tous les jours récité l'office des morts dans sa chambre de choeur en choeur, sa Majesté suivant les parolles des pseumes et n'en perdant pas un verset. On a fait chaque jour les exercices du matin et du soir, des lectures spirituelles et des prieres pour la conversion de l'Angleterre, telles qu'elles se font tous les soirs à St. Germain en laie depuis douse ans. Sur les sept heures du soir, sa Majesté demanda qu'on fit entrer son confesseur, qui resta quelque tems avec elle en particulier. Puis il fit à l'ordinaire les prieres du soir avec les dames, et récita le chapelet come de coutume aupres du lit de sa Majesté. Elle nous pria de demander à notre mère la permission de faire entrer son confesseur quand elle en auroit besoin, qu'il dit la Ste. Messe à la chapelle de St. François de Salles, et que nous demeurassions aupres d'elle, parce que ses dames d'honneur et ses femmes de chambre étoient accablées de fatigue. Nous passames la nuit auprès d'elle jusques à 4 heures du matin, durant lequel temps nous fimes plusieurs prieres et plusieurs lectures spirituelles



dans le Livre de la Sagesse, sur la conduite que Dieu tient à l'égard des justes ; dans l'Apocalypse, de la description que fait St. Jean de la Jérusalem céleste et de l'employ des bienheureux dans cette sainte cité et plusieurs autres que nous appliquions de temps en temps au Roy décédé. La Reine écoutoit ces choses tantôt en soupirant, puis en adorant Dieu, quelque fois en se soumettant à ses ordres, d'autres en acceptant sa douleur par des actes d'adhérence purement spirituels. Car son affliction est inconcevable, et à peine luy permit elle de reposer quelques moments, beaucoup plus accablée qu'assoupie. Elle me fit l'honneur de me dire le matin en m'ordonnant d'aller me reposer que si elle n'avoit pas été dans notre maison, elle auroit beaucoup moins reposé qu'elle n'avoit fait. Hélas, a-t-elle dit plusieurs fois, je suis redevable à Dieu d'un nombre infini de graces ; mais l'une des plus particulières est de m'avoir conduite dans cette sainte maison. Qu'aurois je fait, continuoit cette bonne Reine, si je ne l'avois pas trouvée dans mes afflictions. Dieu a prévenu de toute éternité l'état déplorable où je suis, et il a destiné votre établissement pour ma consolation.

Le samedi 17<sup>e</sup> se passa à peu près dans de pareils exercices et sa Majesté sans cesse occupée de l'idée du bien qu'elle avoit perdu me faisoit à différentes fois le récit de ce qui s'étoit passé dans les derniers jours de la maladie de son bon Roy. Jamais nous disoit la Reine, cet illustre souffrant n'a prononcé dans sa maladie une parole de plaintes, ni fait une action d'impatience, non pas même un signe d'inquiétude, quoique ses douleurs fussent des plus aigues et qu'elles aient duré plus de quinze jours. Il étoit toujours altéré de souffrances pour l'expiation de ses péchés, et dans cet esprit de pénitence il ne se plaignoit jamais de ce qu'il souffroit. Il prenoit tous les remèdes sans répugnance quelque désagréables qu'ils fussent. Il ne recevoit les soulagemens qu'on lui procuroit que pour obéir à l'ordre de Dieu, se soumettant à vivre tant qu'il plairoit à la providence, mais désirant avec ardeur de mourir pour être uni à J. C. et n'être plus dans la crainte de l'offenser. Aussi mon bon

Roy m'a-t-il si bien appris le détachement des créatures, continuoit la Reine, que quelque tendresse que j'aye toujours eu pour lui, quelque amour qu'il ait eu pour moy, quelque douleur que je puisse ressentir le reste de mes jours de sa perte, je vous assure que si sa précieuse vie dépendoit d'un seul mot, je ne le prononcerois pas, si je le croyois désagréable à Dieu. La Reine ne quitta ce saint Roy qu'après qu'il fut tombé en létargie, et qu'après que son confesseur, celui du Roy et Mons<sup>gr</sup> l'Eveque d'Autun l'eurent obligée en conscience de sortir de la chambre pour ne pas attendre ce pieux agonisant et pour le laisser jouir de la divine paix que l'Esprit Saint répandoit alors dans son ame. Elle s'arracha donc de cette héroïque moitié d'elle même en lui baisant les mains avec des soupirs et des sanglots qui portèrent le trouble jusque dans son intrépide coeur. Eh quoy, Madame, lui dit le Roy en reprenant une nouvelle fermeté, n'etes vous pas ma chair et les os de mes os ? n'etes vous pas une même chose avec moy ? et coment est-il possible qu'une partie de moy même soit si différente de l'autre ? moy dans la joye et vous dans la douleur. J'espère que la miséricorde de Dieu m'a pardonné mes péchés et qu'il me va mettre en possession de la béatitude, et vous vous affligés. Il y a si longtemps que je soupire apres cet heureux moment. Vous le scavés bien. Cessés donc de me regretter ; je prierai pour vous, adieu, ne m'attendrissés plus. Apres quoy il fut 24 heures sans revoir la Reine quoi qu'il la demandat toutes les fois qu'il s'éveillait, aiant quelque peu d'égarement. La veille de son décès, m'a dit la Reine, il revint tout a fait à lui avec une entière liberté de son esprit. Il parla à tout le monde dans une force de raisonnement qui causoit autant d'admiration que de surprise à ceus qui l'entendoient. L'éternité, le mépris du monde, la beauté de la vertu, l'excellence de la religion catholique fesoient le sujet de ses remontrances et de ses discours. Il exortoient forcément les protestants à se convertir, et les assurant que tant qu'il avoit été dans l'erreur, il avoit toujours été dans le trouble au milieu des prospérités les plus tranquilles, et qu'il avoit trouvé au contraire dans la catholicité au milieu de ses plus grands



malheurs une tranquillité douce, et une paix d'esprit inaltérables. Il fit une profession de foy autentique, devant tous les seigneurs Anglois, les priant de penser sérieusement à leur salut, et les faisant souvenir qu'ils se trouveroient un jour au même état où ils le voyoient. La Reine aiant donc appris le jeudi que le Roy paroissoit beaucoup mieux, elle voulut retourner auprès de lui et promit qu'elle ne laisseroit rien échaper à son cœur qui put démentir sa fermeté. En effet elle s'aprocha du lit du Roy dans une modération assés grande en apparence, et lui demanda s'il souffroit. Oui, dit le Roy, qui pénétoit toute sa douleur, je souffre et je souffre beaucoup de ce que vous souffrés ; pour moy je serois tres content si vous étiez moins affligée. Prenés part à mon bonheur et ne vous atendrissés plus. Apres quoy on la fit retirer et l'on ne lui laissa que le temps de conjurer le Roy mourant de demander au Seigneur pour elle le parfait amour de Dieu et rien plus ; ce sont ses propres termes, et voilà à peu près ce que la Reine me fit l'honneur de me dire ce jour là sur ce sujet, mais d'une maniere si pénétrante et dans des circonstances si héroïques que toutes les relations qu'on en pourroit faire n'en donneroient qu'une faible idée.

La nuit de samedi au dimanche la Reine me fit l'honneur de m'ordonner d'aller me reposer et ma soeur Catherine Angélique prit ma place auprès de sa Majesté. Je revins sur les deus heures apres minuit auprès de la Reine, et elle me dit aussitot qu'elle m'aperceut : Ha, ma soeur, que j'ay souffert pendant que vous n'avez pas été icy. J'ay senti des choses audedans de moy que je ne puis expliquer. Je m'endormois pour un moment mais quel sommeil. Il me sembloit qu'on m'arrachoit le cœur, qu'on me déchiroit les entrailles, et je sentoiss effectivement des douleurs inconcevables. Je n'en puis plus. Je lui fis prendre un bouillon, et je lui leus les soliloques et le manuel de St. Augustin. Elle s'endormit durant quelques moments, pendant les quels ma soeur Catherine Angélique me dit que depuis que j'étois partie, elle n'avoit fait que soupirer, se plaindre, gémir, se retourner de tous

cotés dans son lit come si l'on lui eut fait tous les maux imaginables. Nous avions veu jusque là la Reine si soumise dans son affliction que nous fumes extremement surprises de ces agitations. Mais notre surprise cessa lorsqu'on dit en secret qu'on avoit ouvert et embaumé le cors du feu Roy cette même nuit qu'on avoit porté ses entrailles aux bénédictins Anglois, et qu'on nous avoit aporté son coeur héroïque sur les deus heures après minuit sans pompe, sans bruit et dans un très grand secret, crainte que la Reine ne s'en aperçut ; que notre mère avoit eu des ordres expres du Roy sur ce sujet ; qu'il lui avoit fait deffendre de sonner et de chanter, et que le jeune Roy d'Angleterre nous avoit fait recomander par Milord Perth de prendre toutes les mesures nécessaires pour en oter jusqu'à la moindre conoissance à la Reine, sa mère. Mais la sympathie trompa nos précautions. Le feu Roy avoit eu raison de dire à cette royalle épouse qu'elle étoit sa chair et les os de ses os, puisque dans le temps que la mort avoit rendu la chair de luy insensible à tous les coups, l'autre moitié de cette chair vivant dans la Reine avoit ressenti toutes les douleurs de ces contrecoups, et cet effet qui tient du prodige s'est reconnu manifestement avant qu'on en put deviner la cause, a été déclaré par la Reine lorsqu'elle en ignoroit encore le sujet, et est atesté par des filles à qui Dieu fait la grace d'être sinceres et véritables en toutes choses.

Si quelque chose étoit capable d'adoucir les peines de cette Reine affligée, ce sont les réflexions qu'elle fait souvent sur la générosité plus qu'héroïque de notre auguste monarque dont elle ressent les effets avec un coeur pénétré de reconnoissance et d'admiration. C'est un prodige de la main du Toutpuissant, me disoit elle, que Dieu nous ait suscité pour protecteur le plus grand des Roys, et que cette protection ne se borne point à tout ce qu'il a fait pour nous depuis douse ans, mais qu'il veule encor étendre sa main libérale et sa sage providence sur la veuve et les orphelins d'un Roy que Dieu a voulu combler d'afflictions icy bas. Non, continua-t-elle, nous ne pouvons jamais reconaitre les obligations que nous avons au Roy, car non-



seulement il a fait tout ce qu'il pouvoit faire pour nous, mais il l'a fait d'une manière si héroïque et si touchante que ses ennemis mêmes ne peuvent s'empêcher de l'admirer. Il étoit venu deux fois voir mon bon Roy depuis sa maladie; il avoit témoigné au Roy malade tout ce que la plus forte et la plus généreuse tendresse peut inspirer pour un illustre malheureux. Son grand cœur n'avoit peu se défendre de donner plus d'une fois des larmes au danger où il voioit son ami. Les soins les plus exacts, les secours les plus effectifs, les plus tendres inquiétudes ont combattu cette maladie de la part de ce grand monarque. Enfin le mardi après dîné come le Roy venoit de recevoir le viatique pour la seconde fois et qu'on n'espéroit plus rien de lui, le charitable protecteur me fit l'honneur de m'écrire un billet de sa main par le quel il me mandoit qu'il alloit partir pour St. Germain et qu'il avoit quelque chose à me dire qui me consoleroit. Il vint dans ma chambre, et il me déclara apres mille témoignages d'amitié les plus consolants, qu'ayant considéré toutes choses avec réflexion, il étoit résolu de reconoitre le Prince de Galles mon fils pour héritier des trois Royaumes de la Grande Bretagne, si Dieu dispoit du Roy et qu'il lui feroit rendre les mêmes honneurs qu'au Roy son père. J'avois déjà conjuré ce grand monarque en présance du Roy mon époux de continuer l'honneur de sa protection à mes enfants et à moy; je le supplié encor de nous tenir lieu de pere, et lui marqué toute la reconnoissance dont j'étois capable. Il me dit que je pouvois donner cette nouvelle au Roy mon époux quand je le jugerois à propos. Je le prié de la lui porter lui meme. Il le fit, et après les premiers témoignages de la tendresse la plus consolante, le Roy malade le remercia des soins qu'il avoit pris de lui envoyer Mr Fagon, du quel il se loua fort. Sa Majesté l'interrompit et lui dit qu'il avoit quelque chose de plus important à lui dire; c'est, dit-il, Monsieur, que je vous assure que si Dieu dispose de votre Majesté, je reconoitrai et ferai reconoitre dans mon royaume Monsieur le Prince de Galles pour héritier des trois couronnes d'Angleterre. Ce fut la veille de l'exaltation de la Ste. Croix que le Prince

de Galles fut déclaré Roy par Louis le Grand, et ce fut le jour de l'Invention de la Ste. Croix que le Roy son père avoit été couronné en Angleterre. Le père a trouvé la croix dans la couronne, et le fils comence son regne en exaltant la croix, et l'un et l'autre préférant la croix au septre trouveront leur couronne dans la croix et leur regne dans le ciel. Le Roy malade, malgré toute sa foiblesse étendit un bras comē pour embrasser son bienfaiteur, mais les forces lui manquèrent plutot que la reconnoissance, et il lui dit d'une voix languissante et affectueuse, Votre Majesté m'a fait ressentir des effets de sa bonté qui ne se pouroient asses reconoitre, mais ce qu'elle fait aujourd'hui les couronne tous. Il demanda pour derniere grace au Roy qu'on ne lui fit aucune pompe funebre, et ordonna mille messes après son décès. Je n'en demande pas davantage, dit-il, afin qu'on puisse plus aisément soulager les pauvres et qu'on mette le moins qu'on pourra mon bienfaicteur en dépense.

La Reine avoit fait passer le Prince par sa petite chambre pour entrer dans celle du Roy son père. Il vint en sa présence se jeter aus piés de son protecteur et lui dit en embrassant ses genous et apres lui avoir rendu mille graces, C'est votre Majesté qui me fait Roy et je perdrai plutot la vie que le souvenir de ce bienfait. Le Roy le releva en l'embrassant et comē ce spectacle causoit trop d'émotion au malade, nous passames tous trois dans ma chambre, où le Roy parla au jeune prince comē un véritable Salomon. Je voudrois, dit la Reine, avoir retenu ses parolles, car jamais exortation ne fut plus instructive, plus pénétrante, plus sage et plus remplie de bonté.

Le dimanche matin, 18<sup>e</sup>, la Reine me fit cent questions sur le pressentiment qu'elle avoit que le coeur du Roy n'étoit pas loin d'elle. Je les eludé autant que la vérité me le put permettre, et pour la détourner de cette idée je lui présentois de nouvelles occasions de parler des rares vertus de ce Roy. Je lui disois quelquefois que le faict de sa maladie étoit sans doute les souffrances intérieures que lui avoient causé sa chute et qu'il avoit suporté avec tant de courage. Hélas, me répondit la Reine, la cause de sa maladie est



dans la volonté de Dieu et dans l'extreme amour de J. C. pour son serviteur. Assurément, continua la Reine, il ressentait avec beaucoup de vivacité les humiliations et les injustices qu'on lui a faites : mais la force de son amour pour Dieu et pour la pénitence avoit transformé ses afflictions en consolations, et le rendoit semblable à St. Estienne qui voyoit les cieux ouverts pendant qu'on le lapidoit. Ce bon Roy étoit persuadé que Dieu qui voit dans le fon des coeurs voyoit dans le sien un desir si sincère d'être tout à lui et une résolution si ferme de faire et de souffrir toutes choses pour lui qu'il ne doutoit point que ce Dieu très bon et tres juste ne fut content de lui, et dans cette assurance son ame étoit en paix quoique son cors l'appliquat continuellement à la pénitence, et jouissant en esprit de la félicité des saints, il ne cessoit point de participer à tous les travaux des pénitents, car bien loin que cette confiance lui donnât quelque présomption, l'idée de la miséricorde de Dieu l'excitoit aus mortifications et aux peines. C'est parce que Dieu est miséricordieux, disoit-il, qu'il faut que je me mette en état de mériter ses miséricordes. La Reine me dit encore que quelque temps avant sa maladie, elle avoit trouvé le matin sur sa table une rude discipline qu'il n'avoit pas eu le temps de serrer, et que la pudeur et la modestie avoit à l'instant répandu sur son visage une rougeur aussi vive que celle du sang que cette discipline tiroit souvent de ses venes. Il avoua à la Reine qu'il s'en servoit, et qu'il portoit autour de ses cuisses une chaisne de fer. Mais qu'est ce que cela, lui disoit-il, pour tous les péchés que j'ai comis dans ma prospérité. Il convint pourtant avec elle come malgré lui que ses adversités lui avoient été si utiles que graces à la miséricorde de Dieu, il ne croyoit pas avoir comis un péché mortel depuis qu'il étoit en France. Il avoit un si grand desir de souffrir pour ses péchés passés, continua la Reine, et tant de soumission à la volonté de Dieu, que quand il fit son testament il y a quelques années, il consulta un docteur célèbre qui venoit souvent nous voir pour scavoir s'il feroit bien de ne pas ordonner des messes, des prieres et d'autres bonnes oeuvres



pour le repos de son ame, et s'il n'étoit point d'une pénitence plus soumise de ne se procurer aucun soulagement des pennes du purgatoire, et de s'y abandonner à la justice divine pour expier dans ce feu purifiant jusqu'au jour du jugement la multitude inombrable, disoit-il, des pêchés qu'il avoit comis. Le docteur admira cette pensée, et me dit en me la rapportant, voilà ce qui s'apelle un transport d'amour de Dieu ; mais j'ai conseillé à sa Majesté, continua le docteur, de s'en tenir aux sentiments ordinaires de l'église et d'ordonner les prieres qu'il jugeroit à propos, d'autant plus qu'ayant été autrefois dans l'erreur, il pouroit faire dire aux médisants qu'il en auroit encor quelque atache. Il avoit depuis longtemps un extrême détachement de la terre et ne vivoit plus que pour obéir à Dieu, car il desiroit sans cesse de sortir de ce monde dont il méprisoit toutes les grandeurs, non par le dépit de les avoir perdues mais par le regret de ce qu'elles perdoient les homes.

Ces récits étoient interrompus par de fréquentes questions qu'elle faisoit aux unes et aux autres sur le sujet qui lui tenoit si fort au coeur et nous étions toutes fort embarrassées à lui cacher la vérité et à éviter en mesme temps le mensonge. Si l'on n'a pas encor aporté icy le coeur de mon bon Roy, disoit elle, ce sera pour ce soir ou pour demain au plus tard, et me comendant enfin de lui répondre, je lui dis que selon toutes les regles on devoit attendre que sa Majesté ne fut plus dans la maison. Hélas pourquoy, me répartit elle, ce seroit une consolation pour moy de le scavoir icy. C'est moy qui l'ay demandé pour vous au Roy. Il en avoit disposé autrement dans son testament, et si vous me refusiés la satisfaction de lui rendre mes hommages, j'aurois bien de la peine à vous le pardonner. Non, Madame, lui répartis-je, nous ne ferons jamais rien qui puisse déplaire à votre Majesté, mais si ce malheur nous arivoit, l'exemple du Roy vous a trop bien appris à pardonner à ceux qui vous auroient offencé. Oh ! me dit elle avec admiration, qu'il a pratiqué héroiquement cette vertu. La seconde fois qu'il a receu le St. Viatique, il a déclaré hautement qu'il pardonnoit de tout son

cœur à tous ses ennemis, et nomément au prince d'Orange, à la princesse de Dannemarc et à l'Empereur, aiant toujours regardé ses ennemis come les instruments de la justice divine. C'est à mon sens, dis je à la Reine, le plus grand sacrifice qu'il ait fait à Dieu, et qui doit lui avoir coûté le plus. Point du tout, répondit sa Majesté : le Roy m'a persuadé plus d'une fois que le mal que le prince d'Orange lui avoit procuré étoit devenu si avantageus à son ame qu'il regardoit ce prince come le meilleur de ses amis, parce que personne ne lui avoit jamais fait tant de bien.

Aussitôt que nous pumes avec bienséance sortir de la chambre de sa Majesté, nous allames dire notre embarras au R. P. Ruga son confesseur, qui nous deffendit expressément de lui avouer qu'on eut apporté le cœur du Roy, et come nous lui marquames beaucoup d'inquietude de cette di simulation, il nous dit qu'il nous tireroit bientôt d'intrigue, qu'il alloit inspirer à la Reine dans sa confession de ne s'apliquer qu'à la communion qu'elle devoit faire le lendemain, et nous assura qu'elle ne nous feroit plus aucunes interrogations sur ce sujet. En effet nous remarquames avec beaucoup d'édification quand elle eut quitté son confesseur, qu'elle eut l'intérieur plus tranquille, qu'elle étouffoit ses soupirs et retenoit ses larmes, ne s'informant plus de rien, ne parlant que de Dieu et ne nomant le Roy defunt que tres rarement et avec crainte. Le soir on lui leut l'Abrégé de la vie de la R. M. Anne Marie de Jésus d'Espéron carmelite qui étoit de ses amies et de celles du feu Roy, pour laquelle leurs Majestés avoient toujours eu une tres haute estime et qui étoit décédée depuis quelques jours. La Reine s'areta à plusieurs beaux endroits de cette vie, et surtout à celui qui marque qu'on lui proposa le Roy de Pologne en mariage et qu'elle préféra l'humble condition de religieuse à celle de Reine. Hélas, s'écria sa Majesté, il n'y a point à balancer quand on est libre de son choix. C'est dans cette résignation d'esprit et dans cette soumission à son confesseur que la Reine passa le reste du dimanche et la nuit meme qui le suivit.

Le lundi 19<sup>e</sup> la Reine me fit l'honneur de me dire en s'éveillant :

Je pense que notre Seigneur J. C. veut aujourd'hui se donner à moi dans la comunion que je vais faire pour prendre dans mon coeur la place qu'y tenoit le Roy, et je me dispose à la lui donner toute entière, de bon coeur et sans réserve. Quand on l'eut habillée, elle se mit à l'écart et se tint très longtemps d'une manière et dans une situation si humiliée, si dévote et si recueillie qu'on voyoit avec admiration que c'étoit une hostie sainte, vivante et agréable qui s'offroit au Seigneur. Elle fut ensuite quelque temps avec son confesseur, assista au St. Sacrifice qu'on célébra dans la chapelle de St. Francois de Salles de la manière qu'y assistent les anges. On disoit dans ce même temps la Messe de la Comunauté, de sorte qu'il n'y eut que quelques unes de nos soeurs qui se trouverent à la Messe de la Reine. Ma soeur Thérèse Angélique et moy eumes l'honneur de tenir la serviette quand sa Majesté comunia. Aiant fait de longues et de profondes actions de graces, elle psalmodia le *Laudate* avec nous, et apres plusieurs oraisons mentales et vocales, elle prit un léger repas, se remit au lit, car son cors étoit d'une si grande foiblesse que tous ses exercices n'étoient soutenus que de la ferveur de son coeur, et nous fimes par son ordre des lectures spirituelles qu'elle nous marqua elle même pour la comunion. Pendant les trois jours que la Reine nous fit l'honneur de se retirer ches nous, elle ne vit qui que ce soit de dehors, le Roy aiant comandé à l'exempt des gardes qui l'avoit accompagnée de ne laisser entrer qui que ce fut, pas même les princesses du sang, pour ne pas donner le chagrin à la Reine, ou de refuser quelquun ou de recevoir des visites qui ne pouvoient qu'augmenter son affliction. Cet ordre fut observé si exactement que l'exempt refusa Monseigneur le Cardinal de Nouailles, quoique la Reine eut pris la précaution en entrant d'ordonner qu'on le lui fit parler, s'il venoit pour la voir. Son Eminence en rendit compte au Roy qui le chargea expressément de retourner pour voir la Reine. Ce qu'il fit sur les trois heures du soir. Apres qu'il eut donné à cette pieuse affligée toutes les consolations qu'on peut attendre en pareilles occasions d'une science



aussi profonde et d'une piété aussi solide que la sienne, notre mère le conduisit à la tribune où est le cœur du Roy defunt, et il nous ordonna d'enfermer ce précieux gage dans l'Oratoire de St. Joseph, de peur que la Reine ne le vit en sortant : mais toutes ces précautions furent inutiles.

Après cette vísite la Reine prit ses habits de deuil et come elle voyoit que je cherchois dans ses yeux l'état de son ame à cette triste véture, elle m'assura que ces lugubres ornements ne lui faisoient aucune peine, parce qu'ils étoient conformes à ses sentiments et à l'état où elle devoit être, et qu'elle étoit insupportable à elle même de n'en avoir pas encor été revêtue. Elle ajouta, C'est pour le reste de ma vie : je ne porterai jamais que du noir et de l'uni ; je renonce de bon cœur à toutes les vanités ; il y a longtemps que je n'ai que les vêtements nécessaires, et vous scavés, Seigneur, que quand j'ay porté des parures je ne l'ay fait que par nécessité ou dans une grande jeunesse.

Quand la Reine fut habillée, elle se laissa aller dans un fauteuil qui étoit derriere elle. Toutes les dames entrèrent. Tout le monde étoit en larmes dans un profond silence, et debout : elle assise, immobile, sans parler, se laissant dévorer intérieurement à sa douleur, avoit les yeux fixés sur un endroit où je m'enhardis de mettre un crucifix. Aussitot la Reine rassembla toute son attention sur cet objet et apres qu'elle eut pendant près d'un quart d'heure tenu tous ses regards attachés sur le modèle de patience et de douleur, je m'approché d'elle pour lui rendre réponse d'une commission qu'elle m'avoit donnée. Elle demanda quelle heure il étoit. On lui dit qu'il étoit quatre heures et demie, que ses carrosses étoient venus, que la Communauté étoit dans la gallerie et qu'il y avoit une chaise avec des porteurs qui l'attendoit. Elle se leva en disant, Je marcherai bien ; j'ay une grande visite à faire avant que de sortir, et puis versant des larmes en abondance et poussant des soupirs en confusion, elle s'écria, je veus aller rendre mes devoirs au grand cœur de mon bon roy. Il est icy, je le sens, qu'on ne m'arete

plus. C'est une relique que je vous ai donnée, laissés moy la vénérer ; ne craignés point que je fasse d'extravagance. Je vous promets que je ne ferai que cela, dit elle en joignant les mains et en s'inclinant, après avoir tristement levé vers le ciel ses yeux tous baignés de pleurs. Tout le monde étoit si pénétré de douleur et plongé dans une si vive compassion a ce spectacle qu'on demeura devant elle sans mouvement et sans voix, et personne n'étoit en état de lui accorder ni de lui refuser ce qu'elle demandoit avec tant de larmes. Ma soeur la Déposée, M<sup>lle</sup> de la Mothe et moy conclumes en l'absence de notre mère qu'il y avoit de l'inhumanité de la laisser gémir plus longtemps. Je m'approché donc de sa Majesté, et lui dit que nous lui demandions très humblement pardon de n'avoir pas agi en cette occasion avec notre simplicité ordinaire, mais que nous avions des ordres si positifs de la part du Roy que nous n'avions pu en user autrement, qu'il étoit vrai que ce coeur précieux après le quel elle soupiroit étoit dans la maison, et qu'on alloit conduire sa Majesté où il reposoit, que cependant on la prioit de considérer que tout le monde souhaitoit avec justice qu'elle voulut bien sacrifier ses desirs pressants au Seigneur. Je ne croy pas, me répondit elle en se tranquillisant un peu, que Dieu demande de moy ce sacrifice. Je ne veux que saluer ce coeur si cher, prier et me retirer. Elle part, on la suit, et malgré l'ardeur qui l'entraîne, le crucifix qu'elle trouva dans la gallerie l'arete tout court, elle se jette à ses piés, y fait une courte priere, en fait autant à l'autel de St. Francois par devant le quel elle passa, salue et remercie toutes nos soeurs en passant, et arrivée enfin à la tribune ou l'on avoit enfermé le coeur du Roy, elle fait quelque démarche précipitée vers la crédence sur la quelle il étoit posé, mais se remettant à l'instant elle dit tout haut : Il faut avant tout adorer le St. Sacrement. Elle se prosterne au pié de l'autel avec une majesté, un silence et une fermeté qui nous charment toutes. Nous récitons le *De profundis* et elle, attendant tranquillement à genoux qu'il fut achevé, s'approche aussitot de la crédence dans un profon



respect, et les mains jointes fait une profonde inclination à ce précieux dépôt, baise à genoux ce coeur au travers du crepe qui couvre la boîte de vermeil doré qui le renferme, et apres lui avoir fait une profonde inclination et jetté de l'eau bénite, elle se retire sans hésiter et sans laisser échaper ni plaintes ni soupirs. Mais elle n'eut pas fait quatre pas qu'elle tomba dans une foiblesse qui nous fit craindre pour sa vie. Quand elle fut revenue, elle se mit, par ordre de son confesseur dans une chaise à porteurs qui la conduisit dans son carosse.

Nous avons veu de nos propres yeux, ou après de la Reine même tout ce que nous avons dit icy et notre mere avec toute la communauté a jugé à propos qu'il en fut écrit un récit exact et fidelle afin qu'il restat en mémoire perpétuelle dans nos Archives à celles qui viendront après nous, et l'on a creu que pour augmenter la vénération que nous devons à la mémoire de ce saint Roy on devoit ajouter icy quelques parolles remarquables que nous avons entendu de lui quand il nous a fait l'honneur de nous venir voir dans notre retraite.

À son retour de la Mongue, come nous le plaignons sur ses disgraces, il nous dit avec une constance admirable que tout ce que Dieu faisoit étoit bien fait, et qu'il n'y avoit même de bien fait que ce qu'il faisoit.

Il nous a plusieurs fois prié de lui aider à rendre graces à Dieu de l'avoir humilié, car, disoit il, personne n'entrera dans le ciel qu'il ne soit véritablement humble, et il n'est pas facile aux Rois de s'humilier. En effet, continuait-il, si Dieu ne prenoit soin de les humilier, ils ne le seroient jamais ; c'est pourquoy je voy que Dieu veut me sauver puisqu'il m'a humilié, et je l'en remercie de tout mon coeur.

Croyés, nous disoit-il quelquefois, que vous etes les seules heureuses sur la terre. Goutés bien votre bonheur, car je suppose que vous etes telles que vous devés etre, c'est à dire que vous avés un parfait mépris pour le monde. Celui, disoit il encor, qui méprise le monde est le maitre du monde. Pour moy, disoit-il, je le méprise beaucoup, parce que je le conois mieux qu'un autre. Il m'a fort

mal traité, et quand il me traiteroit bien, je méprise autant son estime que son mépris.

Il nous reprenoit come d'une faute lorsque nous lui disions que nous avions bien de sujet de nous humilier de ce que nous n'étions pas exaucées dans les prieres que nous faisons pour sa prospérité. Cela n'est pas bien, disoit-il, il semble que vous croyés qu'il y auroit quelque chose de meilleur pour mon salut que ce que Dieu a fait, et n'est ce pas une assés grande grace que d'estre contant dans l'état où Dieu nous met ?

---

[213.] *Ecrits du Feu Roy de La Grande Bretagne [Charles II].*

*Premier Ecrit.*

L'Entretien que nous eûmes ensemble l'autre jour, vous aura comme j'espère satisfait sur le point principal, qui estoit que Jesus-Christ ne pouvoit avoir icy sur la terre qu'une seule Eglise : et je croy qu'il est aussi visible, qu'il est que l'Ecriture est imprimée, que cette Eglise ne peut estre sinon celle qui est appelée l'Eglise Catholique Romaine. Je croy qu'il n'est pas besoin que vous vous donniez la peine d'entrer dans une mer de disputes particulières, puisque la principale, et dans la vérité, la seule et unique question consiste à sçavoir, où est cette Eglise que nous professons de croire dans les deux symboles. Nous y declarons que nous croyons une seule Eglise Catholique et Apostolique, et il ne dépend pas de chaque particulier de croire tout ce qui luy vient dans la teste selon sa fantaisie. Mais cela dépend de l'Eglise, à qui sur la terre Jésus-Christ a laissé le pouvoir de nous gouverner dans les matières de Foy, et qui a fait ces symboles pour nous servir de regle.

Ce seroit une chose fort déraisonnable de faire des loix pour un pays, et de laisser aux habitans à en estre les interpretes et les juges. Car alors chaque particulier seroit juge en sa propre cause : et par conséquent, il n'y auroit rien qui pust estre considéré comme justice ou injustice.



Pouvons nous donc supposer que Dieu nous eust abandonnez à de telles incertitudes, que de nous donner une regle pour nous conduire, et de permettre à chaque particulier d'estre son propre juge ? Je demande à tout homme de bonne foy, si ce n'est pas la mesme chose de suivre nos propres imaginations, ou de s'en servir pour interpreter l'Ecriture.

Je voudrois bien que quelqu'un me monstrat, en quel endroit le pouvoir de décider des matières de Foy est donné à chaque particulier. Jésus-Christ a laissé son pouvoir à son Eglise, mesme pour pardonner les pechez dans le ciel, et il y a laissé son Esprit. On a d'abord exercé ce pouvoir après sa Résurrection : premièrement, par les Apostres dans leur symbole, et plusieurs années après par le concile de Nicée, où fut fait le symbole qui en porte le nom. Par le pouvoir qu'on avait reçu de Jésus-Christ, on fut juge mesme de l'Ecriture sainte, plusieurs années après les Apôtres, en déterminant quels étaient les livres canoniques, et ceux qui ne l'estoient pas. Si alors on avoit ce pouvoir, je voudrois bien sçavoir, comment on est venu à le perdre, et par quelle autorité les hommes peuvent se separer de cette Eglise. Le seul pretexte, dont j'ay jamais ouï parler, est parceque l'Eglise est tombée en faute, interpretant l'Ecriture d'une manière forcée, et contraire à son véritable sens : et qu'on nous a imposé des articles de Foy, qui ne peuvent être autorisez par la parole de Dieu. Je voudrois bien sçavoir, qui doit estre le juge de cela : si c'est toute l'Eglise, dont la succession a continué jusqu'à aujourd'huy sans aucune interruption : ou des particuliers, qui ont excité des schismes pour leur propre intérêt.

C'est la véritable copie d'un papier que j'ay trouvé dans la cassette du feu Roy mon frère, écrit de sa propre main.

JACQUES R.

[214.] *Second Ecrit.*

C'est une chose fort douloureuse, de voir le nombre infini d'hérésies qui se sont repandües parmy cette Nation. Chacun se croit juge des Ecritures, aussi competent que les Apôstres mesmes ; et il ne faut pas s'en étonner. Car cette partie de la Nation, qui a le plus de ressemblance à une Eglise, n'ose pas se servir des véritables argumens contre les autres sectes, de peur qu'ils ne fussent retorquez contre ceux qui la composent, et qu'ils ne se trouvassent ainsi confondus par leurs propres argumens. Ceux de l'Eglise Anglicane, comme on l'appelle, veulent bien qu'on croye, qu'ils sont juges dans les matières spirituelles. Ils n'osent cependant assurer positivement, que leur jugement soit sans appel. Car il faudroit dire qu'ils sont infailibles, à quoy ils n'osent prétendre ; ou avoüer, que ce qu'ils décident sur les matières de conscience, ne doit estre suivi, qu'autant qu'il s'accorde avec le jugement que chacun peut faire en son particulier : si Jésus-Christ a laissé une Eglise icy sur la terre, et que nous ayons tous esté une fois de cette Eglise : comment et par quelle autorité nous en sommes nous separez ? si le pouvoir d'interpreter l'Ecriture est dans la cervelle de chaque particulier, qu'avons nous besoin d'une Eglise, ou de Gens d'Eglise ? Pour quoy Jésus-Christ ayant donné à ses Apôstres, le pouvoir de lier et de délier dans le ciel et sur la terre, ajouta-t-il, qu'il seroit avec eux jusqu'à la fin du monde ? Ces paroles ne furent pas dites par manière de parabole, ou de figure. Jésus-Christ montoit alors en sa gloire, et il laissa son pouvoir à son Eglise, jusqu'à la fin du monde. Nous avons depuis cent ans senti de tristes effets de cette doctrine, qui oste à l'Eglise ce pouvoir de juger sans appel dans les matières spirituelles. Quel pays peut demeurer en paix, lorsqu'il n'y a point de juge suprême, dont on ne puisse appeller ? Peut-il sy faire aucune justice, quand les coupables sont leurs propres juges, et interpretes de la loy, aussi bien que ceux qui sont établis pour rendre la justice. C'est à quoy nous sommes

reduits en Angleterre pour les affaires spirituelles. Car les Protestans ne sont point de l'Eglise Anglicane, comme étant la véritable Eglise dont il ne peut y avoir d'appel ; mais à cause que la discipline de cette Eglise est conforme à leurs imaginations présentes ; et aussitôt qu'elle y sera contraire, ou qu'elle s'en écartera, ils seront prêts d'embrasser la première congregation de ceux dont la discipline et le culte s'accorderont alors avec leurs opinions. Ainsi selon cette doctrine, il n'y a point d'autre Eglise, ni d'autre interprète de l'Ecriture, que ce que chaque particulier extravagant s'en sera mis dans la cervelle. Je voudrois donc bien sçavoir de tous ceux qui feront une sérieuse reflexion sur toutes ces choses, si le grand ouvrage de nostre salut doit dépendre d'un fondement de sable comme celui-là. Jésus-Christ a-t-il jamais dit aux Magistrats seculiers, encore moins au peuple, qu'il seroit avec eux jusqu'à la fin du monde ? ou, leur a-t-il donné le pouvoir de pardonner les pechez ? Saint Paul a dit aux Corinthiens : ' Vous estes le champ cultivé de Dieu, l'edifice de Dieu, nous sommes ceux qui travaillons avec Dieu.' Cela fait voir qui sont ceux qui travaillent, quel est le champ, quel est l'edifice. Dans tout ce chapitre, et un des précédens, saint Paul prend beaucoup de peine à établir qu'eux (c'est-à-dire le clergé) ' ont l'Esprit de Dieu, sans le quel personne ne pénètre les mystères profonds de Dieu ' ; et il conclut le chapitre par ce verset : ' Car qui connoist la pensée du Seigneur, en sorte qu'il puisse l'instruire ? Mais nous avons l'Esprit de Jésus-Christ.' Si donc nous considerons seulement selon la probabilité et la raison humaine, les pouvoirs que Jesus-Christ laisse à son Eglise dans l'Evangile, et que saint Paul explique ensuite si distinctement, nous ne pourrons pas croire, que nostre Sauveur ait dit toutes ces choses pour rien. Je vous prie de considérer d'un autre côté, que ceux qui résistent à la vérité, et qui ne veulent pas se soumettre à son Eglise, tirent leurs argumens de prétendues contradictions et d'interpretations tirées de loin, pendant qu'en mesme temps, ils nient des choses exprimées en paroles claires et positives : ce qui est telle-



ment contre la bonne foy, qu'il est difficile de penser qu'ils croient eux mesmes ce qu'ils disent. Y a-t-il aucun autre fondement de l'Eglise Protestante, si ce n'est que si le Magistrat civil le juge à propos, il peut appeller telles personnes du clergé, selon qu'il croit alors convenir à ses intérêt et changer la forme de l'Eglise en Presbyterienne ou Indépendante, et enfin la faire telle qu'il luy plaira ? Telle a esté la methode qu'on a suivie icy pour nostre pretendue Reformation d'Angleterre ; et par la mesme regle, et par la mesme autorité, elle peut estre encore diversifiée, et changée en autant de formes et de figures, qu'il y a de differentes imaginations dans les testes des hommes.

C'est la veritable copie du papier écrit de la propre main du feu Roy mon frère, que j'ay trouvé dans son cabinet.

JACQUES R.

---

[215.]

*Déclaration De Feue Madame La Duchesse d'York.*

Une personne toujours élevée dans l'Eglise Anglicane, et aussi bien instruite dans sa doctrine qu'elle pouvoit estre selon sa capacité naturelle, et par le secours des plus habiles Theologiens, doit s'attendre à estre exposée à la censure de plusieurs personnes, pour avoir abandonné cette Eglise, et s'estre réunie à l'Eglise catholique Romaine, dont j'avoue franchement que j'étois une des plus grandes ennemies. C'est pourquoy j'aime mieux tascher à satisfaire mes amis par la lecture de ce papier, que de me donner la peine de répondre à toutes les questions qu'on pourroit me faire sur ce sujet.

Je proteste d'abord en la présence de Dieu tout-puissant, que depuis mon retour en Angleterre, nulle personne du monde, homme ou femme, ne m'a dit aucune chose, et n'a fait aucune démarche qui pust me porter directement ou indirectement à changer de Religion. C'est une bénédiction, dont je suis uniquement redevable à Dieu, et

si je l'ose dire, à ce qu'il a eu la bonté d'exaucer la prière que je luy faisois tous les jours, dans le temps mesme que j'estois en France et en Flandres, où voyant beaucoup de devotion parmi les catholiques, quoy-que j'en eusse fort peu, je demandois toujours à Dieu la grâce, si je n'estois pas dans la vraye Religion, de pouvoir y estre avant que de mourir.

Je n'avois pas néanmoins le moindre doute de n'y estre pas, et je n'avois jamais senti le moindre scrupule jusqu'au mois de Novembre dernier. Je commençay alors à lire l'histoire de la Réformation de l'Eglise Anglicane, composée par le Docteur Heylin, dont j'avois entendu faire de grands éloges; et on m'avoit dit, que si jamais j'avois eu quelque doute sur ma Religion, elle me mettroit l'esprit en repos. Mais au lieu de cela je trouvay que cette histoire étoit un recit des plus horribles sacrilèges du monde. Je ne pus trouver aucune raison, pour laquelle nous eussions abandonné l'Eglise, sinon trois des plus abominables choses, dont on ait jamais ouï parler parmi les chrestiens.

Je remarquay premièrement, que Henri VIII renonça à l'autorité du Pape, parcequ'il ne voulut pas luy permettre de se separer de sa femme, et d'en épouser une autre, pendant qu'elle vivoit encore. Secondement, qu'Edonard VI estoit un enfant gouverné par son oncle, qui s'enrichit des terres de l'Eglise. Troisièmement, que la Reine Elisabeth n'estant pas légitime héritière de la couronne, n'avoit aucun moyen de la conserver, qu'en renonçant à une Eglise, qui n'auroit pû souffrir un procédé si contraire à toutes les loix dans un de ses enfans.

J'avoie que je ne pûs croire que le St. Esprit pust jamais avoir en part dans de tels conseils; et il est en effet fort étrange, que si les Evesques, comme on dit, n'avoient eu autre dessein, que de nous retablir dans la doctrine de la primitive Eglise, ils n'y ayent jamais pensé que lorsque Henry VIII s'en sépara sous un prétexte si peu légitime.

Ces scrupules s'étant élevés dans mon esprit, je commençay à

examiner les differens qui sont entre les catholiques et nous. Je les examinay le mieux qu'il me fust possible par la sainte Ecriture ; et quoy-que je ne me crusse pas capable de la bien entendre, j'y trouvay néanmoins des choses qui me parurent si aisées à comprendre, que je ne puis assez m'étonner de ce que j'avois été si longtemps sans les découvrir. Entre autres, la présence réelle du saint sacrement de l'Autel, l'infailibilité de l'Eglise, la confession, et la prière pour les morts. Après cela je parlay séparément à deux des meilleurs Evesques<sup>1</sup> que nous eussions en Angleterre, et tous deux me dirent, qu'il y avoit bien des choses dans l'Eglise Romaine, qu'il seroit à désirer que nous eussions conservées, comme la confession, qui estoit certainement fondée sur un précepte de Dieu, que la prière pour les morts estoit une des plus anciennes pratiques du christianisme. Que pour eux, ils la faisoient tous les jours, quoy-qu'ils ne le fissent pas paroistre.

Ensuite comme je pressois vivement un de ces Evesques<sup>2</sup> sur les autres points de controverse, il me dit, que s'il avoit esté élevé dans la Religion catholique, il ne changeroit pas ; mais qu'estant d'une autre Eglise, dans laquelle il estoit assuré, que tout ce qui est nécessaire au salut se trouvoit, il croiroit très mal faire de donner un aussi grand scandale, que d'abandonner l'Eglise dans laquelle il avoit reçu le Baptême.

Tous ces discours ne servirent qu'à augmenter le desir ardent que j'avois d'estre catholique, ils me donnerent des inquiétudes les plus terribles du monde.

Néanmoins pour ne rien précipiter dans une affaire de cette importance, où il s'agissoit de mon salut, je cherchay à me satisfaire entièrement. Je priois Dieu tous les jours de me faire connoître la vérité. Estant dans cet état, j'allay à Noël dans la chapelle du Roy, pour y recevoir la communion. Mais après cela je me trouvay plus troublée que jamais, et je ne pus être en repos, jusqu'à

<sup>1</sup> Shelden Arch. de Cantorbéry. Blandford Evesque de Worcester.

<sup>2</sup> Blandford Evesque de Worcester.



ce que j'eus decouvert mon desir à un catholique, qui m'amena un Prêtre : et sur ma parole, c'est le premier, avec qui j'aye jamais conféré. Plus je luy parlois, plus je me sentoís confirmée dans mon dessein.

Comme je ne pouvois douter des paroles de Jésus, qui nous assurent que le saint sacrement est sa chair et son sang, je ne pouvois aussi croire, que luy qui est l'auteur de toute vérité, et qui a promis d'estre avec son Eglise jusqu'à la fin du monde, eut permis qu'on donnast ce saint Mystère aux Laiques sous une seule espèce, si cela n'eût pû estre fait legitimement.

Je ne suis pas capable d'entrer en dispute avec personne : et quand je le serois, je ne voudrois pas m'y engager. Je dis donc cecy en peu de mots, pour justifier mon changement de Religion, prenant Dieu à témoin, que je ne l'aurois jamais fait, si j'avois crû pouvoir faire mon salut autrement. Je ne croy pas qu'il soit nécessaire de declarer qu'aucun intérêt de ce monde ne m'a conduit à ce changement. Au contraire chacun peut connoistre clairement, que par là je dois nécessairement perdre tous les amis et le crédit que j'ay icy. J'ay bien examiné ce qui m'estoit plus avantageux, d'abandonner ou ce que j'avois en ce monde, ou ce que je pouvois espérer dans l'autre. Je remercie Dieu de ce que je n'ay pas trouvé grande difficulté à me déterminer sur ce choix. La seule prière que je fais, est que les pauvres catholiques de cette Nation n'ayent rien à souffrir, à cause que je seray de leur Religion. Que Dieu me donne seulement la patience pour souffrir ce qui pourra arriver, et qu'il m'envoye les afflictions qu'il luy plaira en ce monde, pourvû que je puisse jouir cy-après d'une heureuse Eternité.

A Saint James le 8 Aoust 1670.

---



[216.] *Relation de la Conversion de Charles II Roy de la Grande Bretagne.*

Les Medecins ayant declaré le quatriême jour de la maladie du Roy, qu'il n'y avoit plus d'esperance que sa Majesté pust guerir ; deux des Evesques protestans qui estoient dans sa chambre, approchèrent de son lit, recitèrent l'office de la visite des Malades, et estant à l'endroit où on les exhorte à faire une confession auriculaire, sans néanmoins l'exiger comme de precepte, l'Evesque de Bath et Wells fit au Roy une courte exhortation, et luy demanda s'il se repentoit de tout son coeur de ses pechez : sa Majesté repondit qu'ouy, sur quoy l'Evesque prononça les paroles de l'Absolution, à la manière de l'Eglise Anglicane : et ayant fini cet office, il demanda au Roy s'il vouloit recevoir le sacrement, et l'y exhorta : comme sa Majesté ne faisoit aucune réponse, l'Evesque continuant de presser, elle luy dit qu'elle y penseroit ; et estant sollicitée de rechet à plusieurs reprises, elle luy répondit qu'il y avoit encore assez de temps. Le Duc d'York qui estoit toujours auprès du lit, voyant le Roy si fort importuné par l'Evesque, et qu'il ne vouloit point recevoir la communion de leur main, pria la compagnie de s'eloigner du lit, et témoigna à sa Majesté la grande joie, qu'il avoit de la voir dans les mesmes sentimens, où il l'avoit trouvée lorsqu'elle l'avoit entretenu peu de jours auparavant dans son cabinet, et qu'elle eut la bonté de luy montrer un papier de controverse qu'elle avoit écrit de sa main ; il luy demanda si elle vouloit qu'il fist venir un Prêtre pour la reconcilier. Mon Frère, repondit le Roy, pour l'amour de Dieu envoyez-en chercher un, mais, ajousta-t-il, ne vous exposerez-vous point trop en le faisant ? le Duc luy répondit, Sire, dust-il m'en couster la vie j'en feray venir un. Il sortit aussi-tost, et ne trouvant point d'autre catholique que le comte de Castelmelhos Portugais, il le chargea de cette commission. Quoy qu'on allast en plusieurs endroits pour en chercher : on ne put

alors en trouver aucun autre que le Père Huddleston Bénédictin, le mesme qui avoit tant contribué à sauver le Roy après la bataille de Worcester. Aussi-tost que le Duc l'eut fait entrer par le moyen d'un valet de chambre, dans un petit cabinet, par un chemin dérobé proche la chambre du lit ; sa Majesté ordonna que tout le monde sortist de sa chambre hors son Frère : tous se retirèrent excepté le comte de Bath premier gentil homme de la chambre et le comte de Feversham capitaine des Gardes, que le Duc pria de rester quoyque Protestans, disant à sa Majesté qu'il n'estoit pas à propos qu'il restat seul auprès de sa personne dans l'estat où elle estoit. Quand tout le monde fut sorti de la chambre, hors les deux comtes, le Duc leur declara la chose, et fit entrer le Père Huddleston.

Le Roy le receut avec beaucoup de joye et de satisfaction, fit sa confession, fut reconcilié, receut le saint sacrement et l'extrême onction ; et assurément jamais personne ne marqua une resignation plus parfaite, ny plus de piété et de courage qu'il fit, pendant l'administration de ces sacrements. Et peu d'heures après il mourut dans la tranquillité qui convient à un bon chrestien, et avec une fermeté digne d'un Roy.

De quoy j'ay esté moy mesme temoin oculaire.

JACQUES R.

---

[217.] *Recueil de quelques sentimens de piété du St. Roy  
d'Angleterre Jacques deuxième.*

Quand je considère la corruption du ciele dans lequel nous vivons et le peu de ressemblance qu'il a avec celui des premiers chrétiens, je ne m'étonne point du tout qu'il se trouve sy peu de personnes, particulièrement entre ceux du premier rang, qui retiennent quelque sentiment sincère de leur religion quoy que généralement parlant entre les catholiques ils soient élevez jusqu'à un certain age auxquels il[s] sont capables et en liberté de se conduire eux mesme. Ils sont

élevez, dis-je, avec grand soing et piété, et cependant à peine sont il en liberté de ce conduire comme il leur plait qu'ils s'engagent ausy tost en de méchantes compagnie, et entraînez par l'ardeur de la jeunesse et par leur inclination naturelle ils s'abandonne à toutes sortes de debeauches, desquels ils ce dégagent rarement jusqu'à ce qu'ils soient avancés en age ou qu'il plait à la miséricorde de Dieu par une grace spéciale de nous réveiller de l'insensibilité dans la quelle nous sommes en nous chatiant par quelque marque sensible de sa colere. Combien de nos parans, de nos amis, de notre connoissance n'ont pas esté favorisés de cette grace et ce sont perdus pour jamay. Quand nous commencons à faire ces réflexions il y a quelque espérance d'amendement et d'ariver par degrez avec la grace de Dieu à cet état d'une bonne vie jusqu'à désirer de prendre une ferme résolution moient la continuation de cette mesme grace de vivre de la manière qui convient à un bon chrétien.

Que tous ceux qui ont pris une ferme résolution de vivre en bons chrétiens et qui font ce qu'il peuvent pour l'exécuter autant que la fragilité humaine le peut permettre, doivent desirer de mourir quoy que contans de vivre.

Ce n'est pas une opinion nouvelle. Elle est aussy encienne que le christianisme. Tous ceux qui ont lu les espitres de St. Paul et ce que les enciens peres ont dit sur ce sujet le savent. C'est ce que nous demandons toutes les fois que nous disons le *Pater*. N'est ce pas dicimuler avec le bon Dieu de faire semblant de demender ce que nous ne desirons pas? cela peut il luy estre agréable à luy qui connoist nos pencés et qui pénètre jusqu'au fonds de nos coeurs? Un bon chrétien peut il en douter, puisque cela est si expresément dans cette priere, outre que nous connoissons tous que nous offencons tous les jours la divine bonté et que nous ne pouvons jamais estre dans un tel état de grace que nous soyons seurs de ne plus retomber et de ne point comettre de plus grands pechez que ceux que nous avons déjà commis, n'étant certain de rien en ce



monde sy non que nous devons mourir ? Quels terribles exemples n'avons nous pas d'homme que Dieu avoit lui mesme choisy, comme Saul et Salomon, et le prophete royal mesme qui pour me servir des termes de l'Ecriture estoit un homme suivant le coeur de Dieu, n'a-t-il pas offencé Dieu très grièvement ? St. Piere destiné pour estre le chef de l'Eglise de notre Sauveur ne la il pas renié ? Apres de semblables exemples sans ceux que nous avons plus récemment pouvons nous sans la plus haute folie et sans présomption nous assurer sur nous mesme estant sy fragiles, sy foible et sy aisément emportez par toutes sortes de passions aussy bien que par les mauvais exemples qui ne sont que trop fréquens dans ce monde ? Un autre motif est la crainte d'offencer un Dieu si bon qui outre qu'il nous a créé de rien, qu'il a envoyé son Fils pour nous racheter et nous a rendu capable de sa gloire éternelle, nous a sy longtems offert sa miséricorde en nous donnant le tems de nous repentir et lors même que nous vivions pour ainsy dire d'un air insultant et nous comportant d'une manière sy indigne d'un chrétien, considérons ceulement dans quel état nous eussions esté s'il n'avoit eu alors pitié de nous et ne nous eut préservé d'une danation éternelle en nous donnant le tems de nous repentir, faveur que nous n'avions en aucune manière méritée de luy et qui n'a point esté accordée à plusieurs qui n'estoit pas sy coupable que nous ; et après toutes ces considérations ne devons nous pas l'aymer par dessus toutes chose et ne devons nous pas souhaiter d'estre dans l'impuissance de l'offencer, dans laquelle nous savons que nous ne pouvons estre tant que nous resterons dans ce monde ? Ne nous abusons point nous mesme, mais considérons et examinons sincèrement ce qui nous empêche de desirer la mort et nous trouverons au fond que c'est menque d'aimer Dieu, de mourir au monde et en quelque manière un doute de la miséricorde infinie de Dieu. Ce n'est pas que nous ne devions en mesme tems trambler en pensant au compte que nous devons rendre quand ce jour terrible arrivera ; mais cela ne doit point à mon sens empecher qu'on ne desire de mourir. Que ceux qui n'ont pu encore gagner sur eux

mesme d'estre de ce sentiment prennent garde de ne ce point tromper en s'imaginant que ce n'est point le trop grand amour de ce monde qui les empeche d'estre de cette opinion, quand effectivement c'est cela mesme qui les arreste. La pluspart du monde n'est que trop sujet à abonder dans son propre sens et à flater par ce moyen plus aisément sa propre inclination, sans pouvoir examiner ce point du Christianisme aussy profondément qu'ils deveroient, en s'apuiant trop sur le dire de quelque saints pour leurs excuse quand véritablement ce n'est qu'une excuse et non pas une just excuse. Ils ne ce souvienent pas que tous les saints ont désiré d'estre hors de ce monde quoy qu'ils fussent contans de vivre et nous ne pouvons assurément mieux faire que de suivre dans nos prières l'exemple de Ste. Thérèse qui desiroit ou de mourir ou de souffrir. Car si c'est la volonté de Dieu que nous restions en ce monde nous devons nonseulement estre contens de souffrir, mais nous devons encore le souhaitter, puisque c'est par les souffrances, sy nous en fasons un bon usage, que nous parvienderons à la gloire éternelle. Une autre excuse de quelsque uns pour ne point souhaitter de mourir est l'état dans le quel ils sont dans ce monde d'estre utile à l'Eglise ou à leur propre famille. Je ne puis regarder ces excuse que comme des illusions et des artifices du démon pour arrester nos progres dans la voye du Seigneur et nous engager insensiblement dans le chemin de la perdition, car n'est ce point douter au dernier excès de la providence divine, et n'est ce pas le comble de la présomption en qui que ce puisse estre de ce croire sy nécessaire pour réussir en quelque chose qu'elle ne puisse ce faire sans luy, puis que nous autres chretiens devons estre persuadés que c'est par luy que les rois regnent et qu'ils établissent la justice, que c'est luy ce Dieu tout puissant qui dit à la mer, tu viendras jusque là et tu n'avanceras pas plus loing, c'est luy qui apaise l'impétuosité de ces flots, le bruit des vagues et la fureur du peuple? Il ce sert souvent des plus méprisables et des moindres des hommes pour causer de grands désordres dans le monde jusqu'à mesme renverser les royaumes et les etatz, c'est ce qu'il fait



tous les jours pour nous apprendre qu'il est le Seigneur des armés, le Dieu des batailles ; le prophète royal ne nous avertit il pas de ne point mettre notre confiance dans les princes ny dans les enfans des hommes dans les quels il n'y a point de salut ? La plupart des autres prophetes n'ont ils point reproché au Juifs leur menque de foy et qu'ils s'appuyoient sur des bras de chair. Cette génération hautaine n'a-t-elle pas esté punie plus particulièrement pour cette mefiance aussy bien que pour les autres pechez par la destruction de son temple et par la captivité de sa nation entiere sous les Assiriens ? Ne nous corrigerons donc nous point, nous autres chrétiens, en ne nous mefiant pas de la Providence comme ont fait les Juifs, en ne nous exposant point par là et par nos autres transgression à une punition aussy sévère soit dans ce monde soit dans l'autre, et au lieu de nous estimer et de nous flater nous mesme rendons nous justice, en nous souvenant que nous sommes tout auplus des serviteurs inutiles et en n'oubliant point combien nous sommes des créatures misérables, à moins qu'il ne plaise à Dieu de ce servir de nous comme d'instruments de sa gloire soit par des souffrance ou par d'autre voie.

L'Ecriture sainte nous enseigne qu'il est un Dieu jaloux, qu'il a renversé les puissants de leurs trones et qu'il a exalté ceux qui estoit doux et humble et que c'est luy qui de sa main droite et de son bras puissant donne la victoire, c'est pourquoy ne l'offençons point par une trop bonne opinion de nous mesme ou en nous imaginant qu'il ait le moindre besoin de vers de terre comme nous sommes. Quoy que je sois de ce sentiment je suis persuadé néamoins que nous ne devons pas donner dans l'autre extrémité, et ne point mettre en usage tous les moyens légitimes pour conserver ce qui nous appartient et pour recouvrir ce qui nous a esté injustement enlevé, et de nous comporter de la manière qu'il convient à la condition et à l'état de vie à la quelle il a plu à Dieu de nous appeller, aiant toujours égard à ce qui peut estre pour sa plus grande gloire, qui deveroit estre l'unique but de notre vie. Ma proposition n'enpeche



pas non plus en aucune maniere que nous n'aions le soin que nous devons de notre vie en nous servant de moyens justes et raisonnable pour la conserver, y estant tous obligés, car quoy que nous souhaitions tous de mourir nous devons estre contents de vivre et le souffrir avec patience puisque c'est la volonté de Dieu. Enfin je ne puis m'enpêcher d'estre du sentiment que ceux qui ont vescu en bons chrétiens depuis leur jeunesse doivent souhaiter d'estre hors de ce monde, de peur de tomber et d'offencer un Dieu sy bon et sy mésericordieux et pour jouir de sa présence, et que ceux au contraire qui ont esté sy ingrats et sy malheureux de vivre dans l'état de peché et de danation pendant les mois et les annés, et qui ce sont à la fin sinsèremment repentis, doivent pour la mesme raison et avec la mesme ferveur desirer de mourir.

Rien ne me surprend et ne m'étonne si fort que de voir tant de personnes d'esprit et de bon sens de toutes professions, si ingénieux et si actifs à conserver leurs biens et leur fortune temporelle et si indifférens et négligeans en ce qui regarde leur bien éternel, pendant que nous voions tous les jours que toutes les choses auxquelles nous aspirons ne sont que vanité et affliction d'esprit, et que le seul amour de Dieu est capable de remplir le coeur de l'homme. Quelle folie ! de fixer son amour vers d'autres objets ! car les honneurs, les plaisirs, les richesses ne satisfont jamais. Nous ne sommes pas seurs d'en jouir un moment et si nous les possédons pendant quelques jours ou quelques années, sommes nous jamais deux fois vingt quatre heures en repos et à notre aise ? Non contents de ce que nous avons, ou nous en souhaittons davantage ou nous craignons de le perdre. Je m'en rapporte à un voluptueux ; en fut il jamais qui ait avoué d'etre tout à fait content ? Un ambitieux a-t-il jamais cru avoir assez d'honneur ou d'autorité ? Combien est il agité et inquiet lorsqu'il arrive quelque traverse, ou quelque contre tems dans quelqu'un de ses projets, ou qu'on ne luy rend point le respect qu'il croit luy estre deu ? Un avare a t-il jamais esté rassasié ? à quelle bassesse

n'a-t-il pas recour pour augmenter des biens dont il ne jouit pas et aux quels il n'ose toucher quoy qu'il seache qu'il ne peut les emporter dans l'autre monde ? Les Payens mesme qui estoient de bon sens et de bonnes moeurs méprisoient toutes ces folies et s'en moquoient, quoy qu'ils n'eussent que les seules lumieres de la raison, ce qui pouvoit les distinguer des brutes et les rendre capables de la société civile. Des chrétiens ne devoit-ils [sic] point s'efforcer de surpasser ces payens ? Sommes nous excusables si nous ne travaillons pas courageusement de parvenir à la perfection que nostre religion nous enseigne ? Ce n'est pas une chose impossible, puisque nous voions tous les jours des personnes de toutes qualitez, de tout sexe, de toute profession, mener une vie exemplaire. Ce n'est que le manque de réflexion qui nous empêche d'arriver à ce degré de perfection, car si nous voulions seulement considérer, nous serions persuadez avec joye de ce que dit nostre Sauveur, que son joug est doux et léger, et nous trouverions que ce qu'il nous commande de faire en ce monde pour participer à sa gloire dans l'autre n'est que ce qui est le plus pour nostre repos et pour nostre avantage mesme dez cette vie. Faisons y seulement un peu de réflexion et nous trouverons que cela est ainsy. Qui a-t-il qui contribue davantage à une longue vie, que la tempérance et de ne faire aucune sorte d'exès ? ne contribue-t-elle pas encore de plus à concerver les biens de fortune que Dieu nous a donné ? qu'est ce qui peut nous acquérir et nous conserver dans le monde une bonne réputation et l'estime des honnestes gens, que d'estre charitable, humble, patient, doux, juste dans nos actions, fidelles à nos promesses, et de se souvenir de traiter les autres come on voudroit estre traité soy même ? car c'est toute la loy et les prophetes. Dittes moy, homme inconsidéré, en quoy la loy de Dieu est elle incommode et pesante à ceux qui professent le christianisme, je dis même simplement la bonne morale ? Un bon chrétien n'est il pas content en luy mesme ? n'est il pas bon sujet, bon parent, bon fils, bon mary, bonne femme, en effet bon en toute chose ? n'a-t-il pas plus le tems de ce posséder soy même, de pourvoir à ses affaires

temporelles, de quelque qualité et profession qu'il soit, que les autres dont j'ay fait mention, estant du devoir d'un chrétien d'avoir soin de ses intérêts temporels, aussy bien que de celui qui regarde son Eternité.

Je suis persuadé que plus je vis longtems dans ce monde, j'hazarde tous les jours de plus en plus mon éternité, estant convaincu en moy meme qu'aussy longtems que je reste sur la terre, je ne suis point en sureté et ne puis l'estre jamais jusqu'à ce que je sois dégagé de ce corps corruptible et uni à vous, Ô mon Dieu ! Quand viendra cet heureux jour auquel je pouray jouir de la vision beatifique, et estre uni avec les saints bienheureux qui vous louent sans cesse ? Le plustost que vous m'appellerez à vous, Ô mon Dieu, sera le mieux, scachant que tant que je demeure icy bas, je suis toujours en dengers étant sy difficile de ce maintenir dans ce qu'on connoit estre du devoir d'un bon chrétien, sans se laisser entrainer aux mauvais exemples dont ce monde est rempli et aux artifices de l'enemi commun du genre humain, et d'estre toujours préparez comme nous devrions l'estre, suivant les parolles de notre Sauveur : *Soiez prest.* *Luke xii.*  
40.

[218.] *Concernant le voiage de la reine d'Angleterre en France.*

Paris.—Essone.—Fontainebleau.—Nemours.—Montargis.—Briare.—Cosne.—

La Charité.—Nevers.—St. Pierre Moustier.—Moulins.—Bourbon.

Le 4<sup>e</sup> d'Avril 1701 Le Roy et la Reine d'Angleterre partirent de St. Germain en Laye, leurs demeure ordinaire pour le voyage de Bourbon. Leurs Majestez arrivèrent icy sur la fin de l'oraison du soir. Nous trouvâmes le Roy en meilleur estat que nous n'avions espéré. Il avoit fort bon visage. Il nous montra comme il remuoit la main sans peine ; nous remarquâmes seulement qu'il trenoit un peu la jambe. Leurs Majestez allerent dans l'apartement de M<sup>lle</sup> de la Mothe. Le Roy demanda un morceau de pain. M<sup>e</sup> la Duchesse de Nevers estoit entrée : pendant qu'ils receurent sa visite, on fit



chanter la communauté et le Roy vint avec la Reine dans l'anti-chambre où ce grand prince dit qu'il venoit remercier des prières qu'on avoit faite pour sa santé ; qu'il croioit que c'étoit ce qui luy avoit obtenu de Dieu d'estre dans un sy bon estat qu'il estoit, qu'il en demandoit la continuation. Notre Mere et plusieurs de nos soeurs s'avancèrent pour assurer sa Majesté que nous ne manquerions pas à ce devoir, surtout pendant son voyage. La Reine présenta au Roy M<sup>lle</sup> de Lorge qui estoit rentrée icy quatre ou cinq jours pour y estre R<sup>ne</sup>, luy dit qui elle estoit, et luy témoigna la joye qu'elle avoit de la voir revenue pour un sy bon dessein.

Après que la Reine eut conduit le Roy à la porte, qui aloit coucher à Paris chez M<sup>r</sup> le Duc de Lauzun, la Reine revint dans la chambre de M<sup>lle</sup> de la Motte et en entrant elle dit en ce retournant devant notre Mere et quatre ou cinq de nos soeurs qui avoient l'honneur d'estre présente, Ma soeur la Déposée me vient de faire souvenir de la premiere parolle que j'ay dite entrant icy il y a douse  
 11 ans pour la premiere fois : *Hec requies mea in seculum seculi* etc. Ces parolles me fraperent l'esprit en entrant dans votre maison. Une de nos soeurs luy dit, Madame, il faut souhaiter que ce ne soit que dans cinquante ans que votre Majesté y trouve ce repos qu'elle entend. La Reine luy dit, Pour le temps, ma soeur, il n'y a que Dieu qui le sçait, mais puis je désirer un plus grand bonheur que de mourir parmi vous ? (On parla ensuite de la douleur que sa Majesté avoit eu du mal du Roy son époux.) Vous pouvés pencer, quand il eut cette foiblesse le 4 Mars s'étoit à la Messe. J'étois à costé de luy et je ne m'en apercevois pas parce que j'avois mes coiffes baissées. L'aumonier qui la disoit, en ce tournant pour l'évangile fut effrayé de voir le Roy pale comme un mort. Il fit signe, on vint à luy et on l'assit dans une chaire qui estoit là pour le sermon. Il ne fesoit aucun grimace, mais il ne sera pas plus chengé quand il sera dans le tombeau. Il fut peu de temps sans nule connoissance et moy dans l'estat que vous pouvés vous imaginer. En ouvrant les yeux, il me vit et me dis, je vous plains de tout mon coeur, car pour



moy, je suis content. Vous n'avez jamais veu, continua la Reine, un malade plus patient, plus obéissant, car il fait tout ce qu'on veut, et plus content, car il espère toujours quand il est malade qu'il moura bien tost et c'est tout ce qu'il souhaite, mais il ne refuse aucun remede qu'on luy propose, jusqu'à boire ses médecines par gorgérée disant qu'il ne les trouve pas trop mauvaises et c'est assurément pour ce mortifier. La Reine ajouta, quand il eut l'attaque de paralisie qui fut le vendredy d'après, 11 Mars, il dit : N'est il pas juste que je face pénitence en mon propre corps, car jusqu'à présent je n'ay quasy rien souffert en ma personne, ayant toujours eu une très bonne santé et j'ay tant offensé Dieu. L'estat où il nous met est toujours le meilleur pour nous. Après, la Reine conta tout ce que le Roy notre maitre avoit faict en cette occasion pour marquer à leurs Majestés le tendre intérêt quel prenoit à tout ce qui les regarde ; que le Roy son époux avoit eu la mesme sensibilité dans l'accident de M<sup>s</sup> le Dauphin, qu'il en avoit pleuré luy qui n'avoit jamais jeté une larme pour tous les malheurs qui luy estoient arrivés ; que ses officiers en avoient esté étonnés et avoient dit : Voilà la premiere fois que nous avons veu pleurer le Roy. La Reine ajouta que dans les deux maladie du Roy son époux, et de M<sup>s</sup> le Dauphin on avoit bien veu que les Roix s'aiment comme les autres hommes, ce que la plupart du monde ne croit pas ; que si on connoissoit les grandes qualitez du Roy notre maitre et son bon coeur on l'aimeroit autant que font ses sujets ; mais que les étrangers ne le conoissent point. Pour moy, continua la Reine, je luy suis obligée de tout ce que je suis. C'est luy qui m'a marié et qui a continué tout le temps que j'ay esté duchesse d'York à me donner mil marques de bonté, jusqu'à m'envoyer des présans à toutes mes couches, ce que le Roy mon beau frère ne fesoit jamais. Après tout cela j'avoue que je ne le connoissois pas et que je ne l'aurois jamais creu capable d'avoir la tendresse qu'il nous a témoigné ayant préveu à tout pour notre voyage, d'homme, d'argent et de chevaux abondamment, et quand il nous vint dire adieu il y a deux jours il nous dit : Je viens vous dire

de la part de Mr Fagon qu'il est temps de partir. Il vous avoit fait retarder vostre voyage, mais à présent il vous presse de partir. La Reine fut plus d'une demie heure ou trois quart d'heure à nous entretenir de toutes ses chose, puis elle dit à nostre mère et à nos soeurs d'aller souper pour revenir toute ensemble à la récréation et qu'elle aloit demeurer avec ma soeur la déposée. Sa Majesté vint à la Comunauté sur les sept heures et demie et témoigna à toutes mil bontez fesant de grands remersiment des prieres qu'on avoit faitte pour le Roy son époux, qu'elle croioit que s'étoit ce qui avoit obtenu sa santé qui estoit asses bonne. On redit à peu près les mesme chose qui avoit esté dite en sa conversation chez Mlle de la Motte. Quand l'obeissance sonat la Reine dit à nostre mère de venir le lendemain matin sur les huit heures. Nous ne pouvons pas scavoir les détails de cet entretien. Ce que nous scavons c'est que cette grande princesse donna à nostre mère une parfaitement belle bource pleine de cent louis d'or valent 1250 en luy disant que ce n'étoit rien, qu'elle espéroit bien qu'un jour Dieu la meteroit en estat non pas de nous faire des présans, ce qu'elle ne pouvoit jamais faire, mais de payer ses dettes à nostre égard. Sa Majesté n'entendit qu'une messe à la tribune. Après elle descendit pour sortir, ayant dit la veille au Roy d'Angleterre qu'elle seroit à Paris à dix heures et demie. En effet elle sorti d'icy à dix heures. La Comunauté estoit dans le cloitre qui attendoit sa Majesté pour la conduire à la porte. Plusieurs eurent l'honneur de luy baiser le bas de la robe. Elle dit à toutes en général et à chacune en particulier des choses les plus obligeantes, disant qu'elle comptoit sur les prieres de toute la communauté, qu'elle prioit elle mesme tous les jours pour nous et qu'elle le feroit surtout dans le temps de notre election pour que Dieu nous fit faire un bon choix. Sa Majesté sorti en suite et alast trouver le Roy chez Mr le Duc de Lauzun qui donna à leurs Majestez le plus magnifique repas qui se puisse imaginer, chair et poisson. Ils en partirent pour aller coucher à Essonne le 6, et le lendemain à Fontainebleau qui estoit le 7, vendredy 8 à Nemours et le samedi 9 à

Montargis. Pour ne pas fatiguer le Roy on ne fesoit que sept lieues par jour et on ne partoît qu'après le diné qu'il prenoit de bonne heure. Nous n'avons point eu des nouvelles que de Montargis. La Mère Gobert qui est sup<sup>re</sup> de ce monastere a écrit isy à notre Mère et à ma Sr l'Assistante sa soeur des lettres dont voisy l'extrait.

Extrait d'une lettre de la Mère Catherine Emmanuel Gobert Sup<sup>re</sup> de nostre monastère de Montargis, du 11 Avril 1701, à ma Soeur M. Constance, sa soeur.

Quelque dessein que nous eussions de vous écrire, ma tres chère et honorée soeur pour vous faire le recit de la visite de la Reine d'Angleterre, nous nous y trouvons doublement engagée par le soin qu'elle nous a laissé de vous apprendre des nouvelles de son voyage et de la santé du Roy son mari, que sa Majesté nous a assuré aller toujours de mieux en mieux. Elle trouve que le voyage luy fait du bien et en espere une bonne issue. Elle vous demande, ma chère soeur, la continuation de vos prieres pour cela, et celles de votre aimable comunauté qu'elle salue de tout son coeur et en particulier la tres honorée mère, ma sr Priolo, votre Charité, et les autres de sa connoissance. Sa Majesté entra dans notre maison hier 10 à trois heures précises, entendit nos vespres dont elle fut très contente et trouva que nous avions plusieurs bonnes voix ; puis nous la conduisime à notre chambre des assemblées. Elle nous dit qu'en sa faveur nous ne ferions pas le raport de nos lectures. Nous eusme l'honneur de sa présence environ une heure et demie. Sa conversation avec nous fut des plus familières et remplie de bonté. Elle nous assura que nous avions bonne part dans le séjour que leurs Majestez fesoient à Montargis, que dans la veue qu'elle avoit eue de faire reposer le Roy elle nous y avoit ausy envisagée, qu'elle avoit choisy expres l'heure de l'apres dinée pour nous voir plus longtemps. Je ne vous dit point, ma cher soeur, en quels termes elle nous a parlé de vous. Votre modestie m'en voudroit du mal. Nous vous dirons



seulement qu'elle marque une particulière bienveillance pour votre maison et attachement à tout l'institut, nous témoignant que ce luy estoit un doux plaisir et beaucoup de consolation les jours qu'elle se retiroit chez vous, qu'elle nous dit estre sept ou huit fois en anée aux grandes festes dont elle met du nombre celle de notre St. Fondateur et la Visitation. Votre Communauté est heureuse de jouir sy souvent de la présence d'une sy aimable et vertueuse princesse en qui on ne voit rien que d'édifiant et de tres saint. Son entretien humble et affable tout ensamble nous a . . . . charmés. Enfin elle nous a comblée de mil témoignages de bonté. Tout cela, ma chère soeur, à votre considération, sachant bien que je n'ay rien par moy mesme pour m'attirer la faveur et bienveillance d'une sy grande Reine. Elle nous fit l'honneur d'agréer de petits présans que nous luy offrisme de biscuits et masepins donnant ordre qu'on les porta à son hostel, disant que ce seroit pour manger pendant le chemin. Elle eut assés de complaisance pour nous faire espérer que sy le Roy estoit mieux à son retour nous aurions ausy l'honneur de le posséder quelque moments dans nostre maison, qu'elle trouve très jolie et assés régulière. Elle nous fit le plaisir de nous exenter à son entrée de la foule du monde fort difficile à éviter en ces sortes d'occasions n'ayant eu à sa suite que trois ou quatre dames; mais sa sortie ne fut pas sy favorable, car plusieurs personnes ce glisserent et voulurent bon gré mal gré voir notre maison. Voilà ma chère soeur, ce qui s'est passé dans le temps que nous avons possédé cette grande Reine.

Extrait d'une autre lettre de la mesme sup<sup>re</sup> de Montargis à notre Mère Claire Angélique de Beauvais, du 14 avril.

Je n'avois pas dessein, ma tres honorée soeur, d'importuner votre Charité d'une de nos lettres, mais la conversion merveilleuse d'un maitre d'hostel du Roy d'Angleterre m'engage à le faire. Cet homme estant demeuré icy malade, sa Majesté le recomenda particu-

lièrement au consierge du chasteau de Monsieur pour qu'il en eut autant de soin que de sa propre personne, ce qu'il a parfaitement exécuté, n'ayant rien épargné pour son corps et pour son ame, mais quelque soin qu'on aporta pour le résoudre à entrer dans la voye de salut il a esté longtems à n'y vouloir rien antandre, et ce servoit de tout ce que Mr le Prieur de cette ville et autre luy pouvoient dire pour ce fortifier dans son obstination, disant qu'il vouloit absolument mourir dans sa religion et qu'on n'avoit qu'à faire une fauce pour l'y enterrer ; mais Dieu qui de tout éternité avoit des veu de prédestination sur cette ame, fit dans le mesme moment agir sur elle la puissance de sa grace, car comme on sy attendoit le moins, il parut tout changé mais d'un changement qui surprit tout le monde, criant miséricorde de Dieu et demandant les prieres de toutes les bonnes ames affin qu'elle la luy obtince. Il s'est confessé, abjuré l'hérésie et receu tous les derniers sacrement, baisant à tout moment le crucifix et n'employant plus ceux qui luy restoient qu'à produire des actes de contrition, d'amour de Dieu et de reconnoissance. Il est mort aujourd'huy dans ces bons sentiments. On est parti en poste pour porter la nouvelle de cette merveilleuse conversion au Roy et à la Reine d'Angleterre. On en a chanté le *Te deum* à la paroisse en action de grace. Nous ne doutons point, ma chère soeur, que ce ne soit la Sainteté de leurs Majestés qui ait attiré sur cette ame ce moment de miséricorde. J'ay creu que ce seroit vous faire plaisir que de vous apprendre cette nouvelle qui nous a toute pénétrée d'un vif sentiment de reconnoissance envers Dieu. Je ne doute point qu'elle ne produise en vous le mesme effet. Je plains extremement vos chere fille d'estre sur le point de perdre une mere ausy accomplie que vous. La Reine nous a dit mil biens de votre charité et de son bon gouvernement.

La mort de cet officier du Roy d'Angleterre est peut estre ce qui donna lieu à un bruit qui ce répandit dans Paris que ce prince estoit mort en chemin pour les eaux de Bourbon. Plusieurs personnes vinrent s'en informer isy et comme nous avions receu des nouvelles

de leurs Majestez de Montargis, nous eusme de quoy assurer tout le monde qu'il estoit Dieu mercy en bonne santé.

La Mère Gobert croiant bien nous faire plaisir, écrivit encore le 18 du mesme mois une lettre à ma Sr Agnes Péret, sa nièce, pour luy mender encore d'autre particularitez de la visite de la Reine, qu'on ne sera pas fâché de voir.

Enfin, ma chère nièce, nous vous avons l'obligation d'avoir receu la Reine d'Angleterre un peu moins mal que nous n'ussions fait sy vous n'aviés eu la bonté de nous avertir de son arrivée. Je ne scaurois vous dire combien je me senti reconnoissante envers vous lors que je receu vostre lettre, qui me fit ausy tost prévoir toute chose et donner ordre aux honneurs qu'on devoit randre à sa Majesté. Je ne seay si elle aura esté contente de nous et de la réception que nous luy avons faite, mais nous sommes restée charmée de ses manière. Il ne ce peut rien adjouter à sa bonté familiere et affiabilité parmy nous ou elle demeura une heure et demie. Son humble modestie devant Dieu nous edifia parfaitement et nous ne le fusme pas moins de sa conversation ou nous ne remarquasme que des sentiments d'humilité la plus profonde et la plus solide piété. Elle nous dit que sa plus grande ambition eut esté d'estre la dernière des filles de la Visitation. Apres que sa Majesté eut passé quelque temps en entretien avec nous, elle ce donna la peine de monter jusqu'à notre dortoir et vit quelqu'une de nos selules, qu'elle trouva fort propres et conformes à la simplicité que nous professons. Je ne puis vous exprimer combien elle nous dit de biens de votre cher monastère pour lequel elle nous marqua avoir une bienveillance particuliere. Elle nous parla de ma Sr M. Constance en des termes tout à fait gracieux et flatant pour une personne qui luy appartient de sy pres que moy. Au sorti de chez nous elle ala aux dames Bénédictines, et sa Majesté nous dit qu'elle n'y alloit qu'à cause des filles de Mr le Duc de Beauvilliers dont il y en a deux (trois) de Reli<sup>ses</sup>. Elle fut fort peu dans leur maison, puis ala voir le chasteau. Elle nous avoit dit qu'elle



n'iroit que pour en rendre compte à Monsieur. En suite elle fut au salut de la paroisse avec le Roy, et l'un et l'autre charmerent par leur modestie et posture humiliée en la présence de Dieu. Tout le monde ne put s'en taire, chacun sorti de l'église pénétré et édifié de leurs dévotion. Il faut avouer que la piété et la vertu dans des personnes de ce rang est un grand exemple aux peuples qui se confond à la vue d'un Roy et d'une Reine qui rendent à Dieu leurs devoirs avec une si vive foy, tandis que la plus part des gens du monde s'en acquittent d'une manière tout à fait indigne. Voilà, ma chère nièce, ce que nous avions menqué d'écrire à ma Sr<sup>e</sup> M. Constance dont vous luy ferés part. J'oubliois de vous dire que la Reine nous a fait un grand récit de vostre voix qu'elle nous a dit estre tres belle, et qu'il n'y avoit presque vous qui en usiés dans votre maison.

Le 11 avril leurs Majestez allèrent coucher à Briare et le 12 à Cosne, d'où M<sup>e</sup> Bukley écrivit à M<sup>lle</sup> de la Motte la lettre dont voisy l'extrait.

Quoy que M<sup>e</sup> Dalmont ait repris d'aujourd'huy la charge de secrétaire de Chaliot je ne puis m'enpêcher de faire un très grand effort avec une horrible plume de vous assurer, ma tres chère, que je songe à vous continuellement. Je ne puis m'empêcher de souhaiter que vous en fassiés autant de moy, mais je n'ay garde de souhaiter de vous voir dans des auberges, car assurément vous y passeriés des moment encore plus terrible que moy. Mais il faut espérer que le Roy se trouvera si bien des eaux ainsy qu'il fait de son voyage, qu'il ne faudra pas plaindre les fatigues qu'on essuie, qui ne sont pas petite pour la Reine, le froit qu'il a fait depuis mardy dernier, et aujourd'huy on crêve de chaud, et les malpropretez de tout hors ce qu'on a aporté. Demain leurs Majestez seront s'il plaist au Seigneur à la Charité, et quoy que les connoisseurs veulent qu'on aille à Bourbon sans passer par Moulins, néanmoins, parce que la Reine souhaite de voir nos Stes. Sr<sup>s</sup> de la Visitation, leurs Majestez y doivent aller tout expres pour les voir, quoy que les chemins pour y aller

soient très méchants et de l'autre costé fort bons et une journée de moins. Je ne puis m'empêcher de vous mander ce détail affin de faire la cour de leurs Majestez Britanniques à toutes nos R<sup>des</sup> Meres ; de plus je puis vous assurer que le Roy ce porte bien de mieux en mieux ; il dort et mange à merveille aussy bien que la Reine, qui vous fait et à toutes nos R<sup>des</sup> Mères ses amitez. Je vous supplie, ma très chère, de faire mes compliment à nos R<sup>des</sup> Mères et soeurs. M<sup>re</sup> de Bawich et moy nous vous embrassons. Je suis tout à vous. Quoy que je n'aye vue qu'un moment le couvent de Montargis, je vous diray que je trouve la s<sup>t</sup> de ma s<sup>t</sup> M. Constance une tres sage et tres ste. fille, comme font ceux qui la connoise. Je ne puis vous en dire d'avantage.

Le 13 leurs Majestez couchèrent à la Charité. Le Roy s'étoit resenti de la goutte à Cosne, ce qui l'obligea de demeurer un jour de plus à la Charité et ils n'arrivèrent à Nevers que le 15 sur les quatre heures. Notre Mère avoit écrit à la Mère supérieure de Nevers pour l'avertir que la Reine iroit dans leurs monastere. On ne sera pas fiché de voir de quelle maniere leurs Majestez ont esté receu dans cette ville ausy bien que dans toutes les autre de leurs route par ordre du Roy que M<sup>r</sup> le marquis Durfé alloit devant signifier.

Extrait d'une lettre de la Mère Marie Simone Bertrant, Sup<sup>re</sup> de Nevers, du 17 avril 1701.

MA TRÈS HONNORÉE ET CHÈRE SOEUR,

La Reine d'Angleterre nous fit hier l'honneur de m'ordonner d'écrire à votre Charité pour l'assurer que la santé du Roy son époux estoit un peu meilleur, à la goutte pres, qui l'avoit obligé de sejourner à la Charité, qui n'est qu'à cinq lieux d'isy, ce qui retarda son arrivée du joudy au vendredy à 4 heures du soir. Nos soeurs tourières ce trouvèrent à la descante de carosse à l'Evêché, où leurs Majestez logent et comme Mons<sup>sr</sup> notre Prélat est un père, un ami et le protecteur de cette maison, il les fit placer pour estre vue de la

Reine. Effectivement de loin qu'elle les apparceu cette Ste. Princesse frapa trois fois dans ses mains en disant, Vous voila, je suis bien aise de vous voir, allez chez vous avertir la mère que j'yray à cinq a complice ; mais les harangues de M<sup>rs</sup> de justice et Officiers de la ville joint aux Prélats durèrent plus qu'elle ne pensoit. Ainsy sa Majesté eut la bonté de nous envoyer dire qu'elle remettoit au lendemain, que mesme elle auroit plus de temps à parler à la Comunauté. Nous eusme donc cette faveur Samedy 16<sup>e</sup> de ce mois et chaquune de nous oubliroit les besoins de la vie pour estre aux pieds de cette grande et digne Reine par l'onction qu'on trouve d'approcher de sa présence Royale, ses parolles remplies de l'esprit de Dieu et son attachement à la conservation de l'esprit de l'institut. Je la supplié très humblement de nous dire si elle trouvoit que nous fussions conforme en tout l'intérieur à vos charitez, sa maison de complaisance. Elle parut avoir de la joye de nous trouver telle et nous parla avec une estime et tendresse de votre Charité et de toutes celle qui composent votre Comunauté. Vous estes heureuse, ma tres honorée s<sup>r</sup> et chère mère, de posséder un trésor rempli des dons du Seigneur que cette ste. Reine. Vous este ausy généreuse, car vous faitte du bien à tout l'institut en luy randant tant de service. J'oublois de vous dire que sur l'honneur de baiser le bas de sa robe de votre part, elle en eut un vray plaisir et en rit de joye de ce que vous aviés pris les devant pour cela, car elle s'informa du temps. Nous luy présentasme une colation et de nos ouvrages. Sa Majesté y donna mil agrément de bonté.

Ma S<sup>r</sup> François Angélique Priolo notre déposée avoit ausy écrit à la Mère de Nevers pour la prier de donner à la Reine une lettre qu'elle se donoit l'honneur d'écrire à sa Majesté. Voisy la réponse de cette bonne mère.

MA TRÈS HONNORÉE S<sup>r</sup> ET CHÈRE MÈRE,  
Sensible à l'honneur que vous me faitte de me confier une lettre



pour sa Majesté, je vous en fais mes tres humbles remerciement en vous disant combien la Reine la prit avec empressement et en leu la meilleure partie. Sa santé est bonne, et m'ordonna de vous l'écrire, et qu'en arrivant à Bourbon, elle vous feroit réponce. Il faut voir son sensible sur votre article et son cher Chaliot. Enfin je ne saurois vous exprimer quelle bontez elle a témoigné à notre Communauté, tout ce qu'elle a dit d'obligeant à son égard et combien elle s'est déclarée en faveur de l'institut dans les repas qu'elle a pris en publique. Au reste leurs Majestez sont plus que contentes des honneurs de cette ville, de Mons<sup>r</sup> l'Evesque, Mr l'Intendant. Ils ont tenu table ouverte mais magnifique; des présants à proportion, cent boîte de confiture seiche, autant d'orange et citrons, quasy autant de livre de bougie, des flambeaux de point, 8 douzaine de bouteilles de vin; logés très comodément et agréablement à l'Evêché. Le Roy vient de dire à nos soeurs tourieres qu'il estoit véritablement fâché que la Reine l'eut empêché de venir céans. Leurs Majestez vont partir dans ce moment pour coucher à St Pierre du Moutier et demain à Bourbon. Ils ne passeront pas par Monlins. La Reine neanmoins ira voir nos soeurs de cette ville tout expres dans quelque temps, mais, ma tres honorée s<sup>r</sup>, ce qui m'affligea très fort est que M<sup>e</sup> la marquise des Poisses notre bienfaitrice, âgée de 84 ans, malade depuis un mois, affligée de corps et d'esprit, s'avisa de venir céans selon son droit nous surprendre, entra et avec elle un nombre de gens se jetterent en foule. On ne pu empêcher une coeu de petite gens. À l'arrivée de la Reine, elle paru surprise de voir tant de monde dans notre maison. Je vous supplie de luy en dire un mot et qu'à son retour il est sur qu'on évitera avec soin que personne n'entre, et combien nous sommes sensibles à l'honneur de ses bontez. Votre charité m'obligera sy elle juge en devoir remersier sa Majesté et sy elle me fait part de ses prières pour mes besoins. On nous apporte cette lettre de la part de la Reine pour votre Charité. Je ne scay si c'est sa Majesté, car hier elle me dit que ce ne seroit qu'à Bourbon qu'elle auroit le temps de vous écrire. Tout est

rempli de piété dans cette cour. La ville en est enbaumée et édifiée.

La lettre qu'on avoit envoyée à cette bonne Mère estoit de Me la Comtesse Dalmont du 16 avril, qui avoit rejoint la Reine à la Charité n'ayant pu partir avec leurs Majestez pour une indisposition qui lui dura dans le voyage, ou elle marque avoir eu un épouvantable rhume qui lui avoit esting la voix et que la fièvre s'y estoit jointe ; que le Roy se portoit mieux et qu'il devoit arriver le 18 à Bourbon sans passer par Moulins, M<sup>sr</sup> d'Autun n'y pouvant estre à cause d'une grande fluxion qui l'empêcha mesme d'aller recevoir à Beaune M<sup>ss</sup> les princes du sang.

Le Rev<sup>d</sup> père Thuillier, provincial des Minimes et le Père Ruffren correcteur du couvent de Niquen estoient venus prandre congé de la Reine le jour qu'elle parti d'isy. Ils écrivirent à leurs couvens de Nevers et de Moulins pour qu'ils allassent randre leurs respects à leurs Majestez. Nous alons metre l'extrait de réponce qu'on a fait à ces R<sup>ds</sup> père qu'ils nous ont envoyée.

À Nevers ce 17 avril 1701.

MON TRES R<sup>D</sup> PÈRE,

C'est pour vous donner avis que le Roy et la Reine d'Angleterre ont esté charmés de la magnifique réception que la ville leur a faite ici en continuans leurs présans pendant trois jours qu'ils ont demeuré, la bourgeoisie toujours sous les armes et ornée d'une maniere fort propre et fort galante, les . . . . . magnifiques au chasteau, les armorie du Roy et de la Reine aux portes de la cathédrale de la ville et de l'Evêché où ils ont logés. Mais ce qui vous doit consoler et toute la province est que leurs Majestez ont fait une distinction sy grande des Minimes vos bons sujets que tout le monde grands et petis, l'Evesque, les Millords, les officiers du Roy en estoient estonés. Nous allasme en corps le premier jour pres la croix de la mission où ils nous virent passer et des ce moment il nous don-

nèrent par signe des marques de leur bonté. J'alé après saluer leurs Majestez avec toute la Communauté à l'Evêché, mais comme ils estoient fatigués, on remercia tous les R<sup>d</sup>. Néanmoins la belle mère de Mr le Duc de Barouic me fit entrer seul et le garde laissa passer quelque temps apres mon compagnon. Après un entretien familier avec cette illustre dame elle me fit parler à la Reine qui m'honora d'un entretien familier pendant un bon . . . . ., partie à la porte de la chambre et partie dans la chambre où le Roy estoit, mais le voyant trop fatigué je n'osé l'aborder, quoy que la Reine insensiblement m'aprouchast de luy. Je pris congé d'elle et l'exent des gardes qui m'avoit d'abord rebuté me fit sivilité en sortant. Le lendemain je retourné au palais avec trois R<sup>d</sup> suivi de notre garçon qui avoit un panier de poire de bon chrétien des plus belles et des plus exquisés ausy bien que des plus rares du pays, semés de fleurs et jonchés de verdure. Ausy tost tout nous fut ouvert pendant que tous les séculiers restoient dans la salle des gardes. La Reine estant avertie vint la premiere m'aborder avec une bonté extraordinaire et après nous avoir remersié elle s'en allast à la Messe. Au bout d'une heure l'officier nous fit entrer chez le Roy environné de Myllords. Mr l'intendant avoit admiré notre présent. Le Roy se mit ausytost à sourire quand je l'aprouché et après deux mots de compliment je luy présenté le panier et l'assuré tout haut des respects de votre vénération. Il fut charmé du fruit; il le loua publiquement et ce recomenda sans fin à nos prieres. Aujourdhuy le Père Queseau a esté voir diné leurs Majestez. On l'a fait entrer seul avec les Millords et M<sup>gr</sup> l'Evesque qui luy tenoit la main et s'entretenoit familièrement avec luy, en sorte que la belle mère de Mr le Duc de Barouic l'a fait metre auprès d'elle pour l'entretenir familièrement. Cy tost le diné fait, le Roy l'a abordé et luy a donné mil marque de confiance en nos prieres. Après la Reine s'est aprouchée et luy a fait excuse de ce qu'elle n'étoit pas encore alée nous randre visite, mais qu'elle n'avoit pas peu. Elle luy a demandé jusqu'à deux fois où j'étois et d'où



vien que je ne paroissais point pour leurs dire adieu. Il luy a répondu prudemment qu'ayant eu l'honneur de parler deux fois à sa Majesté je n'avois osé me produire davantage de crainte de luy estre à charge. Le Roy l'aborda une seconde fois et luy donna de nouvelle marques de bonté, l'assurant ausy bien que la Reine qu'ils avoient confiance en nos prières. Tous les grands de la cour estoient dans la derniere surprise de voir sy souvent le Roy et la Reine seuls parler avec un R<sup>d</sup> Minime qui est resté à costé d'eux en présence des officiers, les a conduits au carosse, l'un et l'autre luy ont dit adieu. Je ne pouvois vour faire connoitre leurs bontés pour l'ordre sans vous dire toutes ces circonstance qui assurément vous feront plaisir, car tout l'honneur est sur le pere et le chef de la province. Pour mon particulier, je me contente de la qualité de votre tres humble serviteur

BOUVART.

Extrait d'une autre lettre du père Minimes de Nevers au Père Raffren, corecteur du couvent de Riquen.

Je suis charmé du Roy et de la Reine d'Angleterre qui sont arrivés isy seulement le 14<sup>e</sup> avril apres midy. J'ay eu l'honneur de parler deux fois à la Reine. Le premier jour j'us un petit entretien familier avec elle : en luy présentant la votre elle m'a demandé sy je vous connoissois. Aujourdhuy le Père Gasteau les a esté voir diner. On l'a fait entrer seul avec M<sup>sr</sup> l'Evesque et les Millords. La Reine l'a abordé deux fois, luy a demandé où j'étois et d'ou vien que je n'alois pas leurs dire adieu. Le Roy l'a ausy abordé deux fois et il est resté toujours à costé de leurs Majestez qui lui ont parlé familièrement. Il les a accompagné jusqu'à leur carosse. Une sy grande distinction à des petits Minimes a estonné tout le monde. Quand M<sup>sr</sup> l'Evesque qui nous aime desja beaucoup a veu cela, il a pris le dit pere par la main en présence des officiers et s'entretenoit familièrement avec luy. Leurs Majestez ont témoigné avoir une ferme confiance en nos prieres. Il faut faire faire des neuvaines par les couvents de Niquen et par vos novices et

ordonner que toutes les comunions qu'ils feront pendant un mois et demi soient pour leurs santé. De vostre costé il faut que vous adoriés Dieu tous les jours plusieurs fois pour la mesme intantion et que vous baisiés notre Seigneur crucifié. Il enleve mon coeur ; je le trouve plus aimable que jamais. *Philippe, qui videt me videt et patrem meum.* Je m'unis à vous pour tout cela.

Leurs Majestez arrivèrent à Bourbon le 18 avril. M<sup>me</sup> la Comtesse Dalmont écrivit à ma S<sup>r</sup> Francoise Angélique Priolo le 20 :

Je suis à la suite de la Reine. Je la joignis à Cosne. Je vous le manday de la Charité. Je vous ay encore écrit de Nevers. Je priay le consierge de porter ma lettre aux filles de Ste. Marie. Le Roy arriva isy lundy après six heures, ce trouvant mieux qu'il n'avoit encore fait depuis sa dernière attaque. La Reine ce porte bien. Je croy qu'elle mesme vous le mande. Sa Majesté vient de me dire vouloir répondre à vostre chère lettre qui vient de luy estre présentée par le confesseur de vos chères soeurs de Moulins qui est venu de leurs part complimenter leurs Majestez. Il me paroist un digne ecclésiastique. A St. Pierre du Montier, ils furent complimentés par M<sup>r</sup> de Romilly de la part de M<sup>r</sup> d'Autun qui écrivit à la Reine avec les sentiments d'un digne prelat toujours attaché avec bien du respect à leurs personnes Royales qui ont esté receu, harangués et régalez comme le Roy l'auroit esté luy mesme. C'est en effet étonnant et admirable de voir l'amitié sincère et grande de ce grand monarque pour nostre Roy et nostre Reine. Il a songé à tout ce qui pouvoit contribuer à leurs rendre le voyage moins fatigant, plus aimable et comode. Il a envoyé isy des meubles pour leurs chambre et leurs maison, n'oubliant rien. Je m'écriay en plaine compagnie, ah qu'il fait bon pour votre Majesté d'avoir un tel Roy pour amy.

Il est vray en effet le Sage a très bien dit *non vidi justum derelictum* ; nous voyons bien cela. Hier on fit une consultation de medecins. On résolu de purger le Roy samedi et de comencer à luy donner des eaux en petite quantité dimenche. Le pere Galli ce

porte à merveille ; M<sup>lle</sup> Surin a souffert par le voyage, elle est mieux présentement. M<sup>r</sup> le marquis Durfé s'aquite à merveille des ordres de son Roy. Il est assideu à faire sa cour, beaucoup d'attention à tout ce qui est du bon service de leurs Majestez, fort honeste à tout le monde, généreux dans ses maniere, tient une grande table où nous avons diné hier. L'église des Capucins est fort pres. On y a entendu ces deux jours la messe. Il c'est trouvé près de la chambre de la Reine un petit cabinet. On l'érige en chapelle ; cela servira pour le Roy les jours froids et quand il prandra des eaux. Leurs Majestez sont bien logés ; une bonne chambre pour le Roy, une pour la Reine, une antichambre, de bonne chambre pour les baquets, pour tous les services, tout le monde bien logé, un beau temps pendant tout le voyage. Dieu tout bon ménage tout avec une bonté de père et une puissance d'un Dieu qui assiste toujours ceux qui ce confient en luy et prévient les autres bien souvent. M<sup>me</sup> de Maintenon a escrit à la Reine. Je croy vous avoir tout dit. Vos soeurs de Nevers ont esté charmés de la Reine. Elles vous en mendrons des nouvelles. M<sup>r</sup> l'Archevesque de Bourges c'est trouvé isy pour recevoir leurs Majestés. Il est parti ce matin. À la chère consierge, à nostre Mère, mes compliments à ma soeur de Mesme. Mandés moy l'estat de la santé de M<sup>lle</sup> de La Motte.—De Bourbon ce 23 avril, Extrait d'une lettre de M<sup>me</sup> la Comtesse Dalmont.

Le Roy a pris médecine ce matin qui luy a très bien fait. Hier il fut à la promenade sur la terrasse des Capucins. Demain il comencera à boire. La Reine, fidèle et soigneuse, ce porte bien, a fait ce matin ses dévotions à la paroisse, ravie de trouver St. George le patron de ce lieu. L'église en est petite. L'on en a fait la feste. On a chanté assés bien la Messe. On a songé à celle des feuellans pour ce consoler et ce metre en dévotion. M<sup>me</sup> de Maintenon a écrit une autre lettre à la Reine ou elle cherche à l'amuser luy donnant bien des nouvelles. Sa Majesté vous ambrasse bien tandrement.



Je vous écriray peu et souvent sy vous le trouvés bon, ma très chère et toujours chère.

Nous n'avons point de lettre que du 6<sup>e</sup> may par la quelle on mendoit que le Roy continuoît à prendre les eaux, que la Reine fut faire ses dévotions à la Ste. chapelle de Bourbon un des jours de l'octave de l'invention de Ste. Croix. On en a un morceau d'une grandeur considérable qu'on garde dans cette chapelle avec beaucoup d'autre Ste. relique. S'étoit dans la semaine des rogations et le temps estoit sy mauvais qu'on ne pu faire la procession que dans cette église où la Reine assistat. M<sup>r</sup> le Marquis Durlé avoit demandé permission d'aller faire un petit voyage à Septfont qui est un monastère où on ne vit pas avec moins d'austérité et de silence qu'à la Trappe. Le récit qu'il fit de tout ce qu'il y avoit veu donna une grande envie au Roy d'y aller, mais on ne voulut pas luy permettre, sa santé n'estant pas assés bonne pour faire ce voyage. Il y avoit en ce temps là à Bourbon, comme il y a toujours aux deux saisons, beaucoup de monde, qui faisoient leurs cour au Roy et à la Reine, entre autre M<sup>r</sup> de Bouillon, M<sup>re</sup> l'Evesque de Dole, frère de M<sup>r</sup> Chamillard le ministre d'estat. Il y trouva ausy quelque religieuse, ce qui n'est guere du gouts de la Reine qui estime les personnes de cette profession quand elles demeurent dans leurs monastère. Sa Majesté nous a fait l'honneur de nous compter à son retour qu'il y eut une de ces bonne religieuse qui vint voir diné leurs Majestez, et comme elles parlent Anglois avec les Dames et autres personne de leur cour, la Religieuse creu que la Roine parloit d'elle. Elle eut la curiosité de la demander ce qui ne fut pas aprouvé, car à la cour plus qu'en lieu du monde il faut une grande prudance et discrétion dans ses parolle. La Reine remarqua qu'entre les R<sup>ses</sup> qui estoient à Bourbon, il y en avoit une qui demenroit fort retirée dans sa maison ou elle avoit mesme fait metre des grille dont la Reine fut fort édiflée.

Nous receusme les premiers jours de May une seconde lettre de

la Supérieure de notre monastere de Nevers qui doit estre mise icy pour servir d'instruction en pareille occasion. En voisy l'extrait :

Ma très honorée Soeur,

Quoy que les vertus de cette grande Reine vous soient plus connus qu'à qui que ce soit par la confiance qu'elle a en votre Charité, je ne saurois cependant taire une action que leurs Majestez firent un moment avant leurs départ. Ayant fait sortir tous ceux qui estoient dans la chambre, estant restez avec Mons<sup>sr</sup> notre Evesque ils ce jeterent à ces genoux pour demender sa bénédiction. Ce Prélat étonné de voir deux couronne à ses pieds s'y jeta pour les relever. Ils le conjurèrent de ne leurs pas refuser, scachent ce qui estoit deu à son caractère. Ils la receurent dans une humilité sy profonde et sy touchante que M<sup>sr</sup> avoit les larmes aux yeux. Sa grandeur nous en a parlé, pénétré qu'il est de vertus rasamblés. Que vous este heureuse, ma tres honorée S<sup>r</sup>, de posséder un trésor qui renferme tant de grace, où les lumieres de Dieu habitent si abondamment. J'avoue à votre Charité que je désire avoir part avec votre comunauté à ses prieres. Quel bonheur de scavoir mépriser toutes les choses pasagères. Nos soeurs nous ont engagé de me donner l'honneur d'écrire à Sa Majesté sur l'inquiétude qu'elle ne fut pas édifiée de nous. Car coment pouroit elle l'estre quand vous scaurés encore une fois, mon intime soeur, que les séculiers empêcherent céans le bon ordre et que la Reine, sortant du choeur me dit : Alons nous cacher dans une selule ? Je luy conduisi et nous trouvasme une bouteille de vin et un gros pain sur la table et tout en désordre. Sa Majesté surprise sorti promptement. Je demeuré sy confuse que la force me menqua pour luy en faire des excuses. L'amour à mon abjection m'étoit nécessaire, mais il auroit esté meilleur d'en avoir évité une pareille occasion, car jamais on ne mange dans nos selule ; grace à Dieu cette comunauté est attachée aux plus petite observance. C'est pour elle une loy inviolable que tout ce qui nous est sy saintement marqué. Notre évesque jaloux

qu'il est de notre régularité voulut sur la pénitance que je luy demanday pour ma soeur la portiere et pour moy qu'elle s'étendit sur toute la communauté de manière que durant cinq jours nous avons fait la procession, dit les sept psaumes, jeuné trois jours et perdu la Ste. communion. Nos soeurs en pleuroient par l'ardeur de recevoir ce pain de vie. Pour les pénitances nous en remerciasme Sa Grandeur, etc.

Cette lettre nous édifia fort de voir l'humilité avec la quelle la Mère Bertrand nous a fait conoitre la faute qu'elle croioit avoir comise. Nous en parlasmes à la Reine à son retour. Sa Majesté nous avoua qu'elle avoit esté fort surprise de voir toutes les fenestres de la maison pleine d'homme et de femme qui y estoient comme pour voir un spectacle. Mais ayant veu les pénitences que leurs Evesque leurs avoit donnés, elle obtint de luy qui [*sic*] leurs rendit les comunions qu'elles avoient perdus. Ce que le Prélat ne pu refuser à Sa Majesté. À ce que nous a fait l'honneur de vous dire, pendant le voyage de leurs Majestez à Bourbon, on avoit soin d'envoyer de temps en temps à St. Germain scavoir des nouvelles de M<sup>gr</sup> le Prince de Galles et de M<sup>e</sup> la Princesse d'Angleterre. Le 17 avril Millord Perth son gouverneur écrivit une lettre à ma soeur Françoise Angélique Priolo, pour luy témoigner de la part de ce prince qu'il estoit fort sensible à l'intérêt que toute notre Communauté prenoit à ce qui le touchoit, et principalement à ce qui regardoit la santé du Roy et la tranquillité de la Reine qui ne peu estre ébranlée que par les maladies du Roy et de M<sup>gr</sup> le Prince et M<sup>e</sup> la Princesse. Il est vray, ajoute ce Millord, qu'une vertu comme celle de la Reine est supérieure à toute chose, souteneu de la puissante grace du Seigneur. Mais la qualité de femme et de mère donnent des sentiments de tendresse à un cœur ausy bien placé que celui de sa Majesté, qui ne sont conneu que de ceux qui les resante.

À la veille de la Pentecoste qui arrivoit cette année le 15<sup>e</sup> may, on envoya à leurs Altesse Royale des dons du St. Esprit. M<sup>e</sup> Middleton, gouvernante de la Princesse écrivit isy le lundy 16<sup>e</sup> pour



en remercier ma soeur Françoise Angélique Priolo comme plus conneu qu'un autre à la cour d'Angleterre, la chargeant de faire les remerciements du Prince et de la Princesse à notre Mere et toute la comunauté, les assurant que ces colifichets leurs estoient agréables, etc.

Le 17<sup>e</sup> May notre très honorée mère Claire Angélique de Beauvais ce déposa apres six ans de supériorité, que Dieu a béni par la paix et la régularité qui règne dans la comunauté. Notre chère soeur l'Assistante Marie Constance Gobert écrivit pendant les cinq jours de la déposition une lettre à la Reine la plus belle et la plus religieuse qui ce puisse. On envoyoit en mesme temps les dons du St. Esprit pour leurs Majestez.

M<sup>e</sup> Dalmont écrivit que la Reine avoit receu ces dons et la lettre de ma s<sup>r</sup> l'assistante, que le Roy s'estoit baigné et pris la douge et s'étoit promené à un petit jardin. C'est un plaisir, dit elle, de le voir d'un très bon visage et bien saint, profitant de tous les estats pour en glorifier Dieu avec sa soumission et sa patience ordinaire. La Reine est sensible à vos malades, principalement à M<sup>lle</sup> de Lorge. Ses amitiés à la Mère de Beauvais, à la consierge. Sa Majesté est fort aise que ma soeur Marie Henriette ce porte bien. Elle remersie toute la Comünauté des prieres fervantes et continuelles qu'on fait pour tout ce qui la regarde.

Les lettres du 9 may ne marquent rien de particulier, que le Roy continue les eaux et est d'une grande régularité à faire tous les remèdes qu'on luy ordonne ; que le temps estoit sy mauvais qu'on n'avoit pu faire dehors les processions des Rogations, que la Reine alloit tous les vendredis entendre la messe à la Ste. Chapelle et vénérer la Ste. Croix ; que M<sup>r</sup> le Marquis Durfé estoit dans l'admiration de tout ce qu'il avoit veu à Sepfons, qui ne sede en rien à la Trappe.

La lettre du 14 May, veille de la Pentecoste marque plus de chose particuliere, en voisy l'abrégé.

À ma s<sup>r</sup> F. A. Priolo.

La Reine a assisté à Vespres et à complie avec sa ferveur ordinaire, toujours toute apliquée à remplir les devoirs de son estat. Dieu tout bon en soit à jamais béný. Le Roy ce baigna et eut la douge hier et avant hier. Ce matin on luy a trouvé le poulx élevé. On a remis la douge à lundy ; pour le reste il ce porte bien. La Reine joue quelque fois au trictrac avec M<sup>gr</sup> l'Evesque de Dole. C'est un digne Prélat. Il a la douceur de sa famille. M<sup>r</sup> le Comte de Grandmont est d'une humeur admirable, est de moitié avec la Reine. Il assure la Reine qu'il ne trouve aucune chose pour dire à confesse. M<sup>e</sup> la Princesse a écrit une lettre latine à la Reine où elle mande que sa santé est bonne, que le Roy très chrétien a envoyé M<sup>r</sup> de Lauzun pour en scavoir des nouvelles et que M<sup>e</sup> de Maintenon l'avoit esté voir. On dit qu'elle l'a entreteneu très bien. La Reine vouloit vous écrire, mais le temps luy manque. Son coeur est bien tandre pour vous. Elle attend la nouvelle de la nouvelle élection. Je croy vous avoir mandé que M<sup>gr</sup> d'Autun avoit envoyé son grand Vicaire complimenter leurs Majestez. Il leurs a envoyé plusieurs fois des vins de Bourgogne, des confitures et autre chose, mais avec des expressions toutes des plus obligeante. Son mal ne luy a pas permis jusqu'à présent de venir isy. Mendés moy sy vos malades sont guéris.

Quand la Reine scout la nouvelle de notre élection qui se fit le 12 May et qui tomba heureusement pour nous sur notre tres honorée Mère Marie Constance Gobert, sa Majesté chargea M<sup>e</sup> Dalmont d'en marquer la joye qu'elle en avoit en attendant qu'elle pu le faire elle mesme.

Voisy l'abrégé de la lettre de M<sup>e</sup> Dalmont, du 17 May, à Bourbon.

Très chère, la Reine auroit ménagé un moment s'il y avoit esté possible, pour marquer la part qu'elle prand à l'élection de notre

Mère et la joye que le choix soit tombé sur elle. Sa Majesté vous en félicite, admire sa vertu et a bien de l'estime de l'humilité de la Mère Déposée. La santé de leurs Majestez est fort bonne aujourd'huy du consentement des médecins et encore de celuy de Mr le Duc qui est isy pour sa santé. Le Roy quitera tous les remedes. La douge d'hier luy donna le crachement de sang un peu plus abondant. Sa Majesté le sent provenir de la teste. On le croit de nule conséquence : il comença à St Germain. Il ne l'a revu qu'à la charité. Il n'en fait nul cas, mais il ne faut pas l'iriter. Jeudy il prandra médecine, il ce reposera jusqu'au lundy. Le soir de ce jour là on sera à Moulins. On espère d'y trouver Mr l'Evesque d'Autun. Aujourdhuy il a encore envoyé un autre ecclésiastique. On séjournera à Moulins trois jours pour le moins. Je viens de le mander à la Visitation. Mr Durfé est à Macon pour assister un de ses freres, abbé d'un grand mérite, qui est dangereusement malade. On espère qu'il sera du voyage. Je viens de luy écrire. Il est fort nécessaire. Vous qui conoissés les sentiment du coeur de la Reine pour notre mère, ne manqués pas de les luy bien déclarer en luy fesant de la part de sa Majesté bien des amitez, ausy bien qu'à la chère mère déposée, un cher salut à la consierge, un tandre ambrassement à vous; à M<sup>elle</sup> de la Motte et à toute la Comunauté.

Le 24 May M<sup>gr</sup> le prince de Galles et M<sup>e</sup> la princesse sa soeur nous firent l'honneur de venir isy. La communauté eut l'honneur de les voir apres vespres dans le novitiat où leurs Altesses Royales eurent la bonté de venir apres avoir fait colation dans la chambre de l'Assamblée. Comme il y avoit plusieurs hommes de la suite de ce prince, on ne voulut pas que la communauté y demeurast. Le prince et la princesse témoignèrent beaucoup d'amitié à toute et parlèrent de la joye qu'ils avoient du retour de leurs Majestez qui estoient en chemin pour revenir, comme on vera par la lettre suivante. Nostre mère Marie Constance Gobert ausy tost après son élection avoit écrit à la Reine pour luy demender la continuation de l'honneur de



sa protection pour notre maison. Elle luy marquoit qu'elle l'avoit remis particulièrement sous la protection de la très Ste. Vierge; qu'elle l'avoit prié de vouloir bien en estre la supérieure et qu'elle croyoit que sa Majesté voudroit bien en estre l'Assistante. La Reine aprouva fort cette dévotion et loua la lettre de notre Mère comme on vera par celle de M<sup>r</sup> Dalmont dont voisy l'extrait.

De Moulins, ce 21 May.

Le Roy ce porte bien. On arriva isy hier à six heures du soir. Toute la ville estoit en joye. Vos chères soeurs furent des premieres à marquer leurs respects. Leur touriere fut fort bien receu. Ce matin leurs Majestez ont esté antandre la messe aux Jésuites. On attend en ce moment M<sup>gr</sup> d'Autun. La Reine a esté voir ses chères rel<sup>ses</sup> qui ont le coeur de la mère de Chantal. Sa Majesté est en paine de ne pouvoir vous écrire, remercié notre mère de sa belle lettre, et luy témoigner les sentiments de son coeur sur son élection. Sa Majesté vous prie encore pour cette fois de les luy répéter. Vendredy on continuera le voyage. On a esté au cours qui est très beau; le Roy aime à prandre l'air.

On ne scauroit faire un plus fidele récit de tout ce qui c'est passé à Moulins pendant les trois jours que leurs Majestez y ont demeuré qu'en copiant une lettre que M<sup>r</sup> l'Abbé de Roquette, neveu de M<sup>gr</sup> d'Autun, a fait dans une lettre qu'il écrivit à ma S<sup>r</sup> Francoise Angélique Priolo le 27 May:—

Quoy que j'aye promis à la Reine de vous voir, ma très chère Mère, le lendemain de mon arrivée à Paris et de vous donner amplement de ses nouvelle, je croy qu'il ne faut pas différer le plaisir de vous apprendre que Dieu mercy la santé de la Reine est très bonne, celle du Roy considérablement rétablie. Vous en jugerés, ma très chère et tres honorée mère, par le récit que je vous en vas faire. Lundy j'us l'honneur de les voir arriver de Bourbon. Le Roy estoit un peu fatigué et ce reposa le soir. Le lendemain leurs Majestez allèrent entandre la Messe aux Jésuites qui sont

dans le voisinage du Louvre. Le soir, elles receurent les compliments du présidial de la ville, du trésor et de l'élection. La Reine vint le mardy au soir visiter nos chères soeurs et s'en donna à coeur joye. J'us l'honneur de l'accompagner par tout. Elle vouleu voir l'endroit ou estoit morte la bienheureuse mère de Chantal. Elle vouleu voir son coeur et ses yeux qu'on conserve dans un cristal. J'étois à genoux auprès d'elle pour luy montrer, et je n'étois en vérité guère moins touché de la piété et de la religion de la Ste. que j'avois à mes costés dans S. M., que de celle dont je montrois les précieuse dépouilles. Elle fut trois bons carts d'heure toute seule avec nos soeurs qui ne pouvoient se rassasier de la voir et de l'entretenir. Elle visita tout le couvent, trouva la manière dont vos soeurs mettent leurs voile fort bien, mais la guinpe moins parfaite qu'à Chaliot. Je ne scay sy je m'explique bien, mais j'ay taché de ne rien oublier. Hier matin, jour de la feste de Dieu, le Roy et la Reine vinrent à la Visitation entendre la Messe de Mr d'Autun qui les comunia dans l'intérieur où elles estoient. De la elles vinrent à la paroisse où Mr d'Autun les receu et les complimenta à la teste du clergé d'une maniere qui les toucha et leurs plu infiniment. En suittes elles entendirent la grande Messe. J'us l'honneur d'officier, Mgr d'Autun présent dans son trosne. Puis la Reine ayant remené le Roy au Louvre, elle vint à Notre Dame ou la procession comensa. Elle la suivit à pied par toute la ville avec une religion dont tous les ordres ont esté bien édifiez. Le Roy la vit passer de son balcon et j'obtins de Mgr d'Autun qu'il n'iroit pas. Le soir leurs Majestez allerent à Notre Dame au sermon et au salut. Pour moy je vins coucher à St. Pierre le Moutier, d'où je continue ma route pour Paris où je suis député à l'assamblée du Clergé, etc.

Il est nécessaire d'observer que Mgr d'Autun ne receu pas leurs Majestez dans l'Eglise de Notre dame qui est la colégiale, parceque cette eglise et le chapitre ne relève que du Pape et les Evesques d'Autun ne peuvent y faire aucune fonction épiscopale. Nous avons depuis obteneu de ce prélat une copie de sa harangue. Il

nous l'a donnée à condition qu'on ne la fera voir à personne du dehors.

Sire,

La Religion qui apprend aux peuples à honorer les Roix de la terre, peut elle manquer elle mesme d'autoriser par son exemple ce qu'elle établit par ses maximes ? Un pasteur du troupeau de Jésus Christ peut il refuser aux caractere de la Royauté de son maître qui brillent sur le front de vos Majestez la profonde vénération qui leur est due ?

C'est luy mesme que nous honorons, Sire, par les hommages que nous vous rendons, et sy vous nous voyés avec l'appareil des cérémonies les plus grandes et les plus saintes vous rendre une espèce de culte religieux, c'est que nous recevons vos personnes sacrées comme des images vivantes du Roy des Roix, des colonnes de son Eglise, des athlètes de la vérité, des martyrs de la religion.

Car il faut l'avouer, Sire, quelque grand que vous soyez par le rang qui vous distingue, vous l'este mil fois davantage par la vertu qui vous santifie ; la foy vive qui vous anime vaut mieux que toutes les couronnes du monde, et s'il est grand de les avoir reçu de la main de Dieu, disons sans craindre de rouvrir des playes qui font toute votre gloire, il est héroïque d'avoir secu s'en priver et les sacrifier pour luy.

Exemple rare que la Providence devoit à son Eglise dans la corruption d'un siècle où la fortune étoit devenu en tant d'endroits la voyle de la Religion, où on ne voyoit plus des Edouards, des Marguerite, des Hermenigildes sacrifier l'éclat d'une grandeur tranquille aux espérances solides d'une gloire immortelle.

Nous le voyons, Sire, Dieu qui dans chaque siècle ranime la foy de ses élus par quelque nouveaux prodiges, fait revivre les grands saints dans vos personnes Royales, et c'est ce qui attire aujourd'huy sur vos Majestez les regards et l'admiration de tout l'univers. Par là, dédomagez en quelque sorte d'un sacrifice que



la religion n'oubliera jamais, vous recouvrez, s'il est permis de le dire, plus que vous n'avez perdu. Tout le monde Chrétien devient votre empire, tous les justes vos sujets, les coeurs de tous les françois vostre trosne, le monarque auguste qui les gouverne avec tant de gloire l'admirateur de vos vertus. Dieu mesme qui tient entre ses mains le coeur des peuples comme celui des Roix devient la ressource de vos disgraces, la couronne de votre foy, le garant de ses promesses et de vos espérances.

S'il a sceu ce Dieu qui renverse quelquefois les estats entiers pour le salut de quelque elus, s'il a sceu se servir de l'iniquité des peuples pour santifier les Roix, ne scaura-t-il pas se servir de la religion des Roix pour convertir les peuples, et sy le crisme mesme est entré dans ses desseins quel usage ne fera-t-il pas un jour de votre vertu ?

Nous l'attandons avec confiance ce jour marqué dans les décrets éternels. Il paroitra enfin, Sire ; la justice de vos droits, la tandre amitié d'un Roy que le ciel semble avoir fait pour estre le dispanseur des couronnes et l'appuy des trosnes chancelans. L'union inviolable de sa foy et de la votre nous fait tout espérer et pour vous et pour vostre auguste posterité. Alors quel triomphe pour la religion, quelle lumieres pour l'Angleterre, quelle joye pour la France ; quelle consolation pour voz Majestez, quelle gloire pour le jeune prince et la jeune princesse nez dans les épreuves de votre foy, formez sur le modèle de vos vertus, dépositaire du salut de vos sujets et d'autant plus digne du trosne de leurs ancestres qu'ils apprennent de bonne heure à le mépriser pour Jésus Christ. Vivez, Sire, dans l'attente de ces temps heureux, vivez et continuez de consacrer tous les moments de votre vie pour la gloire de la religion, pour l'affermissement de la vérité, pour la consolation des justes, pour la conversion des impies. Ce sont les voeux, Sire, de toute l'église qui prie sans cesse pour vous, ce sont ceux d'un Evesque qu'une providence particulière attache inviolablement à vos Majestez, qui bénit le ciel d'avoir assez vécu pour profiter de vos exemples

et qui fait gloire de vous assurer aux pieds des autels de son profond respect et de sa parfaite vénération.

Le Roy et la Reine ne trouvèrent rien à redire sur cette harangue que de ce qu'ils y estoient trop loués. Ils en firent même quelque petit reproche à ce prelat qui répondit avec cette vivacité qu'il conserve toute entière dans son âge avancée, qu'il n'avoit dit que la vérité dont il estoit très persuadé et qu'il ne pouvoit regretter de l'avoir publiée. Pendant les trois jours que leurs Majestez demeurèrent à Moulins, tous les couvans de la ville qui sont en grand nombre firent prier leurs Majestez de les honorer de leurs présence. La Reine fut deux fois chez nos soeurs, une fois aux Carmelites et aux Hospitalieres. Sa Majesté nous a fait l'honneur de nous dire à son retour que cet hôpital est un des plus beaux de France pour le soin et la propreté avec la quelle les malades sont servis. Les Urselines firent faire mil instance à sa Majesté pour qu'elle leurs fit le même honneur. Elle leur promit que sy elle avoit un moment de temps, qu'elle leurs donneroit. Elles avoient préparé une grande collation pour la Reine, entre autre il y avoit beaucoup de sorte de cressme. Quand le soir elles virent qu'il n'estoit plus heure d'espérer cet honneur, elles crurent qu'elles feroient bien de manger ce qui avoit esté préparé pour la Reine; ce qu'elles firent. Mais la nuit en suite trente personne de cette maison se trouverent sy mal qu'on fut contraint de courir aux médecins. On en fit relever plusieurs en différends cartiers de la ville. La Reine qui nous a fait l'honneur de nous compter elle même cette aventure, nous ajouta qu'elle avoit remercié Dieu de n'y avoir pas esté, que cela auroit fort affligé ces bonnes mères et donné occasion à mils discours qu'il est bon d'avoir évité. Leurs Majestez furent en passant à l'abbaye de St. Menou où une niece du père de la Chaise est Abbesse. La Reine nous en a parlé avec estime. Les Minimés qui ont un couvent à Moulins n'avoient pas attendu que leurs Majestez y fusent arrivés pour leurs rendre leurs

respects. Le père Corecteur alat à Bourbon d'où il écrivit au R<sup>d</sup> père Thulier, provincial, qu'il avoit esté sy bien receu de leurs Majestez que plusieurs personnes de la cour et [*sic*] Bourbon qui en furent témoins les en félicitèrent. Il assista à leurs soupé et leurs Majestez luy firent plusieurs question, entre autres s'il connoissoit le pere Thuiller provincial de la province de France, et leurs ayant répondu qu'il avoit cet honneur, ils répliquèrent que s'étoit des gens d'honneur et de mérite. Après le soupé le Comte de la Mothe ayant rencontré ce père, il luy dit, Vous avez lieu d'estre content des honneurs que leurs Majestez vous ont fait, car ils n'en font pas autant à tous ceux qui les haranguent.

Leurs Majestez à leurs retour, estant à la ville de la Charité sur Loire, la Reine alast à un couvent de religieuses. Sa Majesté nous a dit qu'elles estoient dans une extrême pauvreté et qu'avec cella les voleurs venoient souvent pour les voler, ce qui avoit obligé la conprieure d'avoir dans sa selule un fusi tout chargé pour tirer : ce qui surprit la Reine de voir des armes dans une selule de Rel<sup>se</sup>. Nous avons desja dit ce que la Reine fit à Nevers auprès de Mr l'Evesque pour obtenir qui leurs randit les comunions qui leurs avoit osté par pénitance, la Reine fut . . . . .

---

[219.] *Lettre circulaire des Dames Religieuses de la Visitation de Chaillot, sur les dernieres années de la vie et les circonstances et les suites de la mort du Feu Roy d'Angleterre Jacques II.*<sup>1</sup>

[Ce titre a esté donné par l'imprimeur contre n<sup>re</sup> volonté.]

NOS TRÈS HONORÉES SŒURS.

La mort du feu roy d'Angleterre de sainte et glorieuse mémoire, est une si grande perte pour l'Eglise, et pour tout nostre Institut, qu'il ny a guères de nos Monastères, qui ne nous ayent donné des marques de leurs douleurs, et de la part qu'ils ont prise à la nostre. Elle est des plus sensibles, aiant perdu en la personne sacrée de ce

<sup>1</sup> Printed at Paris in 1702 : a rare pamphlet.



grand Prince, un auguste Protecteur ; qui depuis l'établissement de nostre maison, l'a honorée d'une bien-veillance particulière. Plusieurs de vos charitez nous ont témoigné souhaiter avec tant d'empressement, d'apprendre quelques unes de ses saintes actions, et les particularitez de sa précieuse mort, dont toute la France a été édifiée, que nous nous sommes mises en état de satisfaire ce pieux désir, par les mémoires que nous avons demandez aux personnes de la cour d'Angleterre. Nous ne doutons point, nos très honorées sœurs, que vous ne receviez une parfaite édification du recit que nous en allons faire. L'agrément que vous donnâtes à ce que nous eûmes l'honneur de vous écrire, les premières années que la Reine vint en France, nous en est une assurance. Il nous seroit aisé de vous faire connoître la sublime perfection où est à présent cette sainte Princesse, si nous ne craignons que cette lettre ne soit vûe de sa Majesté, et ne blessât sa modestie. Nous nous renfermerons dans ce qui regarde le Roy son époux, ayant remarqué à la plus grande gloire de Dieu, qu'à proportion que les malheurs humains augmentoient dans les affaires de ce pieux monarque (depuis qu'il s'étoit réfugié en France) la grâce divine a fait en son âme de nouveaux progrès. Sa Majesté nous fit l'honneur de venir céans le premier vendredi de carême de l'année 1689 devant son départ pour l'Irlande. Après avoir adoré le très-saint sacrement, il alla prier pour la feuë Reine sa mère, notre auguste Fondatrice, à la tribune où repose son cœur ; il nous témoigna de la joye de revoir une maison, qu'il avoit autrefois honorée de ses fréquentes visites du vivant de la feuë Reine. Il nous marqua un sensible plaisir de ce que pendant son absence la Reine son épouse viendroit y faire ses retraites. Il demanda avec beaucoup d'instance des prières pour l'heureux succès de son voyage. Chacun scait que Dieu en ordonna autrement, et que le Roy revint à Saint Germain à la fin du mois de Juillet 1690. Sa Majesté nous honora d'une visite avec la Reine, le jour de l'assomption ; elle luy fit beaucoup valoir toutes les prières que nous avions faites pour luy, que nous avions esté

exaucées dans ce que nous avions le plus demandé, qui estoit la conservation de sa personne sacrée ; il nous en remercia avec sa bonté et sa politesse ordinaire, et ajouta avec un profond sentiment d'adhérance à la volonté de Dieu : Il est juste de se soumettre à Dieu.

Il nous parut être dans la même disposition après l'affligeante affaire de la Hogue : notre très honorée sœur, Françoise Angelique Priolo, pour lors nôtre supérieure, luy faisant pour toute la communauté qui estoit présente les complimens de condoléance, luy dit, avec une extrême douleur, que nous avions sujet de nous beaucoup humilier, que Dieu ne nous eut pas jugées dignes d'être exaucées dans les prières que nous avions faites pour l'heureux succès de ses desseins. Il ne répondit rien d'abord. Nôtre mère crut que le Roy ne l'avoit pas entenduë ; elle recommença plus haut, alors sa Majesté luy répondit d'un air grâve ces propres paroles : 'Ma Mère je vous ay fort bien entendu dès la première fois, je n'y ay pas repondu pour ne pas contrarier vos pensées ; mais vous m'obligez de vous dire, que je ne suis pas de vostre sentiment, et je dis même qu'il n'est pas bon : car il semble que vous jugiez ce que vous demandiez à Dieu, meilleur que ce qu'il a fait ; or tout ce que Dieu fait, est bien fait ; et je dis plus, c'est qu'il n'y a rien de bien fait, que ce que Dieu fait.'

On voulut ensuite le comparer à Saint Louis, lors que ses grands desseins contre les Infidèles furent renversez ; sa majesté s'humilia profondément, et dit : 'Ha, ma Mère, ne me comparez pas à ce grand saint : il est vray que j'ay quelque rapport à luy dans mes disgraces, mais je ne luy ressemble en rien dans mes œuvres ; il a toujours esté saint, même dès sa jeunesse, et moy j'ay esté un grand pécheur ; je dois regarder les afflictions que Dieu m'envoye, non comme des épreûves, mais de justes châtimens de mes péchez.' Sa Majesté fit l'honneur d'écrire à Monseigneur l'Évêque d'Autun sur cette même affaire, une lettre dont vous serez sans doute édifiées d'en voir ici l'extrait. 'Je connois trop l'amitié que vous avez pour moy, pour



douter en aucune manière de l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde : Dieu veut faire voir de temps en temps par de grands évènements, que c'est luy qui fait tout, afin de nous rendre sensible, que c'est par luy que les roys règnent, et qu'il est le Seigneur des armées : jamais entreprise ne fut mieux concertée que celle de la descente l'avait esté par le Roy, et jamais rien n'a paru plus visiblement, que le bon Dieu ne l'a pas voulu permettre cette fois ; car sans les vents contraires pour nous, et toujours favorables aux ennemis, la descente se seroit faite : il faut se soumettre sans murmurer à tout ce qui nous arrive, puisque nous sommes assurez que le bon Dieu le veut, le louer toujours, nous reposer en luy, avoir une vive espérance que tout ce qu'il fait est pour le mieux, et jamais ne désespérer de sa bonté,' etc.

Pour connoître parfaitement la disposition de l'âme de ce religieux Prince, on n'a qu'à lire le sixième chapitre du neuvième livre de l'Amour de Dieu de notre saint Fondateur, aussi estoit-ce de ce livre divin, et de celui de l'introduction à la vie dévote, qu'il tiroit des regles pour sa conduite : il nous a fait l'honneur de nous dire, qu'il ne passoit pas un jour sans lire un chapitre de l'un ou de l'autre, qu'il n'y avoit point de doctrine plus pure, et plus conforme à l'Evangile, que celle de ce grand saint.

On parla une fois à sa Majesté d'une lettre qui faisoit grand bruit dans le monde, et dans laquelle on disoit, (en le louant) qu'il avoit remercié le Roy des secours qu'il luy avoit donné, que les affaires ayant si mal réussi dans l'entreprise de la Hogue, il ne falloit plus penser à ses intérêts. Sa Majesté répondit : 'J'ay des obligations infinies au Roy, je ne les pourray jamais assez reconnoître ; mais pour la lettre dont est question, elle n'est point de moy, je ne l'ay point écrite : je suis père, et je suis Roy, je ne puis, et je ne dois abandonner les intérêts de mes enfans, ny de mes sujets, et je ne les abandonneray jamais : je feray toujours tout ce qui dépendra de moy, et puis nous nous soumettons à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner.' Il dit cecy, avec une grandeur d'âme que nous ne



pouvions assez admirer, et sa reconnoissance pour le Roy. Ce n'a pas esté seulement en cette seule rencontre, mais presque en toutes ses conversations, il exaltoit la générosité et bonté de nostre grand Monarque ; il se nommoit son aumônier, et se glorifioit de cette qualité : ' Je reçois,' disoit-il ' de ses bienfaits, de quoy subsister avec ma famille, et même de quoy assister tant de misérables, qui périroient, sans ce charitable secours.' Nous sommes persuadées que ses propres malheurs ne l'ont point touché, en comparaison de ceux de ses sujets. On remarquoit en luy un cœur de père et d'ami, non seulement pour ses fidèles serviteurs, mais même pour ses plus grands ennemis : il prioit pour eux, il n'en parloit jamais, que lorsqu'il en pouvoit dire du bien. Il nous a souvent dit, qu'il regardoit le Prince d'Orange comme le meilleur de ses amis, parce que personne ne luy avoit fait tant de véritable bien que luy, qu'à la vérité ce n'avoit pas esté son intention, mais que Dieu s'en estoit servi pour le châtier et le faire rentrer en luy-même. Nous ne croyons pas que personne ait porté la patience chrétienne à un plus haut degré qu'a fait ce religieux Prince. Il ne se plaignoit jamais, ni des persécutions qu'on luy faisoit, ni des douleurs qu'il enduroit.

Il n'a rien ignoré de tout ce qui a esté dit et écrit contre luy, il ressentoit les injures, et ses autres malheurs avec toute la vivacité d'un grand cœur ; mais la force de son amour pour la pénitence, avoit changé ses afflictions en consolations. Nous le regardions comme un autre David, qui remercioit Dieu de l'avoir humilié, et comme un second Saint Estienne qui voyoit les cieux ouverts pendant que les Juifs le lapidoient. Il mettoit au nombre des plus grandes graces qu'il eût reçues de Dieu, sa conversion à la Foy catholique, et toutes les afflictions qui l'ont suivie. ' Je dois,' disoit-il, ' à mes premiers malheurs la connoissance de la véritable Religion, et aux seconds la grace d'avoir appris à être bon chrétien.'

Un jour veille de la feste de tous les saints, parlant à une de nos soeurs déposées, pour lors supérieure, il luy dit en confiance, et dans un transport de ferveur : ' Je vous prie de m'aider à remercier Dieu

de la miséricorde qu'il m'a faite, de me donner le temps, et les moyens de faire pénitence ; je suis persuadé qu'il est avantageux à l'homme d'estre humilié, puisque sans humilité nul ne peut estre sauvé, et l'on ne peut devenir humble sans humiliation. Comme il n'est pas naturel aux Roys de s'abaisser, Dieu prend soin de le faire quand il les veut sauver. Je le remercie de tout mon cœur de m'avoir humilié, puisque c'est une marque assurée de mon salut éternel.' On a trouvé après sa mort une prière qu'il a composée écrite de sa main, qui fait voir les véritables sentimens de son cœur, d'une manière si vive et si touchante, que nous croyons en devoir rapporter les propres termes : 'Je vous rends, ô mon Dieu, du fond de mon cœur, mes très humbles actions de grâces, de ce qu'il vous a plu de m'oster mes trois royaumes, vous m'avez reveillé par ce moyen de la létargie du péché, dans laquelle, si je fusse demeuré, j'estois perdu pour jamais. C'est un effet de votre bonté qu'il vous ait plu me bannir dans un pais étranger, où j'ay appris à connoître les devoirs du christianisme, et me suis efforcé de les remplir, telle a esté votre bonté envers moy. Après que j'ay esté quelque temps en ce royaume, et à la Trappe, de m'inspirer par votre grâce de parvenir à cette perfection où vous m'appellez, et de faire mes efforts pour vivre en bon catholique. Vous sçavez que j'ay taché d'en remplir les devoirs, depuis que j'ay esté à cette sainte maison, quoy que ce n'ait pas esté avec toute la perfection que je devois. C'est pourquoy je supplie très-humblement votre miséricorde, de me faire la grace de l'exccuter, pour l'amour de Jésus-Christ votre fils, qui vit et règne.'

On a remarqué que les fréquentes retraits que ce Prince a faites à la Trappe, dont la première fut en 1690, n'ont pas seulement esté pour luy une source de consolation, mais encore un moyen dont Dieu s'est servi pour le détacher du monde et de tout le créé, et luy faire faire des progrès visibles dans la sainteté. Nous avons eu quelquefois l'honneur de voir sa Majesté au sortir de ses saintes retraits, il nous paroissoit pénétré des véritez éternelles, et de

l'esprit de pénitence, qui regne en cette maison sainte, il admiroit l'heureuse mort de plusieurs de ces bons religieux, dont il avoit été témoin et prenoit plaisir de nous en entretenir ; mais s'il estoit édifié de leur ferveur, ils ne l'estoient pas moins de ce pieux Monarque. Voicy ce que le saint Abbé en escrivit un an devant sa mort à notre très honorée soeur, Marie Françoise de Harlay, Religieuse de nostre monastère de Melun, qui a bien voulu à nostre prière, et pour nostre édification, nous communiquer l'extrait de sa lettre. 'Au reste, je vous diray touchant le Roy d'Angleterre, que je n'ay rien vu de plus grand et de plus élevé que luy : les dispositions que Dieu luy a données sont telles, que quand je le considère, et que je mets auprès de luy ce que l'antiquité a de plus éclatant et de plus admirable, je trouve qu'il égale et qu'il imite de près tout ce qui l'a précédé : je veux dire ces hommes qui se sont rendus célèbres par la sainteté de leur vie, et par la patience avec laquelle ils ont souffert les disgraces qui leur sont arrivées. Il a vû la perte de trois royaumes, avec une constance comparable à tout ce que nous lisons dans les histoires. Il parle de ses ennemis sans nulle chaleur, et sans user de ces termes, qui échappent quelquefois aux personnes les plus parfaites. Il louë Dieu avec le prophète de la persécution et des humiliations qu'il endure. Il garde une douceur dans toute sa conduite, qui feroit croire qu'il est dans le monde sans peines et sans afflictions ; et quand toutes choses luy riroient et luy seroient favorables, on ne luy verroit pas une tranquillité, et une égalité plus grande que celle qu'on luy remarque dans toutes les circonstances de sa vie. Toutes ses journées sont réglées d'une manière si exacte, qu'il ne s'y trouve point d'inutilité : car enfin, le Roy prie Dieu, ou il en parle : ou il lit des livres qui l'empêchent de perdre sa présence, et qui luy apprennent à le craindre, à l'aimer, et à le servir : et à moins qu'il ne soit obligé de donner quelque temps à des affaires, ou à des conversations dont il ne peut pas se dispenser, il se peut dire que toutes ses occupations le portent à Dieu, et l'entretiennent dans le désir et dans la volonté qu'il a de luy plaire. La Reine se joint à



tous ses sentimens, elle n'en a point qui ne leur soient conformes : elle est dans le même dégagement des choses d'icy-bas ; elle ne voit ce qu'on appelle des biens, que comme des lueurs qui ne font que passer, qui n'ont ny solidité ny vérité, et qui trompent tous ceux qui s'y arrêtent. Ces dispositions, qui sont de purs mouvemens de l'esprit de Dieu, les mettent au dessus de toutes les difficultez, et de toutes les peines qui arrivent aux personnes qu'il aime d'avantage : soit qu'il le permette ainsi pour éprouver et pour augmenter leur vertu, ou pour édifier ceux de qui elles sont connues. En un mot, je ne voy rien aujourd'hui de plus grand dans le monde, que cette union sainte, que Dieu a mise entre ces deux grandes âmes, qu'il a destinées de toute éternité pour estre un spectacle et un objet d'admiration aux hommes, et aux Anges. Si leurs Majestez passent par vostre Monastère, comme vous l'espérez, ne doutez point, ma soeur, que je ne prenne part à la joye et aux bénédictions que vous en recevrez. Pour moy, je vous avoue que je me trouve en esprit par tout où je ne puis les suivre, et que je ne puis exprimer l'attachement que Dieu m'a donné pour leurs personnes sacrées, priez pour moy, etc.'

Il commença dès le voyage de Calais en 1696, à communier deux fois la semaine, ce qu'il a toujours fait depuis : il tenoit sa conscience si pure, qu'il ne comprenoit pas qu'on pût s'arrêter volontairement dans les distractions en faisant ses prières, ny même qu'on fît d'autres fautes avec vuë. Il avoit une telle fidélité à ses exercices de piété, que jamais il ne les obmettoit, ny pour affaire, ny pour des indispositions. Dans les dernières années de sa vie, il ne pouvoit parler, ny entendre parler des choses du monde qu'avec peine, mais quand il estoit en liberté de parler de Dieu, ou de la vertu, il n'auroit pas fini, s'il eut suivi son penchant.

Dieu répandoit dans son âme de grandes douceurs et consolations intérieures, luy faisant goûter dès ce monde, ce centuple promis dans l'evangile à ceux qui ont tout quitté pour luy, qui se fait sentir, mais qui ne se montre point. Il estoit pénétré de reconnoissance envers son infinie bonté, et le coeur rempli d'une si ferme

espérance et confiance en elle, qu'il ne doutoit point du pardon de ses péchez : il disoit 'qu'il sentoit une profonde paix, parce qu'il osoit se persuader, que Dieu estoit content de sa bonne volonté : Dieu est juste, et il voit tout,' disoit-il, 'il connoit jusqu'au plus secret de nos pensées ; il sçait que j'ay un regret sincère de l'avoir offensé, et que s'il estoit à refaire je souffrirois plutôt toutes sortes de peines, que de luy déplaire ; que non seulement je suis content d'avoir tout abandonné pour luy, mais que je sacrifierois tous les Royaumes du monde si je les avois.'

Ce repos tranquille n'empêchoit pas l'ardent désir de faire pénitence, qui augmentoit tous les jours en luy : il en faisoit de volontaires par les austérités qu'il pratiquoit, si peu en usage aux personnes de son rang : nous avons vû, depuis sa mort, la chaîne de fer dont il se servoit, et sa discipline, mais il cachoit ses mortifications avec tant de soin, que la Reine ne s'en est apperçue que longtemps après, les ayant trouvées par hasard dans un cabinet qu'il avoit oublié de fermer.

On peut dire sans exagération, que dans ces derniers temps, cette âme sainte ne vivoit plus pour elle même, mais uniquement pour son Dieu, il portoit la vie en patience et avoit la mort en désir : il souhaitoit de sortir de ce monde, non pas pour voir finir ses peines, mais pour faire cesser le règne du péché en luy ; dans cet esprit il méprisoit toutes les grandeurs du monde. On nous a dit, il y a quelque temps, qu'un Principal d'un collège Anglois, luy parlant de la recompense qu'il devoit attendre après avoir tout quitté pour Dieu ; le Roy luy dit ; 'Je n'ay rien quitté, j'ay esté un grand pécheur, la prospérité m'auroit gâté le coeur, j'aurois vécu dans le désordre, ou si je n'avois quitté le mal que dans un age avancé, je n'aurois eu ny le temps, ny les occasions de rentrer en moy même, ny de faire réflexion sur mon estat malheureux. Dieu par sa miséricorde m'a affligé, et m'a donné le loisir et la grâce de penser à mon salut, je n'ay jamais souhaité pour moy-même d'estre rétabli sur mon trône.'



Son zèle pour la sainte Eglise estoit incomparable, sa foy vive et si excellente, que nous avons entendu dire à des personnes d'un rare mérite et d'une grande capacité, qu'on pouvoit appliquer au Roy d'Angleterre ces paroles que nostre Seigneur avoit dit du centenier : *Je n'ay point trouvé de si grande foy dans tout Israël.* De la façon que nous l'avons entendu parler en diverses rencontres, nous croyons qu'il avoit la grace du martyre, et que s'il avoit esté à portée d'endurer les plus cruels tourmens, il les auroit soufferts avec joie pour soutenir sa Religion. Il estoit ennemi de toutes délicatesses et de la flatterie : il ne pouvoit souffrir ny l'un ny l'autre. Il avoit pour maxime, qu'il ne faut jamais louer personne en sa présence. Il a souvent répondu sur les harangues et autres marques de respect qu'on luy donnoit : Nous ne devons juger les choses que comme Dieu en juge, ne les estimer qu'autant que nous croyons qu'il les estime, et n'en parler que conformément à cela.

Depuis la mort de la feuë Reyne mère d'Angleterre, nostre Fondatrice, nous faisons tous les ans un service solennel pour le repos de son âme le 10 de septembre, le Roy et la Reyne y ont toujours assisté depuis qu'ils sont en France : ils entendoient ensemble les *Laudes* des morts que nous chantions proche de la représentation où repose son cœur, ensuite on disoit la messe, le *Libera* et le *De Profundis*. Au sortir de cette cérémonie, leurs Majestez passaient dans les Infirmeries quand il y avoit des malades : ils retournoient dans leur appartement : durant le diner la communauté avoit l'honneur de s'y trouver, et demouroit après une ou deux heures en conversations, où leurs Majestez nous donnoient toujours de nouvelles marques de leurs royales bontez. Un jour le Roy nous fit l'honneur de nous conter en détail la conversion et la mort du feu Boy son frère, de la même manière qu'elle est écrite dans les mémoires qu'il a fait imprimer, et leurs Majestez nous recommandèrent de beaucoup prier pour luy, estant persuadées, qu'il estoit mort en estat de grâces. Une autrefois ce pieux Monarque fit un portrait fort naturel des occupations des hommes du monde, qui sont



gouvernez par leurs propres passions, d'ambition, d'amour, du plaisir, et d'avarice, et conclut, que ny les uns, ny les autres, n'estoient contents, parce qu'ils désiroient toujours plus qu'ils n'avoient : et s'adressant à nous, il nous dit, ConteZ pour certain, que vous êtes les seules personnes heureuses dans le monde, oui les seules.

Il ne s'est guères passé de visites où sa Majesté ne nous ait repeté la même chose, ajoutant, Quand je vous dis heureuses, je suppose que vous etes telles que vous devez estre, c'est-à-dire, entièrement détachées du monde. Celui qui connoit le monde, le méprise beaucoup ; et quiconque méprise le monde, est le maître du monde. Pour moy, j'ay sujet de le mépriser plus qu'un autre : car je le connois mieux que personne, et je méprise autant son estime que son mépris.

Dans une pareille occasion sa Majesté parla du bonheur qu'il y a de souffrir quelque chose pour Dieu : il dit sur cela tout ce qu'il y a de plus touchant ; il s'étendit sur l'obligation que nous avons de porter nostre croix après nostre Seigneur, lequel avoit porté la sienne le premier, et qui nous avoit donné l'exemple : que ce divin Sauveur ne nous laissoit point porter la nôtre toute seule, qu'il nous aidait de son secours, et qu'il faut croire que jamais Dieu ne nous donne plus de travaux que nous n'en pouvons porter : que l'amour des souffrances est la preuve assurée de celui que nous avons pour Dieu. Ce saint Roy ajouta, qu'il avoit souvent fait reflexion à ce que font les hommes pour se conserver la santé, et une vie temporelle, qui ne peut durer que très peu de temps ; et d'ailleurs le peu qu'on fait pour gagner l'éternité, un homme se résout à se laisser couper un bras, ou une jambe, et à d'autres opérations violentes, et peu de gens se résolvent à endurer quelques peines pour leur salut.

Entre les discours de piété que ce religieux prince a fait à nostre communauté, celui où il nous parla de la nécessité de se préparer à la mort, a esté le plus étendu et le plus fort : c'estoit son attrait dominant ; il l'inspiroit à tout le monde, et ne passoit point d'occasion sans en parler : il ne s'en tenoit pas à l'importance de bien mourir, il vouloit qu'on désirat la mort, à cause de nostre fragilité,

et des fréquentes occasions que nous avons d'offenser Dieu. La Reine qui ne pouvoit entendre qu'avec peine ses sentimens empressez de quitter la vie, l'interrompit dans l'un de ses entretiens, et luy dit, qu'elle croyoit qu'il estoit plus parfait de s'abandonner à la Providence, et qu'il n'y avoit que les saints qui dussent désirer la mort ; Le Roy reprit, 'Et moy, je croy, que si un pécheur nouvellement converti, estoit surpris par la mort, sans avoir fait la pénitence qu'il se seroit proposée, il ne laisseroit pas de recevoir miséricorde, parce que Dieu luy tiendrait compte de ses bonnes intentions : je suis un très grand pécheur, et cependant je désire la mort de tout mon coeur.' La Reine dit que cette disposition du Roy n'estoit pas nouvelle, qu'il l'avoit depuis long-temps, qu'elle luy avoit fait peur, craignant que ce ne fut un présentiment ; et s'adressant au Roy même, elle luy dit, qu'elle regardoit la conservation de sa personne comme nécessaire à tant de catholiques, et très utile à la gloire de Dieu : ce grand Prince la reprit, et luy dit, que c'estoit un défaut de foy, de penser que la vie d'un homme fut nécessaire. La Reine répliqua les larmes aux yeux : Est-il possible, Monsieur, que vous ne contiez pour rien, ny moy, [ny] nos enfans ? Que deviendrions nous, si vous veniez à nous manquer ! 'Dieu prendroit soin de vous et de nos enfans,' répondit le Roy : 'car, que suis-je moy, qu'un homme foible, qui ne peut rien du tout sans luy : et il n'a que faire de moy, pour executer ses desseins.' Une de nos soeurs, s'approchant de sa Majesté, luy dit, Sire, nous nous appercevons que les discours fréquents qu'elle tient sur la mort, afflige la Reine, nous vous supplions très humblement de ne luy en plus parler : 'Je le fais exprés,' dit le Roy, 'parce que c'est une chose qui arrivera infailliblement, il faut qu'elle s'y accoutume ; selon le cours de la nature, je dois passer le premier.' Il nous a fait l'honneur de nous dire, qu'il lisoit souvent le petit livre des saints desirs de la mort, du R. P. Lallement, religieux de sainte Gèneviève, et celuy de la différence du temps et de l'éternité, par le R. P. de Nieremberg Jesuite Espagnol. Sa Majesté conta au sujet de ce dernier, qu'au commencement des revolutions

d'Angleterre, un seigneur de sa cour, luy dit, que le chagrin qu'il en avoit l'empêchoit de dormir. 'Je veux,' dit le Roy, 'vous donner un remède qui vous sera utile'; et luy présentant ce livre, il luy dit, 'Tenez, Milord, lisez ce livre et je vous assure que vous dormirez; car depuis que je le lis, je dors fort tranquillement au milieu de mes disgraces.' Sa Majesté nous fit l'honneur de nous donner ce même livre, que nous avons communiqué à beaucoup de personnes, qui s'en sont servies avec fruit.

Dans les commencemens de son séjour en France, il nous honoroit souvent de ses visites, venant entendre ses bons Prédicateurs qui prêchoient devant la Reine, et d'autrefois au retour de la chasse pour reprendre sa Majesté: mais s'étant apperçu que ces entrées en attiroient beaucoup, il en eut de la peine, et nous fit l'honneur de nous dire, qu'il voyoit avec chagrin celui que nous en avions, et que pour les éviter, il estoit résolu de se priver d'une de ses plus douces consolations, qui estoit celle de venir souvent ici. En effet, depuis ce temps là, il ne vint plus qu'une fois l'année, et quelquefois en revenant de Paris, où il avoit passé quelques jours de la Semaine Sainte, pour assister aux offices de l'Eglise; mais dans ces sortes d'occasions, il ne faisoit qu'entrer et sortir, pour seulement emmener la Reine. Il loüa hautement dans une conversation nôtre fermété à refuser les Bénéfices, et à ne point sortir pour aller prendre les bains et les eaux: il dit, qu'il avoit pris nostre parti depuis peu, avec celui des Carmelites, sur ce sujet, et des Pères de la Trappe pour leurs austérités: 'Il est libre,' dit-il, 'de ne point entrer dans ces sortes d'ordres, on ny force personne; mais quand on y est engagé, il faut soutenir son devoir aux dépens de sa vie.'

La dernière fois que sa Majesté nous a honorés de sa présence royale, qui fut le jour qu'il partit pour Bourbon, il nous dit ces belles paroles: 'Il faut faire les remèdes, parce que Dieu les a ordonnez; il faut vouloir estre malade, puis qu'il le veut; tacher de se guerir, pour le mieux servir: tous les estas sont bons, puisqu'ils sont voulus de Dieu, et nous devons en estre contents pouvant



luy plaire dans tous ceux où il nous met. On le supplia de permettre, que la communauté eût l'honneur de le voir ; il en témoigna de la joye, se recommanda aux prières, avec une humilité qui nous donna de la confusion, et tant de bonté, qu'il sembloit qu'il eût un présentiment que c'estoit pour la dernière fois : ce qui n'a esté que trop vray, n'ayant pas esté assez heureuses pour le revoir depuis.

L'on peut remarquer par les choses que nous avons écrites, qui sont très véritables, que jamais ce Religieux Prince ne nous a honorées de ses visites, qu'il ne nous animât à la vertu, au mépris du monde, à l'estime de nostre sainte vocation, au désir de l'éternité et au parfait amour de Dieu. Nous le regardions avec vénération : il nous sembloit de voir le grand saint Louis, tenant des conférences saintes aux religieuses de Maubuisson, de Poissi et de Longchamps. Nous écoutions ses paroles, comme les oracles du Saint Esprit ; elles faisoient plus d'effet sur nos cœurs, que les prédications les plus éloquentes : elles ne s'effaceront jamais de nostre mémoire : nous les laisserons à celles qui nous succéderont comme un trésor précieux, lequel avec le cœur de ce bienheureux monarque, feront pour cette maison une source de bénédictions.

Il n'est pas inutile de remarquer qu'il fut couronné à Londres, le jour de la Fête de l'Invention de sainte croix, et qu'il a paru que Dieu l'avoit prédestiné pour estre fait conforme à l'image de Jésus-Christ crucifié, dont le royaume n'estoit pas de ce monde : ce parfait disciple du Sauveur a trouvé la croix dans la couronne : comme par la croix nous ne pouvons douter qu'il n'ait esté mis en possession de la couronne de l'immortalité. Luy-même faisant reflexion à ce jour de son sacre, s'en explique dans ce sens, à Monsieur l'Abbé de la Trappe, en qui il avoit une parfaite confiance ; voici les propres termes de sa lettre.

‘C'est aujourd'hui le jour de l'Invention de sainte croix, ce même jour je fus sacré à Londres : Dieu a eu la bonté de me donner depuis ce temps beaucoup de sortes de croix, qui m'ont ramené à luy,

en me faisant connoître que c'est par luy que les Roys règnent, qu'il dispose de tout comme il luy plait : que tout ce qui est en ce monde n'est que vanité, et affliction d'esprit, et en même temps, que les croix qu'il nous donne sont plus à souhaiter, que tout ce que le monde peut promettre et donner. Je ne puis jamais assez louer la divine miséricorde, qui m'a fait sentir ces veritez salutaires, si peu connues de la plus part des hommes, sur tout de ceux qui vivent dans le grand monde, les quels ne se souviennent pas de ces paroles de nôtre Seigneur *qu'il faut renoncer à soy meme, porter sa croix tous les jours, et le suivre.* *Matt. xvi. 24.* J'ay esté autrefois une brebis égarée, mais maintenant, par l'infinie miséricorde de mon Dieu, je suis pénétré de mes égarements passez, et je ne puis assez reconnoître la bonté qu'il a eu pour moy, en m'envoyant tant de croix, estant bien aise de souffrir en ce monde plutôt qu'en l'autre. Je prie, pour obtenir là grâce, de me soutenir dans les efforts que je fais, pour me servir des secours que Dieu m'a donné pour me soumettre entièrement et sans murmure à tout ce qu'il luy plaira d'ordonner de moy.

Jusques ici, nos très honorées sœurs, vos charitez auront remarqué, que nous ne les avons entretenues que de ce qui a paru à nos yeux dans les visites dont ce saint Roy nous a honorées. Nous allons vous faire le récit de sa dernière maladie, et de sa précieuse mort, sur les mémoires que nous en avons reçu. Après l'accident de paralisie dont sa Majesté fut attaquée le 4 Mars 1701, les médecins jugèrent que les eaux de Bourbon pourraient contribuer à sa guérison. Il en fit le voyage au mois d'Avril, la Reine l'y accompagna, leurs Majestés firent l'honneur à nos Monastères de Montargis, Nevers et Moulins de les aller voir. La Reine nous a fait souvent celui de nous dire l'édification qu'elle en avoit eüe, et le plaisir qu'elle avoit ressenti en remarquant une si grande uniformité et union entre toutes les filles de la Visitation, qui est bien inestimable. Il n'y a point d'occasions où sa Majesté ne nous loue ses cheres communautez, et ne marque une estime singulière de leurs très honorées Mères.



Le Roy prit les eaux de Bourbon avec assés de succès ; étant de retour à Saint Germain, les forces s'augmentèrent jusques là qu'il montoit à cheval et que même il fut à la chasse le 16 août. Ce rayon de santé dura peu, on s'apperçut tout à coup qu'il s'affoiblissoit, marchant avec peine et ne mangeant pas comme à l'ordinaire. Il se plaignit d'une douleur d'estomach ; un crachement de sang qui avoit commencé quelque jours devant le voyage de Bourbon, et qui avoit eu quelque intermission recommença. Il en fut soulagé par une légère purgation, et on le croyoit mieux, lors que le vendredi 2 septembre, sa Majesté se trouva mal dans la chapelle où il entendoit la sainte Messe. Avant qu'elle fut finie on le rapporta dans son appartement. Le dimanche 4 septembre sur les deux heures après midi, les médecins le trouvèrent fort mal, son pouls déréglé et très foible ; on le mit au lit ; la Reine s'en estant approchée, il demanda qu'on fit venir le Père Sender, se voulant confesser pour mourir. Il le fit, et jetta ensuite un peu de sang caillé ; n'ayant pas la force d'en vomir autant qu'il en avoit besoin, il étoit en danger d'étouffer, ce qui le fit tomber dans un grand syncope, d'où étant revenu, il demanda avec instance ses derniers sacremens qu'on étoit déjà allé quérir à la Paroisse.

Il fit appeler Monseigneur le prince de Gales croyant le voir pour la dernière fois. On ne lui avoit pas dit l'état où étoit le Roy son père ; de sorte qu'en entrant dans la chambre, et voyant le Roy tout couvert de sang, pâle, mourant, le regard fixe, il commença à faire de grands cris en se jettant tout en larmes entre ses bras. Le Roy l'embrasse tendrement et lui dit : Mon fils, je n'ay que quatre paroles à vous dire en vous donnant ma bénédiction, que je vous donne de tout mon cœur : Soyez bon catholique : craignez Dieu : obeissez à la Reine votre mère : et soyez toujours attaché au Roy de France. Les médecins craignant que l'émotion où étoit le Roy n'augmenta son vomissement de sang, et ne le mit hors d'état de pouvoir communier, voulurent faire retirer le Prince d'entre les bras de sa Majesté, l'un et l'autre s'affigèrent d'une



manière à attendrir tout le monde. Le Roy avec le peu de force qui lui restoit, embrassoit le Prince, et disoit : Ne m'ôtez pas mon fils, laissez moy le bénir encore une fois, et en lui disant, Ne vous séparez jamais de l'Eglise catholique, on ne peut trop perdre pour Dieu, il le bénit avec le signe de la croix. On obligea ensuite le Prince de se retirer. Le saint sacrement que Monsieur de Bénoist apportoit entrant dans la chambre du Roy, il dit en le voyant : Voici donc, O mon Dieu, l'heureux moment arrivé que j'ay tant désiré : allons à Dieu, Monsieur, je suis préparé, et ajoûta : Je vous charge de dire au Roy de ma part que je souhaite d'être enterré dans vôtre église sans cérémonie : point de pompes, point d'éloges, j'en suis indigne ; je ne veux point d'autre épitaphe que ces seules paroles, *Hic jacet Jacobus secundus*. Monsieur le curé lui demanda selon les regles du rituel, s'il croyoit que ce fut le véritable corps de nôtre Seigneur Jesus-Christ ; il répondit, avec fermeté, et une foy vive, qu'il le croyoit de tout son cœur, et que sa joye étoit de mourir dans le sein et dans la croyance de l'Eglise. Monsieur de Bénoist ne sachant si le mal du Roy pressoit, ne voulut pas lui parler du sacrement de l'extrême-onction, le Père Sender son confesseur lui en parla en anglois : il éleva la voix aussitôt, et dit, qu'il souhaitoit de recevoir ce sacrement, et d'être fortifié de tous les secours de l'église. Monsieur le curé le lui administra, lui suggerant de faire des actes de contrition pour les péchez qu'il pouvoit avoir commis par chacun de ses sens, sa piété les lui inspira, et il se mit de luy-même en état de recevoir les saintes huiles. Monsieur le curé parla au Roy en cette dernière action avec tant de prudence et d'onction, que les Protestans mêmes en furent édifiez. Il exhorta sa Majesté d'offrir son mal à Nôtre Seigneur, et de luy élever son cœur : il répondit : J'y pense sans cesse ; le Père Sender lui demanda pour l'édification des assistans, s'il étoit en paix, et si rien ne lui faisoit de la peine ? Il répondit ; qu'il jouissoit d'une paix profonde. Pendant les saintes et tristes cérémonies, et au milieu des larmes de toute sa cour, il conserva toujours une fermeté admirable et toute chrétienne.

La Reine demeura tout ce temps prosternée proche du lit, abymée dans sa douleur, demandant au souverain médecin la guérison du Roy son époux : on l'obligea de se retirer : ensuite le Roy ordonna qu'on fit venir Madame la Princesse sa fille pour lui donner sa bénédiction. Il lui recommanda à peu près les mêmes choses qu'à Monsieur le Prince de Gales : de craindre Dieu, de le servir toute sa vie, de respecter et d'obéir à la Reine sa mère. Il lui donna en ces derniers momens des marques particulières de sa tendresse qu'il avoit pour elle. Son Altesse Royale les reçut pénétrée d'une telle douleur que l'abondance de ses larmes tira celles de tous les assistans. Sa Majesté voyant entrer dans sa chambre Monsieur le Nonce, il en marqua une grande joye, et lui dit d'un ton ferme, comme un homme tout transporté de mouvement de sa ferveur : 'Monsieur, je suis bien aise de vous voir, pour faire entre vos mains ma profession de foy.'

Il la fit d'une voix forte comme en pleine santé, puis ajouta : 'Je vous prie assurer le Pape de mes profonds respects : dites-lui que je meurs enfant de l'Eglise, et que s'il plaisoit à Dieu de me rendre la vie, se sera pour le mieux servir et l'Eglise, que je n'ay fait.'

La fièvre eut quelque intervalle. Mais le neuf, le Roy se trouva dans un assoupissement qui fit craindre la létargie. On lui appliqua les vessicatoires et plusieurs remèdes, et le douzième de sa maladie, la fièvre devenant plus violente et les redoublemens plus fréquents, les pâleurs de la mort se répandirent le soir sur son visage. On crut qu'il alloit expirer. La Reine qui ne le quittoit quasi point, le voyant dans ce triste et pressant état, fondeoit en larmes. Elle lui baisa la main. Le Roy lui dit : Adieu, Madame, ne vous affligez pas pour moy : je m'en vaix être heureux. La Reine lui répondit, Ce n'est pas vous que je pleure, Monsieur, et que je plains : c'est moy-même. Le Roy ajouta : Ne troublez pas par votre douleur la paix et la joye où Dieu me met. Ce qu'il repeta plusieurs fois. Il parut dans ce moment qu'elle si abandonnoit si fort, qu'on la con-

traignit de sortir de la chambre. Après, on fit pour la première fois la recommandation de l'ame. Les approches de la mort ne causèrent à ce saint agonisant aucune crainte ; il s'étoit depuis plusieurs années familiarisé avec elle, persuadé par sa propre expérience du peu que vaut le monde : il en avoit entièrement détaché son cœur. Il ne soupiroit plus qu'après le ciel. Son unique entretien étoit avec Dieu, et s'il parloit c'étoit sur le bonheur de la vie future : ce qu'il faisoit avec des expressions les plus touchantes, et dignes de sa piété. Sa confiance en Dieu qui est le père et le protecteur des veuves et des orphelins, ne lui permettoit pas d'avoir aucune inquiétude par rapport à sa famille royale. Il ne doutoit point que le Roy de France, auprès duquel il avoit trouvé un azile si doux, si constant, et si honorable, n'en prit autant de soin que de la sienne propre. C'est sur ce fondement que ce saint Roy, ne s'occupant plus que des pensées de l'éternité, paroissoit avoir oublié la terre, étant dans une méditation et contemplation continuelle. Son assoupissement n'avoit rien de cette pésanteur stupide qui en est une suite ordinaire ; on l'éveilloit facilement, et lors qu'on lui proposoit de faire quelque prière, ce qu'il demandoit souvent de lui même, son attention étoit aussi vive que s'il eut été en pleine santé. Quand on lui parloit de la douleur qu'il ressentoit des violens remèdes qu'on lui avoit appliquez, il disoit qu'il y avoit long-temps que son âme souffroit, qu'il estoit juste que son corps entrât en participation de ses souffrances. Monsieur l'Évêque d'Autun, dont tout le monde connoît l'attachement pour leurs Majestez Britanniques, étant arrivé à Paris pendant la maladie du Roy, alla aussitôt à S. Germain, et s'étant approché de son lit, prit la liberté de lui dire : que les momens étoient précieux, qu'il n'en falloit pas perdre un, puisqu'ils lui pouvoient mériter une gloire éternelle. Ce saint Roy lui témoigna que c'étoit son intention de profiter de tous pour l'Eternité. Comme on vouloit tenir ce prince éveillé, crainte que son assoupissement ne formât la létargie, le Prélat ajouta : Sire, oserois-je demander à V. M. si elle connoit celui qui a l'honneur de lui parler :



le Roy lui répondit, 'C'est Monsieur l'Evêque d'Autun, mon bon ami.' Monsieur l'Evêque ajouta : Sire, je suis chargé de présenter à votre Majesté les profonds respects de toute la communauté de Chaillot, et l'assurer que elle est continuellement prosterné aux pieds des autels, pour demander à Notre Seigneur votre guérison ; il répondit, 'Je suis bien persuadé qu'elle me fait part de ses prières, et lui en demande la continuation.' Il ne faut pas oublier de remarquer ici un acte de la parfaite obéissance de la Reine. Des personnes d'un mérite distingué sur ce qu'ils avoient entendu dire au Roy, obligèrent par un principe de conscience le confesseur de la Reine de la prier de s'éloigner de la chambre, craignant que l'extrême désolation où elle étoit ne produisît quelque mouvement trop sensible dans le cœur de ce prince qui ne s'opposât à la sainteté du sacrifice que Dieu demandoit de lui, et ne troublât cette paix profonde dont il goutoit la douceur, et pour lui épargner à elle même l'excès de sa douleur. Il la conjura de se retirer comme il vient d'estre dit. Cette pieuse princesse obéit avec une extrême violence et des circonstances les plus amères, car étant dans un cabinet proche de la chambre du Roy, la porte étant ouverte, elle entendoit tous les mouvemens qui se faisoit, et ne pouvant tout-à-fait les discerner, elle les interprétoit toujours d'une manière funeste pour elle : si on alloit au lit du Roy pour le secourir, elle s'imaginait qu'il rendoit l'ame, si on demeuroit dans le silence, elle croyoit qu'il étoit mort, elle étoit pour ainsi dire, consumée par sa douleur et ses anxiétés, et demandoit à tout moment si on ne lui permettroit pas d'approcher du Roy, et de lui rendre ses derniers devoirs : puis étant retenue par des vues de conscience par rapport à ce que le Roy lui avoit dit, elle s'arrêtoit, et demeura dans cet état violent un tems considérable. Sa situation étant enfin connue de Monsieur le Nonce du Pape, et de Monsieur le Curé de Saint Germain, ils lui dirent, qu'elle pouvoit se donner la satisfaction de voir le Roy qui se trouvoit un peu mieux. Jamais elle ne la voulut prendre que son confesseur ne l'eut assuré qu'elle le pouvoit

faire sans déplaire à Dieu, pourveu qu'elle se voulut contraindre. Elle lui promit de ne point pleurer et d'être maitresse d'elle même. Elle fit ce qu'elle put, mais son cœur trahit quelquefois son désir.

Le mardi sur les cinq heures du matin, dix jours après qu'il eut reçu le saint viatique pour la première fois, comme si l'esprit de Dieu qui le conduisoit toujours, lui eut fait connoître qu'on pouvoit au bout de ce terme réitérer la sainte communion en viatique, il la demanda deux ou trois fois. Monsieur le Curé voulant connoître par lui même son désir, et la liberté d'esprit qu'il pouvoit avoir, s'approcha de son lit pour en être plus assuré. Alors sa Majesté lui dit : 'J'ay un grand désir de le recevoir, dans l'état où je suis j'ay besoin de force et de patience, et où en trouverai-je que dans le corps de Jésus-Christ?' Ce sont ses propres paroles. Il déclara publiquement qu'il avoit oublié la première fois qu'il reçut le saint viatique de faire devant tout le monde l'acte du pardon de ses ennemis : qu'il le faisoit de tout son cœur, nommant le Prince d'Orange, la Princesse de Dannemark sa fille, et l'empereur, leur pardonnant toutes les afflictions qu'ils lui avoient suscitées. Il parla plusieurs fois pendant sa maladie aux officiers Protestans, pour les exhorter à se faire catholiques, leur disant, que les consolations qu'il ressentoit ne se pouvoient trouver que dans la véritable Religion : il les nommoit tous par leur nom, les conjurant de penser à leur salut. Il leur recommanda la même fidélité pour le Prince son fils et la Reine, qu'ils avoient toujours eüe pour lui : 'Pour les catholiques, je suis sûr,' dit-il, 'qu'ils n'en sçauroient manquer, je connois leurs principes. Mais je recommande encore aux Protestans de se faire instruire.' Puis s'adressant à Milord Duc de Perh [*sic*] gouverneur de Monsieur le Prince de Galle, il lui dit avec beaucoup de bonté en lui donnant la main, 'Milord, je vous recommande mon fils, je lui ay donné un bon gouverneur.' On laissoit quelquefois entrer dans sa chambre des personnes de qualité pour voir leur Roy, sa Majesté appercevant un gentilhomme, proche parent d'un Ecossois qui est mort Religieux de la Trappe, il appella Milord Perh, et lui dit : 'Je vois Monsieur N. . . .



dites lui, que je le conjure de faire réflexion sur l'état où il me voit : ce n'est ny mon courage naturel, ny mes propres forces qui me soutiennent au milieu de tant de maux, et de tant de souffrances ; il n'y a que la vraie foy qui puisse faire une chose si peu proportionnée à mes forces : dites lui qu'il quitte toutes ses vues mondaines, d'honneur et de vanité, qui l'empêchent de se faire catholique : que c'est son Roy mourant qui lui fait cette exhortation.'

Deux jours avant sa mort, le Roy de France qui envoyoit tous les jours s'informer des nouvelles de sa santé, et qui lui avoit fait deux visites en moins de huit jours, le vint voir pour la dernière fois ; on ne peut exprimer les soins, l'attention, les honnêtetés et la tendresse de ce grand monarque pour notre pauvre cour dans une si triste et si affligeante conjoncture ; et il est très juste et de nostre devoir de publier ici à la louange immortelle de sa Majesté très chrétienne, que depuis près de treize ans, que la cour d'Angleterre s'est réfugiée en France, elle l'a toujours traitée avec les mêmes égards, les mêmes caresses, les mêmes considérations que le premier jour, sans s'être jamais relâchée en la moindre chose. Rare exemple, et peut-être unique, d'une fidelle amitié et d'une si constante protection, sa Majesté fut d'abord à la chambre de la Reine, et lui déclara qu'elle avoit résolu, si c'étoit la volonté de Dieu de disposer du Roy son époux, de reconnoître le Prince de Galles pour Roy d'Angleterre, la Reine fit appeller le jeune Prince, pour remercier le Roy. Après l'avoir salué en entrant, se tournant vers la Reine qu'il n'avoit point vue depuis le matin du jour précédent, et la trouvant baignée de larmes, se jetta à son cou ; le Roy mêla ses larmes avec les leurs, et le Prince ne s'étant retiré qu'avec peine des bras de la Reine, elle lui dit ce que le Roy venoit de déclarer en sa faveur ; sa Majesté très-chrétienne prenant la parole ajouta : 'Monsieur, vous allez perdre le Roy votre père ; mais vous en trouverez toujours un en moy, et je vous considereray comme mon propre enfant. Le prince se jettant aux genoux du Roy, lui répondit : 'J'auray toujours, sire, pour votre Majesté, le même respect que pour le Roy



mon père ; je n'oublieray jamais ce que je lui dois, et j'en conserveray toute ma vie et en tous lieux, toutes sortes de reconnoissances.' Le Roy, qui releva aussitôt le Prince, en l'embrassant, fut charmé de sa présence d'esprit, et de la grâce avec la quelle il fit ce grand remerciement ; il en a souvent parlé avec éloge. Ce jeune Prince étant sorti de l'appartement de la Reine, Milord Perh, son gouverneur, qui ne sçavoit rien de ce qui s'étoit passé, le voyant baigné de ses larmes, lui demanda ce que le Roy lui avoit dit : il répondit avec une présence d'esprit surprenante : 'Monsieur, le Roy m'a ordonné de n'en parler à qui que ce soit, et je ne vous en diray pas un mot : car je veux luy obéir en toutes choses.'

Cependant sa Majesté très chrétienne étant passée dans la chambre prochaine, s'approcha du Roy d'Angleterre, se baissa pour s'en faire mieux entendre, et les courtisans s'éloignant par respect, le Roy leur dit qu'il vouloit bien que tout le monde l'entendit. 'Je suis venu, Monsieur,' lui dit-il, 'pour m'informer de l'état de votre santé, et pour vous assurer, que si Dieu disposoit de vostre Majesté, je reconnoîtray et traiteray le Prince vostre fils, comme Roy d'Angleterre, et auray toujours pour lui les mêmes considérations que j'ay eües pour vous, et souhaite de le voir traiter de même de tout le monde.' En même temps il s'éleva un bruit confus de louanges, d'applaudissemens, et de pleurs qui empêchèrent qu'on n'entendit distinctement les remerciemens de sa Majesté Britannique, et le Roy de France s'attendrissant une seconde fois, et ne pouvant plus retenir ses larmes, dit adieu au Roy malade, et se retira. Tous les seigneurs Anglois reconduisirent sa Majesté très-chrétienne avec des acclamations et des pleurs, qui marquoient également et leur affliction et leur reconnoissance pour ce grand Roy, qui venoit de faire l'action du monde la plus généreuse et la plus héroïque. Quelques uns se jettèrent à ses pieds pour les baiser, d'autres élévoient leurs mains vers le ciel, pour remercier Dieu d'avoir inspiré à sa Majesté très-chrétienne de leur donner si à propos une consolation qui leur étoit si nécessaire, et de leur conserver en les consolant, la vie de la

Reine pour être la protectrice, et l'ange gardien de sa famille royale, et même de ses sujets. Enfin leur transport étoit tel, que ny le triste objet du Roy mourant, ny l'auguste présence du Roy très-chrétien, ne furent pas capables d'en reprimer les éclats et les saillies. Le Roy d'Angleterre passa le reste de l'après midi assés tranquillement ; la nuit sur les deux heures un redoublement violent pensa l'emporter, les autres qui suivirent devinrent plus fréquens et plus dangereux jusqu'au vendredi, et on le crut plusieurs fois sur le point d'expirer ; on réitéra souvent la recommandation de l'âme et les autres prières de l'église. Sa Majesté conservoit toujours une connoissance parfaite, qui a continué jusqu'au dernier moment : il avoit la parole très-libre et très-distincte, ne parloit que rarement et qu'autant qu'il le faloit pour répondre : sa conversation étoit déjà au ciel : il sembloit qu'il en sentoit les avantgouts. On admira surtout sa patience, sa résignation parfaite, sa tranquillité, et une espèce de joye surprenante. Il ne lui échapa jamais le moindre mouvement qui put marquer la plus petite repugnance pour les differents et fréquens remèdes qu'on lui donnoit, ny la moindre plainte dans les douleurs de son mal : il souffroit tout avec une douceur inexplicable ; et quand on lui demandoit comment il se trouvoit, il disoit, 'Je suis bien' : comme on étoit dans l'étonnement, sachant combien il souffroit, il fit cette belle réponse : 'Ce n'est pas souffrir, que de se plaindre.' Enfin on peut assurer que pendant toute cette maladie, sa Majesté n'a rien fait ny dit, qui n'ait été capable de soutenir son caractère de Roy, de confesseur et de pénitent ; sa contenance étoit ferme, grave, et majestueuse entre les bras de la mort même, dont il attendoit le dernier coup avec une constance héroïque, et une grande confiance en la miséricorde de Dieu, sans inquiétude, ny impatience que celle de s'unir à lui.

Le tresième, sa Majesté vit le Prince de Galles et Madame la Princesse sa sœur pour la dernière fois, et recommanda derechef au Prince d'être fidelle à Dieu et à sa Religion, toujours obéissant envers la Reine, et de se souvenir toute sa vie des obligations qu'il

avoit au Roy de France. Le 14 jour de l'Exaltation de sainte-croix, Monsieur de Benoist entretenant le Roy sur cette fête et de l'esprit avec lequel on devoit assister au saint sacrifice de la Messe, il repondit, qu'il avoit toujours eu une particulière devotion pour cette fête, et que son application étoit de s'offrir en sacrifice à Dieu pendant le sacrifice de Jésus-Christ; en effet on remarqua, que même les deux derniers jours de sa vie, son attention pendant la sainte Messe, étoit aussi grande, que s'il n'eut point été malade. Ce même jour la Reine fut assés longtemps proche le lit du Roy, sans qu'il s'en apperçut, parce qu'il avoit les yeux fermés : en les ouvrant, il lui dit, 'Je ne vous sçavois pas ici, Madame, comment vous portez-vous ?' 'Monsieur,' répondit la Reine, 'je serois ici nuit et jour, si vous le permettiez, car mon plus grand plaisir seroit de vous servir ; que voulez vous que je fasse ?' 'Ce qui sera jugé meilleur pour vous, et pour moy,' répondit le Roy. La Reine lui demanda s'il souffroit ; il répondit, 'Oui, je souffre, et je souffre beaucoup, mais, c'est de vous voir souffrir : car pour moy, je suis content' ; et quelques moment après, il la pria de se retirer. 'Vous suis-je incommode ?' lui dit la Reine. 'Point du tout, Madame, mais, c'est afin que vous puissiez être plus à vôtre aise' : car il connoissoit le cœur de la Reine, et combien elle souffroit de le voir en cet état. Le 15, le Roy commença à ne prononcer les mots qu'avec beaucoup de difficulté. Il demanda tout ce jour de demie-heures en demie heures qu'on recitât les prières pour les agonisans, les litanies des saints, les sept Pseaumes de la pénitence et quelques autres prières. On le voyoit pendant tout ce temps remüer les lèvres ; car il étoit dans une attention continuelle. Le vendredi 16, sur les huit heures du matin, on lui dit la messe dans sa chambre à l'ordinaire ; ses esprits se ranimèrent (pour ainsi dire) pendant qu'on célébroit les saints mystères, et presque à l'agonie, il frappa encore sa poitrine à *l'Agnus Dei*. Il demanda ensuite qu'on fist les prières pour obtenir une bonne mort, ausquelles il avoit contume d'assister tous les vendredis, avec une grande dévotion. Il s'affoiblit extrêmement sur les dix



heures. Monsieur le curé de Saint Germain lui présentoit souvent le crucifix, ses yeux attentifs sur la croix, la suivoient dans les differens endroits où il la plaçoit, pour discerner si sa connoissance étoit entière; et quand on l'approchoit, ses lèvres attachées et collées sur le crucifix, le pressoient par l'ardeur de ses saints baisers; témoignages certains de son amour et de la ferveur de son cœur. Enfin, ce saint Roy tomba dans une douce agonie sur les deux heures et demie, et un peu après trois heures et un quart, il rendit son esprit à Dieu, au même jour et à la même heure que Jesus-Christ; grâce qu'il avoit ardemment souhaitée, et alla prendre possession d'une couronne immortelle inaccessible aux usurpateurs. Il ne faut pas omettre, que pendant le cours de sa maladie, il demandoit souvent l'absolution à son confesseur, et luy recommandoit de ne le pas quitter pour la luy donner encore au dernier moment de sa vie: ce qui fut exécuté selon son désir. Car le medecin luy tenant le pouls, fit signe au confesseur qu'il estoit temps: lequel la luy ayant donnée, Monsieur le Nonce y ajouta la bénédiction apostolique de la part du Pape, selon l'ordre qu'il en avoit reçu de sa Sainteté. Ce fut dans la 68 année de son âge, après avoir regné 4 ans en Angleterre, et demeuré près de 13 ans en France. On remarqua qu'en mourant il avoit la bouche riante, ce qui continua encore après sa mort d'une manière sensible. Un peu après qu'il fut expiré, Monsieur le Nonce du Pape, fut saluer le jeune Roy, luy déclarant formellement, qu'il avoit ordre de sa Sainteté de le reconnoitre pour Roy d'Angleterre. Et l'abbé Risini, envoyé de Modène, lui fit les mêmes complimens de la part du Duc son maître.

Comme il n'y eut jamais d'union plus parfaite et plus chretienne que celle qui estoit entre le Roy et la Reine, qui faisoit depuis plusieurs années leur consolation mutuelle, il n'y eut aussi jamais une douleur plus amère, quoy qu'en même temps la résignation de cette princesse fut entière. Sa Majesté saluant le jeune Roy son fils, luy dit, 'Monsieur, je vous reconnois pour mon Roy; mais

j'espère que vous n'oublierez pas que vous estes mon fils' ; et toute pénétrée de douleur et d'affliction la plus accablante, fut portée en chaise de son appartement à son carosse pour aller à Chaillot, où elle ne voulut recevoir de visites, ny de complimens de personne.

Le même jour sur les six heures du soir le corps du feu Roy fut exposé à la vüe du public dans la même chambre où il estoit mort. Le clergé de la Paroisse, les Religieux Recollets, et Augustins, vinrent faire leurs prières, et psalmodièrent toute la nuit auprès du corps jusqu'au matin, qu'on commença à célébrer des Messes sur deux autels qui avoient été dressez dans la même chambre ; elles y furent continuées jusqu'à midi. Sur les quatre heures, on ouvrit le corps ; on l'embauma en présence des principaux officiers et des médecins. À l'égard des causes de sa mort, on en trouva plusieurs mortelles ; une grande quantite de sérositez dans la tête ; les veines qui conduisent les eaux un tiers plus grandes qu'à l'ordinaire ; deux ulcères dans l'estomach ; un sang extravasé dans le corps ; un cœur tout flétri. L'opinion qu'on avoit de la sainteté de ce Prince, estoit si grande, que chacun s'empressoit à l'ouverture de son corps d'avoir des linges pour les tremper dans son sang : on dit même que les gardes détachèrent leurs cravates et leurs mouchoirs pour en faire ce pieux usage, et les garder ensuite comme une précieuse relique. Le soir, il fut porté à Paris dans un carosse de deuil, accompagné de deux autres, dans lesquels estoient les officiers de sa Majesté, les Aumôniers, et Monsieur de Benoist Prieur et curé de Saint Germain. Les gardes du corps portoient des flambeaux de cire blanche ; le corps a esté mis en dépost dans l'Eglise des Bénédictins Anglois du Faubourg Saint Jaques de Paris, jusqu'à ce qu'on le porte en Angleterre, pour estre inhumé à Wesminster, où sont les tombeaux des Roys ses ancêtres. Son cœur a esté porté au monastère de la visitation Sainte-Marie de Chaillot, où est celui de la Reyne sa mère.

Tout ce que nous venons de vous dire, nos très-honorées sœurs, est tiré mot-à-mot, des relations qui nous ont esté envoyées. Nous



vous allons rendre compte de la manière dont nous avons reçu le cœur de ce grand Prince. Nous avions pris la liberté de le demander à luy même de son vivant : il nous l'avoit promis, s'il mourroit en France ; nous fîmes nos diligences durant sa maladie pour ne pas perdre ce riche trésor. La bonté de la Reine nous avoit prévenu ; elle avoit eu le courage d'en faire souvenir le Roy son époux. Enfin il nous fut apporté la nuit du samedi au Dimanche 18 septembre à deux heures à près minuit dans le même convoi qui avoit conduit son corps à Paris. Le Roy avoit fait ordonner par Monsieur des Granges, maistre des cérémonies de France, qui le conduisoit, qu'on ne sonnât pas de cloches, que les carrosses et gens de cheval n'approchassent pas de la première cour de nostre monastère, que tout se passât si secrettement que la Reine qui estoit ici, ne s'en put appercevoir. La communauté avec un cierge à la main, estant dans le chœur où étoit préparé devant la grille une crédence couverte d'un grand tapis de velours noir, environnée de cierges, Monsieur Ingleton Aumônier de sa Majesté, et sous précepteur du Roy son fils, aujourd'huy Jacques Troisième, s'approchant de la grille, remit entre les mains de nostre très-honorée mère ce royal cœur, en lui disant : 'Je vous présente, très religieuse Dame, un déposit des plus précieux que l'Eglise ait produit depuis plusieurs siècles, et que les siècles suivant puissent produire. Je vous apporte le cœur du très haut, très puissant, et très-excellent Prince, et Monseigneur, Jacques second, Roy de la Grande Bretagne, dans le même temps que son âme purgée de toutes taches (pour me servir des termes de l'Eglise) est offerte à son Créateur par les mains des saints Anges. C'est ce cœur dans lequel Dieu a fait éclater les miracles de sa grace, dans lequel une ardente charité, une piété persévérante, et une foy inébranlable, ont toujours vaincu et triomphé dans les épreuves mêmes les plus rudes, de ses plus grands malheurs, comme il n'avoit pû estre amoli au milieu des grandeurs les plus flateuses, il ne s'est jamais laissé abattre par les traverses les plus affligeantes : et me servant encore des expressions de l'Eglise : ce cœur au milieu des vicissitudes



humaines estoit fixé où se trouve la véritable joye. Ce pieux et saint Roy, passant ainsi au travers des biens de ce monde, n'avoit d'attention que pour ceux de l'éternité. Comme une forteresse inexpugnable, il a soutenu les révolutions les plus étonnantes, et les a vaincues par sa patience. Il a esté humble sur le trône, son courage l'a soutenu dans son exil. Il ne s'est point enflé ny élevé au milieu du tumulte des armes, et des applaudissemens de tant de victoires. Il n'a pu estre abattu au milieu des horreurs de la rebellion, et d'un déluge d'afflictions, qu'on loïe tant qu'on voudra la valeur avec laquelle il a si souvent triomphé de ses ennemis : j'admire pardessus tout, la générosité chrestienne avec laquelle pendant sa vie, et à sa mort, il a pardonné à tant d'ennemis, qui l'ont si injustement, et si cruellement persecuté. Que d'autres le considèrent montant sur le trône, pour soutenir les droits de Celui par lequel les Roys règnent et gouvernent : je le trouve bien plus digne d'admiration, lors que pour l'amour de Jésus-Christ et pour la deffense de l'Eglise il a fait un sacrifice de sa couronne, et l'a déposée au pied du crucifix.

‘ Enfin, pour tout dire en un mot, ce Prince paroît avoir esté destiné pour faire éclatter la grâce victorieuse du Toutpuissant, sa miséricorde infinie dans l'adversité aussi-bien que dans la prospérité ; et on peut avec justice appliquer à ce cœur véritablement royal, ce que dit le sage : *Le cœur du Roy est en la main de Dieu, et il le fera pencher où il voudra.* Je dois donc vous feliciter, très-chastes epouses de Jésus-Christ, et admirer en même temps la bonté de Dieu, et sa Providence, qui après vous avoir donné le cœur de la Reine, mère de ce saint Roy, vous fait encore ce plus précieux présent. Ces âmes heureuses sont sans doute présentement unies dans le sein de Dieu comme leurs cœurs le sont dans cette sainte maison ; et ne peut-on pas espérer que ce grand trésor que vous possédez, vous attirera des bénédictions, comme fit autrefois l'arche d'Alliance dans les lieux où elle habita ? Conservez donc ce gage sacré comme devant estre le Protecteur de vostre communauté, et qu'il ne

Prov. xxi.  
1.

soit pas seulement enfermé entre vos murailles, mais qu'il trouve dans vos cœurs une demeure éternelle.'

Nostre très-honorée mère répondit à peu près en ces termes : 'Monsieur, nous recevons avec une vénération et une reconnoissance très-profonde le précieux dépost que la Reine nous fait l'honneur de nous confier : nous ne considérons pas seulement ce cœur royal comme les restes d'un grand Prince qui nous a honorées de sa bienveillance, mais comme les reliques d'un Prédestiné. Nous ne doutons point que Dieu ne l'ait déjà reçu dans sa gloire, et n'ait couronné de la couronne d'immortalité ce juste qui luy a tout sacrifié par la grandeur de sa foy et la ferveur de son amour. Cependant nostre communauté qui est ici présente, et toutes les Religieuses qui nous succéderont dans la suite des siècles, ne laisseront pas de luy rendre leurs devoirs par des vœux et des prières continuelles, comme nous avons fait jusqu'à présent pour la feue Reine sa mère d'heureuse mémoire, et pour l'auguste maison d'Angleterre, à qui nous reconnoissons avoir des obligations immortelles.'

Ensuite, nous entonnâmes le *Libera*, et le *De profundis*, avec l'oraison pour le Roy défunt. Nous allâmes processionnellement chantant le *Miserere* à la tribune où repose le cœur de la feue Reine d'Angleterre, proche duquel nous mimas celui de son auguste fils, et sous le même dais, en attendant que nostre Église soit achevée.

Il nous reste encore, nos très-honorées sœurs, pour remplir entièrement vostre attente de joindre à ce recit ce qui s'est passé à l'égard de la Reine depuis la mort du Roy, et ce qu'elle a fait icy dans les trois jours qu'elle y demeura. Sa Majesté ny put estre plus long-temps, à cause du départ du Roy pour Fontainebleau, et que sa présence étoit nécessaire aux princes ses enfans. Nous avons déjà remarqué qu'on avoit obligé cette princesse affligée de se retirer d'auprès le Roy son époux dans sa dernière extrémité ; elle estoit dans sa chambre en prières et en larmes le scachant à l'agonie ; le R. P. Ruga son confesseur ly vint trouver, et luy

proposa de faire quelques prières pour le Roy, et en même temps commença *Subrenite sancti Dei, etc.* La Reine s'écria, Ah ! mon Dieu, c'en est donc fait. En se prosternant en terre, versa des torrens de larmes, et demeura quelque temps sans pouvoir dire une seule parole. Le R. P. l'exhortant de se soumettre à la volonté de Dieu, tout ce qu'elle put faire fut de prononcer plusieurs fois le mot de *fiat*, sans pouvoir achever *voluntas tua*, ce qu'elle fit enfin, et après avoir salué le Roy sons fils, comme on la rapporte, elle monta en carosse pour venir ici. Sa Majesté y arriva sur les cinq heures trois quarts. On ne venoit que d'achever le salut du saint-sacrement pour le dernier jour des prières de quarante heures que Monseigneur le cardinal de Noailles nôtre archevêque nous avait permis de faire, et à nos monastères de Paris les derniers jours de la maladie du feu Roy. Nous étions toutes rangées à la porte de closture, ne parlant que par nos larmes. Elle entra le visage couvert de ses coeffes, sans dire une seule parole, jusqu'à ce qu'une de nos sœurs Déposées en qui elle a une parfaite confiance, lui dit, en lui baisant la main, ces paroles du Psalmiste : *Mon ame, ne serez vous pas soumise à Dieu ?* Et ces autres du même prophète : *Mon* Ps. xlii. 5. *Dieu vous l'avez voulu.* Sa Majesté répondit en faisant un grand soupir : *Fiat voluntas tua.* Notre mère lui dit qu'elle était heureuse d'être l'épouse d'un saint, qui selon les apparences jouissoit déjà de Dieu. 'Oui,' répondit-elle, ' nous avons un grand saint dans le ciel : je le croy sans doute, par les vertus que je lui ay vu pratiquer.' On la conduisit au cœur, la communauté la suivit. Elle se jeta à genoux par terre, et se tint prosternée assez long-temps. On lui présenta où il y a de la vraye croix, qu'elle serra étroitement sur son cœur. Elle était dans une si grande foiblesse pour n'avoir pas pris de nourriture de tout le jour, qu'on voulut la porter en chaise à son appartement : sa Majesté le refusa. C'est sans doute, Madame, lui dit ma sœur la Déposée, pour imiter notre Seigneur, qui n'a pas été porté au Calvaire, mais qui y est monté chargé de sa croix. Elle parut goûter cette pensée. En passant par la chapelle de notre



saint Fondateur, qui en est proche, elle se mit à genoux devant l'autel, où elle demeura quelque tems en prière, ce qu'elle fit encore dans sa chambre devant le crucifix de la fene Reine sa belle Mère qui est sur sa table, dont sa Majesté ne se releva qu'à la très humble prière qu'on lui fit de prendre un peu de repos. Notre mère et nos sœurs Déposées restèrent auprès d'elle faisant de temps en temps des actes de foy et de conformité à la volonté de Dieu, auxquels elle acquiesçoit par des signes de tête et des yeux qu'elle levoit au ciel, joignant les mains, et faisant des soupirs qui perçoient le cœur de celles qui avoient l'honneur d'être auprès d'elle, car jamais douleur n'a été si vive, si profonde et si forte : mais c'étoit une douleur modeste, sage et soumise aux ordres de Dieu : et lors qu'on lui disoit qu'elle devoit se consoler dans l'espérance que le Roy étoit en possession de la gloire, elle disoit : 'Je ne puis en douter : l'état où je me trouve est une marque du pouvoir que cette sainte âme a auprès de Dieu : car je n'aurois jamais cru pouvoir survivre à ma douleur.'

Sa Majesté demanda si la communauté ne feroit pas des prières. On lui dit qu'elle chantoit alors les vêpres des Morts : que le soir on diroit les grande Vigilles, et le lendemain et les jours suivans, on célébreroit des Messes jusqu'à midi. Ce même jour sur les sept heures du soir sa Majesté envoya demander permission à notre Mère de faire entrer son confesseur, ajoutant, qu'elle la prioit de la donner pour tous les jours qu'elle en auroit besoin, et de faire dire la Messe dans la chapelle Interieure de nostre saint Fondateur qui joint son appartement (selon la permission que Messeigneurs nos Archevêques en ont donnée quand sa Majesté seroit indisposée). Après que ce Révérend Père eut entretenu la Reine quelque tems, il dit avec elle, et les Dames de sa suite, les prières qui se font tous les jours en cette cour depuis leur disgrâce, avec le chapelet, auxquelles elle a ajouté l'office des morts. Nous pouvons assurer vos charitez, que les trois jours que sa Majesté a demeuré ici, elle n'a fait que prier, écouter de saintes lectures, et quelquefois parler des vertus du saint

Roy. Les nuits mêmes n'interrompaient pas ces pieux exercices : il y avoit toujours quelques unes de nos sœurs proche de sa Majesté qui lui choisissent des sujets propres à lui donner de la consolation dans les livres de l'Écriture sainte, des Pères, et ceux de nostre saint Fondateur, qu'elle goute fort. Jamais cette vertueuse princesse n'interrompt la lecture, ny pour se plaindre, ny pour prendre des soulagemens. Son cœur sous le pressoir de sa douleur laisse son âme libre pour s'appliquer à Dieu. Parlant en confiance de sa disposition, elle dit que Dieu lui avoit fait la grâce de consentir au sacrifice qu'il lui faisoit faire ; qu'il lui sembloit qu'elle n'eut pas voulu prononcer une parole qui pût déplaire à Dieu, si en la disant elle eut pû rendre la vie au Roy son époux. Elle dit une autre fois devant que de communier : ' Je pense qu'en cette communion Nostre Seigneur se vient donner à moy pour remplir le vuide que lui même y a fait : je me donne de tout mon cœur à lui, pour qu'il fasse de moy tout ce qu'il lui plaira ' : ajoutant ' Que veux-je au ciel et en la terre, sinon vous, ô le Dieu de mon cœur, ma part, et mon héritage pour jamais ? ' On n'a pas remarqué la moindre imperfection dans la conduite et les paroles de cette âme affligée, tous ses mouvemens ont toujours été dirigez par l'ordre et la volonté de Dieu. On lut une fois à sa Majesté la lettre circulaire des Reverendes Mères Carmélites du grand couvent de Paris, des vertus de la vénérable mère Anne Marie de Jesus, autrefois Mademoiselle Déperion, décédée depuis peu en odeur de sainteté, que le feu Roy et elle avoient fort connue, qu'ils honoroient de leur estime, et de visites assez fréquentes ; sa Majesté l'écouta avec attention, fit plusieurs belles remarques sur ses vertus ; et quand on fut à l'endroit où il est dit que cette grande servante de Dieu préféra la qualité d'humble religieuse à celle de Reine de Pologne, sa Majesté dit : ' Ah ! elle avoit raison ; il n'y a pas à balancer dans ce choix, quand on est libre de le faire. '

Elle demeura ici depuis le vendredi au soir jusqu'au lundi à cinq heures sans voir personne. Le Roy avoit commandé à l'exempt



des Gardes de ne laisser entrer qui que ce soit. Nos Monastères de Paris et de Melun envoyèrent pour rendre leurs profonds respects à sa Majesté, et l'assurer de leurs prières. Elle parut sensible aux marques de leur attachement, et en donna de particulières de l'amitié dont elle les honore. Vos charitez auront remarqué que le cœur du feu Roy nous fut apporté dans le temps que la Reine étoit ici et que nostre grand monarque nous avoit fait défendre de luy rendre compte de cette cérémonie, ny de rien qui pût lui en donner connoissance; mais la même nuit que nous reçûmes ce précieux, comme si elle eût senti les approches de ce cœur à qui après Dieu elle avoit donné le sien tout entier, elle fut dans une continuelle agitation, des inquiétudes et des souffrances, qu'elle disoit elle même ne pouvoir exprimer: le lendemain elle s'informa plusieurs fois du temps qu'on nous devoit apporter le cœur du feu Roy: on étoit dans le dernier embarras: comment obéir au Roy, sans lui déplaire? On consulta son confesseur pour sçavoir ce que nous pourrions répondre, en cas que sa Majesté nous ordonnât de dire la chose sans déguisement: il nous dit qu'il alloit préparer la Reine à la communion du lendemain: qu'il lui diroit en général qu'il seroit bon de s'abstenir de parler, ny même de penser à tout ce qui n'est pas Dieu, et vous verrez, ajouta-t-il, qu'elle ne vous questionnera plus; ce qui fut véritable, car le reste du jour, et le lendemain jusqu'au moment qu'elle sortit, elle n'en parla point, et s'empêcha même de le nommer. Sa Majesté communia dans la chapelle de sa chambre: elle sy prépara et fit son action de grâce comme une personne abymée en Dieu.

L'après-Dinée du même jour Monseigneur le cardinal de Noailles la vint voir; il l'entretint quelque tems en particulier, et dit en sortant, qu'il n'avoit jamais vû une douleur plus vive, et une plus grande vertu. On conduisit son Eminence à la tribune pour lui faire voir le cœur du feu Roy auprès de celui de la Reine sa mère: il pria quelque tems, et en se retirant, il fit l'éloge de ce Prince déffunt. Cependant la Reine qui se disposoit à sortir, nous fit



l'honneur de nous dire, en nous donnant des marques de ses bontéz royales, que Dieu qui avoit connu de toute éternité l'état déplorable où elle se devoit trouver, avoit destiné nôtre établissement pour sa consolation, aussi bien que pour celle de la feüe Reine sa belle mère ; ce qu'elle dit en des termes si touchans, que nous ne pûmes retenir nos larmes. Sur les quatre heures, on avertit sa Majesté que ses carrosses étoient arrivez : la communauté était proche de son appartement pour avoir l'honneur de lui faire la reverence, et la conduire à la porte. Ce fut dans ce moment qu'elle déclara nettement à nôtre mère et à nos sœurs les Déposées qu'elle vouloit aller rendre ses devoirs à ce bon cœur que nous avions ici ; qu'elle le sentoit, et qu'elle ne sortiroit point, qu'elle ny eut été : elle joignit ses mains, et les conjuroit avec larmes pour l'amour de Dieu, de ne lui pas refuser cette consolation, qu'on avoit peur qu'elle ne s'abandonnat à sa douleur, qu'elle promettoit qu'elle ne feroit rien de plus que ce qu'on lui voyoit faire ; que c'étoit elle, qui nous avoit procuré ce cœur, et que tout ce qui la pourroit consoler seroit de le voir quand elle viendrait ici. Nos mères et ses Dames ne crurent pas lui devoir refuser une chose qu'elle souhaitoit si ardemment ; on lui demanda pardon de ne lui avoir pas avoué d'abord que nous avions des ordres si précis du Roy notre maître, du Roy son fils, et de Monseigneur l'archevêque, que nous n'avions pas osé y désobéir : si sa Majesté vouloit faire ce sacrifice à notre Seigneur, qu'il l'auroit très agréable : 'Non,' dit la Reine : 'je ne croi pas que Dieu me le demande ; je ne veux que lui rendre mes devoirs, prier et me retirer.' Elle fit ce qu'elle avoit promis. Après avoir prié dans sa chambre devant son crucifix, et à la chapelle de Saint François de Sales, sa Majesté alla droit à la tribune, où la communauté la suivit : en entrant elle voulut aller d'abord au cœur du saint Roy : elle se retint, et dit : 'Il faut commencer par adorer le saint sacrement,' et se mit à genoux, les mains jointes et le corps courbé jusqu'en terre avec une piété admirable ; on recita le *De Profundis* et les prières pour les déffunts. Sa Majesté attendit qu'elles fussent toutes

achevées, puis s'approcha de la crédence avec respect, jetta de l'eau bénite, et s'étant mise à genoux, baisa à travers le crêpe la boîte de vermeil dans laquelle est renfermé ce royal cœur. Ensuite elle sortit dans un profond silence toute en larmes, et fut obligée de consentir qu'on la portât en chaise jusqu'à la porte de closture, où elle nous fit l'honneur de nous marquer encore le regret qu'elle avoit de nous quitter si-tôt.

On nous a mandé qu'à son arrivée à Saint-Germain, ses douleurs se renouvelèrent, et augmentèrent si fort, qu'on craignit qu'elle n'en mourut ; le lendemain elle reçut la visite du Roy. On ne peut exprimer la compassion tendre et sincère que notre grand monarque a eu de cette Reine affligée, ny la reconnoissance qu'elle témoigne en toute rencontre : elle nous a fait l'honneur de nous dire ces propres paroles : ' Nous ne pouvons jamais assés reconnoître les grandes obligations que nous avons au Roy ; c'est Dieu qui lui a inspiré tout ce qu'il a fait pour nous, sur tout en cette dernière occasion ; rien n'est plus grand, plus généreux et plus élevé, et avec des manières si tendres et si obligeantes, que je ne croi pas qu'on puisse rien voir de pareil.' Depuis ce tems la Reine nous a honoré de ses visites plus fréquentes, pour trouver auprès de Dieu dans la retraite de quoy se soutenir dans sa douleur, que nous trouvons toujours plus grande et plus vive. Des personnes de piété ont voulu contribuer à sa consolation. Le R. P. Bourdaloue a prêché ici devant sa Majesté les fêtes de la Toussaints et de Noël, et fit entrer dans le premier sermon un petit éloge du feu Roy d'Angleterre, par rapport au bonheur des saints, dont on peut croire qu'il est participant, et ce peu de mots vaut une oraison funèbre. La Reine nous a avoué que c'étoit la seule consolation qui l'eut touchée depuis sa perte. Devant le décès de ce grand Prince, des personnes de mérite ont prédit que son sépulchre seroit glorieux, et qu'on le regarderoit comme un saint. Nous voyons ces prédictions déjà accomplies par la vénération publique des peuples de Paris, et même des provinces les plus éloignées. On nous a écrit de plus de cinquante endroits

qu'en même temps qu'on eut appris la nouvelle de sa mort, on a senti une inspiration secrète de l'invoquer dans le tems qu'on prioit pour lui, et nous avons la consolation de voir des personnes de toutes conditions venir faire leurs dévotions en nostre Eglise et se recommander à ce saint Roy. On nous demande avec empressement quelque chose qui ait esté à son usage, et on le regarde comme un confesseur, qui a rempli parfaitement la qualité de défenseur de la foy, autrefois accordée aux Roys d'Angleterre par le Saint Siège. Nostre saint Père le Pape a rendu lui même ce témoignage authentique dans le discours que sa Sainteté a fait au consistoire des cardinaux depuis sa mort ; nous croyons, nos très honorées sœurs, vous faire plaisir en vous en donnant la copie.

‘ Vénérables Frères, nous vous annonçons avec nos soupirs et nos larmes, la mort très facheuse et très affligeante de Jacques second, Roy de la Grande Brétagne, de glorieuse mémoire, que nous n'avons pu apprendre sans une douleur extrême. Aussi ne doutons nous nullement que vous ne soyez vivement touchez de cette grande perte que fait la République chrétienne d'un Prince véritablement catholique, d'un véritable fils de l'église, et du véritable déffenseur de la foy, que nous ne pouvons assez regretter. Mais comme suivant le conseil de l'Apostre, nous ne devons pas nous affliger de la mort des fidèles, comme font ceux qui ne sont pas éclairés des lumières de la foy. La grande piété du déffunt Roy, dont les siècles ni la postérité la plus reculée ne pourront effacer la mémoire : le mépris héroïque qu'il a fait des grandeurs humaines : le sacrifice qu'il a fait à la Religion, de sa Patrie, de ses richesses, de ses royaumes, de sa vie même : sa mort enfin très-pieuse, et dans laquelle il a montré tant de force et de constance, nous donne un juste sujet d'espérer que ce Prince très Religieux après avoir esté pendant sa vie éprouvé, comme l'or dans le creuset, aura de même après sa mort esté reçu dans le ciel, comme un holocauste agréable ; toutefois la charité nous oblige à prier Dieu pour l'âme de ce Roy, qui l'a si bien mérité du Saint Siège, et à l'assister de nos suffrages : c'est ce que nous n'avons



pas omis de faire en nôtre particulier, et ce que nous nous proposons de faire publiquement en temps convenable, par des obsèques solennelles dans nostre Chapelle Papale à l'exemple des Pontifes Romains nos prédécesseurs. Mais nous ne pouvons en même temps passer sous silence la très grande générosité de nostre très cher fils en Jésus-Christ, Louis Roy de France, très chrétien, si digne de son grand cœur : lequel après avoir reçu il y a plusieurs années avec autant de magnificence que de libéralité, ce même Roy, injustement et méchamment forcé de sortir de son royaume avec la Reine son épouse et le Prince leur fils, l'a protégé jusqu'à la fin par tous les offices imaginables d'amitié et de tendresse ; et ce qui est encore plus glorieux, il vient malgré la difficulté de la conjoncture et sans aucun égard à ses propres intérêts, de reconnoître publiquement le Prince de Galles son fils, élevé dans les vertus du Roy son père par Reine Marie, nostre très chère fille en Jesus-Christ, pour légitime héritier des couronnes de la Grande Brétagne, et de le fortifier dans le dessein de soutenir fortement la foy catholique, quoy qu'il luy puisse arriver : en quoy véritablement le zèle et la grandeur d'âme du Roy très-chrétien éclatent d'une manière si merveilleuse, que nos louanges et les vôtres luy sont justement dues, et la postérité lui rendra la même justice aussi longtemps que durera la mémoire d'une action si belle, qui ne doit jamais s'effacer. Quoy que peut estre le bruit en est déjà parvenu jusqu'à vous, nous ne venons néanmoins que d'en recevoir la nouvelle par un courier extraordinaire que nostre vénérable frère Antoine, Archevesque d'Athènes, nostre Nonce auprès du même Roy très-chrétien, qui a tout vû et tout entendu, nous a dépesché aussitôt, et nous avons jugé à propos de vous en faire part, afin que cela soit transmis aux générations futures. Reconnaissez en cela, vénérables Frères, les marques de l'amour que j'ay pour vous. C'est à vos sollicitations et à vos fortes instances, que nous nous sommes chargez d'un poids, qui dans ces temps pénibles et affligeans, devient de plus en plus accablant, et nous espérons aussi que vostre assistance nous aidera à le soutenir.'

Sa Sainteté écrivit ensuite un bref au jeune Roy d'Angleterre, pour le consoler dans son affliction, qu'il regarde comme estant celle de toute la chrestienté. Ce seroit une privation pour vos charitez, si nous ne vous en donnions pas ici la copie, que voici dans ces propres termes.

‘ À nostre très cher fils en Jesus-Christ, Jacques, Illustre Roy de la Grande-Bretagne.

‘ CLEMENT PAPE XI.

‘ Nostre très-cher Fils en Jesus-Christ, salut et Bénédiction Apostolique.

‘ Ce seroit faire tort en quelque façon à l'affection filiale de vostre Majesté, de croire que quelqu'un pût égaler la grandeur de la douleur qu'elle a conçue de la mort de son très pieux et très-cher Père Jacques second, Roy de la Grande Brétagne. Mais quoy-que dans le devoir de douleur nous cédions volontiers la préférence à la seule tendresse de Vostre Majesté, l'équité, ou plutôt la charité nous y obligeant, nous ne scaurions néanmoins expliquer avec des paroles, ny même sans larmes, combien cette grande perte, que tout le monde doit pleurer, a rempli nostre âme de tristesse. Touché donc de ces sentimens, nous avons assemblé nos vénérables Frères les cardinaux de l'Eglise Romaine pour les associer à nostre douleur ; afin que s'unissant avec nous, à l'occasion de ce sujet de tristesse commune à toute l'Eglise de Dieu, nous puissions nous affliger ensemble d'avoir perdu en la personne du feu Roy vostre Père, un illustre ornement de la République chrétienne, un invincible deffenseur de la Religion catholique, et un fils très fidèle et très dévoué au Saint Siège. Et nous ne les avons congédiés qu'après avoir ordonné un public et solennel service pour demander à Dieu le repos éternel de l'âme d'un si grand Roy. Cependant ces pensées affligeantes de la mort d'une personne si illustre en toute manière, qui ont pour quelque temps



occupé nostre Esprit, ont enfin par l'inspiration de la grâce Divine, produit un argument très fort et très propre pour adoucir nostre douleur et aussi pour diminuer la vostre : car la consolation qui se trouve dans les divins oracles et dans les promesses de Dieu, s'est présentée à nous, qui nous a donné une ferme confiance que les afflictions et les tribulations de ce monde servent à éprouver les Fidelles, et à opérer leur salut : et c'est de là que nous avons appris que nous ne devrions pas nous plaindre de ce que la mort nous a enlevé ce grand Roy, puisque nous devons croire que lui qui a soutenu pour sa Religion de si grandes et si longues persécutions avec tant de force et de constance d'âme, est allé jouir d'une vie beaucoup plus heureuse par les mérites de celui dans la mort de qui la nostre est absorbée. C'est pour quoy nous vous exhortons, nostre très cher fils, de vous remplir de cette même espérance, d'éloigner de vostre esprit tous les troubles terrestres, de vous soumettre dans cette occasion à la droite raison, et aux jugemens impénétrables de Dieu, et de ne conserver le souvenir de vostre illustre Père en rien tant que dans les exemples qu'il vous a laissé de ses vertus, et particulièrement de sa grande piété envers Dieu, et de son affection constante à la vérité catholique, à laquelle il s'est toujours attaché, avec tant de fermeté, et avec une grandeur d'âme qui s'est toujours soutenu au milieu des plus grands périls. Nous avons sujet d'espérer cecy de ces beaux talens naturels que Dieu vous a donné, dont vostre vénérable Frère Philippe Antoine Archevêque d'Athènes, nostre Nonce en France, nous a donné plus d'une fois de grands témoignages : et c'est aussi ce que nous nous promettons des pieux soins que nostre très chère Fille, Marie Reine de la Grande Bretagne, continue de prendre de vostre éducation, comme aussi de l'affection toute singulière qu'a pour vous nostre très cher fils, le Roy très chrétien, qu'il croit avec raison, qu'il est de sa gloire, après vous avoir reconnu pour Roy, de vous assister continuellement de ses conseils dignes de la grandeur de son âme. Cependant nous demanderons de la source de toute consolation une félicité solide et



véritable pour votre Majesté, à qui nous donnons très cordialement nostre Bénédiction apostolique.

‘Donné à Rome à sainte Marie Majeure sous l’anneau du Pêcheur le 25 octobre 1701, et dans la première année de nostre Pontificat.’

Nostre zèle pour la mémoire de ce pieux Monarque nous avoit fait souhaiter qu’on fit dans nostre Eglise un service solennel avec son Éloge : nostre très honorée Mère avoit obtenu de son Eminence Monseigneur le Cardinal de Noailles qu’il en seroit le célébrant : Monsieur L’Abbé de Roquette neveu de Monseigneur d’Autun, devoit prononcer l’oraison funèbre ; mais estant tombé malade, on a esté contraint de remettre jusqu’au bout de l’an, où nous espérons de donner en ce temps des marques publiques de nos respects pour l’Auguste Prince que nous regrettons ; auquel cependant nous avons rendu nos devoirs par des services selon nos usages, et continuons nos prières journalières avec la reconnaissance que nous devons à sa mémoire.

Nous ne pouvons finir cette lettre sans donner à vos charitez l’espérance qu’elles pourront voir quelques jours plusieurs écrits de dévotion du saint Roy défunt, que la Reine a recueilli et fait chercher en divers endroits, et traduire en nostre langue : sa Majesté nous a fait l’honneur de nous en faire voir quelque chose, et nous vous avouons que la lecture a ranimé l’esprit de ferveur dans nostre communauté : nous les comparons aux ouvrages des saints par l’onction qui y est attachée : chacune de nous se sent pressées d’en profiter pour avancer toujours d’avantage dans les voyes de Dieu. Obtenez nous cette grace par vos saintes Prières, nos très-chères, sœurs, et quoy-que ce soit vous faire tort que de vous les demander pour la Reine, le Roy son fils et la famille Royale, connaissant vostre zèle à leur rendre ce devoir, cependant pour satisfaire au nôtre, vous voulez bien que nous vous conjurons de les redoubler encore pour la conservation de leurs personnes sacrées, et d’obtenir sur le

Royaume d'Angleterre, dont les besoins vous sont connus, les miséricordes du Seigneur. C'est en Luy que nous sommes avec beaucoup de respect

Nos très-honorées sœurs

Vos très humbles et très-indignes sœurs et servantes en nostre Seigneur, les sœurs de la Visitation Sainte Marie, Dieu soit béni.

De nostre Monastère de Chaillot, ce 1<sup>er</sup> Juillet, 1702.

---

MÉMOIRES HISTORIQUES RELATIFS À S. M.  
LA REINE D'ANGLETERRE, FEMME DE  
JACQUES II, ET À SES ENFANS.

1711, 1712, ET 1713.

[220.]

Juillet 1712.

La Reine et M. la P. D. sont revenues icy le 20 Juillet. La R. marqua n'avoir point goûté de repos à St. Germain et soupirer apres celui qu'elle goute à Chaillot. L'on lut le lendemain de l'arrivée de la Reine la lettre de Nos Srs., et leur relation, dont la simplicité plut à sa M. Ensuite l'on a mis cette lettre dans les Archives au tiroir du Roi Jacques 3. Le Roi avait écrit lui même à la R. de Besancon ou il marquoit avoir vu avec admiration le St. Suaire, et remarqué les marques du sang et de la figure de N. S. A Lyon le Roi a visité l'église du 1<sup>er</sup> m<sup>re</sup> de Bellecour et révééré le coeur de N. St. Fondateur. Il se facha de ce que malgré la défense on lui avoit rendu des honneurs. Il visita l'hospital de Lion dont il admira l'ordre qui se voit dans la manufacture ou une seule roue fait tourner 2000 devidoirs. Il ne trouva point d'étoffes assez belles pour en faire présent à M. la p. D. Il pria M<sup>me</sup> l'intendante de se charger de ce soin, et écrivit à son Altesse qu'il avoit cru qu'elle s'en acquitteroit mieux que lui et qu'il espéroit que par ce moyen elle auroit une jupe des plus beaux brocards qui se put voir pour cet hiver, ou elle quitteroit le deuil. De Lion, le Roy a été toujours incognito à Valence et de Valence à l'armée de Dauphiné où il s'est fort bien trouvé près du Duc de Bervicht qui la comande. L'on avoit craint que M<sup>r</sup> de Savoye, qui avoit



fait une irruption dans le pays avec de grosses troupes n'assiégea Grenoble ou Briançon, mais le d. de Bervich, s'étant su camper fort avantageusement entre des montagnes, a couvert ces villes, et l'on n'a pas même éprouvé les courses que l'on craignoit de l'armée de Savoye dans le plat pays. Voicy ce que le R. mandoit à M. la p. D. dans sa dernière du Aoust : 'Nous nous divertissons fort bien icy malgré la pluye dont nous sommes accablés, j'ai été en festin chez M. Sdeton ; c'est un lieutenant général Irlandois avec n<sup>re</sup> général. Voyés ce que c'est que la fortune n<sup>re</sup> cousin M. de Savoye a mieux aimé prendre des eaux que de nous venir visiter, nous nous étions reculez de demie lieue par modestie et dans notre camp où nous avons été bien en sureté la gloire nous vient chercher pour nous couronner. N. se donne bien de la peine, court nuit et jour et chacun lui tombe sur le corps et lui dit des injures.'

Le R. a son retour, le 20 de Juillet, parla de ce qui s'était passé au sujet d'un Irlandois qui voulant arrêter un garde du corps qui étoit yvre et qui maltraitoit de pauvres femmes, le garde lui enfonce son épée dans le corps, et en même temps étant revenu de son emportement lui demanda pardon. L'Irlandois, sans s'étonner lui rendit l'épée, lui disant : 'Je te pardone et te rends ton épée, quoique tu ne mérites pas de l'avoir.' La R. ajouta que le Roi ayant su ce qui s'étoit passé près de Surene, avoit envoyé à St. Germain quérir un des pères Jésuites pour confesser cet homme qui ne savoit pas parler françois et qu'en même temps m. le Dauphin lui avoit envoyé une aumône ; qu'il s'étoit confessé au P. Justiniani et qu'il lui avoit dit qu'il pardonnoit sa mort de tout son coeur ; que cependant cet Irlandois se portoit mieux et qu'il vouloit aller à Fontainebleau pour avoir l'aumône. La R. se souvint de donner ordre pour lui donner quelque chose et l'aider à subsister.

La R. s'est fait un plaisir à ce sujet et en d'autres occasions de raconter les vertus et la charité de M<sup>r</sup> le Dauphin, disant que M<sup>e</sup> de Bouillon lui avoit conté qu'il avoit fait donner un matin à de pauvres officiers 2000<sup>f</sup> dont il avoit destiné de se faire faire

un bureau. Le p. Martinot dit que cela était fort vrai semblable et qu'il avoit tant d'exactitude sur cela qu'il avoit eu du scrupule de se faire faire un écritoire d'argent de 300<sup>f</sup>, mais qu'il lui avoit dit que c'étoit pousser trop loin les choses et qu'il falloit donner quelque chose à la dignité. La R. a dit en diverses rencontres que ce prince avoit beaucoup de zèle pour la foi et qu'elle ne doutoit point que ce ne fut un jour un autre St. Louis qui rendroit la France heureuse. Elle parla en même tems de la fidélité à Dieu que ce prince a gardée depuis près de 15 ans, ne manquant jamais de faire ses dévotions tous les 15 jours et demeurant d'une fermeté invincible à n'assister ni au bal ny aux spectacles de l'opéra et de la comédie ; il joue peu, dit la R., il prie, il étudie, il monte à cheval pour la promenade, avec cela il ne paroît point s'enuyer ; il n'a point de maladie, et l'on dit seulement qu'il aime la musique, le plus innocent de tous les plaisirs. Il en use fort bien pour les dames, et depuis la mort de M<sup>gr</sup> on dit que sans rien changer à sa piété, il l'a rendue fort gracieuse, et qu'il donne à M. la Dauphine toutes sortes de marques de cordialité et de tendresse. Ainsi, dit la R., la piété est utile à tout. Sa M. ajouta que c'étoit une des choses du monde qui lui avoit fait le plus de peine. Sur le sujet de la comédie et de l'opéra de voir que personne ne vouloit nettement lui dire que ce fut un pêché d'y aller, et si c'est un pêché pourquoi les princes Chrétiens le permettent ils ? On répondit que sa M. savoit mieux que nulle autre que le christianisme étoit si dégénéré que l'on étoit obligé de permettre un moindre mal pour éviter de plus grands désordres, et que ce qui ce souffroit en Italie en étoit une grande preuve. La R. dit à peu près sur ce même sujet qu'elle avoit eu longtems du scrupule sur le rouge qu'elle mettoit, et que le Roi lui ordonnoit plutôt par complaisance qu'autrement, que celui avoit été un sacrifice de le quitter, et qu'elle ne pouvoit sans rire penser au compliment que lui en fit le p. Séraphin capucin, lui disant : ' M<sup>me</sup> j'aime mieux voir votre M. jaune et verte, que de lui voir du rouge.'



Le 31 août 1711, à la récréation du soir, ma s<sup>r</sup> C. Angélique pria M<sup>me</sup> la p. de lire la lettre que le Roi lui avoit écrite de l'armée. Elle pria la R. de la vouloir bien lire elle même. C'est la lettre cy dessus. La R. la lut, et come on se récria sur l'esprit et l'agrément qui brille en cette lettre, la R. dit qu'il étoit vrai que le Roi son fils se faisoit beaucoup aimer et estimer, et qu'elle avoit été surprise de ce que lui avoit mandé Milor Middleton, que deux déserteurs du régiment de Berck s'étant échapez dans l'armée des ennemis avoient été pour se rendre au général Faon, qui est un Alleman qui comande l'armée de M. de Savoye; que ce général étoit alors avec un françois, bailli d'un village, qui l'étoit venu trouver pour traiter de contribution; que pendant qu'il lui parloit, on vint dire à ce général que deux déserteurs venoient se rendre du camp des françois; mais les ayant fait approcher, il leur dit avec indignation: Vous etes des laches de quitter votre armée, et cela est encore plus infame à vous de le faire pendant que le Roi d'Angleterre, votre maître, y est. J'ai été surprise, dit la R. d'entendre qu'un Alleman ait eu tant de politesse et ait osé donner à mon fils le nom de Roi. L'on répondit à la R.: Il semble, M., que les moments de la providence approche, et qu'un secret instinct fait penser que cette heureuse révolution soit proche; du moins la hardiesse de M<sup>r</sup> Dundass le feroit croire, car enfin il semble que dans la justice ou plutôt l'injustice d'Angleterre il devoit être puni de sa harangue. Non, dit la R., on ne lui fait point de mal et son discours imprimé en Anglois se distribue en Ecosse et ailleurs. Come ma S<sup>r</sup> C. A. parut faire quelque instance, la R<sup>ne</sup> répondit. M. la p. dit: Pour moi je suis ravie d'ignorer l'avenir. C'est une grande miséricorde de Dieu de nous le cacher, dit la R. quand je passai en France, j'aurois été au désespoir que l'on me dit que nous y serions deux ans; il y en a à présent 23 que nous y somes. Dieu est le maître de notre sort. Il me semble, Madame, dit la p., que ceux qui sont nais come moi dans le malheur, sont moins à plaindre que les autres. Ils n'ont jamais gouté la



bonne fortune ; ils sentent moins la mauvaise et ils ont toujours l'espérance, mais d'ailleurs leur destinée est bien triste de passer leur plus belle jeunesse dans une si dure situation. L'on reprit la parole et l'on lui dit : Madame, que dites vous ? oseroit on vous faire penser à ce que disoit la Reine votre grande mère, qui remercioit Dieu de l'avoir rendue une Reine et une Reine malheureuse ? Ainsi Madame, c'est un grand bonheur que votre Altesse ne se trouve point en état de jouir des plaisirs dus à sa naissance et à sa condition. Il est vrai, répondit la Reine, et je le regarde ainsi, et je remercie Dieu pour vous et pour mon fils de ce qu'il vous met à présent en l'état où vous êtes ; l'inclination que vous avés à la joie eut pû vous emporter trop loin. Cela est vrai, Madame, dit la p., mais ajouta ma S. C. Angélique : La R. notre fondatrice étoit cependant malgré tous ses malheurs bien aise d'être Reine, et elle disoit quelquefois, ce titre est toujours beau, et je ne laisse pas d'en être contente. Comment cela étoit il possible, s'écria la Reine ; pour moi j'avoue que je ne l'ai jamais pu goûter ce prétendu bonheur. J'étois si affligée à la mort du Roi Charles 2<sup>eme</sup> que je n'osois qu'à peine marquer l'excès de ma douleur, crainte que l'on ne m'accusât de dissimulation et de grimace ; après cela j'avois raison ; j'aimais tendrement le R. Charles ; il me témoignait des bontés infinis et il étoit fort aimable. Du reste, quoique les deux ans que nous avons été en Angleterre ait été florissans, je n'ai point senti de joie de tous ces honneurs. Sur le même sujet la Reine avoit compté qu'il n'y avoit jamais eu de couronnement de Roi dont l'appareil ait été si magnifique et si bien ordonné que celui du Roi son seigneur ; qu'il avoit voulu lui même régler avec les grands les cérémonies, et que l'on avoit fait un livre, que le Roi et elle avoient été couronnés ensemble, que l'on avoit couvert sa robe et son manteau royal de pierreries, qu'outre celles de la couronne l'on avoit emprunté toutes les pierreries des jouailliers de Londres, que rien n'y avoit été perdu qu'un petit diamant d'environ 40<sup>l</sup>. La reine ajouta que l'on avoit fait

pour elle une couronne expres qui étoit d'un grand prix et toute chargée de diamants, que le parlement avoit voulu lui faire ce présent, mais que le Roi l'avoit refusé. Ce fuit en ce même temps que la Reine dit que son couronnement s'étoit trouvé le jour de l'Invention de Ste. Croix, présage de celles que le ciel nous destinoit. Il y eut encore, dit la Reine, un autre présage qui nous frapa et qui étonna tout le monde qui le remarqua. Jamais l'on ne put faire tenir la couronne sur la tête du Roi ; elle parut toujours prête à tomber, quelque soin que l'on prit de la faire tenir.

Je n'ai point, disoit la Reine, goûté de bonheur en Angleterre excepté depuis 15 ans jusques à 20. Mais dans ces 5 années même j'ai toujours été grosse et j'ai perdu tous les enfans que j'ai eus. Jugez quel bonheur. Quand la R. fut mariée par Ambassadeur à Modene on lui donna suivant la coutume d'Italie un diamant qu'elle porta, ensuite elle prit en Angleterre un petit anneau d'or qu'elle a toujours gardé en ce pays. Quand elle passa de Modène en Savoye, le Duc de Savoye père de celui d'à présent, ne voulant pas à cause des rangs et des cérémonies la recevoir dans les formes, alla à cheval incognito lui faire, disoit il, les compliments de la part du Duc son maître. Il me pensa, disoit agréablement la R., faire mourir d'embarras en me disant qu'il souhaitoit que mon premier enfant [soit] une fille pour la marier à son fils.

La R. disoit que ses malheurs avec le premier exil du duc d'Yorc son mari avoient comencé qu'elle n'avoit que vingt ans. Le Roi, disoit elle, avoit été grand Amiral d'Angleterre ; il avoit battu les Hollandois et quand il revint victorieux, les peuples l'adoroient. Il entendoit parfaitement la marine et le comerce, et il ne s'apliquoit qu'à rendre les peuples heureux. Il n'y avoit point d'imports en Angleterre en ce tems et tous les gens de la marine l'aimoient passionément. Nous eûmes, disoit la Reine, une grande preuve de l'attachement des peuples et de la noblesse pour le Duc d'Yorc dans le tems que j'étois à Edimbourg. Le Roi, alors le Duc d'Yorc, ayant été rapellé par le Roi Charles pour quelques affaires, come j'étois

demeurée grosse à Edimbourg, je me sentis d'une si grande tristesse en son absence que je lui mandai que je n'y pouvois résister. Il se résolut de revenir par mer, pour me quérir. Dans le trajet, le vaisseau donna contre un banc de sable qui le fendit ; l'eau comença d'y entrer aussitôt de tous côtés ; l'on dit au Duc d'Yorc de se sauver dans une chaloupe qui le conduiroit à un yacs. Le Duc le refusa, ne voulant pas laisser périr le vaisseau, mais enfin plus de 6 pieds d'eau y étant entrez, on le força d'en sortir et de se sauver. Le respect et l'attachement que l'on avoit pour lui étoit tel que nul de ceux qui étoient dans le vaisseau ne pensa à mettre sa vie en assurance que le Duc ne fut en sureté. Alors ils commencèrent de sortir à mesure qu'il les apelloit, mais plus de 150 personnes de la noblesse ne purent se sauver et firent naufrage à sa vue ; un aumonier de la reine nommé le Sr Ronchi se sauva en embrassant une planche. Le Duc d'Yorc outré de douleur de la perte de ces personnes, eut cependant la présance d'esprit d'arrêter toute sa suite et de leur défendre d'aller chez la Duchesse à qui il vouloit apprendre lui même ce malheur. Le vaisseau étoit coulé à fond à la vue d'Edimbourg. Le Duc y alla ; le milord Griffin entra le 1<sup>er</sup> chez la duchesse qui le voyant d'un air consterné lui demanda ou étoit le Duc ; Madame, dans l'antichambre ; il entra un moment après et raconta lui même à la duchesse ce qui lui étoit arrivé. Elle en fut si saisie et du péril qu'il avoit couru à sa considération qu'elle ne pouroit retenir ses larmes et qu'elle trembloit encore plusieurs années après en y pensant. Elle ne put se résoudre de laisser retourner le Duc en Angleterre sans elle et malgré le danger de la mer elle voulut, quoique grosse, en faire le voyage avec lui. Pour la faire monter dans le vaisseau, on fit une espèce de machine qui avec des poulies la monta dans sa chaise jusques à sa chambre dans le vaisseau. Les dames de la D. et entre autres la dame d'honneur ne voulurent point aller avec elle craignant que leurs cris ne l'affrayassent ; Pour moi, dit la Reine, je ne craignois rien dès que je voyois le Roi, et il me sembloit que



je pouvois affronter tous les périls. Hélas, ajoutoit elle en soupirant, que je me confonds souvent devant Dieu de mon peu d'amour et de confiance en lui, quand je pense aux sentiments que j'avois pour le Roi. Au reste a-t-elle dit en plusieurs rencontres, le Roi mon seigneur étoit l'homme le plus intrépide qui ait jamais été, et qui voyoit le danger du plus grand sangfroid. C'est ce que disoient de lui M<sup>r</sup> le prince et M. de Turenne. Il n'étoit pas non plus ému des plus grandes injustices ni des disgraces. Je m'en suis souvent fâchée, disoit la Reine, au lieu de l'admirer. Je me souviens surtout que dans notre premier exil à Bruxelles, lorsqu'il falut partir, le Roi Charles nous vint dire adieu. Il étoit outré de douleur et pleuroit. Il nous disoit, le vent est contraire, ne partez point. Je m'en mis en colère et lui dis, Comment, Monsieur, c'est vous qui nous exilez et vous vous fâchez ; il faut bien partir, vous l'ordonnez. Mais j'avois tort, ajouta sa Majesté, il n'étoit pas le maître. Il falloit céder à nos ennemis. Pendant que nous étions à Bruxelles, le Roi Charles tomba malade ; le Duc d'Yorc me quitta et ayant mis une perruque noire, il se déguisa si bien qu'il vint à Londres, se jeta aux pieds du Roi son frère qui pleura beaucoup en l'embrassant, il revint ensuite à Bruxelles sans avoir été connu de personne. Nous étions encore sur le point d'être exilés, dit la Reine, quand le Roi Charles mourut. La Reine paroît avoir toujours conservé dans les dangers une grandeur d'âme digne de son rang. Elle a dit quelquefois que le Roi son mari et elle avoient tâché d'inspirer cette fermeté à leurs enfans dès la plus tendre enfance, et que le Roi qui ne se fâchoit presque jamais s'étoit mis en colère sur ce que l'on lui avoit dit, que le p. de Galles avait marqué à l'âge de 4 ans de la frayeur. Au reste, ajoutoit la Reine, l'on a eu soin de nous élever ainsi. La D. de Modène, ma mère, ayant vu qu'à neuf ans j'étois effrayé de ce que l'on avoit tiré dans une cheminée de ma chambre, ordonna que l'on tira près de moi, jusqu'à ce que je ne marquasse plus de peur. La R. a eu besoin de cette fermeté dans les périls qu'elle a essuyés. Elle a fait neuf voyages sur mer.

Elle y a été souvent fort mal et jusques à vomir le sang. Le dernier qu'elle a fait en l'an 1688, elle dit qu'elle se trouvoit dans un méchant yacs, que la dame Dalmon qui l'accompagnoit et la norice du prince de Galles vomissant sur elle, elle les fit retirer, qu'il ne resta que la bonne Turenne qui se jettant à ses pieds lui donna une jatte pour vomir et le fit par terre. C'étoit, dit la Reine, un voyage bien triste. Je ne sais coment je n'en suis pas morte. Je quittois le Roi sans savoir ce qu'il alloit devenir et je craignois de tomber entre les mains de nos ennemis. La R. a été infiniment sensible à ses disgraces, mais il paroît que nulle ne touche plus son grand coeur que l'état de dépendance et la crainte d'importuner, et d'être à charge. Elle se refuse tout à elle pour moins demander. Dans le tems qu'elle arriva à St. Germain l'on tendit dans sa chambre les tapisseries de Mr le Brun. La Reine avoit dans sa ruelle toujours devant ses yeux Sisigambis et la famille de Darius aux pieds d'Alexandre. Elle s'échapa un jour de dire, N'ai-je point assez de sentir mon malheur sans en voir toujours retracer la peinture? Une dame de la R. le dit aux officiers qui changèrent la tenture et mirent le triomphe à la place. La R. gronda la femme de chambre qui avoit été la cause de cette attention. C'est quelque chose d'incroyable que celle de la R. a marquer sa reconnoissance pour le Roi et la famille royale, et l'on ne croira jamais avec quelle modération elle sait dissimuler les dégouts que son état peut lui faire sentir. L'on parloit un jour au diner de la R. de feu M. de Mélac qui avoit refusé après le siège de Landau qu'il avoit glorieusement soutenu 60 jours la pension que l'on lui offroit, disant que cette recompense étoit audesous de lui : Ce n'est pas ainsi, dit la R., qu'il faut recevoir les graces de la cour. Aparemment, dit une personne présente, il ne savoit pas ce que disoit un vieux courtisan du tems de Sénèque, qu'il falloit vieillir à la cour en y recevant des injures et en faisant toujours des remerciements. Il avoit raison, dit sa M. Au reste la R. a sù imposer ce caractere de sagesse à tous ceux qui ont l'honneur de l'aprocher, et s'il y en avoit eu moins dans sa



personne, elle auroit trouvé une infinité de disputes dans les différentes nations qui sont à St. Germain. Un jour l'on donna à la R. du gibier que l'un de ses officiers avoit acheté des gardes de la forêt de St. Germain. Ce ne sont pas, dit la Reine, nos gens, mais des françois qui ont tiré, cependant on le jettera sur nos gens, come l'on fit il y a quelque tems que l'on disoit que le vieux bonhomme de Chancelier d'Angleterre avoit tiré une quantité de gibier. Le vicaire de St. Germain répondit en s'écriant, Hélas, si j'étois habillé en lièvre je n'aurois pas peur qu'il me tuât. La R. se contente de défendre à ses gens de faire rien de mal à propos, mais elle sait aussi par sagesse s'élever audessus des discours mal à propos. Elle a dit quelquefois que M. de L. lui avoit dit quand elle vint en France que pour un peu les malheureux étoient bien regardés, mais que dans la suite ils devenoient à charge, et la R. qui craint de l'être ne veut pas même faire conoitre au Roi ses besoins. Elle garde en tout une modération qui tient du prodige. Au commencement de cet été 1711 elle parut durant son diné fort émue et parler avec chaleur : c'étoit en anglois, nous n'y entendions rien : à la fin elle nous fit l'honneur de nous dire que M<sup>e</sup> Stricland lui avoit fait servir des perdrix trop petites, que cela devoit coûter et qu'elle avoit absolument défendu telle dépense. Nous ne lui avons remarqué d'émotion que ce jour là. L'on dit même qu'elle en fit excuse à M<sup>me</sup> Stricland. Dureste jamais personne n'a été plus commode à servir, soit en santé ou en maladie. Cet été elle a eu vers l'Assomption un mal de doigt assez incomode. Le 1<sup>er</sup> chirurgien M<sup>r</sup> Baulieu, déjà assez âgé, l'acomodoit d'un air assez mal adroit, elle n'en marqua nulle impatience, elle se contenta de rire de sa façon. Au reste c'est par un principe de vertu plutot que par celui de l'amour de la vie que la Reine paroît d'une soumission aussi grande à ce que les médecins lui disent pour la conservation de sa santé. Quand elle a été attaquée de ce mal terrible que l'on crut être un cancer, elle reçut avec beaucoup de chagrin le régime de vie que M<sup>r</sup> Fagon lui prescrivit, et dit d'abord, la vie



ne vaut pas tant de peine ni d'observations pour la conserver. Cependant par principe de conscience elle s'y est soumise durant 2 ans avec une exactitude extrême. Elle n'a pris de remède d'aucun empirique. Il s'est beaucoup trouvé de gens qui avoient, disoient ils, des secrets infailibles. La R. dit que le Sr Beaulieu aussi bien que M. F. et . . . . . s'y sont toujours opposez. Enfin cette année 1711 elle paroît quitte des craintes de ce mal et dans une bonne santé : ce que la R. après la grace de Dieu et les prières attribue à la constance de son régime. Elle ne peut souffrir les gens extraordinaires. Son génie naturel est tellement droit que l'on a peine de lui faire comprendre que l'on puisse manquer au devoir, et par un mouvement naturel quand on raconte devant elle que quelqu'un a manqué ou menti ou fait quelque chose contraire à la justice et à l'équité, sa première pensée est toujours de dire, cela ne se peut. Aussi a-t-on pris un jour la confiance de lui dire que l'unique chose que sa M. ne comprenoit pas étoit le mal. Cet excellent naturel de la Reine est accompagné d'une bonté tendre jusques aux animaux. La R. aime à les nourrir ; elle s'est cependant quelquefois reprochée ce qu'elle donnoit aux chiens, craignant de l'oter aux pauvres. Au reste ce bon naturel de la Reine a été bien cultivé par l'excellente éducation de M<sup>me</sup> de Modene, sa mère, qui l'a élevée selon son grand coeur en grande princesse. Elle ne lui épargnoit rien ; mais elle l'élevoit cependant avec sévérité. Elle lui donna même une fois un soufflet parcequ'elle manquoit toujours en disant l'office à un verset du psaume *Benedixisti*. Quoique la Reine fut fort délicate elle lui faisoit faire maigre, et la contraignoit pour manger maigre jusques à lui faire verser des larmes, et la R. a souvent dit icy à M. la p. d'Angleterre qui a une peine extrême à manger maigre, Je ne vous fais pas ce que ma mère m'a fait, me forçant de manger maigre, je ne sortois jamais de table sans pleurer. La D. de Modène lui défendoit aussi toutes les douceurs et les friandises que l'on donne aux enfans : Mais c'est, dit la R., ce que je n'ai point fait à l'égard du Roi et de ma fille, et cependant

ils ne sont pas friands. C'est inutilement que l'on prend ces sortes de mesure, car il y a toujours quelqu'un qui leur donne en cachette et cela n'est propre qu'à leur apprendre à mentir, et c'est, dit la R., ce que j'ai toujours marqué à mes enfans d'avoir en horreur. Au reste la R. aimoit beaucoup une dame qui étoit sa gouvernante et qui a été la 1<sup>re</sup> religieuse de nos S<sup>rs</sup> de Modène. Elle la quitta à 9 ans. La R. étant allée en Angleterre à 15 ne put d'abord aimer le duc d'Yorc. Elle pleuroit de voir qu'elle voyoit ; cela fut cause qu'après six semaines on renvoya la D. de Modène, et ensuite la R. prit pour le Roi un attachement et un amour extrême qui a duré jusques à sa mort. Il avoit de son côté beaucoup d'égards et de complaisances pour elle ; il lui souffroit d'aller à cheval quoiqu'il eut une antipathie extrême à voir les femmes prendre ce plaisir, qu'il disoit ne pas convenir au sexe. La R. a conté sur ce sujet qu'il lui en étoit arrivé un effroyable accident en Ecosse. Etant à cheval, son cheval la jeta par terre ; c'étoit heureusement sur le sable, mais en même tems sa jupe s'acrocha à la selle, et le cheval la traîna ainsi assez loin. On ne pouvoit l'arrêter et il donnoit de grands coups de pied à la D. Enfin il se décrocha et elle demeura toute noircie de coups et étouffant du sable et de la poussière qu'elle avoit avalée. On la porta dans son lit où elle futignée. Quand elle se vit guérie elle eut encore le courage de remonter à cheval et le duc d'Yorc la complaisance de le souffrir. Mais la duchesse de Modène lui écrivit qu'elle la feroit mourir de douleur parce qu'elle se mettoit en danger de se blesser étant souvent grosse, et qu'elle croyoit toujours apprendre dans les lettres d'Angleterre les nouvelles de sa mort. Cette lettre de ma mère, me toucha, dit la R. Je lui promis tant qu'elle vivroit de ne plus monter à cheval. Je l'ai tenu, et come je n'avois encore que 30 ans quand je vins en France, Madame m'invitoit à monter à cheval, mais je résistai à cette envie. Pour moi, dit M<sup>me</sup> la princesse d'Angleterre, l'accident de l'année passée où je suis tombée de cheval en courant un lievre ne m'en a pas dégoutée, quoique je

me fusse cassé le nez et que je me vis toute en sang je demandai si le lièvre étoit pris. L'écuyer fut fort surpris de cette demande, mais le Roi mon frère, n'entend point raison sur ce sujet; il ne peut non plus que le Roi mon frère souffrir les femmes à cheval. La nécessité où vous êtes, dit la R., y met bon ordre, car vous n'avez point de cheval propre à monter. Au reste M. la p. d'Angleterre a une docilité quasi incroyable dans une p. de son age, et son humeur est tellement comode et égale qu'à table et dans son service elle . . . . . tout bien et ne se plaint jamais de rien; au contraire elle loue tout ce qui se fait pour elle.

Le 28 Juillet 1712 la Reine d'Angleterre vint icy pour la profession de ma Sr Marie Hélène Uval. Le R<sup>d</sup> pere Quinquet Texlin sachant que la Reine devoit y assister se résolut de prêcher. La Reine arriva sur les deux heures. On ne l'avoit point vue depuis la mort de la princesse sa fille. Dès que la Reine vit la communauté et celles de nous qui ont l'honneur de la servir, elle fit un grand cri et fondit en larmes. L'on en répandit en abondance, voyant celles de sa Majesté qui s'écria, Ô que cette visite est différente de notre dernière! Hélas! qui nous l'eut dit! Mais Dieu est le maitre, il a fait ce qu'il a voulu, son saint nom soit à jamais bény. Ensuite sa Majesté s'assit chez Madame la princesse. La communauté n'y demeura qu'un moment. La Reine vit notre mère un peu de tems et ensuite ma s. C. Angélique et ma s. M. Hélène. Elle lui dit de ne demander à Dieu pour elle sous le drap mortuaire que l'accomplissement de la volonté de Dieu. La cérémonie de la profession se fit ensuite ou le R<sup>d</sup> pere Quinquet prêcha un tres beau sermon. Le curé de St. Sulpice fit la cérémonie. La Reine le vit ensuite, et puis l'ambassadeur d'Espagne. Apres cela la Reine voulut absolument monter à la tribune, l'on y fit les prières pour le Roi et pour la princesse d'Angleterre. Cela renouvela la douleur et les larmes de la Reine, et la Communauté pouvoit à peine répondre. Sa M. étant descendue chez M<sup>e</sup> la princesse voulut essayer de



prendre son té. Mais la douleur l'ayant saisie elle se trouva fort mal et eut même envie de vomir. Ensuite elle permit à M<sup>me</sup> de Lauzun de venir lui parler en ce lieu. Elle la pressa de s'asseoir, ce que M<sup>me</sup> de Lauzun refusa ; voyant notre Mère et celle de nos soeurs qui étoient présentes debout ou assises à terre, elle s'y mit aussi. Dans la conversation l'on parla de la mort et des vertus de M<sup>r</sup> le Daufin, de sa vie par le pere Martineau que la Reine loua beaucoup, et l'on fit de grands éloges de l'oraison funebre du pere de la Rue de M<sup>r</sup> le Daufin et de M<sup>e</sup> la Daufine. La Reine dit qu'à Marly le Roi, elle et M<sup>e</sup> de Maintenon avoient versé bien des larmes en voyant que les plus âgez étoient restez en vie, et que la mort avoit enlevé les plus jeunes, parlant de M<sup>r</sup> le Daufin et de M<sup>e</sup> la Daufine et de la princesse d'Angleterre. La douleur de la Reine se renouvelant et ses soupirs l'étouffant, elle se trouva mal et eut envie de vomir. Cependant M<sup>e</sup> de Lauzun étant sortie, elle tira à part n<sup>re</sup> mère Ste. M<sup>te</sup> H., S<sup>r</sup> M. G., et leur dit qu'elle avoit dessein de faire faire une oraison funebre à M<sup>e</sup> la p., que la seule consolation qui pouvoit lui rester dans sa perte étoit de se retracer le souvenir de ses vertus, que d'abord elle avoit craint qu'il n'y eut de la vanité dans cette pensée, mais que les personnes qui gouvernoient sa conscience lui avoient dit qu'elle pouvoit et devoit même faire rendre à la mémoire de la p. les honneurs dus à sa naissance et à sa vertu. Que sur cela elle avoit pensé que cette oraison funèbre et ce service se feroient come celui du feu Roi sous notre nom, et qu'elle en payeroit la dépense. L'on entra dans le sentiment de sa M. et l'on lui dit que les mémoires de S<sup>r</sup> M<sup>te</sup> H. pouroient aider à ce dessein. Elle les donna elle même à sa M. On lui dit aussi que l'on enverroit le projet de la lettre circulaire, ce que la Reine recut favorablement. Elle témoigna qu'elle désiroit fort le pere de la Rue pour l'oraison funèbre de la p<sup>e</sup>. qu'elle lui en feroit parler. Cependant la R. qui continuoit de se trouver mal sortit sur les 6 heures du soir. M<sup>e</sup> Stricland de Siser entrant ce jour la avec la Reine, remit à une de nous la belle juppe d'entredeux que le Roi avoit fait faire à Lyon dans son voyage

et qu'il avoit donnée à la p. sa soeur. M<sup>e</sup> la comtesse de Midleton à qui elle appartenoit a voulu faire ce présent magnifique à la maison. La Reine de retour à St. Germain fit dire qu'elle vouloit savoir à quoi on le destinoit pour achever d'en faire le présent. L'on a résolu de la mettre en chappe. Cependant la Reine retournée à St. Germain s'y trouva assez mal. Elle eut de la fièvre, une foiblesse, mais deux jours apres elle se porta mieux. Le 18 aoust 1712 sa M. vint icy pour y coucher. C'étoit le jeudi. La Reine arriva sur les 7 heures et demi. En entrant, ses soupirs et ses larmes nous en firent verser à tous. Voilà, dit elle, la premiere fois de ma vie que je n'ai point senti de joie venant à Chaillot, mais mon Dieu, ajouta-t-elle en pleurant amèrement, je ne vous demande point de consolation mais l'accomplissement de votre sainte volonté. La R. alla à la récréation et soupa fort peu. Le soir, s'étant retirée avec les 3 S<sup>rs</sup> qui la servent, elle s'écria, Ha ! il faut enfin donner liberté à mon coeur et pleurer ma pauvre fille. En même tems sa Majesté fondit en larmes. Nous y joignimes les notres. Hélas qui nous lut dit, mais mon Dieu, reprit elle, que votre volonté soit faite, et soyez vous à jamais bénny de la conduite que vous gardez sur moi. Vous n'attendez pas à me dépouiller à ma mort, vous le faites pendant ma vie, que votre volonté soit faite et accomplie. L'on parla ensuite de quelques circonstances de la mort de la princesse que la Reine raconta elle même, ajoutant, Cest de cette maladie qu'il faut dire cõme nostre bonne mère Priolo faisoit de celle du Roi, elle se nomme la volonté de Dieu. Hélas les pauvres médecins font de leur mieux, et ils ne peuvent come dit votre Roi rendre les hommes immortels. La Reine voulut faire maigre le samedi. Elle se trouvoit cependant un peu mal. Le dimanche le Roi son fils qui avoit été segné du pied a l'Ivry vint icy. Il marchoit avec un baton. Cõme l'on apretoit couvert en attendant la Reine qui étoit à l'église, on lui dit, Sire, l'on souhaiteroit que v<sup>re</sup> M. dina icy cõme le Roi son oncle y déjeuna pour dela retourner en Angleterre. Non, dit-il, ce ne sera pas encore pour ce voyage. La Reine qui avoit la goutte revint et cõme ils avoient chacun un



baton cette aventure les fit rire. Le lendemain la R. se trouva mal de dévoyement et de dégoût. Son médecin lui apporta une médecine de manne. Elle n'en fut gueres purgée. Le lendemain au matin elle étoit dans un excès d'abattement. Ses dames disoient qu'elle moureroit icy. Son médecin fit oter de devant ses yeux le portrait de la p. qui étoit sur le buffet avec celui du Roi son frère. La Reine avoit cependant entretenu n<sup>re</sup> mère en particulier et lui avoit donné un écrit de sa main qui contient une promesse de soixante une mille livres. Pour ce n<sup>re</sup> elle entretint aussi S<sup>r</sup> M<sup>te</sup> Henriette et nous ; et deux jours après nous fit l'honneur de nous dire qu'elle ne pouvoit faire faire d'oraison funebre de la princesse, sa fille, parcequ'il ne convenoit pas d'en parler en ce tems ; qu'elle n'avoit pas voulu rien faire sans l'avis de la Cour, que l'on lui avoit dit que cela ne convenoit pas à la situation du Roi son fils, dont il ne falloit pas parler en ce tems, et qu'elle se voyoit par là obligée de renoncer à la satisfaction qu'elle eut trouvée de faire rendre un honneur si légitime à la p. sa fille, qu'il falloit joindre cette abnégation à toutes les autres, que Dieu ne vouloit pas qu'elle eut de consolation en ce monde et qu'elle se conformoit à sa volonté, qu'il falloit réformer quelques endroits dans la lettre circulaire de n<sup>re</sup> mère. Elle dit que ce seroit l'unique chose que l'on pourroit écrire et faire à la louange de la p. Sur ce qu'on lui raconta le bruit qui couroit qu'elle avoit obligé la princesse par ses instances à se confesser au père Gaillard, la Reine se récria sur cette insigne fausseté ; Voilà un étrange mensonge ; hélas ma pauvre fille avoit tant d'affection pour les Jésuites, qu'elle se facha excessivement quand elle sut que le Roi, son frère, n'y avoit pas été pendant sa petite vérolle. Elle disoit qu'elle aimeroit mieux souffrir toutes choses au monde que de changer ainsi. Je fus obligée, dit la Reine, de la reprendre de ce qu'elle paroissoit trop fachée de cela, et de lui dire de se modérer. Au reste la Reine a dit plusieurs fois qu'elle avoit laissé au Roi et à la princesse une entière liberté pour le choix de leurs confesseurs et de leurs médecins, qu'ils étoient d'age à se conduire eux mêmes, que la p. lui avoit



demandé instamment que le médecin du Roi son frère, Mr Oveda, la traitât, ce qu'elle lui avoit accordé ; que c'étoit une fausseté que l'on lui imposoit de dire que la p. étoit morte de besoin, puis qu'elle prenoit de la nourriture de deux heures en 2 heures, qu'à l'égard des Peres Jésuites, des raisons de politique avoient obligé le Roi son fils de changer de confesseur, que le pere Aire s'étoit conduit dans cette occasion come un ange, qu'il n'avoit pas voulu se retirer dabort crainte que l'on ne l'attribuat à un dépit, mais qu'il avoit attendu expres la guérison et le départ du Roi, qu'enfin il s'étoit comporté de la manière du monde la plus vertueuse et la plus édifiante, que le Roi son fils avoit voulu voir icy M<sup>r</sup> le Cardinal pour lui recommander les pères Jésuites qu'il laissoit à St. Germain, dont il n'avoit que de bons témoignages à rendre. La Reine ajouta que quoi qu'elle eut toujours aimé la compagnie elle ne s'étoit point aveuglée sur les fautes des particuliers, que le feu Roi son seigneur lui avoit donné un étrange exercice en ce livrant aux conseils du pere Peter et le mettant dans son conseil, et voulant le faire Cardinal, que cet homme ne l'aimoit point et qu'elle en avoit beaucoup souffert. Mais que l'imprudence et la mauvaise conduite d'un particulier ne devoient pas retomber sur toute la compagnie, que les honêtes gens protestans faisoient mille amitez aux pères Jésuites et que les bons catholiques Anglois les aimoient mieux que l'on ne faisoit en France. Sa M. ajouta que le chancelier d'Angleterre disoit souvent au pere Sander le confesseur du feu Roi, Nous ne redoutons pas la robe, mais nous craignons les mauvais esprits. L'on prit la liberté de dire à la Reine, Il n'importe, Madame, à qui le Roi se confesse pourvu qu'il demeure bon catholique et attaché au St. Siège. À cela la Reine répondit, Graces à Dieu mon fils demeure inébranlable dans sa foi, et elle a répété plusieurs fois, Voilà mon unique consolation. Que s'il vouloit se faire protestant, il ne coucheroit pas deux jours en France. Mais il a répondu hautement que si ses sujets le voulaient il falloit qu'ils le prissent tel qu'il est. La Reine rit elle même en racontant l'extravagance de la gazette d'Hollande qui dit que le prétendant a

permission du pape de se faire protestant pour quelque tems. La Reine a dit, en particulier que l'unique soulagement qu'elle trouvoit dans la perte de la p. sa fille étoit de savoir son salut en assurance, que Dieu avoit eu sur elle des desseins de miséricorde, qu'elle ne pouvoit éviter de souffrir, que les Anglois dans le gouvernement présent se seroient bien mieux accomodez de la p. que du Roi, qu'ils auroient marié la p. à leur gré à quelque prince protestant, et qu'elle même se seroit trouvée dans d'étranges combats à ce sujet, qu'enfin il étoit vrai que la P. par son air engageant et ses manières agréables et caressantes plaisoit davantage que le Roi son frère qui étoit trop froid, et que le Mylord Pert lui avoit souvent dit, étant jeune, qu'il devoit par étude se rendre aussi affable que la P. sa soeur l'étoit par naturel.

Le 24 Aoust se fit la profession de la soeur M. Agathe touriere. La veille de ce jour la Reine qui étoit fort triste et indisposée n'avoit parlé que de mort, disant qu'elle avoit un présentiment de mourir dans l'année. Ce jour le prédicateur nommé Mr Coriolles, bon missionnaire, s'avisa, prêchant une touriere, de prendre pour teme *Vanitas Vanitatum*. Il parla de la vanité et des dangers de la grandeur, et fit tout son sermon de la mort. Les grands, disoit-il, sont les grands arbres de la foret que le feu confond avec les roseaux, ce sont comme les jettons : les Rois valent 1000, les princes 100, les grands dix et 20 : le peuple fait nombre, la mort confond tout. Il parla ensuite de la paix d'Angleterre dont le Roi d'Angleterre étoit, disoit-il, la victime. Il n'oublia pas le Roi de Suède dont il citta la subitte révolution de fortune, il y cita le prince Eugène dont la perte d'un cartier a fait changer la prospérité en disgrâce. Il ajouta un compliment singulier à la Reine, disant qu'elle alloit doner la croix à la jeune tourière sans vouloir perdre la sienne, qu'elle avoit choisy ce m<sup>re</sup> pour être son tombeau et disoit avec le prophète *Hæc requies mea in sæculum sæculi*. J'y vivrai et j'y mourrai. Chacun fut effrayé d'un tel discours et l'on craignoit avec raison que cela ne fit une impression facheuse à la

Reine et qu'elle ne le prit cōme un présage de mort, cependant nous fumes fort surprises de voir la Reine d'Angleterre qui, sortant du sermon, ne fit que sourire et se contenta de dire à M. de St. Sulpice qu'aparemment le prédicateur l'avoit voulu prêcher au lieu de la touriere. Depuis elle ne permit guères que l'on en parlât devant elle. L'on en raconta cependant quelque chose devant le Roi son fils qui vint icy diner de l'Ivry ou il étoit, le 25, jour de St. Louis. Il ry de tout son coeur, surtout de la comparaison des jettons ; que les Rois valoient mille, et il la cita depuis. Le lendemain vendredi il revint encore diner en habit noir ; de la il alla à l'Opera ou le Comte St. Jean ambassadeur extraordinaire d'Angleterre devoit aller. Sur ce sujet de l'Opera cōme l'on parloit à la Reine de la difficulté qu'il y a d'allier ces spectacles avec la profession de la piété chrétienne, la Reine dit qu'elle s'étoit trouvée fort embarrassée sur ce sujet, et qu'elle avoit souvent consulté sans que personne lui eut voulu dire positivement que c'étoit pêché, que le père Bourdaloue n'avoit point pris l'extremité des avis mais lui avoit conseillé que les princes ses enfans y allassent rarement et que l'on prit garde aux pièces que l'on joueroit devant eux, afin qu'il n'y eut rien capable de corrompre les moeurs. 8 jours après, un jeudi, la Reine alla diner à l'Ivry chez le Roy son fils. Elle y mena avec M. la D. de Bervic, la D. de Pert, Middleton, Talbot, Buckley et Clayre, La D. de Lauzun dont le carrosse mena les dames qui n'étoient pas dans celui de la Reine, qui revint sur les 8 h. du soir. Le dimanche le Roi revint diner avec elle. Deux ou 3 jours avant le départ du Roi d. . . . M. de Torsy eut icy une longue conférence avec le Roi dans la chambre de la Reine. En se levant, cōme il sortoit, le Roi d. . . . lui dit : Monsieur, dittes au Roi votre maitre que je compte toujours sur ses bontés dont je conserverai la reconnoissance toute ma vie et de vos bons offices. Le Roi ne parut jamais ému, mais d'un air grand, délibéré et tranquille. Le 6 7<sup>bre</sup> le Roi vint icy en habit rouge, c'étoit la veille de son départ. Il alla d'abord à la communauté qui étoit à la récréation et dit qu'il étoit sensible aux



soins que l'on prenoit de consoler la R. et aux prières que l'on offroit pour lui, qu'il savoit bien ce que le feu Roi son oncle avoit promis pour le coeur de la Reine sa g<sup>de</sup> mère, qu'il songeroit à l'aquitter des qu'il le pourroit. Après le diné n<sup>re</sup> mère remercia le Roi au nom de la communauté de ses agréables promesses. L'on prit la liberté de dire que l'on ne doutoit point des bontés de sa Majesté, mais que l'on desiroit seulement qu'il fut en état de nous en faire part. Le Roi avec la Reine s'entretint fort tranquillement avec celles des S<sup>rs</sup> qui sont au service ordinaire de sa M. et notre Mère. Il parla dans la conversation de la diversité des religions de l'Angleterre, marquant beaucoup d'estime de la religion catholique ; entre les sectes les plus extravagantes de ce pays, il parla des puritains qui fêtent le Vendredi St. avec de grandes réjouissances, disant que J. Christ étant mort pour nous en ce jour, l'on doit se réjouir puisqu'il a tout fait. Il dit que ces mêmes gens ont fait un jeûne jusques au soir pour marquer leur douleur de la paix qui vient d'être conclue avec la France, ce qu'ils regardent come le plus grand des malheurs. L'après dinée de ce jour le R<sup>d</sup> pere Gaillard entra. Le Roi l'entretint assez longtems. Il l'avoit encore vû une autre fois et lui avoit marqué beaucoup d'estime. C'étoit le Roi qui avoit dit à la Reine que si la princesse sa soeur devenoit malade, elle devoit luy donner le père Gaillard pour confesseur. Il luy marqua beaucoup d'estime. At 5 h. M<sup>r</sup> le Duc de Lauzun entra. Le Roi prit ensuite le té avec la Reine. Ils s'embrassèrent en versant des larmes dans l'appartement de la Reine, d'où ils allèrent à la tribune, où ils se séparèrent. La Reine pleura fort amèrement à la sortie du Roi qui parut lui même s'attendrir, mais sans foiblesse, recomandant à n<sup>re</sup> Mère et aux S<sup>rs</sup> qui l'accompagnoient, et en particulier au R<sup>d</sup> père Rouga de songer à la consolation de la Reine. Il sortit, retourna coucher a Ivry d'où il partit le 7 7<sup>bre</sup> sur les 10 ou 11 heures du matin. Il coucha à Meaux et delà en 3 journées il est arrivé à Chaalons où dabort il a couché a Sarry maison de plaisance de M<sup>gr</sup> Gaston de Noailles, évêque de Chalons, dont il a été fort

bien reçu. Peu après il manda à la Reine qu'il alloit loger à la ville ou il seroit plus libre. Il y loua un appartement. Le duc de Lorraine lui a envoyé un chambellan pour le prier de loger dans son chateau de Bar. C'est ce que la Reine a dit.

Au comencement de septembre de cette année 1712, le R<sup>d</sup> père Sanadon et le R<sup>d</sup> père de la Garde, de la compagnie de Jésus, allèrent à la communauté de St. Germain pour y donner la retraite, la quelle a fait un grand bruit en ce lieu. Il s'y est fait pendant ce tems un grand nombre de confessions généralles et une réforme universelle. Les pères ont été logez au chateau où la Reine avoit ordonné que l'on les défrayât. Ils étoient avec les pères Giustiniani et Maxüel. La Reine a marqué beaucoup de consolation du bien que cette retraite a produit dans St. Germain. Le père Sanadon ne voulut point la comencer sans la permission de son éminence M<sup>gr</sup> le Cardinal. La Reine a dit au sujet des Jésuites qu'elle savoit bien que l'on étoit fort déchainé contre eux, que c'étoit un acharnement dont elle même resentoit les effets par l'éloignement que les hérétiques avoient d'elle et que plusieurs catoliques même ne l'aimoient point, mais que cela ne la feroit pas changer, qu'au reste leurs ennemis même étoient quelquefois obligez de leur rendre justice et de leur donner leur estime ; qu'elle n'étoit point la maîtresse des enfans des Anglois qui étoient à St. Germain et qui vouloient mettre leurs enfans à d'autres colleges ; qu'elle les avoit exhortez par l'exemple de Mr le Chancelier qui a fait élever ses petits au collège des Jésuites, et dit ensuite que pour lui il cherchoit toujours le meilleur. Elle dit aussi que le Roi les affectionnoit et les estimoit véritablement et qu'à la mort de M<sup>me</sup> la Dauphine il avoit dit avec une extrême bonté au père de la Rüe, Nos pères seront mortifiez, et fait mille amitez au père de la Rüe.

La Reine a conté au sujet de la mort de M<sup>e</sup> la Dauphine qu'elle s'étoit trouvée à Versailles le jour de sa mort, qu'elle ne la vit point, mais qu'elle étoit à la consultation des médecins qui conclut à la segnée du pied, que l'on voyoit bien dans ces occasions que les



médecins n'entendoient rien à la vie des hommes que Dieu termine quand il luy plaît, que seulement la mort de feu Monseigneur avoit été cause que tous les autres avoient reçu leurs sacrements, parce qu'ils avoient eu si peur de mourir ainsi les avoit fait dire qu'ils vouloient recevoir les sacrements dez qu'ils seroient malades considérablement, qu'elle en avoit fait souvenir le Roy son fils et la princesse sa fille, dez qu'elle leur avoit vu la petite vérolle. Au reste que c'étoit de Dieu que ces terribles maladies étoient venues directement et qu'il n'en falloit chercher les causes ni dans l'ignorance des médecins, ni dans la malice des hommes ; que Dieu avoit conservé contre toute apparence le petit Dauphin, et que lorsqu'il étoit malade avec son frère on croyoit qu'il alloit expirer. Le Roi ordonna que l'on leur fit dans le lit les cérémonies du batême, que l'on prit un valet de chambre pour parrain et que Mr de Metz les batisa et les nomma tous deux Louis. La Reine dit qu'elle est persuadée que le Roi d'Espagne de son vivant ne prétendra jamais revenir à la succession de France, mais que pour ses enfans l'on ne sait ce qu'ils feront, qu'il faut beaucoup prier pour la conservation du Roi et ne point envisager les suites effroyables qu'auroit sa mort. A l'égard du Roi et de la Reine d'Espagne, elle en a parlé avec une estime extraordinaire, et dit entre autres choses que le Roy d'Espagne étant pressé pendant plusieurs jours de mettre un impôt sur son peuple, ne put s'y résoudre et sortit 3 fois du conseil pour parler à son confesseur qui l'assura qu'en conscience il le devoit pour soutenir la guerre. La Reine a dit qu'elle avoit eu bien du scrupule au comencement qu'elle étoit en France de ce que lorsqu'elle alloit à Marly elle y jouoit, quoique cependant ce qu'elle gagnoit fut toujours pour les pauvres. Le Roi son seigneur ne jouoit point, mais la laissoit jouer ; un jour seulement il lui dit qu'elle pourroit donner aux pauvres ce qu'elle destinoit à jouer.

La Reine un jour dit que le Roi, son fils, avoit 13000<sup>l</sup> en 3 mois pour ses menus plaisirs, mais que partant pour Chalons, il n'avoit rien touché parce que au lieu de 3 mois, il n'en avoit touché qu'un,



et qu'il avoit dit qu'il se passeroit de ce qui étoit pour luy, que l'on donnât à ses gens. La Reine ajouta que son trésorier Mr Disquusson avoit été plusieurs fois chez Mr des Marets sans pouvoir rien en apporter, et ajouta que Mr Disquusson n'osoit retourner à St. Germain. Dans ce tems il arriva, la Reine y alla au parloir et après y avoir demeuré un peu de tems, elle en sortit et dit à n<sup>re</sup> Mère et à deux ou 3 de nous que Mr Disquusson avoit touché deux mois de son argent et qu'elle avoit du scrupule de ce qu'elle avoit dit à la récréation, quoique cependant elle n'ut pas laissé aller un mot de plainte. Jamais elle ne se plaint de personne. On manda à Me Moltza que le père Boursot, Téatin, qui avoit fait demander à la Reine de luy prêcher l'avent de cette année 1712, étoit retenu pour aller en Angleterre au mois de novembre avec le duc Daumont. La Reine dans son premier mouvement : Cela ne pouvoit arriver qu'à moi, à la veille de l'avent. Elle n'en dit pas davantage et ne souffrit pas que l'on en parlât en sa présence. Quelques jours après, le R<sup>d</sup> père Gaillard étant venu icy, elle lui dit ce qui se passoit. Il lui marqua que le R<sup>d</sup> père de la Ferté l'avoit chargé de lui offrir le sermon de la fête de la Toussaints si elle demeuroit en ce monastère, que pour luy, il s'offroit à prêcher l'avent à St. Germain, si Mr le Cardinal agréoit qu'il quittât les enfans rouges où il devoit prêcher. La Reine l'agréa beaucoup et en témoigna une vraie satisfaction, disant, Nous n'avons pas perdu au change. Quelques jours après l'on eut sa réponse qui marqua que Mr le Cardinal l'avoit agréé. La Reine a dit qu'elle ne s'étoit jamais mêlée de demander aucun bénéfice pour personne et que même le père Rouga lui en avoit fait scrupule. Elle dit à ce sujet que la coutume d'Angleterre étoit que les chapitres présentoient au Roi le nom de 3 personnes de celles qu'elles croyoient propres à remplir les dignitez, et que le Roi choisissoit celui qu'il vouloit, mais que le Pape avoit dit, Si le Roi d'Angleterre n'a pas ce droit, je lui donne, il le mérite. L'on demanda si cela n'étoit pas de même du Roi son fils. La Reine répondit, L'on en a fait des difficultez, mais cela ne fait point balancer

mon fils sur ce qu'il doit à l'Eglise Romaine et au Pape. La Reine étant dans son lit un peu incomodée, le mois d'Octobre le 10 ou 11, ma Sr l'Assistante dit à sa récréation qu'il y avoit un Empereur qui avoit renvoyé de son service ceux de ses officiers qui pour luy plaire avoient renoncé la foi, disant que des gens infidelles à leur Dieu le seroient infailliblement à leur Roy. La Reine touchée de ce récit se le fit répéter et demanda ou il étoit écrit. On luy cita les auteurs ; elle ajouta, Je veux mander cela à mon fils, et poursuivit, Madame de Perth raconte que son ayeul Mylord d'Argilh s'étant maintenu catholique, l'un de ses fils pour plaire au Roi Jacques 1<sup>er</sup> s'étoit fait protestant. Le Mylord pret de mourir fit conjurer le Roi de l'honorer d'une visite pour dernière grace ; ce que le Roy lui accorda. Alors il lui dit, Sire, j'ai un avis de la dernière importance à vous donner et c'est de ne vous jamais servir de mon fils, car je vous assure que quelque jour il vous trahira et qu'après avoir été infidelle à Dieu, il ne sera pas fidelle à votre Majesté. Le Mylord mourut peu apres et le Roi Jacques 1<sup>er</sup> prenant ce qu'il lui avoit dit come l'effect d'un dépit contre son fils ne laissa pas de l'élever dans les charges de la couronne ; mais il s'en repentit, car ce Mylord abusant de ses bontez fit une conjuration contre luy.

M<sup>lle</sup> de Maintenon estant venue pour voir la Reine, sa Majesté alla jusqu'au milieu de la gallerie la recevoir et la reconduisit jusques à la tribune. Elle a marqué beaucoup d'attachement à la Reine. Elle devoit venir le 25 Octobre, mais un rume l'en ayant empêchée, elle envoya de la venaison à la Reine qui étoit de la chasse du Roi, à quoi la Reine répondit en la remerciant qu'elle étoit charmée de l'attention du Roi à penser à elle. Au commencement d'Octobre la Reine eut du dévoyement ; l'on craignit que cela n'ut des suites, mais la Reine ayant gardé le lit et pris de la manne, il cessa. La Reine s'est abstenue depuis de prendre du vin et de la muscade come elle avoit fait pendant quelques jours à la prière de ses dames. Ensuite elle s'est aussi très longtems abstenue de prendre ny café

ny chocolat et comē on la pressoit de prendre du café, elle répondit : Vous voulez que j'obéisse au médecin qui ne veut pas que je fasse les jours maigres, et vous ne voudriez pas que je fasse ce qu'il me dit quand il s'agit de se priver d'une satisfaction ; si l'on fait l'un, il faut aussi faire l'autre.

C'est dans un principe de religion et d'obéissance que la Reine garde cet assujétissement pour sa santé en suivant les avis du médecin. Il auroit voulu que la Reine retournât à St. Germain des la my-October, mais elle n'y a pas voulu entendre. À la fin de 7<sup>bre</sup> M<sup>e</sup> Douairiere veuve de feu Monsieur vint icy voir Sa M. qui descendit jusques chez M<sup>e</sup> la p. pour la recevoir. C'étoit un jour des 4 tems que la Reine jeunoit, cela fit qu'elle ne dina que tout prest d'une heure et demie. Quand la Reine vit Madame, elle luy marqua beaucoup de joye, l'embrassant avec tendresse et luy disant : Coment, Madame, vous donnez vous la peine de venir icy voir une pauvre récluse.

Mr et M<sup>e</sup> de Bauvilliers sont venus icy faire leur cour à la Reine qui a témoigné grande estime pour eux. Elle dit que Mr de Bauvilliers goute les livres les plus spirituels et qu'il lui avoit paru charmé de ce chapitre de n<sup>re</sup> S. f. admirable exhortation de St. Paul à la vie extatique et surhumaine. Elle dit au sujet de M<sup>gr</sup> de Cambray qu'elle luy avoit écrit parce que luy même l'avoit prévenue d'une lettre où il luy mandoit qu'il ne vouloit pas estre curieux mais que sans entrer dans les secrets de l'état, qu'il prioit le Seigneur de rendre tout au Roy son fils et de le détacher de tout, et que son coeur fut toujours entre les mains de Dieu pour le garder et en disposer à sa volonté.

La Reine ne parle point de ce qui se passe en Angleterre, seulement un soir elle s'arrêta assez longtems et rioit avec ses dames. Elle nous dit ensuite que c'étoit d'un écrit tout à fait ridicule que l'on avoit imprimé à Londres au sujet du Roy son fils. Elle conta que l'on faisoit courre en ce pays un évantail où l'on voyoit un roitelet avec ces mots, chacun à son tour, puis une corne d'abondance



avec ces mots : La paix et l'abondance. Sa M. a paru fort inquiète du bruit qui a couru de la maladie de la princesse de Dannemarc. Elle en fut fort touchée et recommanda beaucoup que l'on priât pour sa conversion et sa conservation, disant, Ce seroit un g<sup>d</sup> malheur pour nous de la perdre sitost.

La Reine a voulu entendre elle même la lecture de la lettre circulaire de la princesse. Elle pleura beaucoup en de certains endroits ; mais à celui où l'on dit que la princesse sentoît vivement l'état où elle étoit réduite par l'injustice de la fortune, la Reine se récriant dit, Hé cela n'est pas parler chrétiennement. L'on reprit que l'on avoit mis, par les ordres de la Providence ; Bon pour cela, dit sa M. La Reine parla au Pere Gaillard de la lettre, et n<sup>re</sup> Mère lui envoya. Il la raporta n'y ayant rien voulu changer, mais ayant seulement ajouté de sa main le récit de sa dernière maladie et de sa mort. L'on souhaitoit que l'on mit dans la lettre que la P. étant à l'Opera et à la comédie ne laissoit pas de s'y occuper intérieurement des pensées de Dieu qui sont dans Philotée. L'on en fit difficulté. La Reine qui en étoit édifiée et persuadée dit que l'on se rapportât sur ce sujet à M<sup>e</sup> de Lauzun qui l'avoit mieux connue que personne. M<sup>e</sup> de Lauzun dit que cela ne convenoit nullement à écrire, que la princesse qui aimoit les chants étoit si charmée de ceux des pièces de théâtre qu'elle en suivoit les actes et les répétoit, et que dire que pendant ce tems la P. se remplissoit l'esprit des pensées de l'enfer et de l'éternité, c'étoit oter toute créance à la lettre. La Reine voulut savoir son sentiment et l'ayant appris, elle dit qu'on le devoit suivre, n'ajoutant rien à la lettre. Ladessus on lui parla de celle de M<sup>gr</sup> de Chalons écrite à Sr M<sup>te</sup> H., de Carluse, où il parle des vertus du Roi d'Angleterre. L'on dit en particulier à sa M. que l'on ne croyoit pas qu'il convint de faire courre cette lettre, que ce qui est dit de la comparaison des Rois malheureux avec ceux nez dans la pourpre, dont les uns ont de la compassion pour les peuples et les autres n'en ont pas n'ayant jamais éprouvé les maux, que cela pouvoit être mal pris, qu'il convenoit encore moins de parler de sa dévotion, que cela

ne pouvoit servir qu'à rebutter les esprits des Anglois déjà assez choqués de la différence de religion. A cela la Reine dit d'abord qu'elle n'avoit point toutes ces idées, qu'elle étoit ravie que son fils fut catholique et le parut, que pour ce qui regardoit le Roi de France et la comparaison que l'on croyoit odieuse qu'elle n'entendoit point tous ces raffinements et que le Roi étoit l'esprit du monde le mieux fait, incapable de rien mal prendre. Cela est vrai, Me, répliqua-t-on à l'égard du Roi, mais n'y a-t-il point d'esprits mal tournez dans les cours ? L'on ajouta assez hardiment : Me, Votre Majesté a, si on l'ose dire, une des perfections de Dieu qui est de ne pouvoir faire de mal, mais ose-t-on vous dire que vous la poussez jusques à croire des autres ce qui est de vous. Comment, dit la Reine ? C'est, Madame, ajouta-t-on, que parce que votre esprit naturellement juste ne peut tromper ny mentir, vous croyez du bien de tout le monde, et vous ne vous méfiez pas des hypocrites. Mais Dieu qui est bon sait que nous sommes méchants, et je souhaiterois quelque fois en votre Majesté cette méfiance. Il est vrai, répliqua sa M. avec une bonté extrême, je ne saurois soubçonner de mal, et je n'ay point l'esprit d'intrigue des cours. Cependant, Madame, graces au Seigneur, Votre Majesté a trouvé dans ses malheurs une sagesse que toute la finesse et l'intrigue nut pût luy donner en sachant vous ménager l'affection et l'amitié constante du Roi. Il sait, dit sa M., combien je l'aime et qu'elle est ma reconnoissance pour luy. La liberté de ce discours n'offensa pas la Reine, qui au contraire témoigna mille bontez à la personne qui lui avoit tenu. Elle dicta ellemême ce que Me la p. d'Angleterre luy avoit dit apres sa confession.

L'on demanda un jour à la Reine s'il y avoit eu quelque apparence de ce que le monde avoit conté au sujet de l'inclination de la R. Catherine douairierre d'Angleterre et de Mylord Feversheim. Nulle, dit la Reine. Mais d'où vient donques, Madame, ce bruit. L'on ajouta, La renommée et la médisance n'ont jamais osé attaquer votre Majesté, et la sagesse de sa conduite a été en tout tems hors d'atteinte. Vous êtes trop jeune pour le savoir, dit la Reine. Vous



m'excuserez, Madame, lui dit-on, les particuliers savent bien ce que l'on dit des princes et des grands, et un poète a dit autrefois que leurs fautes s'écrivoient dans les archives publiques.

Le 28 Octobre M<sup>e</sup> de M. vint à l'improviste voir la Reine qui ne l'attendoit que le vendredi ou le samedi. Deux jours devant, elle luy avoit envoyé de la venaison de la part du Roi. Ce jour elle fit mettre une corbeille d'oranges dans le tour, lors qu'elle s'en alla, pour être présentée à la Reine.

Notre mère alla seule recevoir M<sup>e</sup> de M. qui attendit assez longtemps à la porte, parce que l'on étoit chez la Reine. M<sup>lle</sup> d'Aumale qui étoit près d'elle se fâchant d'attendre, M<sup>e</sup> de Maintenon luy dit que c'étoit la marque d'une maison régulière, que dans un autre l'on ne l'oroit pas fait attendre un moment, et elle auroit trouvé les portes ouvertes ; dans la maison, elle ne rencontra personne. Le lendemain, vendredi 29 Octobre, elle manda à la Reine que le Roi étoit revenu tard de Marly, et avec une grosse fluxion dans la tête, pour laquelle il vouloit se faire segner, et qu'elle lui en manderoit des nouvelles. La Reine pleura beaucoup et voulut aller aux Angos quoi qu'il fit assez froid. En revenant de la Messe à midi 3 carts, elle étoit pénétrée de douleur ; Eh ! mon Dieu, disoit elle, la France, la famille du Roi et nous pauvres malheureux que deviendrons nous ? La Reine pleuroit amèrement et ses dames pleuroient bien fort. Elle mangea peu pendant son diné come il n'y avoit qu'une de nous à servir ; M<sup>e</sup> la Comtesse Middleton fit la lecture d'un chapitre de l'Imitation qui parle des croix et des souffrances ; la Reine soupiroit et étoit dans une très profonde tristesse. Tout le jour elle attendit des nouvelles. A 8 h. du soir, n'en ayant point, elle écrivit à M<sup>me</sup> de M. dans une inquiétude extrême et donna ordre que dez le matin l'on porta sa lettre. La Reine ce jour pria encore plus que tous les autres de ses dévotions. Elle parut assez abbatue. La nuit elle se réveilla dez minuit et ne dormit guères depuis. A 9 h. du matin, le samedi, un enseigne lui apporta une [lettre] de M<sup>e</sup> M. qui lui mandoit que le Roi se portoit bien, qu'il avoit été segné et cependant qu'il avoit passé le



jour chez M<sup>e</sup> de M. et qu'il avoit bien dormi la nuit. La Reine en eut une joie extrême.

La Reine, parlant de son enfance, a conté que la Duchesse de Modène, sa mère, l'avoit élevée fort sévèrement, et qu'un jour qu'elle étoit encore assez jeune, disant avec elle l'Office de la Vierge, come elle manquoit toujours à un certain verset des pseumes de Prime la D., sa mère, lui donna un soufflet.

Elle a dit aussi qu'un jour le Cardinal d'Est, son oncle, lui demanda et au prince son frère, ce qu'ils aimoient mieux d'obeir ou de commander. La Reine répondit qu'elle aimoit mieux obéir, et le Duc dit qu'il aimoit mieux commander. Le Duc qui étoit leur oncle et leur tuteur dit qu'ils avoient chacun l'inclination qui leur convenoit. La D. de Modène faisant étudier son fils, on luy dit qu'il étoit si délicat qu'il ne falloir penser qu'à le divertir. La D. répondit qu'elle aimoit mieux n'avoir point de fils que d'en avoir un sans esprit et sans mérite.

Le dimanche 31 Octobre M<sup>me</sup> de Maintenon fit mander à la Reine par M<sup>lle</sup> d'Aumale que le Roi avoit pris médecine ce jour, et que sa M. ne s'inquiétât point. Le lundi elle lui écrivit de sa main que le Roi se portoit bien, qu'il avoit été purgé et que cependant il n'étoit abbatu ni de ses médecines, ni de sa segnée, qu'il avoit travaillé aux affaires chez elle la plus grande partie du jour de sa médecine, qu'il feroit ses dévotions le jour de la Tousaints, qu'il entendroit deux Messes basses, la g<sup>de</sup> Messe, et toucheroit ensuite les malades. La Reine assura que le Roi avoit tout la vigueur et la force de son esprit et qu'il travailloit lui-même aux affaires avec les ministres, ce sont ses termes, come un esclave. Elle dit en même tems qu'il est d'une règle de vie étonnante pour manger à même heure, qu'il mangeoit beaucoup, mais jamais entre ses repas.

Parlant du feu Roi, son seigneur, elle dit qu'elle l'a toujours vu pendant 28 ans jouir d'une très parfaite santé, ne s'incommoder de rien et être à l'épreuve de toutes sortes de fatigues et de travaux. Elle ajoutoit : Le Roi n'avoit antipatie ni éloignement pour personne. Je ne dirai

pas de même qu'il n'ut point d'attachement ni de passions, et une fois elle dit à ce sujet, Le Roi, prêt à sacrifier sa couronne à sa foi, ne pouvoit éloigner une maîtresse, et je lui disois, Mr, est-il possible que vous vouliez pour une passion perdre le mérite de vos sacrifices. Le Roi s'en est bien repanti. La Reine garde sa discipline et sa ceinture de fer qu'elle a promise à cette maison. Pendant son séjour elle nous a une fois montré sa cassette aux reliques qui sont en grand nombre. Il y a entre autres un reliquaire d'or avec de la vraie croix que le Roi Charles 2<sup>me</sup> portoit. La Reine dit que ce Prince étant mort à 7 heures et demi du matin, le Roi son mari, alla à 8 heures du matin publiquement entendre la Messe, ce qui surprit les Anglois protestans qui alors parurent l'en estimer davantage, disant, qu'il étoit homme droit et généreux, qui ne vouloit pas tromper personne. Elle assure que le Roi son fils est dans la même disposition sur sa religion. Le vendredi, 4 9<sup>bre</sup> 1712, le soir à 10 heures, la Reine donna un louis d'or de 20<sup>f</sup> pour aller le lendemain à N<sup>re</sup> Dame de bonne délivrance faire dire des Messes pour l'intention du Roi son fils. Elle ajouta que c'étoit lui qui l'avoit ainsi ordonné, et dit que le Roi se portoit assez bien d'une fluxion qu'il a eue et du rume. Il luy a mandé que le 26 Octobre il avoit assisté dans la cathédrale de Chalons à la fête de la dédicace de cette église faite par le pape Eugène, disciple de St. Bernard, ou le même saint a prêché. Il lui manda aussi que dans la même ville il y avoit 13 paroisses, 13 ponts et 13 portes, que le peuple n'en étoit pas importun ni fort curieux, que cependant le curé du lieu où il demouroit avoit reproché aux paroissiens d'avoir quitté le prone pour aller entendre la Messe aux Téatins où il étoit. Le 2 9<sup>bre</sup> jour des morts, la Reine à sa récréation du matin dit qu'elle ne pouvoit sans peine voir que le tems de son départ de ce lieu pour retourner à St. Germain approchoit, en même tems elle commença de verser des larmes, mais fort douces, Hélas, dit elle, représentez vous l'état où je me trouverai en ce lieu où j'ay perdu le Roi mon S<sup>gr</sup> et ma fille, et n'ayant point mon fils quelle affreuse solitude. Quand je me représente qu'il me faudra manger seule en public, puis après le

repas me retirer dans mon cabinet, car avec qui parler ? du moins trouvais-je icy quelque petite société ; j'avois pensé d'y demeurer toujours. J'en ai parlé au père Rouga, au père Gaillon et j'avois bien chargé le père Rouga de demander à Dieu ses lumieres pour moi et de me rendre réponse sur ce sujet apres sa retraite. Il m'a dit que je n'y devois pas penser ; il faut donc faire ce sacrifice et celui de la retraite que j'ai envie de faire depuis si longtems, que l'on ne me veut pas permettre. La Reine ajouta, Je ne me suis pas tenue à l'avis seul des peres Gaillar et Rouga, j'ai pris conseil de M<sup>me</sup> de Maintenon, du duc de Bervich ; tous sont d'avis que dans la situation des affaires de mon fils qui n'a point encore pris de parti, je ne dois pas faire une entière retraite du monde et que je dois demeurer encore quelquefois à St. Germain. Ce n'est point, dit la Reine, parlant avec une admirable soumission à Dieu, que je puisse trouver nulle satisfaction dans le monde. J'ai même en ces jours cy une mortification à la quelle j'ay été sensible. Elle ne s'expliqua pas de ce que c'étoit, mais elle ajouta, J'en ay écrit au Roi, mon fils, et voicy ce qu'il m'a mandé : Ce n'est pas à moi, Madame, de faire des exhortations à votre M. Je serois bien impertinent d'avoir une telle témérité, mais vous savez ce que dit St. Augustin, *Non pervenitur ad summam pacem etiam in silentio, nisi cum magno strepitu pugnaverit cum motibus suis*. Ce qui veut dire, ajouta la Reine, que l'on ne trouve pas la paix même dans la retraite, si l'on n'y combat fortement avec ses mouvements naturels. La Reine n'en dit pas alors davantage, mais ajouta seulement qu'il étoit vrai que le Roi son fils n'avoit pas le brillant esprit de la p. sa soeur. J'avoue, dit la Reine, que ma fille avoit tout ensemble le brillant et le solide, et je crois le pouvoir dire sans vanité, puis qu'elle n'est plus, mais mon fils a seulement le solide. Il ne manque, graces au Seigneur, ni de sagesse ni de lumiere, et le Roi a dit luy même qu'il étoit fort content de ce qu'il avoit écrit de ses propres affaires. Deux jours après, la Reine un soir montra dans un livre de méditations Italiennes que le pere Rouga luy avoit données à lire, ces paroles latines, *Fiat, domine, de*



*me circa me et circa mea omnia, tua sanctissima, rectissima, perfectissima, adorabilissima, perfectissima voluntas tua, nunc et deinceps in aeternum. Sicut domino placuit ita factum est, sit nomen Domini benedictum: non sicut ego volo, sed sicut tu. Fiat, fiat, justum est, rectum est, nihil melius, ita pater quoniam sic placitum fuit ante te,* qu'elle chargea que l'on luy copiat, les répétant avec un gout infini. Peu de jours après le Roi d'Angleterre écrivit à la Reine qu'ayant eu quelques moments le jour de la Tousaints où il avoit fait ses dévotions, il avoit trouvé dans un écrit de piété ces paroles que l'on trouvera dans le tiroir, la Reine ayant permis d'en tirer copie, mais non pas de les montrer. Le jour de Saint Charles la Reine y voulut aller en station et aussi à St. Francois Xavier où elle pria très dévotement. Le jour de St. Martin, sa Majesté voulut sur les onze heures et demi, après avoir entendu ses trois messes, aller à la petite maison. Les *Ave* ayant sonné pendant que l'on étoit dans la cour, la Reine se mit à genoux assez près d'un tas de fumier pour les dire, aussi dévotement qu'elle eut fait sur son careau à l'église. Le 7 novembre elle donna le voile noir à la Sr Marie Félicité Bluret. Comme cette soeur vint pour l'assurer de ses prières et particulièrement de celles qu'elle feroit sous le drap mortuaire, la Reine lui dit, Ma soeur, demandez le salut du Roy mon fils et le mien, du reste que le S<sup>r</sup> fasse tout ce qu'il voudra, il ne nous importe, le salut et le salut éternel, voilà tout ce qu'il faut demander. Il paroît que la Reine demande sur toutes choses la salut et les biens spirituels. Quand elle vint la dernière fois au mois d'aoust, elle entendit qu'à la prière l'on disoit les oraisons de la paix, les prières pour être préservée des fleaux et des maladies temporelles et elle dit: Vous ne faites aucune prière dans ces extraordinaires que pour des graces temporelles. Ce qui fit que N<sup>re</sup> Mère voulut que l'on ajouta les versets à *subitanea et improvisa morte* au reste des oraisons. Lorsque la Reine demande que l'on fasse des prières ou pour sa santé ou pour celle du Roi son fils, elle veut toujours que l'on demande surtout l'accomplissement de la volonté de Dieu. Elle dit que le Mylord Galmoy qui étoit venu

le 11 9<sup>bre</sup> ayant passé par Chalons avoit trouvé le Roi son fils fort crû et fort engraisé, qu'il avoit l'air fort délibéré et faisoit tous les jours le tour du rempart à pié, que le Roi son pere en faisoit de même ne se mettant jamais à table qu'il n'ut fait sa promenade à pié. Elle ajouta que le Roi son fils luy mandoit qu'il se portoit mieux partout ailleurs qu'à St. Germain et qu'il auroit souhaité qu'elle le put voir. La Reine dit qu'elle luy avoit répondu qu'elle auroit une joie extrême de le revoir, mais qu'il ne falloit desirer que la volonté de Dieu. On luy dit, M<sup>me</sup>, plut au S<sup>r</sup> que ce fut en Angleterre que vous le revissiez. Jacob étoit content de mourir sachant que son fils regnoit en Egipte. Il est vrai, dit la Reine, mais il voulut cependant aller pour l'y voir. Mais nous ne devons desirer que ce que Dieu veut. Le 11 9<sup>bre</sup>, la Reine s'alla promener avec la comunauté à l'orangerie et à la petite maison. Elle revint vigoureusement de cette promenade sans même qu'elle se sentit essouffée. Elle demanda à une de celles qui avoient l'honneur de luy donner la main si elle n'étoit pas lasse. À quoi elle répondit qu'il y avoit quelquefois des moments où l'on ne sentoit pas toute sa vigueur. Vous répondez com̄e nous disons en Italien. Quand on démande à quelcun s'il a fain, il ne dit pas ouy mais qu'il mangeroit bien encore. Sa Majesté remonta tout de suite à son appartement, sans paroître lasse. Le samedi elle fit maigre ; le dimanche 12 9<sup>bre</sup> elle fit ses dévotions à l'ordinaire, et remontant apres sa confession à la tribune, se tint selon sa coutume assez longtems à genoux sans carreau ; après elle se rassit. Le dimanche elle communia et dit à son diné que depuis 10 jours elle se trouvoit mieux qu'elle n'avoit fait depuis longtems. Elle parla à sa récréation d'une de ses tantes S<sup>r</sup> du Duc son père qui est à présent Carmélite. J'ay reçu une de ses lettres, dit la Reine. Elle m'écrit avec une humilité admirable com̄e si elle étoit la dernière personne du monde. J'ai honte, dit la Reine, de ne lui avoir point écrit depuis longtems. Nous nous disputons, dit sa Majesté, à qui seroit religieuse. J'avois 15 ans et elle 30, lorsque l'on parla du mariage avec le Duc d'Yorc, et nous nous disions en secret l'une à l'autre, Ce sera vous que l'on choi-



sira ; mais le sort tomba sur moy et l'on crut que la jeunesse étoit un deffaut que l'age corrige, mais que les 30 années de ma tante seroient un mal qui augmenteroit toujours. La princesse de Modène se fit Carmelite et en garde la regle dans la dernière exactitude. Une de ses demoiselles s'étant fait Carmélite, le couvent n'a pas voulu que ce fût dans le même m<sup>re</sup> que la P. mais dans un autre. La Reine a encore conté que les Carmelites n'avoient eu nul égard à la qualité de cette p. pour luy épargner les épreuves ; que sachant entre autres l'extrême antipatie qu'elle avoit à la senteur du vin qui étoit telle que mangeant à table, si par hazard l'on en répandoit quelque goutte, elle se fachoit, les Carmélites luy avoient donné soin de la cave, et que dans cet employ si nouveau, ne sachant pas gouverner le vin, elle en avoit souvent laissé répandre en percant les muids, dont elle étoit sévèrement reprise.

Sur le sujet de son mariage, la Reine a dit plus d'une fois que les attachements du feu Roi son seigneur luy avoient été une peine intolérable, et qu'elle luy disoit une fois au sujet d'une personne. Donnez luy mon douaire, faites la Reine d'Angleterre, mais que je ne la voye jamais ; ce que la Reine disoit comme une grande faute. La Reine vouloit faire une retraite et se disposoit à cela avec ses dames pour au moins 3 jours avant la Présentation, mais le lundi 14 novembre elle se trouva enrhumée. Elle toussoit le matin à sa toilette, mais tout le jour elle n'y fit pas d'attention. Le soir en soupant, elle se trouva plus mal et toussoit assez violemment. La nuit il luy prit une très grosse fièvre, avec grand rume et mal de gorge et oppression. À 5 heures elle envoya M<sup>me</sup> Moltza quérir la S<sup>r</sup> qui gardoit les clefs, qui trouva que sa M. avoit une grande fièvre, mais elle l'assura que ce n'étoit pas une fluxion de poitrine. Cependant l'on alla dire à M<sup>me</sup> la D. de Perth d'écrire à St. Germain pour mander le médecin et le S<sup>r</sup> Baulieu. Ils ne vinrent que sur le 2 heures, ce qui causa tout ce jour de grandes inquiétudes. La Reine fut segnée à 4 heures. La Reine qui étoit frappée de la mort de la princesse croyoit mourir. On eut assez de peine de la rassurer. Sa fièvre dura assez forte 2



jours. 5 jours après le médecin et le Sr Baulieu crurent la devoir purger. Ou luy donna sa médecine de manne qui ne la purgea que tard, mais fort bien ; cela pourtant fit renouveler la toux. Le R<sup>d</sup> père Rouga entroit tous les jours, voioit la Reine après sa Messe. Sa M. dans sa maladie étoit fort triste, non seulement dans la pensée de la mort, mais plus encore se voyant malade sans avoir com̄e elle eu jusques alors les princes ses enfans près d'elle, et surtout elle se renouvela le souvenir de la princesse qui dans ses maladies la servoit come une garde. Le jour de la Présentation M<sup>sr</sup> le Cardinal dit la messe. Il reçut les voeux de la comunauté, fit une très belle exhortation que ma Sr Catherine A. a écrite et vit la Reine ensuite. L'apresdinée le père Gramin Jésuite, prêchant de l'amour de Dieu dit entre autres choses qu'il exigeoit trois sortes de sacrifices exprimés en ces 3 mots *tua*, *tuos*, *te*, c'est à dire les biens, les enfans et soy même. La Reine à qui on le récita, s'écria avec de grands soupirs, a qu'il en coute peu de sacrifier *tua* c'est à dire les biens en comparaison de *tuos* qui sont les enfans. Elle avoit aussi une fois remarquée que Job qui étoit demeuré debout en perdant ses biens, déchira ses vêtements et se prosterna aprenant la perte de ses enfans. La Reine avoit fait cas du papier que M<sup>r</sup> de St. Sulpice luy avoit donné sur Job. La Reine dit que le Roi son fils à qui elle avoit mandé combien elle étoit mortifiée de ne pouvoir faire la retraite, qu'elle avoit projetée, luy avoit répondu que la retraite étoit un moyen particulier de salut, mais que la croix en étoit le moyen le plus sur, le plus général et le plus universel, qu'ainsi sa maladie luy seroit plus utile qu'une retraite, que cependant il étoit fort en peine de sa santé, qu'il la conjuroit de se ménager et que ce seroit pour luy le comble des malheurs de la perdre. La Reine a continué d'être enrumée, c'est à dire de tousser les nuits. Elle vouloit faire ses dévotions à la fête de St. Francois Xavier, mais on l'en empêcha, et le 1<sup>er</sup> dimanche de l'Avent ; enfin voyant toutes ses dames fatiguées et ennuyées icy, et aprenant aussy qu'il y avoit beaucoup de plaintes à St. Germain, elle résolut d'y retourner le lundi 5 décembre. Cette nuit elle toussa

beaucoup et le matin elle étoit encore incertaine, mais voyant tout disposé elle prit enfin sa résolution de partir. On luy vint dire après sa messe que le Duc de Lauzun demandoit de luy parler. Dabord cela l'embarassa, mais enfin jugeant qu'il avoit quelque chose d'important à luy dire, elle ordonna que l'on le fit entrer, et il luy aprit que le Duc d'Hamilton nommé ambassadeur pour la France s'étant battu en duel avec le Mylord Hunery avoit été tué. Sa M. fut fort touchée de cette nouvelle parce qu'elle croyoit ce duc dans les intérêts du Roi son fils. Les dames de Perth et de Middleton pleuroient amèrement. Cependant la Reine ayant pris du pain dans du bouillon songea à partir. Une chaize l'attendoit dans la gallerie. Sortant pour y monter elle s'aprocha d'une de celles qui la servent icy, et luy présentant sa main luy dit, Je me console, dans l'espérance de me revoir, s'il plait à Dieu, bientôt icy. On la porta à la tribune où la communauté l'attendoit. Elle y fit ses prières, puis on la descendit dans la chaize jusques à son carosse où elle monta et arriva à St. Germain sur les 2 heures. La veille qui étoit le dimanche au soir 4<sup>h</sup>re elle avoit vû la communauté à la récréation, à qui elle marqua mille tendres bontez. Elle fit donner mille livres sur les 3 qu'elle a promis de donner à ce m<sup>re</sup>. Elle fit aux filles domestiques et autres les présents marquez par ma S<sup>r</sup> l'économe. Elle témoigna de la satisfaction de l'affection que l'on avoit témoignée pour recueillir les vertus de la p. d'Angleterre. Elle voulut savoir ce que l'impression coutoit, elle voulut même savoir ce que la lettre du feu Roi avoit couté à imprimer. Elle a envoyé le 28 décembre de St. Germain de quoi payer l'un et l'autre. Pendant que la Reine étoit icy elle a toujours dit beaucoup de bien de la p. de Dannemarc, et elle a dit que dans sa prospérité elle n'étoit par hureuse. Au sujet de Malboroug, comē l'on disoit devant sa Majesté que le Parlement d'Angleterre luy avoit permis de se retirer en Allemagne, l'on dit que c'étoit une peine bien légère pour un homme aussy coupable que luy, que l'on croyoit pouvoir prier comē le prophète qui dit parlant des méchants : *Imple faciem eorum ignominia*. Couvrez les, S<sup>gr</sup>, de confusion, et ils cher-

cheront votre nom. Jamais, dit la Reine, je n'ay fait ny ne feray cette prière. Au sujet de la trahison faite au Comte d'Oxford, après que la Reine l'ut contée, elle dit, parlant d'autre chose qu'on luy avoit aporté de chez un inconnu du jus de réglisse blanc, on s'etonna qu'elle en prit d'un inconnu, et qui songeroit, dit la Reine, à m'empoisonner.

---

[221.] *Suite des Mémoires.* 1713.

Le 5 Mai 1713 la Reine d'Angleterre arriva sur les 8 heures du soir. Il avoit toujours fait froid excepté deux jours. La Reine voyant le tems un peu adoucy dit absolument qu'elle vouloit venir. Elle entra et marqua en entrant une joie sensible de se trouver à Chaillot. Elle demanda à N<sup>re</sup> Mère de ses nouvelles et de celles de toutes les s<sup>rs</sup> en particulier qu'elle put remarquer. Lorsque l'on préparoit le couvert elle vint elle même dans son antichambre parler à ma Sr J. M<sup>g</sup>te et à ma soeur Claire Antoinette. Le lendemain samedi, il faisoit assez froid. La Reine dit qu'elle étoit bien aise d'être venue, parce que sans cela on ne l'ut jamais laissé partir de St. Germain, que l'on luy avoit prédit qu'elle se feroit malade et qu'elle s'enrumeroit en y venant, et comē on luy marqua que l'on craignoit beaucoup que cela n'arriva, en effet, elle dit et a répété plusieurs fois qu'elle ne s'ettoneroit point d'être malade ayant été plus de six mois en parfaite santé. Qu'il étoit vray qu'elle ne s'étoit sentie d'aucune incommodité à St. Germain, et que cela étoit éttonant à une personne infirme comē elle est. La Reine comunia le dimanche apres la messe de comnoté. L'aprèsdinée elle entendit le sermon et le salut dans l'oratoire de M<sup>e</sup> la princesse qui la vint voir, mais qui avoit déffendu que l'on avertit la Reine afin quelle ne quitta point ses prières. La Reine a dit que le 3 mai elle avoit été au mont Valérien pour se disposer au voyage de Chaillot. Le tems étoit beau, mais un vent froid regnoit, nonobstant lequel sa M. se promena dans le jardin. Elle vit les hermites qui vivent à peu près comē les anciens solitaires. Ils ne



sont point prêtres et ils font des bas pour vivre. Ils font huit heures de prières et ont huit heures pour leur repos et huit pour leur nourriture et leur travail. Le reclus ne voit personne que le supérieur. La R. dit qu'il y a divers tombeaux et épitaphes dans l'église et entre autres celui d'une fille qui à vécu ainsi recluse. La Reine recut le lundi des lettres de Lorraine où le Roi son fils étoit parti de Bar, lieu ordinaire de sa résidence, pour Lunéville où le Duc et la Duchesse de Lorraine l'attendoient. Le vendredi la Reine recut des lettres de Lorraine qui lui apprenoient que le Roi étoit arrivé à Lunéville en bonne santé. La Reine voulut bien à la récréation du soir lire la lettre que M<sup>r</sup> Bous contrôleur de la maison du Roi d'Angleterre écrivoit à M<sup>e</sup> la comtesse de Middleton. Il lui mandoit que le Roi étant parti de Bar pour se rendre à Lunéville qui est à 20 lieues de Bar, que . . . tous les bois qui sont fort épais étoient remplis de l'infanterie de M<sup>r</sup> le Duc de Lorraine qui l'avoit ainsi ordonné pour la sûreté du Roi, à cause que la paix avec l'Empereur n'étant point signée, il auroit craint qu'il n'y eut pas de sûreté pour la personne du Roi, qu'il avoit voulu luy même le venir quérir, mais que le Roi l'avoit conjuré de n'en rien faire; que le Roi passant à Toul, toute la garnison Francoise avoit tiré et s'étoit mise sous les armes, que l'évêque luy avoit préparé chez luy un diné magnifique, mais que le Roi n'y avoit point voulu aller et lui en avoit fait faire des excuses, disant que la garnison étant francoise il ne convenoit pas que dans les conjonctures présentes on luy fit ces honneurs, qu'il avoit diné à une lieue de Toul, que cela n'avoit pas empêché que la garnison ne se fut mise sous les armes et n'eut tiré tout le canon. Le S<sup>t</sup> Bous ajoutoit que le Roi avoit beau se vouloir cacher, que partout on le reconnoissoit, que le Duc de Lorraine étoit allé audevant du Roi avec le p. François son frère et son 1<sup>er</sup> ministre, que le Roi avoit été parfaitement bien reçu de M<sup>me</sup> de Lorraine qui avoit pleuré de tendresse en l'embrassant, que Lunéville étoit fort beau et bien situé, qu'il y avoit des appartements aussi beaux qu'à Versailles, que le jour il y avoit eu une grande chasse où le Roi avoit

été avec la Duchesse de Lorraine, qu'il avoit donné à la D. sa tabatiere d'or, et reçu celle de lapis de la Duchesse, que le soir il y avoit eu des danses à la facon du païs, que la Duchesse de Lorraine ne voulant plus danser, les vieilles dames de sa cour ne l'osoient faire quoiqu'elles en eussent fort envie ; ce que le Roi ayant aperçu avoit pris la Duchesse et avoit dansé avec elle, ce qui avoit donné courage aux vielles de danser ; il leur avoit fait grand plaisir. La Reine voulut bien lire la lettre que la D. de Lorraine luy écrivoit, qu'elle avoit reçue par Madame. La D. marque à la R. la joie qu'elle avoit de voir chez elle le Roi son fils qui lui paroît un prince accompli en toutes manières. Le S<sup>r</sup> Bous marquoit dans sa lettre que M<sup>e</sup> de Lorraine avoit voulu ellemême faire le lict du Roi. La Reine dit qu'elle ne pouvoit trouver des termes pour remercier M<sup>r</sup> et M<sup>e</sup> de Lorraine, que c'étoit des ames que Dieu leur avoit suscitez au besoin lorsqu'ils ne pouvoient plus attendre d'autres secours, qu'elle avoit prié Madame de les remercier parce qu'elle même ne le pouvoit faire à son gré. Elle ajouta que M<sup>e</sup> de Lorraine étoit fort changée par le grand nombre d'enfans qu'elle avoit eus, mais plutôt par la douleur qu'elle avoit eue de les perdre ; Car, ajouta la Reine, il n'est rien de plus affligeant que de perdre ses enfans. Sa M. a dit cela plusieurs fois, et il paroît que c'est par un effort de vertu quelle ne parle point de la princesse sa fille. Le lendemain mardi le Roi luy envoya une lettre de la M. de Rossières dans son paquet. Cette lettre marquoit à la Reine le charme où la cour de Lorraine est du Roi son fils. Elle ajoutoit que la dévotion du sacré coeur de Jésus est établie à Paris et se célèbre à St. Chaumont, et que le Cardinal y a consenti. La R. dit qu'elle avoit oublié de luy demander ce qui en étoit, que pour elle le père Rouga luy avoit conseillé de s'en désister jusques à ce que Rome l'approuvât, ce qu'elle avoit fait ; que le père Rouga à qui elle avoit donné à examiner le livre de la dévotion au sacré coeur de Jésus ne l'avoit pas beaucoup approuvé, disant qu'il y avoit beaucoup d'autres dévotions bien aprouvées, que l'on s'y devoit tenir. Le premier jour que la Reine fit icy ses dévotions qui fut le



16. 24. v.  
19

dimanche suivant son arrivée, l'on luy dit le soir en la quittant que l'on suplioit le S<sup>r</sup> de luy faire sentir ses consolations, afin qu'elle put dire come le prophète, *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tue lactificaverunt animam.* C'est, dit sa M., ce que je ne sens point, le S<sup>r</sup> ne me fait point sentir ces douceurs. Elle dit qu'elle ajoutoit à la prière que le p. Rouga luy avoit donnée *Fiat in me Domine*, ces paroles *Circa filium meum tuam sanctissimam, rectissimam voluntas tua.* La Reine dit que depuis le départ du Roi son fils, elle n'avoit plus à qui ouvrir son coeur, que cette privation étoit dure, mais qu'en perdant les personnes à qui l'on pouvoit ouvrir son coeur, l'on perdoit bien des occasions de déplaire à Dieu, et que lorsque l'on pouvoit passer quelques jours sans parler des sujets de plaintes que l'on avoit, on sentoit passer son émotion. L'on dit devant la Reine que l'on s'étonnoit que le Duc de Baviere hors de ses états s'amusoit à faire des bals. La Reine dit, Il a sujet de se réjouir, il rentre dans ses états et on luy donne la Sardaigne en propre avec le titre de Roi. Ainsi tous retrouvent leurs biens à la paix, il n'y a que nous. Mais mon Dieu, dit elle élevant ses yeux au ciel, vous le voulez ainsi, et il faut vouloir tout ce que vous voulez, et il est juste. Elle dit en particulier que depuis un an que l'on luy avoit fait espérer de toucher son douaire elle n'en avoit eu nulle nouvelle, que lorsque le Roi son fils étoit sorti de Chalons, il avoit eu de la peine à sortir parce qu'il n'avoit point d'argent, que leur séparation luy coutoit le double, que dans cette extrémité ne sachant que faire il luy étoit venu deux billets de 16000<sup>f</sup> de son bien qu'elle croyoit perdu et que le Cardinal Gualteri avoit fait tenir; en quoi elle avoit admiré la providence, que le Roi, son fils, étoit d'une modération admirable et ne demandoit qu'à l'extrémité, que cependant depuis sa séparation il avoit fallu trouver 80000<sup>f</sup> pour luy faire tenir, que le Roi étoit affectionné à payer ses dettes, et que pour elle c'étoit à quoi uniquement elle pensoit, qu'elle avoit laissé quelques vieilles dettes en Angleterre, qu'elle vouloit tâcher d'aquitter; qu'au reste rien ne luy étoit plus sensible que de



ne pouvoir faire du bien aux malheureux, que c'étoit ce qu'elle trouvoit de plus pénible en l'état où le ciel l'avoit réduite, qu'il y avoit à la vérité un grand nombre de gens qui auroient été malheureux et pauvres dans les royaumes d'Angleterre et qu'ainsi ils n'avoient garde d'y vouloir retourner, que cela l'accabloit et que cependant on ne pouvoit leur refuser l'aumône, qu'il n'y avoit que Mr Dicussion qui sut ce qu'elle donnoit à ce m<sup>re</sup>, qu'elle étoit étonnée de sa fidélité et du bon ordre qu'il avoit mis dans sa maison, qui avant ce tems étoit com̄e un cahos ; que Dieu avoit tellement béni ses soins qu'elle ne pouvoit elle même concevoir où elle pouvoit trouver pour les besoins de tant de personnes, que depuis la cherté ses aumônes étoient augmentées de 8000<sup>f</sup>, que pendant son abondance en Angleterre elle n'avoit jamais fait la moitié des aumônes qu'elle donnoit dans ses disgraces. La Reine a eu bien de la peine à retrancher de ses aumônes, mais ayant crû qu'elle se devoit borner à ses propres sujets, elle avoit retranché les filles quêtesuses, et qu'elle ne donnoit qu'aux Tourières ou Hyrondelles d'Annessy à qui elle a toujours continué de donner 60<sup>f</sup> en leur ordonnant de prier au tombeau de St. François de Sales pour elle et pour le Roi son fils. Une femme qui se disoit une pauvre Delle ayant présenté à sa M. une requête où l'on voyoit une signature contrefaite de M<sup>e</sup> de Lauzun, la Reine dit d'abord, Je n'aurai point de mérite à faire d'aumône en cette considération, mais une personne l'ayant assurée que c'étoit une tromperie, l'on conjura la Reine de ne rien donner afin de ne pas autoriser des supercheries ! La Reine s'étant trouvée icy dans le tems de la canonization des Sts. Pie, Felix etc., le gardien des Capucins de Paris luy apporta une vie de St. Felix de Cantolice, et luy dit en même tems que le Pape avait fait luy même la cérémonie de la canonization de ce pauvre frère convers avec plus d'appareil et de solennité que celle de St. Pie son prédécesseur. La Reine dit que l'on travailloit à la canonization du cardinal Bellarmin, que le père Rouga l'avait priée et le Roi son fils d'en écrire à Rome, et qu'elle avoit pour ce sujet lû sa vie qu'elle avoit trouvée fort belle, et

entre autres ce qu'il avoit écrit au Roi Jacques 1<sup>er</sup> d'Angleterre, et sa lettre à Blakevelle archidiacre d'Angleterre qui s'étoit relaché après avoir longtemps soutenu que l'on ne devoit pas faire le serment de reconoitre le Roi pour chef de l'église Anglicane. Au sujet de ces canonizations l'on dit devant la Reine que l'on ne travailloit pas à celle du Cardinal de Berulle parce que ceux qui eussent dû la poursuivre disoient que c'étoit une simonie. Je savois bien, dit la Reine, que des séculiers . . . cela, et je ne l'aurois pas cru des autres. Là dessus elle raconta que le Roi son fils étant à Châlons, un seigneur de sa cour avoit tenu le même discours devant luy, et que le Roi indigné s'étant levé brusquement luy avoit dit, Monsieur, quand vous serez pape vous reformerez tous ces abus ; que le Roi luy même en luy écrivant cela luy avoit dit qu'il avoit senti sa catholicité émue à ce discours ; qu'au reste elle avoit dans ses malheurs cette consolation que le Roi observoit fidèlement ce qu'elle luy avoit recommandé, ne laissant tenir en sa présence nul mauvais discours ni de la religion ni des mœurs, que cependant sa M. ne vouloit pas que l'on parlat de cecy. Le 15 mai l'abbé Gautier revint icy. La R. a dit que le Cardinal de Polignac avoit reçu son chapeau de la couronne d'Angleterre à qui le Pape enfin en avoit donné un. Le 17 la Reine dit le soir que le Roi son fils avoit envoyé ses protestations à Utrecht à tous les plénipotentiers qui ont reconnu la succession de Hanovre ; qu'elle étoit en 3 langues, Latine, Francoise et Angloise ; que l'adresse d'Edimbourg à la Reine où l'Ecosse proteste de sa fidélité à la maison de Stuart étoit rendue publique par toute l'Angleterre, que l'on y avoit répondu par des libelles atroces adressez aux plénipotentiaires, où l'on se plaignoit de ce qu'ils souffroient si prez d'eux à Bar le duc un imposteur tel que le prétendant. La Reine dit cela avec beaucoup de modération et sans nulle aigreur. On luy dit, Madame, Jésus Christ a bien voulu estre appelé de ce nom à la consolation de ses serviteurs quand le monde les appelle ainsi et plaise au ciel que come les efforts des ennemis de Jésus Christ ne l'empêcherent point de résuciter, ceux des ennemis du Roi ne servent qu'à le faire re-

tourner plus glorieusement dans ses états. Il en sera, dit la Reine, ce qu'il plaira au Seigneur, sa volonté soit accomplie. L'Ecosse et l'Irlande sont bien intentionnées, mais il leur faudroit un chef. La R. conta que l'abbé Gautier avoit été 3<sup>me</sup> vicaire à la paroisse de St. Germain d'où ayant demandé son congé pour 4 mois à Mr le Prieur, il étoit allé en Normandie, que les 4 mois étant passez de 15 jours, Mr le Prieur qui ne luy avoit donné son congé que pour 4 mois en avoit pris un autre, et que l'abbé Gautier fort fâché de cela, se voyant sans emploi, s'étoit avisé de passer en Angleterre où Dieu s'étoit servi de luy pour négocier la paix et qu'il avoit 30000<sup>f</sup> de rente que luy donnoient le Roi de France et d'Espagne.

Le Roi d'Angleterre manda à la Reine qu'il y avoit eu une grande fête à Lunéville pour la solennité de St. Felix de Cantolice, que le Duc de Lorraine avoit avec ses gardes et toute sa cour suivi la procession du St. Sacrement depuis l'église des Jacobins des N. jusques aux Capucins; que la D. avoit vû la procession sur un balcon et qu'il y étoit avec elle, qu'ils avoient été ensuite ensemble au salut aux Capucins. La Reine ayant entendu la lecture de la Vie abrégée que le père Philbert de Paris, gardien des Capucins, luy avoit présentée n'en put goûter le style le trouvant trop figuré.

Elle dit un soir avant l'Ascension que le Roi son fils avoit exigé d'elle qu'elle se laissât pindre, que c'étoit une priere qu'il luy avoit faite à St. Germain avant que de la quitter, qu'elle le luy avoit accordé sans y avoir fait réflexion, que depuis elle s'en étoit repentie; que cependant le Roi l'ayant conjurée instamment de luy accorder ce plaisir, elle étoit convenue que se seroit à Chaillot, que le même peintre qui avoit fait le portrait du Roi et se nommoit Gobert viendrait icy. Là dessus elle dit ce que le Père Rouga luy avoit conté du cardinal Bellarmin qui refusa son portrait à ses amis, disant que le vieil homme étoit trop difforme pour le pindre et que le nouveau n'étoit pas encore formé. Le 1<sup>er</sup> jour des Rogations le matin avant que de se lever la Reine dit que le Père Rouga luy avoit deffendu de penser d'aller à la procession, qu'aparemment c'étoit n<sup>re</sup> Mère qui luy



avoit parlé pour l'obliger à luy faire cette deffense et que jamais le P. R. ne luy avoit parlé de la façon dont il luy avoit parlé à cette occasion, ayant pris un ton d'autorité et ayant ajouté qu'il ne suffisoit pas de désirer de vivre dans un couvent de religieuses, qu'il falloit les imiter dans les vertus religieuses et surtout l'obéissance ; et qu'il luy avoit cité les paroles de St. Jérôme *Non laudandum est virisse Jerusalem, sed bene virisse*. L'on répondit à sa Majesté que ses exemples étoient pour nous un sujet d'édification et de confusion, en pensant que sans y être obligée, elle faisoit toutes les pratiques religieuses. À ces paroles la Reine se facha et dit que l'on luy faisoit une peine extrême de la louer. En toutes occasions elle impose silence avec beaucoup de froid. Le 2<sup>me</sup> jour des Rogations, Madame vint voir icy la Reine. Elle luy dit en l'embrassant avec une extrême tendresse que M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> de Lorraine étoient charmez du Roi son fils et qu'ils étoient ravis de l'avoir chez eux. La Reine la remercia et la conjura de remercier pour elle et pour le Roi M<sup>r</sup> et M<sup>e</sup> de Lorraine, n'ayant point à ce qu'elle disoit, de termes pour le faire. Le Roi a demeuré à Luneville jusques au 20 mai qu'il en est parti pour revenir à Bar. Il alla auparavant à Comerci voir M<sup>r</sup> de Vaudemont. La veille de son départ la dame d'honneur de M<sup>e</sup> de Lorraine qui la suivoit à la messe tomba en apoplexie en présence de toute la cour, ce qui leur a fait faire bien des réflexions. Le jour de l'Ascension n<sup>re</sup> Mère à la récréation du soir parla du *Te Deum* que l'on devoit ce jour là chanter pour la paix. La Reine dit que l'on luy avoit aporté l'imprimé qui étoit fort gros, que n'ayant pas le tems de le lire, elle avoit dit à M<sup>e</sup> Middleton de le regarder, mais que l'ayant ouvert elle avoit trouvé ce qui les regardoit, qu'elle n'en avoit pas cherché davantage. Come l'on se douta de ce que c'étoit, on ne luy en parla plus. Le soir du 28 mai à sa récréation elle demanda aux S<sup>rs</sup> qui la servent si elles avoient vû ce papier qui est sur sa cheminée. On luy dit que non et que l'on n'avoit pas le courage de le regarder. Oh ! bien, dit la Reine, je l'aurai pour vous, et en même tems elle se leva de son lit de repos, prit ses lunettes et

lut elle même, començant par les titres du Roi et de la Reine de la Grande Bretagne, apres quoi elle vint au 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> article qui porte que pour affermir à jamais la paix et le repos de l'Europe et de l'Angleterre, le Roi reconnoit pour luy et ses successeurs la ligne protestante d'Hanover suivant les actes du Parlement, et qu'il promet que celui qui a pris le titre de Roi de la Grande Bretagne ne demeurera point en France, qu'il ne luy donnera nul secours ni par mer ni par terre. À ces paroles, *celuy qui*, la Reine fit un soupir et dit, Le Roi de France sait la vérité, et si c'est injustement que mon fils se dit Roi. Mais je suis sure que le Roi est plus fâché de cecy que nous. Celles qui étoient présentes demeurèrent immobiles, la surprise et la douleur ne permettant pas de parler. La Reine, reprenant la parole dit, La dure nécessité n'a point de loi ; le Roi de France ne peut faire autrement et jamais les Anglois n'auroient fait la paix qu'à cette condition. Le S<sup>r</sup> aura soin de nous, nous luy avons remis notre sort. Sur le même sujet elle dit que le Roi son fils luy avoit mandé qu'il espéroit en Dieu, qu'il ne l'abandonneroit pas quand toutes les puissances l'abandonnoient. Le lendemain du soir que la Reine eut lû cet écrit, comē elle se chofoit avant le diné, une des soeurs qui la servent s'aprocha et luy dit : Madame, j'admire la grace que Dieu fait à votre Majesté d'être tranquille, j'ai été si saisie de ce que j'ai hier entendu que je n'ai pû dormir, comē est-il possible que vous ne le soyez pas ? Je vous assure, reprit gravement la Reine, que je ne le suis point. J'ay tout abandonné à Dieu ; il sait mieux que nous ce qu'il nous faut. La Reine mangea ensuite à son ordinaire sans donner nul signe d'émotion. Le lundi les dames vinrent relever le service, et racontèrent à la Reine que les réjouissances étoient extrêmes en Angleterre pour la paix. Le mardi 30 mai, le S<sup>r</sup> Oude médecin du Roi d'Angleterre qui étoit venu à St. Germain voir sa femme, vint icy voir la Reine. Il luy dit que l'air luy étoit mauvais à cause que la maison est située à my cote de la montagne, et quelle ne devoit point faire de jour maigre parce qu'une petite croute que la Reine a de tems au sein du côté, où elle a



eraint un cancer, a paru depuis environ 3 mois. Cependant elle ne fait point de douleur à la Reine. Le Sr Beaulieu que la Reine attendoit et qui est son chirurgien de confiance étant malade de la gontte et ne . . . venir avoit chargé le Sr Oude de dire tout cela. La Reine conta à la récréation de la comnoté ce qu'il luy avoit dit, ajoutant, Je ne prendrai plus sur ce pied ni café ni chocolat ni sel, puisque cela ne m'est pas moins contraire que les jours maigres. On luy répondit que le peu qu'elle prenoit de ces choses ne luy pouvoit nuire. C'est une satisfaction, dit la Reine, il faut s'en passer ; elle n'en prend qu'une fois la semaine. Le soir à sa récréation particulière on luy dit que l'on ne pouvoit souffrir que le médecin voulut dire que l'air de la maison étoit mauvais, que l'on l'avoit choisie exprès dans cette situation pour la feue Reine notre fondatrice, qui étoit alors fort infirme, et que lontems auparavant la Reine Catherine de Medicis maitresse de tous les lieux de plaisance du Royaume avoit choisi icy son séjour pour y bâtir un chateau. La Reine répondit, Cela ne vous doit pas surprendre ; Oude parloit suivant la passion des autres, et le Roi mon seigneur qui avoit l'esprit fort juste disoit que lorsqu'un homme sage changeoit d'opinion sans cause apparente, il falloit se méfier de quelque secret intérêt. Le mercredi au soir la Reine comença sa retraite. On ne dit mot pendant son souper, on y lut le 1<sup>er</sup> chapitre du 3<sup>me</sup> livre de l'imitation. Le jeudi la Reine entendit 3 messes et fit une heure d'oraison le matin et demi heure l'après midi et sans compter ses lectures. Elle avoit peine de se reposer après son diné. N<sup>re</sup> Mère l'en supplia, elle s'y rendit, mais non pas à parler à sa toilette ny à son té qu'elle a pris en silence, et dit le soir que cela luy étoit un repos, qu'il falloit qu'elle étudia ce qu'elle devait dire et qu'elle étoit bien aise d'être hors de cet embarras par le silence. Elle étoit charmée des derniers chapitres du 2<sup>me</sup> livre de l'Amour de Dieu qu'elle avoit lus ce jour la. Outre le rosaire, l'office de la Vierge, les litanies et autres prières avant la Pentecôte, la Reine disoit 7 fois le *Veni sancte spiritus* et *Emitte caelitus*.

Le jour de la Pentecôte elle termina sa retraite dont elle dit se



fort bien porter. Elle ordonna qu'à ses repas l'on fit la lecture d'un chapitre des Actes des Apotres, le matin. Cependant la duchesse de Bervich s'étant trouvée icy un jour de l'octave de la Pentecôte, la Reine fit obmettre cette lecture, que l'on fit le soir à son soupé. Elle dit à n<sup>re</sup> Mère à sa récréation qu'elle avoit hésité sur cette complaisance. N<sup>re</sup> très h. Mère en congratula sa Majesté. Le Roi manda à la Reine qu'il retourneroit à Bar qu'il appelle son Todis, pour les fêtes de la Pentecôte. Il luy manda l'ordinaire d'après, que, quoique les afflictions ne fussent pas au nombre des dons du St. Esprit, il luy en avoit cependant fait part, mais que la patience étant un de ses fruits, il espéroit que le S<sup>sr</sup> luy donneroit, et sur le sujet de M<sup>e</sup> de Vaudemont il mandoit à la Reine que c'étoit la plus aimable sainte qu'il eut jamais connue, mais dévote à l'ancienne mode, et qu'un jour de la dévotion de l'ancienne façon l'édifioit plus que cent ans de la nouvelle. La Reine dit ceci à sa petite récréation, et se reprocha de ne l'avoir pas dit à la communauté. 3 jours avant la Pentecôte une pauvre dame Irlandoise, nommée M<sup>e</sup> Macarty, vint icy disant qu'elle y vouloit mourir à moins que l'on ne la fit parler à la Reine et qu'elle ne luy donna une bonne pension. On essaya doucement de la renvoyer, mais son esprit étant aliéné l'on en pût venir à bout. Comme l'on vouloit éviter d'en parler à la Reine, on écrivit à Mr Dycusson pour savoir ce que l'on devoit faire. Il fit réponse que l'on en pouvoit parler à la Reine, qui aprit elle-même ce qui se passoit et qui dit dabort que ses valets de pied avoient eu tort de la souffrir, et que si l'on recevoit telles personnes l'on en seroit accablé, que Mr Dycusson avoit ordre à St. Germain de les secourir. Après cela la Reine eut du scrupule d'avoir parlé avec quelque émotion, et hésita si elle devoit voir cette femme et luy faire l'aumône de sa main. Mais ses dames luy ayant remontré que cela donneroit la hardiesse à toutes ses personnes de la venir tourmenter, elle en parla au Père Rouga qui fut de même avis. Comme l'on ne savoit que faire de cette pauvre femme et qu'elle ne vouloit point branler de son lict dans l'hotellerie, Mr de St. Sulpice étant venu,

on luy raconta ce qui se passoit, et il promit à la Reine de la faire recevoir dans une connoté de sa paroisse qui reçoit et garde de telles personnes. La Reine donna ordre de l'y conduire et l'on loua un carosse. M<sup>r</sup> Caron chef de la brigade des archers l'y conduisit avec un homme de St. Germain. La R<sup>e</sup> ordonna que l'on donna 20<sup>l</sup> à M<sup>r</sup> Caron. Le mercredi des 4 tems de la Pentecôte, le S<sup>r</sup> Baulien vint icy fort incomodé d'un grand rumatisme. Il vit le sein de la Reine où il ne trouva rien à craindre, mais il luy dit qu'elle ne devoit pas faire de jours maigres, ce qui facha beaucoup sa Majesté. Elle en parut émue en prenant son té, et dit qu'elle ne concevoit pas cela que l'on luy put dire que son sein n'avoit rien à craindre et que l'on l'empêchat de jeuner et faire maigre, comme elle avoit fait sans incomodité 3 fois dans le carême. Ce jour M<sup>r</sup> le Cardinal vint voir la Reine qui le consulta sur ce sujet. Il luy dit qu'elle devoit se soumettre à l'avis des médecins. Le Nonce vint aussi; la Reine sortit tard du parloir et fort échauffée et fatiguée. Comme elle devoit le lendemain faire ses dévotions ainsi qu'elle les fait à présent deux fois la semaine, elle se trouva si fatiguée qu'elle remit sa confession au lendemain et retourna à son appartement lire un gros paquet de lettres. On alla luy représenter qu'elle eut dû prendre un peu l'air, avant son soupé. La Reine y condescendit, descendant de son appartement pour faire sa station aux anges, et de là elle se promena un tour ou deux sur la terrasse, avouant que cela luy avoit donné le moyen de respirer. Elle dit qu'elle avoit eu du chagrin d'être obligée de se déranger, ajoutant que c'étoit son défaut de se facher pour des bagatelles de rien qui la dérangeoit de ses projets. On luy dit qu'elle sentenoit de si grandes afflictions avec un tel courage que l'on ne l'auroit pas crue sensible aux foiblesses humaines, si elle n'en eut senti les attaques en ces légères occasions. C'est la misère humaine, reprit sa M<sup>e</sup>, et les plus grands hommes portent souvent les plus terribles coups avec un courage intrépide et sont ébranlez dans les moindres occasions. Le Roi mon s<sup>r</sup>, ajouta-t-elle, avoit cela d'admirable qu'il étoit toujours égal, et que les grands ni

les petits évènements ne le portoient jamais à l'impatience. Sur le sujet de faire ses dévotions la Reine dit qu'étant en Angleterre elle y entendoit la messe dans sa chapelle publique, que devant elle alloit à confesse et entendoit une autre messe, et que pour cela elle étoit obligée de se lever bien avant six heures, et qu'il étoit toujours pres d'une heure quand elle revenoit de ses dévotions. Le vendredi dans l'Octave de la Pentecôte, Mr Dycusson vint icy et l'abbé Ronchy parler à la Reine. Il luy dit que plusieurs à St. Germain se mouroient de faim parceque depuis 2 mois ils n'avoient rien touché des pensions du Roi. La Reine en parut fort triste à son diné et à sa récréation ; elle ordonna pourtant à n<sup>re</sup> Mère de mander à la Sr M. Eléonore Macarty à St. Antoine qu'elle payeroit la pension de sa nièce la Delle Baret et qu'elle la fit placer à Paris. La Reine dit qu'elle s'étoit réveillée en songeant que l'on luy jettoit des poignées de croix dans le coeur. On luy répondit qu'il n'étoit pas étonnant qu'ayant l'esprit tout rempli des justes idées de ces peines, elle y rêva la nuit. L'apresdinée le duc et la duchesse de Beauvilliers vinrent voir sa M. Le duc et la duchesse de Bervick étoient aussi revenus apres avoir rendu leur visite. La Reine dit qu'elle les avoit trouvez qui conféroient ensemble et faisoient des plans pour embellir son appartement. La Reine rit de leurs projets et dit que lorsque son douaire luy seroit payé exactement, elle verroit ce qu'elle auroit à faire, et tout le résultat de la conférence se réduisit à faire mettre icy le lict de damas au lieu du lict de velours qui étouffe dans sa petite chambre. Depuis près d'un mois la Reine attend pour donner ses ordres et avoir une table à pupitre étant fort incomodée d'écrire sur une écritoire platte de la Chine. On luy dit, Madame, votre Majesté n'est pas du gout des autres princesses. Depuis que vous êtes incomodée de votre écritoire, elles en auroient fait faire douze. Elles ont de quoi, dit la Reine, pour moi je ne l'ai pas, et le peu que j'ai est aux pauvres. La Reine aprit icy que Mr le Cardinal de Rohan étoit nommé grand aumonier de France, et que le Cardinal Guonalteri arriveroit incessamment. La Reine dit



qu'elle étoit bien aise que cette place fut donnée afin que l'on ne le soupçonnât pas d'y aspirer, qu'elle seroit ravie de le voir et de luy ouvrir son cœur parce que c'étoit un véritable ami. La Reine voulut faire maigre et jeuner la veille de la Trinité qui étoit le samedi des 4 tems. Ce jour elle ne se portoit pas fort bien. M<sup>e</sup> de Maintenon vint qui la trouva fort abbatue. Elle ne s'étoit point habillée, ce qui ne luy arrive quasi jamais ; elle s'entretint avec M<sup>r</sup> de M. dans sa petite chambre. L'on ôta les matelas et le ciel de plumes de sa M. afin que M<sup>r</sup> de M. et elle pussent être à l'abry des rideaux. Le lundi suivant la Reine prit médecine et s'en trouva fort bien purgée. Comme l'on dit au père Rouga que sa M. s'épuisait à force de prières, il luy a défendu d'entendre plus de deux messes excepté les jours de communion ; ce que sa M. fait si régulièrement que lorsqu'elle en voit une 3<sup>me</sup> prête à comencer, elle envoie demander au père la permission de l'entendre et ma s. M<sup>te</sup> Henriette y étant allée une fois, il luy dit d'abord qu'ouy, comme elle s'en retournoit, elle se ravisa de retourner et de luy dire qu'elle admiroit l'obéissance de la Reine, qu'elle étoit bien sainte et nous donnoit de grands exemples : Qu'elle le fasse donques, dit le bon père. Le mercredi veille du St. Sacrement M<sup>e</sup> de M. manda à la Reine que le mariage de M<sup>lle</sup> de Bourbon avec M<sup>r</sup> le p. de Conty venoit d'être conclu à Versailles, aussi bien que celui de M<sup>r</sup> le duc avec M<sup>lle</sup> de Conty. La Reine qui lut cette nouvelle à sa récréation dit qu'elle en avoit beaucoup de joie à cause de la paix que cela mettroit dans la famille de M<sup>e</sup> la princesse, marquant seulement être surprise de ce qu'ils ne luy en avoient pas envoyé faire part. A 3 heures environ l'on vint dire que M<sup>e</sup> la p. étoit icy avec M<sup>e</sup> la Duchesse, les princesses ses 3 filles, M<sup>r</sup> le Duc et M<sup>r</sup> le prince de Conty. La Reine fit ôter, selon la coutume, les fauteuils de sa chambre, et ils luy rendirent leur visite. Comme c'est la coutume lorsque ces princesses et M<sup>e</sup> la P. de Conty viennent, d'ôter les fauteuils, on dit un jour à la Reine. Voilà une grande cérémonie ; ne sait on pas le rang de votre M. ? Que veulent dire ces façons ? Ils veulent dire, répondit tranquillement la Reine, que je suis une pauvre Reine

hors de mes états. Sur le même sujet, elle avoit dit une autre fois que lorsqu'elle arriva en France, elle fit demander au Roi comment il souhaittoit qu'ils en usassent le Roi son seigneur et elle, qu'étant réfugié dans ses états il étoit juste qu'ils ne fissent que ce qui lui seroit agréable ; que le Roi leur avoit envoyé Mr de Croissy pour régler avec eux le cérémonial ; que les duchesses de France avoient mieux aimé s'asseoir devant la Reine et qu'elle ne les baisât point, qu'elles avoient raison, que l'un étoit plus utile et comode que l'autre et que depuis elle s'étoit toujours tenue à ceste regle et aux coutumes de France.

Le jour du St. Sacrement la Reine communia, et vit la procession de la paroisse dans sa tribune. Le soir de la veille de cette fête arriva icy la mère Julienne Rosalie le Roi, S<sup>pre</sup> déposée du 1<sup>er</sup> m<sup>re</sup> de Rouen, qui s'en alloit à Rennes au m<sup>re</sup> du Coulombier pour y être sup<sup>re</sup>. Elle vint à la récréation de la Reine qui fut tres contente et édifiée de sa conversation. Elle avoua à sa M. à qui Myladi Strycland avoit parlé de l'affaire de nos S<sup>rs</sup> du 2<sup>me</sup> m<sup>re</sup> de Rouen avec une tourriere qu'elles ont mises dehors, que pour elle, elle auroit mieux aimé faire un pont d'or à cette fille que d'avoir ce proces, que cette pauvre créature étoit un esprit malin et bizarre qui ne vouloit pas faire les fonctions de tourriere, et qui ne cherchoit qu'à chagriner nos S<sup>rs</sup>, qu'au reste elle étoit soutenue par des gens d'un parti qui ne se nomme point et qui haissent nos S<sup>rs</sup> à cause de l'éloignement extrême qu'elles ont de toute nouveauté, que dans les deux m<sup>res</sup> de Rouen on ne savoit ce que c'étoit et qu'au reste, dans le 1<sup>er</sup> de Rouen, l'ardeur y étoit telle pour la Ste. communion que la matière de ces chapitres étoit souvent de la réprimer ; qu'au reste par la grace de Dieu elle avoit laissé cette maison sans dette quoi qu'elle eut baty et que l'union qui y regnoit étoit le fruit de la direction des Pères Jésuites qui la gouvernent, et les personnes qui se trouvèrent présentes, applaudirent fort à cette pensée. Elle ajouta qu'elle avoit laissé dans le m<sup>re</sup> d'Angers qu'elle avoit gouverné, de pareils sentiments ; qu'elle y avoit vu des âmes très saintes et



entr'autres une jeune fille qui s'étant faite R<sup>se</sup> à 18 ans, depuis son entrée en religion les confesseurs ne luy avoient pû trouver matière d'absolution, qu'elle s'estimoit cependant la plus grande pecheresse du monde, et que la Mere elle-même ayant voulu l'examiner, elle avoit trouvé que ces grandes fautes n'étoient que des pénitences rigoureuses qu'elle pratiquoit dans le monde à l'inseu de ses parents, que pendant 5 ans, elle avoit toujours vu cette jeune fille s'avancer, que cependant elle ne faisoit rien d'extraordinaire ny plus que les autres, mais qu'elle faisoit excellement et pr<sup>r</sup> Dieu ce qu'elle faisoit : qu'au reste tant qu'elle avoit été supérieure, elle avoit pris grand soin de l'humilier et que l'ayant mise portière, lorsqu'elle aprit qu'au dehors on la nommoit la Sainte, elle l'en avoit otée. La Reine fut fort édifiée de la conversation de la mère, qui luy dit qu'elle avoit vu M<sup>lle</sup> Houx, mais qu'étant jeune pensionnaire elle n'avoit pas fait grande attention à ses vertus, que seulement elle se souvenoit qu'elle luy avoit prédit qu'elle seroit R<sup>se</sup>. La mère fut infiniment édifiée d'avoir vu icy sa M. Elle dit que dans les m<sup>res</sup> où elle avoit été elle avoit eu la consolation d'y laisser des supérieures des maisons mêmes, et qu'au reste le grand nombre des filles étoit à craindre pour les maisons rel<sup>es</sup>. Comme l'on parla devant la Reine des maisons qui faisoient venir des S<sup>res</sup> d'ailleurs, C'est une triste nécessité, dit la Reine, mais enfin l'on peut s'y trouver s'il n'y avoit pas de personnes propres à être S<sup>re</sup> dans les maisons. La mere J. R. le Roi sortit sur les 5 heures du jour de la fête Dieu. Le même jour M<sup>e</sup> la p. de Conty vint voir la Reine et luy faire part des mariages. La Reine ayant su que M<sup>r</sup> de Lauzun ne vouloit point aller à Passy disant que la maison en avoit été rebatie à son inseu et malgré luy, la Reine voulut par bonté faire cesser ce différent et luy demanda si elle y alloit s'il n'iroit pas. Il luy protesta qu'il iroit au canon et au feu pour sa M. Je ne vous en demande pas tant, dit la Reine, mais que vous me receviez à Passy. Il le promit et sa M. le dit le soir à ma Sr L. G. de Lorge, et ajouta ensuite à sa récréation, Dans l'état où je suis le seul nom d'une promenade de plaisir me fait



peur et ma présance ne peut que causer de la peine à mes amis. Mais je veux bien faire cet effort sur moi même pour rétablir la paix et l'union dans une famille. Le lundi 19 Juin la S<sup>r</sup> M. Christine Brisset fit la Ste. profession. Le R<sup>d</sup> pere Belingam Jésuite qui le jour du St. Sacrement avoit déjà prêché, le fit encore ce jour et prêcha fort bien. Le soir le Cardinal Gualtery entra ; avec luy entrèrent les fils de M<sup>e</sup> la Comtesse de Midleton qui on été 5 ans prisonniers en Angleterre. M<sup>e</sup> la Comtesse de Midleton qui depuis 1707 ne les avoit point vus, ayant sù qu'ils étoient arrivez, se leva devant complies du choeur où elle étoit pour les aller voir, mais à la moitié du cloitre elle retourna au choeur et ne les vit qu'une heure apres, le salut étant dit et toutes les prières. Le mardi à 8 heures du matin on reçut une lettre de M<sup>e</sup> de St. Simon qui mandoit à sa soeur que M<sup>e</sup> de Berry viendrait sur les 4 heures voir la Reine, qu'elle n'en devoit pas avertir, mais que sachant que nous serions bien aise de l'être, elle nous donnoit cet avis. L'on fut porter la lettre à la Reine, qui fut fort embarrassée, disant qu'elle avoit donné cette heure au Cardinal de Polignac, qu'elle ne pouvoit le faire changer de jour et que le lendemain elle devoit faire ses dévotions. On luy dit, Madame, il faut tacher d'écrire d'icy comē de nous même pour faire retarder d'une heure la visite de M<sup>e</sup> de Berry. On le fit ainsi, et la Reine envoya un valet de pied à cheval porter la lettre. Il revint sur les deux heures et M<sup>e</sup> de St. Simon répondit que cela seroit comē l'on souhaitoit. La Reine étoit fort inquiète d'avoir la réponse et en fut contente. À 4 heures et demie l'on n'avoit nulle nouvelle du Cardinal de Polignac. Quoi qu'il fit froid la Reine ouvrit plusieurs fois sa fenetre pour savoir s'il arrivoit. Enfin un peu avant complies, il arriva et lorsque l'on croyoit qu'il alloit entrer, la S<sup>r</sup> M. Marte touriere s'avança et dit de la part du Cardinal qu'il vouloit voir une dame de la Reine. On répondit que cela étoit impossible, et l'on demanda ce qu'il souhaitoit. Il dit qu'il vouloit savoir en quel habit il entreroit. L'on fit réponse que ce devoit être en habit long, et que la Reine l'avoit seulement dispensé de venir

en rochet et camail. Il comença alors de s'habiller. Enfin à 5 heures il entra en habit long accompagné de quelques domestiques et de M<sup>r</sup> l'Abbé Or, Anglois de nation, camérier du Pape, neveu du Cardinal de Norfolk et frère du duc de ce nom, qui apportoit à la Reine le bref du Pape qu'il luy envoyoit sur la promotion du Cardinal de Polignac, dont le chapeau a été donné au Roi d'Angleterre Jacques 3<sup>me</sup>. L'abbé présenta ce bref à la Reine. Le Cardinal étoit en habit long et l'Abbé vêtu de violet. A peine furent ils arrivés que l'on sonna l'entrée de M<sup>e</sup> de Berry qui arriva dans ce moment. Elle dit civilement en entrant qu'elle ne vouloit point interrompre l'audiance de la Reine, et qu'elle attendroit. En attendant elle entra dans la chambre de l'assemblée où la communauté la vint saluer. M<sup>e</sup> de Berry fit seulement entrer avec elle trois officiers, un écuyer, le capitaine des gardes et son porte manteau. Sa taille luy fait avoir besoin d'un écuyer et l'on se seroit inquiété si elle eut fait quelque faux pas. Elle alla avec toutes ses dames chez la Reine. Après environ une demi heure de conversation, la Reine et M<sup>e</sup> de Berry se levèrent et vinrent au salut. Madame de Berry se mit sur le prie Dieu de la Reine, et sa M. alla dans la tribune. Après le salut, la Reine et M<sup>e</sup> de Berry se séparèrent et allèrent chez M<sup>e</sup> la princesse où elles s'entretinrent en particulier pres de demi heure. Elles se séparèrent ensuite. M<sup>e</sup> de Berry alla à Passy faire collation, et la Reine prit son té chez M<sup>e</sup> la princesse. On luy dit qu'il y avoit m<sup>e</sup> de nous qui avoit retardé l'entrée du Cardinal de Polignac parce qu'elle avoit voulu absolument qu'il fut en habit long. La Reine d'abord dit fort gravement, Comment avez vous fait cela ? Ne saviez vous pas que je luy avois permis de venir come il voudroit ? Il est vrai, Madame, répliqua-t-on, mais enfin c'eut été vous manquer de respect, et il devoit au moins avoir son grand manteau pour jouer du tabouret que les bontez de V. M. luy ont fait donner. Alors la Reine sourit ; puis on luy raconta qu'il s'étoit habillé dans la salle, ce qui la fit rire de bon coeur. Après tout, dit sa M., voilà tout cecy heureusement fini. Il restoit du tems et come la Reine devoit le

lendemain 21 Juin faire ses dévotions, elle vouloit se confesser, mais le Père Rouga craignant que cela n'incommodat sa M. ne le souhaitoit pas. Elle pria n<sup>re</sup> Mère d'aller demander sa permission au père Rouga qui l'accorda. La Reine se confessa le soir, et dit ensuite à sa récréation qu'elle avoit trouvé M<sup>e</sup> de Berry et toute sa cour fort sage. Le lendemain la Reine fit ses dévotions pour le Roi son fils, parce que ce jour est celuy de sa naissance. Ce jour même la Reine lut avec beaucoup de plaisir le discours du Cardinal Bellarmin sur le B. Louis de Gonzague, où il traite des 5 sortes d'humilité. La Reine en parla à ses récréations. Après l'Octave, M<sup>e</sup> la p. de Conty vint icy voir la Reine. Le père Timothée definiteur général des Capucins luy fit demander une audience que la Reine luy accordat pour le vendredi 30 Juin. La Reine luy fit l'honneur de luy parler. Ce R<sup>d</sup> père est un homme fort zélé pour la foi. Il dit que le St. Père Clément onze estime fort la Reine, et que malgré la triste situation où se trouve l'Eglise R. par l'assujétissement aux Allemans, il avoit fait ce que nul des Papes ses prédécesseurs n'avoit osé faire, qui étoit de reconnoitre le Roi d'Angleterre et de luy donner dans la promotion de cardinaux un chapeau. Le jour de la fête du sacré coeur de Jésus le Père D. Augustin Feuilletot prêcha un fort utile sermon dessus le St. Sacrement, où le 1<sup>er</sup> de tous il nomma dans l'exorde le nom de la S<sup>r</sup> M. Marie Alacoque. Le jeudi la Reine avoit vu la procession de la paroisse. Le dimanche suivant elle fit ses dévotions à l'ordinaire. Le lundi M<sup>e</sup> la p. de Conty la douairiere, fille du Roi, la vint voir. Ce jour elle acorda à M<sup>e</sup> de Lauzun d'aller à Passy. Le samedi l'on présenta au soir une table à la Reine faite en écritoire que M<sup>e</sup> de Lauzun envoyoit à sa Majesté. La Reine dit qu'elle la trouvoit trop basse et qu'elle la vouloit de couleur noire, et qu'absolument elle la payeroit. Le dimanche jour de la V<sup>on</sup> la Reine communia avec la com<sup>m</sup>noté. L'après dinée le père Belingam Jésuite prêcha et fit un excellent sermon de la ferveur, tant des moyens de l'acquérir que de la conserver. La Reine avoit souhaité qu'il traitât cette matière, mais elle n'avoit pas voulu luy en faire rien dire.



crainte de le contraindre. Elle voulut l'aller voir après son sermon. Ce père qui avoit prêché plusieurs fois à St. Germain n'avoit jamais osé demander de parler à la Reine, et sa M. fort édifiée de sa modestie voulut absolument le voir et marqua ensuite avoir été très satisfaite du sermon. Le lundi la Reine se baigna, mais l'eau se trouva un peu froide, ce qui fit que la Reine y demeura peu. Elle excusa fort ce manquement. Ce jour avant le diné de sa M. l'on luy presenta la table en écritoire qu'elle avoit comandée, qu'elle trouva come il faut, aux encriers et pondriers prez qu'elle vit bien qu'il falloit faire faire d'argent. Sa M. avoit lontems disputé sur cela, ne pouvant se résoudre à une si légère dépense pour elle même. Cependant elle demanda ce que valoit la table. On dit que cela iroit à 45<sup>f</sup> mais que l'on ne donnoit pas toujours aux marchands ce qu'ils demandoient, que l'on sauroit au juste ce que cela eut dû coûter, que l'on avoit seulement promis au porteur 2<sup>f</sup> 10<sup>c</sup> p<sup>r</sup> sa peine. La Reine luy fit donner sur le champ un écu neuf. Les jours précédents la R. parlant à sa récréation du soir avoit dit qu'elle se croyoit obligée à pleurer toute sa vie et à regretter celle qu'elle avoit menée en Angleterre. Comme l'on paroissoit . . . de ce discours, sachant bien que la vie de sa M. avoit été fort régulière quoiqu'elle fut jeune et qu'elle aimât la joie, sa M. répondit que ce qu'elle se reprochoit le plus dans le tems de sa prospérité en Angleterre, étoit de n'y avoir pas fait d'aumones, qu'elle voyoit bien par son expérience qu'une infinité de choses que l'on estime nécessaires ne le sont pas. On luy dit, Mais, madame, combien de tems avez vous joui de votre fortune? Étant Duchesse d'Yorc vous n'avez éprouvé que des peines. Il est vrai, dit sa M. et que dans ce tems mes femmes me prêtoient souvent pour le jeu. Et quand votre M. a été sur le trône cela a si peu duré qu'à peine avez vous pu vous y reconnoître. Le feu Roi est mort l'an 1685 et votre M. est venue en France en 1688. Ainsi votre fortune ne vous a pas laissé le tems d'en jouir. La Reine en convint, mais soutint toujours qu'elle avoit infiniment à se reprocher sur sa vie passée. Le mardi la Reine vit des

persomes d'affaires, Mr Ronchy et autres. Le mercredi, sa Majesté qui avoit mal dormi parut un peu abbatue et dina peu. Cependant comme elle se préparoit à comunier, elle alla après le parloir à la grande tribune à complies. L'on luy vint dire que M<sup>e</sup> la princesse étoit icy. Elle dit qu'elle l'iroit voir à la fin de complies, elle se leva et passa si vite dans le dortoir qu'elle arriva lontems avant M<sup>e</sup> la princesse à son appartement. Il n'y avoit avec M<sup>e</sup> la princesse que M<sup>lle</sup> de Clermont qui alla faire colation. Cependant elles eurent un long entretien et la Reine a dit depuis que M<sup>e</sup> la princesse l'avoit invitée aux mariages, mais qu'elle s'en étoit excusée sur sa mauvaise santé. M<sup>e</sup> la p. dit en sortant qu'elle étoit en peine de la Reine qu'elle trouvoit fort pâle et fort maigre. Le jeudi la Reine fit ses dévotions ; on luy dit sur le midi que Mr le Duc de Lauzun demandoit d'avoir l'honneur de parler à sa M. Il venoit de la part du Roi pour inviter sa Majesté d'aller à Versailles et de se trouver aux mariages des princes qui sont ses neveux et niece à la mode de Bretagne. La Reine s'en excusa sur sa mauvaise santé et sur l'état de la triste situation de ses affaires. Mr de Lauzun l'en pressa encore plus instamment, disant que cela étoit nécessaire pr faire voir aux Anglois qui s'y trouveroient surtout à l'ambassadeur Mylord Chaumbrige que l'on avoit toujours pour sa M. les mêmes égards. La Reine luy dit que de son côté elle voyoit bien que ses raisons étoient bonnes et si bonnes qu'elle s'y fut rendue sans l'obstacle invincible de sa santé. La Reine ajouta que son état ne convenoit point du tout à une assemblée de joie et de festin, qu'elle seroit en danger de troubler par ses larmes, et qu'elle le prioit com̄e son ami de bien représenter l'état de maigreur et d'abatement où elle étoit, enfin de faire trouver ses excuses bonnes. Mr de Lauzun se rendit aux ordres de la Reine, et de retour à Versailles, il publia si bien qu'elle étoit malade qu'il alla jusqu'à la dépindre mourante. M<sup>e</sup> de Maintenon à qui la Reine avoit écrit dez la veille pour la prier de faire trouver ses excuses bonnes au Roi, récrivit à sa M. une lettre dont la Reine nous fit l'honneur à sa récréation de nous faire la lecture. Elle luy mandoit que le Roy avoit



agréé ses excuses et s'y étoit com̄e attendu, mais qu'elle n'avoit pû se dispenser de prier sa M. pour ces mariages. Elle ajoutoit qu'elle espéroit le lundi suivant aller à Chaillot voir sa M. que cependant elle avoit appris que beaucoup d'Anglois passant de Londres à Calais disoient qu'ils alloient en France pour voir la Reine à Chaillot et de là à Bar voir le prétendant. Le lundi M<sup>r</sup> de Maintenon vint voir la Reine qu'elle loua beaucoup d'avoir eu la complaisance d'aller à Passy et d'avoir fait cette petite promenade dans un motif de charité. Le dimanche précédent la Reine avoit eu la visite de M<sup>r</sup> l'ancien Evêque de Condom (de Matignon) qui, luy disant qu'il alloit à son abbaye de St. Victor à Marseille, pressa la Reine de luy donner une offrande pour porter, disoit-il, à une Ste. Vierge miraculeuse qui est en ce lieu. La Reine dit le soir qu'elle étoit fâchée de ne luy rien donner, mais qu'il ne luy restoit que deux bagues dont l'une étoit un petit rubis qui étoit celuy de son mariage, et l'autre un gros rubis qu'elle portoit le jour de son couronnement en Angleterre où la coutume est que les Rois et les Reines ayent un rubis ce jour là ; que celuy du Roi étoit fort gros et avoit une croix com̄e les bagues d'evêques. À l'égard, dit elle, du petit diamant de mon mariage je l'envoie au Roi mon fils avec des cheveux de ma fille qu'il m'a demandez. Si je ne m'y étois déjà engagée je l'aurois donné en offrande à cette Ste. Vierge de Marseille. On luy dit : Madame, quand le Roi sera rétabli, vous pourrez faire des vœux et des offrandes dignes de vous. Il est vrai, dit sa M., je me trouve en cela com̄e en bien d'autres choses embarrassée, car il ne me convient pas de donner peu, et je ne puis donner beaucoup, ce que j'ai étant plus aux pauvres qu'à moi. La Reine a parlé plusieurs fois de la peine qu'elle avoit de ne point faire cette offrande à la Vierge de Marseille, ou que du moins elle eut pu mettre ce diamant à un soleil. On luy dit, M<sup>e</sup>, l'usage que vous en avez fait de le donner au Roi est très légitime. Après cela nous sommes en un tems où les Sts. eussent vendu les ornements des autels pour en secourir les pauvres. Si nous ne l'étions pas nous mêmes nous n'oserions profiter de vos libéralitez. Le dimanche qui étoit le



jour du mariage des princes de Bourbon et de Conty, la Reine recommanda fort que l'on priât pour eux et dit qu'elle avoit communiqué à leur intention. On luy dit que l'on auroit cru qu'elle eut signé aux contrats de mariage. La Reine répondit que depuis qu'elle étoit en France, elle ne l'avoit fait, que le Roi leur avait dit au mariage de Mr le Daupin, Je suis obligé de le faire le premier et je ne puis souffrir que vous le fassiez après moi ; que le Roi son mari luy avoit répondu qu'il signeroit volontiers après sa Majesté, mais que la politesse du Roi les en avoit empêchez. La Reine envoya Mr Ord son écuyer faire ses compliments. Le médecin de la Reine qui vint le vendredi précédent l'empêcha de faire maigre, com̄e la Reine avoit résolu. Il obligea même le R<sup>d</sup> père Rouga de luy défendre de le faire à l'avenir et de luy ordonner de manger davantage qu'elle ne faisoit ; car sa M. voyant que l'on luy défendoit de faire maigre, ces jours là elle ne mangeoit quasi pas et ne se faisoit servir que du mouton qu'elle n'aime point et même elle n'y met point de sel. Elle avoit aussi résolu de ne plus prendre ni chocolat ny café, ce qu'elle ne faisoit qu'une fois la semaine avec une extrême modération. L'on voulut aussi obliger la Reine de modérer ses longues prières. La Reine a avoué que depuis l'âge de sept ans elle avoit tous les jours dit l'office de la Vierge et le Chapelet, que dès l'âge de neuf ans qu'elle a fait sa 1<sup>ere</sup> communion elle a tous les jours fait l'oraison un quart d'heure. Elle en fait tous les jours demi heure le matin et le soir. Elle a ajouté l'office des morts au moins les vêpres tous les jours depuis la mort de la princesse et du Roi. Elle faisoit encore près d'une heure de prières le matin et dans le jour, que le R<sup>d</sup> père Rouga a réduite avec bien de la peine à demi-heure.

---

[222.] *Continuation des Mémoires.*

*Juillet, 1713.*

Au mois de Juillet le . . . il vint au parloir, lorsque la Reine y étoit, un Anglois. C'étoit un gros marchand, négociant habille, trembleur ou coëqure de profession. Il se fit oter son chapeau par

un valet de pied et avant que de monter, parce que selon les principes de la secte, ils ne doivent appeller personne maître ni saluer personne. Il dit à sa Majesté : Es-tu la Reine ? Oui, dit elle. Hé bien, je viens te dire que ton fils retournera en Angleterre : je vas expres à Bar pour luy dire. Il lui montra en même tems un gros papier de ses visions imprimé à Londres. D'où savez vous, dit la Reine, ce que vous me dittes ? C'est le St. Esprit, répondit le trembleur, qui m'inspire. Mais ce que vous me dittes, quand arrivera-t-il ? reprit sa M. A cela le coeure ne voulut point donner de termes, se contentant de dire que s'il n'avoit été bien sur de ce qu'il avançoit, il n'auroit pas fait la dépense du voyage de Londres à Bar. Comme la Reine rioit des contes de cet homme, on luy dit que l'on craignoit qu'un tel personnage que l'on auroit enfermé en ce pays come un fou n'attenta à la vie du Roi. O de cela, dit elle, mon fils n'a point de peur. Au reste ces pauvres gens ne sont point méchants. Ils aimoient fort le feu Roi, et ils sont tellement estimez en Angleterre par leur exactitude que l'on n'exige point d'eux les serments que l'on fait faire aux autres. Ils ne surfont jamais leurs marchandises, et ils ont pour maxime celle de notre Seigneur qui dit qu'il faut être doux et humble de coeur. Cependant ils ne sont point batisez. On souffre, ajouta sa M., toutes sortes de religions en Angleterre, et le feu Roi disoit que toutes ces sectes avoient une seule marque d'union négative qui consistoit à ne se pas soumettre au Pape, qu'à cela prez tout étoit bien venu en Angleterre. Au reste, ajouta sa M., le feu Roi mon seigneur étoit cependant persuadé qu'il ne faloit forcer personne en matière de religion. L'on n'en a pas été cependant persuadé en Angleterre, et l'on a cru que le feu Roi s'étoit accordé avec le Roi de France pour faire à l'égard de la religion ce qui se faisoit alors en France. Lorsque le Roi en chassat les Huguenots, ils se réfugièrent en Hollande et en Angleterre, et nous y rendirent odieux. Come ce fut en ce tems que naquit le Roi mon fils, tout conjura pour s'élever contre nous, mais Dieu l'a ainsi permis. Au reste, ajouta sa M., l'on m'a bien accusée en ce tems de beaucoup de choses à quoi je n'ai

jamais pensé et sur mon compte dit la Reine l'on se trompe également, car l'on m'a attribué des crimes dont assurément je suis incapable, avoir supposé un enfant et fait des parjures ; et de l'autre ceux qui m'aiment m'attribuent des vertus que je n'ai pas. Au reste Dieu sera notre juge. Sur le même sujet de la religion, com̄e l'on disoit à sa M., que l'on espéroit la voir triompher par le retour du Roi son fils sur son trone ; Quand mon fils, dit la Reine, retourneroit, on ne verroit pas pour cela de changement sur la religion ; tout ce que l'on pourroit, seroit d'éviter aux catholiques la persécution. La prudence ne permettra pas de rien innover.

Le Roi d'Angleterre avoit envie d'aller à Aix la Chappelle en Allemagne prendre des eaux. Les princes d'Allemagne ayant refusé les paseports, Madame qui vint voir la Reine avec M<sup>me</sup> d'Orléans le 18 Juillet, le dit à sa M., ajoutant obligeamment que M<sup>r</sup> et M<sup>e</sup> de Lorraine en étoient bien aises par la joie qu'ils sentoient d'avoir le Roi chez eux. Rien n'égale la bonté et l'affection que le Duc et la Duchesse de Lorraine luy témoignent. La Reine s'attendrit souvent lorsqu'elle en parle et dit : M<sup>r</sup> de Lorraine a pitié de mon fils. Il n'a que trop senti par son expérience ce que c'est que d'être hors de ses états et sans bien. Le Roi a mandé à la Reine que depuis le Roi son père, il n'avoit jamais connu un si bon caractère d'esprit et de coeur que le Duc de Lorraine. M<sup>r</sup> et M<sup>e</sup> de Vaudemont luy plaisent aussi beaucoup et le Roi a écrit de M<sup>e</sup> de Vaudemont que c'étoit une aimable sainte et qu'un jour de sa dévotion valoit mieux que 100 des autres, et que depuis qu'il étoit hors de St. Germain, il n'avoit jamais goûté un plus grand plaisir que de l'entretenir et de parler avec elle de la Reine et de la princesse sa soeur.

Le mercredi, la Reine eut beaucoup de visites. Elle en revint fort fatiguée à 6 heures du soir. M<sup>r</sup> de Torsy arriva. La Reine le fit entrer. En sortant d'avec elle, il dit que sa vertu étoit admirable, mais que ses malheurs étoient bien grands, que selon les aparences le Roi son fils seroit rétabli, mais que cela ne seroit pas de sitot. Com̄e la Reine vint à souper, l'on s'aperçut que contre sa



coutume elle étoit fort rouge et fort émue, mais sans en déclarer le sujet. On prit la hardiesse de luy dire que selon l'aparance M<sup>r</sup> de Torsy luy avoit appris quelque méchante nouvelle. Il ne m'a rien appris, dit la Reine, je les savois. Dieu soit béni de tout, sa volonté soit faite. Elle ne soupa que fort peu, et le soir elle se mit à prier sans dire ce qui l'affligeoit. La nuit elle fut très agitée et le lendemain elle étoit très abbatue. On la pressa de prendre du chocolat, ce qu'elle fit par complaisance. Le même matinée elle reçut une lettre de M<sup>r</sup> Dycusson, qui en envoyoit une de M<sup>r</sup> des Marets qui témoignoit ne pouvoir donner d'argent : ce qui augmenta la peine de la Reine. Cependant toute accablée qu'elle étoit, elle fit toutes ses prières à l'ordinaire, mais contre sa coutume elle avoit peine à marcher et ne put descendre en bas. On essaya de la presser pour savoir ce qui l'affligeoit. Sa M. avoua qu'elle n'avoit pu dormir. On luy dit : M<sup>e</sup>, il faut que ce que l'on a appris à v<sup>re</sup> M. soit bien facheux, puisque M<sup>r</sup> de Torsy en a paru touché, et que dans l'ordinaire le coeur des ministres est fort dur et insensible à la compassion. M<sup>r</sup> de Torsy, répondit la Reine, n'est pas fait come cela : c'est un fort bon coeur. Il en a toujours bien usé pour nous. Le vendredi au soir pendant sa récréation elle dit à la comoté en envoyant les gazettes au confesseur que l'on y verroit que le parlement, la Chambre haute et la basse, s'étoient réunies pour demander à la princesse de Dannemarc de ne point souffrir le prétendant chez eux (car c'est ainsi qu'ils nomment le Roi) : que la p. avoit dit qu'elle l'avoit déjà fait et le feroit encore. M<sup>r</sup>, [dit on,] mais M<sup>r</sup> de Lorraine ne peut être forcé à renvoyer le Roi de chez lui. Il n'a point de port de mer, ni rien à craindre des Anglois. D'ailleurs aparement il n'a point reçu le Roi sans le consentement de la p. Anne, et après cela il faut espérer que le tems fera des changements. Nous sommes, répondit d'un air ferme sa M., nous sommes entre les mains de Dieu, que n'aurions nous pas à craindre sans cela. J'avoue que cette nouvelle m'a d'abord surprise et touchée, et que je l'ai été si fort que je n'en ai point voulu faire part hier. J'ai dit, pourquoi affligerois-je ces pauvres filles qui sont avec moi. Je dois

prendre toute seule la peine ; mais cela étant public, on ne peut plus le cacher. Le soir, dans sa récréation particulière, après avoir dit qu'elle se sentoit un besoin extrême du secours de Dieu, qu'elle pouvoit tout craindre, surtout que ceux qui luy étoient affectionnez ne se rebutassent, ne voyant point de terme à ses malheurs et à ceux du Roi ; que l'on disoit qu'à la longue une paille paroisoit pesante, que c'étoit ce qu'elle auroit à craindre : Mais enfin, dit elle, Dieu étoit son protecteur. Elle ajouta, j'ai vu aujourd'huy le père Rouga qui m'a dit de réciter en prière un verset du pseume que l'on dit aux vêpres des morts. Il m'a appris de le dire en prières. C'est celui ci : *Dominus viduam et pupillum suscipiet, et vias peccatorum disperdet.* <sup>Ps. cxlvi. 9.</sup> Qu'ainsi elle disoit : Seigneur protégez la veuve et l'orphelin et confondez les voyes des pecheurs. L'on quitta sa Majesté ce soir assez abbatue. Le lendemain samedi jour de f<sup>te</sup> allant savoir des nouvelles de sa M. elle dit que nonobstant l'état où elle se trouvoit, elle n'avoit pas laissé de dormir. On luy dit que dans le pseume que sa M. avoit cité, il y avoit bien des versets que l'on trouvoit convenables à l'état présent des affaires. L'on ajouta qu'une bonne Sr domestique en avoit fait une assez ridicule aplication, ayant écrit dans son four ces mots, *Ne vous confiez point aux princes que feu.* Monsieur étant <sup>Ps. cxlvi. 3.</sup> entré dans ce lieu les avoit lues. La Reine répondit, C'est à moi qu'à présent elles conviennent bien ; puis élevant les yeux au ciel, elle dit en joignant les mains, Je vous assure que dans l'état où je me trouve, je rends graces à Dieu de luy pouvoir dire que luy seul est mon apuy et mon protecteur. Le samedi apres diné M<sup>r</sup> de Barvich vint voir la Reine, et l'on aprit en meme tems que le parlement s'étoit séparé. Le soir à la récréation la comnoté étant chez la Reine, sa M. dit qu'elle avoit vu des gens d'Angleterre qui en étoient venus depuis la requête présentée contre le Roi son fils. Qu'ils s'étoient joints ensemble les Chambres hautes et basses pour demander à la Reine Anne d'écrire aux alliez de ne point souffrir chez eux le prétendant ; qu'un vieillard de 80 ans avoit dit hautement dans la Chambre basse dont il étoit : Prenez garde à ce que vous allez faire. J'étois bien



jeune lorsque du tems de Cromwel, on s'obstina à faire chasser de tous les états voisins celui que l'on nommoit alors Charles Stuart. Ils le firent si bien changer de pays que cela le ramena icy, vous en pourriez bien faire autant. La Reine ajouta que cette démarche avoit icy un effet différant de ce que ses auteurs en avoient prétendu, et qu'une partie de ceux qui l'avoient aprise avoit été touchée de pitié, une autre d'indignation de l'animosité de ce procédé. Les autres reprochoient à ces gens si animez que par là ils n'avoient servi qu'à faire connoître que le prétendant avoit un parti considérable et faire parler de luy. L'on dit à la Reine, à sa récréation particulière, que l'on auroit souhaité que le Roi son fils eut appris les meilleures nouvelles les premières. Mon fils, dit sa M., ne s'émeut pas aisément. Il n'aura que du mépris pour toute cette émotion contre luy. Le dimanche au soir la Reine raconta qu'elle avoit reçu des lettres du Roi son fils, qu'il avoit vu le coëqure qui luy avoit raconté ses visions, et luy avoit dit d'un grand sangfroid, Je ne suis pas aussi grand prophete que Daniel, mais je suis aussi véritable. Le Roi avoit beaucoup ry de la folie de cet homme. A cela prez, il luy paroissoit fort raisonnable ; qu'il n'avoit voulu rien recevoir, et le Roi disoit, Je ne suis pas assez riche à présent pour luy en faire de convenable. Je luy ai seulement donné quelques médailles. Au reste le Roi n'aime point ceux qui font les prophetes, et les discours d'oroscopes. Son esprit est naturellement solide. Il tient en cela de la Reine qui les hait fort. Sa M. dit une fois qu'elle ne pouvoit souffrir toutes ces sortes de choses extraordinaires, non plus que des révélations et extases et comme Mme Molza luy parloit d'une dame Italienne, mère du père Seignery mort depuis peu en odeur de sainteté, qu'elle tomboit souvent en extase et qu'elle y demeuroit très longtemps, et qu'il n'y avoit alors que la voix de son confesseur qui la fit revenir, ajoutant que Mme de Modène, sa mère, étoit ravie de la voir. Il est vrai, dit la Reine, que feue ma mère étoit ravie de voir ces choses extraordinaires, mais pour moi je ne puis les souffrir, et je les fuirais bien loin.



Le dimanche au soir, M<sup>e</sup> la Princesse avec Mesdames les Duchesses et M<sup>e</sup> la P. de Conty, la duchesse douairiere et la nouvelle Duchesse fille de M<sup>e</sup> la p. de Conty vinrent rendre visite à la Reine. Après une visite fort courte, elles allèrent se déshabiller pour aller à Marli trouver le Roi. L'on dit à ce sujet à la R. que les princesses étoient parties sans dire adieu à M<sup>e</sup> la p. leur grande mere. L'on dit, Voilà ce que c'est que le monde, et jamais l'amour des enfans ne remonte à l'égal de celui de leurs pères et mères. Voilà, dit la Reine, ce que je n'ay jamais pu comprendre. J'ai toujours aimé passionément ma mère et je suis sure que ma pauvre fille m'aimoit autant que je l'aimois.

Le mardi 25<sup>me</sup>, jour de St. Jaques, la Reine fit ses dévotions pour le Roi son fils. En se mettant à table, elle fit lire la méditation de Dupont, dans laquelle il est marqué la réponse que fit notre S<sup>gr</sup> à ses apotres, *Vous boirez mon calice*. Sur quoi l'auteur dit <sup>Matt. xx. 23.</sup> qu'il y a 3 calices du S<sup>gr</sup>, celui des afflictions, celui qui enivre les Sts. dans la gloire, et celui qui punit les réprouvez dans l'enfer. À quoi il ajoute que ceux qui boivent icy avec patience le calice des afflictions éviteront le calice de la colère du Seigr, et boiront le calice de la gloire dont ils seront enivre. La Reine gouta fort ces pensées, et élevant ses yeux au ciel, elle dit, Faites moi, S<sup>gr</sup>, la grace de boire jusques à la lie le calice que vous m'avez préparé. Quelques jours après, la Reine aprit par une lettre du Roi son fils que les méchantes nouvelles d'Angleterre luy avoient été rendues le jour de St. Jacques, qui étoit celui de sa fête, le courier qui est un valet de chambre du Roi, nommé St. Paul, ayant été retardé. Le Roi mandoit qu'il avoit reçu ce beau bouquet, mais que par la grace de Dieu, il n'en avoit pas été fort ému. À quoi la Reine dit qu'elle luy avoit répondu qu'il avoit sujet de se réjouir, que le S<sup>gr</sup> fut traité com̄e ceux qu'il . . . et que telles choses étoient les faveurs que Dieu faisoit à ses élus en cette vie.

Le jeudi l'on fit au novitiat la fête de la maitresse ma S<sup>r</sup> Catherine Angélique. La Reine avoit fait acheter une magnifique étoffe or et

argent à fond rouge, pour en faire un parement à l'avant chœur à la place d'un de tapisserie que sa M. avoit voulu faire il y'a quelques années, ce qu'elle n'a pu exécuter. La Reine n'avoit dit cela à qui que ce soit, ayant seulement fait demander en Anglois par M<sup>e</sup> Strycland à ma S<sup>r</sup> Marie Hélène ce qu'il falloit d'étoffes pour un parement à l'avant chœur, M<sup>e</sup> Strycland luy ordonnant le secret de la part de sa M. M<sup>e</sup> de Strycland choisit à Paris une étoffe d'une beauté et magnificence extraordinaires avec la frange d'or à tête des plus belles, et sa M. ayant pris en particulier ma S<sup>r</sup> l'assistante, luy dit de faire des vers pour la présenter à ma S<sup>r</sup> C. Angélique. Le jeudi, la Reine allant à la messe, voulut bien entrer dans le novitiat et voir les autres présents de la fête. Ce jour, à son diné, la Reine ne voulut point que ma S<sup>r</sup> la maîtresse y vint, mais luy ordonna de se tenir avec ses filles au Novitiat. Après les autres présants, la S<sup>r</sup> M. Hélène présenta la magnifique étoffe que la Reine avoit donnée avec les vers que ma S<sup>r</sup> l'assistante avoit faits par ordre de sa M. qui en a été très satisfaite, disant qu'elle avoit fort bien suivi ses intentions. Mais sa M. ne voulut point recevoir les remerciements que l'on luy voulut faire. Ce jour M<sup>r</sup> de St. Sulpice étoit icy; la Reine l'alla voir après ses vêpres. L'on dit le lendemain à sa M. que l'on disoit publiquement que les Ecossois avoient fait un feu de joie au jour de la naissance du Roi et crié *Vive Jacques 3<sup>e</sup>* et quand même tems ils avoient jetté une fusée qui avoit brulé la figure de la maison de Hanovre. La Reine répondit, Cela est vrai à peu prez, car ils ont brulé l'effigie du prince de Hanov[r]e, mais cela ne signifie pas grande chose. Ces gens s'exposent trop; mais on ne les punit point. Il seroit à souhaiter, Madame, que le nombre de ces coupables s'augmenta et qu'ils le fussent tous de cette sorte. La Reine dit le samedi au soir à sa récréation avec la cōmnote, qu'il y avoit un livre en Angleterre qui y faisoit grand bruit. Ce livre est un dialogue d'un catolique et d'un protestant; que ce livre, disoit la gazette d'Hollande, étoit fait en faveur d'un jenne Chevalier qui a changé de religion, ou qui est pret d'en changer bientôt. La Reine

ayant dit cela, ajouta en souriant, Graces à Dieu, mon fils en est bien éloigné. La Reine ne fit point ses dévotions le dimanche qui suivit la fête de St. Jaques, mais elle réserva sa communion pour la faire le jour de St. Ignace où elle a grande dévotion. Ce jour est celui de la station que la Reine fait devant le St. Sacrement une heure entiere. Elle est de cette association que Mr le Prieur de St. Germain, l'abbé Benoit, a établie à St. Germain. Me Molza, la Delle Laura font leur station ce jour là. L'heure de sa Majesté est depuis 5 heures jusques à 6. Sa M. dit qu'elle a demandé à Mr le Prieur de pouvoir faire icy sa station. Ce jour l'on a exposé le St. Sacrement avant complies, fait l'oraison ensuite pour ne finir qu'à six heures du soir.

Le dimanche, 30 juillet, la Reine entrant dans sa chambre après son diné, l'on luy dit que l'on avoit voulu essayer si l'on entendroit un papier anglois qui étoit sur sa cheminée, que l'on disoit être un sermon, mais que l'on y avoit rien compris. La Reine dit en riant, Je le crois bien, c'est le sermon que le fameux ministre Salsfieds a fait en faveur de la maison Royale d'Angleterre. Il y a prez d'un mois que je l'ai, mais come c'est un protestant je ne l'ai osé lire. Est-il possible, Madame, luy répliqua-t-on, que vous ayez été si indifférente sur une chose où le Roi votre fils a tant d'intérêt? Il est vrai, dit la Reine, que je ferai bien de le lire et j'en demanderai la permission. Le feu Roi mon seigneur avoit demandé celle de lire la bible Angloise de la traduction des ministres, à cause de la nécessité où il se trouvoit quelquefois d'en parler avec les protestans. La Reine dit le même jour, au sujet de St. Ignace qui avoit appris la langue latine à l'age de 33 ans, Le Roi a fait quelque chose qui m'a encore plus surprise, car à l'age de 60 ans il a appris l'explication de la Messe du Missel par le pere Sander pour n'avoir point la messe en langue vulgaire et la lire en latin. Je luy disois, Monsieur, vous en faites plus que St. Ignace puisqu'il n'a étudié qu'à 33 ans et vous vous rendiez écolier à 60 ans, tant étoit grand le respect du Roi pour les sentiments de l'Eglise.



La Reine, un des jours du mois de Juillet, dit que l'on avoit mis dans la gazette qu'il courroit un livre en Angleterre qui étoit une dispute d'un catolique et d'un protestant ; ce livre en faveur d'un jeune chevalier que l'on disoit avoir changé de religion ou en devoir changer bientôt.

Le lundi 31 Juillet l'on rendit compte à la Reine de ce qui avoit été résolu pour le salut à perpétuité que M<sup>e</sup> la Comtesse de Middleton a fondé en donnant 200<sup>l</sup> le 29 juillet 1713, le dit salut pour être fait à perpétuité le 1<sup>er</sup> aout en reconnoissance de la conversion de Mylord Middleton dont nous avons parlé ailleurs et de ce qu'à pareil jour ses deux fils Mylord Clermont et M. Charles Middleton avoient été délivrez de la tour de Londres où ils avoient été retenus prisonniers depuis l'an 1708, ayant été pris sur le Salisbury, vaisseau Francois qui fut pris par les Anglois, lorsque dans cette année le Roi Jaques 3<sup>m</sup> s'efforça de retourner dans son royaume. Ils furent d'abord traitez en criminels d'état, mais dans la suite on les a traitez en prisonniers de guerre et délivrez le jour de St. Pierre 1711. La Reine dit à cette occasion que la Comtesse de Middleton étoit d'une grande et ancienne noblesse d'Angleterre, qu'elle avoit été élevée catholique, qu'elle avoit voulu épouser le Comte de Middleton quoique protestant, qu'il l'avoit ensuite obligée d'élever ses enfans dans la religion protestante, que cependant étant fidel au Roi, il avoit passé d'Angleterre en France, emmenant avec luy ses deux fils qu'il élevoit dans la religion protestante, et recomandant bien que l'on gardat ses deux filles dont l'une avoit 9 ans et l'autre 7 dans la religion protestante. Cependant la Comtesse leur mère, sans le mander au Comte fit passer ses deux filles en France où on les a élevez plusieurs années à Poissy sans que personne en sut rien, n'y ayant que M<sup>e</sup> de Bucley et la Reine qui le sçussent ; la comtesse ayant fait dire à ses amis et parens en Angleterre que ses filles étoient malades, on crut que c'étoit de la petite vérolle ou de la rougeolle. On le manda au Comte de Middleton qui n'a su qu'après sa conversion à la foi catolique, que ses

filles avoient été élevées si prez de luy dans notre Ste. religion, dont étant alors couvaincu, il loua l'adresse dont on avoit usé à son égard. Pendant que M<sup>e</sup> la Comtesse de Midleton étoit en Angleterre, son occupation continuelle étoit de secourir les pauvres catoliques ou prisonniers ou malades et d'aller dans les maisons des catoliques porter des habits sacerdotaux pour leur donner la consolation d'entendre la messe. Comme elle marchoit la nuit dans les rues du tems du prince d'Orange, elle avoit sujet de craindre que l'on ne luy fit quelque insulte, mais le respect de sa qualité et de sa vertu en a toujours empêché. Le lundi l'on montra à la Reine la disposition du parement qu'elle a donné pour l'avant chœur, monté sur le cadre. Elle voulut bien se mettre à genoux pour faire remarquer la disposition de l'étoffe et qu'elle fut bien ajustée.

Le mardi 1<sup>er</sup> aout, elle aggréa que l'on luy lut pendant son repas le 7<sup>e</sup> chapitre du 2<sup>e</sup> livre des Machabées, qui raconte le martire de ces 7 admirables frères, dont elle parut fort touchée, et cela la fit souvenir de ce que disoit la mère de St. Simphorien à son fils, *Nate, nate, respice coelum*. Elle répéta, ajoutant avec un grand soupir, En effect, il n'y a que le ciel qui soit le juste objet de nos désirs. On luy dit, Madame, dans tous les malheurs de votre Majesté, elle a cet avantage que n'avoit pas la Reine notre fondatrice, qui est de n'avoir été mère que pour le ciel. Il est vrai, répondit elle, et c'est ce qui m'a servi de consolation dans les pertes que j'ai faites de mes enfans. Le feu Roi mon seigneur me le disoit bien, ajoutant, Dieu ne permettra pas que nous en puissions élever, si nous ne les élevons dans la religion catolique. L'on dit ensuite dans la conversation que l'on avoit remarqué que la Mere des Machabées disoit à son fils qu'elle l'avoit nourry pendant 3 années entieres de son lait. L'on ajouta que cet usage étoit bien différent de celuy de France où les mères ne nourrissent pas leurs enfans. On les nourrit si lontems en France, dit la Reine, que l'on conte que les enfans traient des chaises pour y faire asseoir leurs nourrices. Mais en Angleterre, on ne leur en donne point. Coment cela peut il



être ? dit on à sa M., car icy l'on a voulu faire cet essay à l'hôpital général d'y nourrir des enfans de lait de chèvre et d'anesse ; il en mourut une grande partie.—Cela se fait si bien en Angleterre que je l'ai fait à mon fils. Sa M. remarquant la surprise, ajouta, Il est vrai que je l'ai fait, mais que je m'en suis bien repentie, car lorsque j'étois prête de mon terme, l'on fit une grande consultation de médecins, et le Chevalier Walgrave luy-même conclut que l'on ne donneroit point de nourrice à l'enfant. Je ne sais, dit sa M., quelle étoit leur pensée, mais je sais que Walgrave luy-même fut d'avis de faire cet essay, disant que mes enfans étoient morts dans les convulsions. Après cela, dit la Reine, l'état où j'ai vu mon fils de ce bel essay n'empêchera pour jamais de consentir qu'on le fasse à des enfans. Car mon fils ayant été ainsi nourry pendant six semaines, il fut si mal de la colique, des vomissemens et des convulsions, que l'on[n] attendoit plus que son dernier soupir. Nous l'avions envoyé à Wundeson, maison de campagne, pour y être élevé avec la Duchesse de Pouesse sa gouvernante, et il étoit si mal que l'on croyoit à chaque moment le voir expirer. Cependant, dit la Reine, je voulus absolument monter en carrosse pour l'aller voir. La Duchesse de Pouesse nous avoit dit qu'elle enverroit un courier si l'enfant mourroit pour nous empêcher d'arriver à cette maison de campagne. Dans le chemin, je croiois que chaque homme étoit ce courier. Cependant nous arrivâmes et trouvant mon fils encore vivant, je luy donnai une nourrice. Dès qu'il eut pris de son lait<sup>1</sup>, il revint, et elle l'a heureusement élevé. Mais ce péril n'est que le moindre de ceux qu'il a courus, et la suite de son histoire et de la notre paroîtra un roman à ceux qui la liront. Deux jours après la naissance de mon fils, le médecin ayant ordonné que l'on luy fit avaler quelque chose que l'on dit bon aux enfans, je ne me souviens plus de ce que c'étoit, dit sa M., mais je sais seulement que par méprise ou autrement l'on en

<sup>1</sup> Avant que de luy donner une nourrice je demandai aux médecins s'ils n'en e-péroient plus rien. Ils me dirent qu'ils le tenoient pour mort. J'envoyai chercher une norrice au village : c'est elle qui l'a nourry.



donna une fois plus, ce qui luy fit tant de mal que l'on crut qu'il alloit mourir. Comme j'étois en couche le Roi ne voulut pas que l'on me réveillât pour me donner cette nouvelle et pendant que tout étoit en tumulte il alla dans son oratoire pour offrir à Dieu cet enfant qui luy étoit si cher. Pour moi, dit la Reine, m'étant réveillée, j'appellai pour demander du bouillon. Je ne vis pres de moi ni garde ny femme de chambre. Il n'étoit resté qu'une jeune femme de 21 ans ; c'étoit la comtesse de Sunderlan Dame du lict qui avoit voulu veiller. J'appris ainsi tout ce que l'on vouloit me cacher. On luy répondit, Madame, le Roi votre fils peut bien dire qu'il a été dans les périls dez sa jeunesse. Oui véritablement, dit Sa M., et nous fumes obligez ensuite de l'envoyer à un port de mer et de luy faire faire 40 ou 50 lieues de pays pour le faire passer en France. Le vice amiral qui devoit tout au feu Roi refusa absolument de luy obeir, quoique le Roi luy écrit avec douceur, prière, commandement et menaces. La Reine ne le nommat point.

Le jour même, sa M. dit à sa récréation que le bruit qui avoit couru de la mort de la princesse de Dannemarc étoit très faux, qu'elle n'avoit pas seulement été indisposée plus qu'à son ordinaire, qu'il est vrai qu'elle étoit d'une grosseur extraordinaire et que depuis le mois de novembre elle n'avoit pû mettre le pié à terre, qu'il luy falloit des machines pour la mettre en carrosse, et qu'elle avoit même fait excuse à M<sup>r</sup> le Duc d'Aumont de n'avoir pu se lever lorsqu'il l'étoit venu haranguer, qu'elle luy avoit dit de se couvrir, ce qu'il avoit refusé de faire, en disant que le Roi son maitre ne se seroit pas couvert devant une si g<sup>de</sup> Reine, qu'ainsi il n'avoit point mis son chapeau comme les ambassadeurs ont coutume de faire un moment pour soutenir la dignité de leur maitre. Sa M. ajouta, Je ne sais coment cela sera pris, car après tout, il pourroit bien par cette démarche avoir fait perdre le droit de se couvrir aux ambassadeurs. Il faut, reprit sa M., qu'en cela il n'ait eu égard qu'à la politesse du Roi votre maitre qui est l'homme du monde le plus civil. Il me fait toujours civilité en se couvrant quoique je l'aye prié une infinité de

fois de ne point en user ainsi avec nous. Il pourroit arriver dans la suite aux ambassadeurs de France ce qui est arrivé aux comtesses d'Angleterre. La Reine ma belle mère ayant fait asseoir selon l'usage de France des duchesses d'Angleterre . . . . . d'Angleterre de s'asseoir aussi, ce qu'elle refusa par un excès de modestie qui a été cause que les autres comtesses n'y ont pu revenir, et qu'en France l'on ne donne le tabouret qu'aux Duchesses, disant, On l'a fait ainsi autrefois; les duchesses se sont assises et non pas les comtesses. La Reine dit ensuite que M. le Duc d'Aumont avoit fait présent à la princesse de Danemarck de 9 chevaux gris d'Hollande, avec lesquels il avoit fait son entrée à Londres, qui étoient très beaux; que c'étoit le 1<sup>er</sup> ambassadeur qui eut fait des présents, excepté les nonces qui en faisoient de très beaux; que quand ils n'étoient pas riches, ils se ruinoient à cela; que Guonaltery s'y étoit abîmé et qu'il avoit peine à se rétablir. Là dessus on répondit que Rome tiroit des sommes immenses de la France par les annates et les bulles, que c'étoit le droit que les Papes avoient eu en accordant au Rois le concordat qui leur donne le pouvoir de nommer aux bénéfices. La Reine dit qu'autrefois en Angleterre c'étoit les chapitres qui éliosoient, qu'il se pourroit bien faire si les Rois étoient rétablis, ils prétendroient le droit de nommer.

La Reine parlant encore au sujet de l'ambassade de M<sup>r</sup> d'Aumont, dit que dans sa harangue il avoit donné des louanges excessives à la p. Anne, et qu'entr'autres il l'avoit comparée à la Reine Elisabeth. Au sujet de cette Reine qui a régné 50 ans en Angleterre, qu'elle étoit fort laide et se croioit belle, et qu'elle avoit des miroirs qui la flatoient.

Le mercredi 3 aout, la Reine s'entretenant avec les s<sup>rs</sup> à sa récréation du soir conta que sa douleur étoit telle en se séparant de M<sup>re</sup> de Modene sa mère, qu'elle pleura et cria deux jours entiers, qu'il la falloît retenir de force dans son lit et que M<sup>re</sup> de Modène emmena avec elle madame Molza qui étoit encore fille et qui fut si fâchée qu'elle en contracta une grosse maladie, ayant eu les fièvres pendant

2 mois, que M<sup>e</sup> de Modène n'avoit pas voulu laisser 2 jeunes filles éventées ensemble, que sa M. n'avoit que 15 ans et M<sup>e</sup> Molza 17, qu'elle n'avoit revu M<sup>e</sup> de Modène que 5 ans apres, lors que le Duc d'Yorc et elle furent exilez à Bruxelles, que M<sup>e</sup> de Modène la vint voir d'Italie, qu'ensuite M<sup>e</sup> de Modène s'étoit trouvée à Londres lorsqu'elle y accoucha de sa fille Charlotte, que M<sup>e</sup> de Modène avoit vû la petite princesse Isabelle qui avoit 2 ans.

La Reine parlant du Roi Charles 2<sup>me</sup> son beaufrère, dit qu'il l'aimoit fort, qu'elle l'aimoit aussi réciproquement. La Reine ne dit rien de la Reine sa belle soeur. Mais M<sup>e</sup> la p. D. avoit conté que la Reine ayant été un jour chez M<sup>e</sup> de Porstmout ou le Roi Charles l'avoit fait parer et étant ensuite au bal et comencant à danser, elle fit la révérence à la Reine sa belle soeur qui luy tourna le dos, ce qui offensa si fort la Reine qui étoit alors la D. d'Yorc qu'elle protesta que jamais elle n'y retourneroit. La Reine parlant du Roi Charles dit que c'étoit un prince fort sage et équitable et que voyant un jour que les gens de la marine se plaignoient des biscuits que l'on donnoit à la marine, et que l'on ne pouvoit s'acorder les uns disant qu'ils étoient bons, les autres mauvais, le Roi pour se décider fit venir ses chiens dont il avoit toujours bon nombre et leur en fit donner, et que l'on trouva que les biscuits que les chiens avoient mangé étoient les bons et non pas falsifiés.

Le 4 aoust le pintre Gobert qui a fait le portrait du Roi d'Angleterre en Lorraine vint icy et l'aporta à la Reine. On ne l'a pas trouvé bien, cependant la Reine a consenti qu'il fit son portrait. Le Roi d'Angleterre a mandé à la Reine qu'il avoit reçu la bague avec les cheveux de la princesse, qu'il la garderoit toute sa vie, et peu après il ajoute, dit la Reine, qu'il luy faut 20000<sup>f</sup> avant le 20<sup>me</sup> aout et que sans cela il ne pourra aller aux eaux de Plombieres. J'ay mandé Mr Dycusson, je ne sai ce que nous ferons ; Dieu y pourvoira. Le 3 aout la Reine fit entrer le cardinal Guonaltery. Le coëquire dont nous avons parlé cy-dessus, revenant de Lorraine, la Reine le fit entrer et le traita fort bien. Il sortit très satisfait. M<sup>sr</sup> de Soisons



vint aussi voir la Reine ce jour. Le soir même la Reine donna en secret à n<sup>re</sup> Mère mille livres en or en grand secret sur les 3000<sup>f</sup> que sa M. a la bonté de donner, mais com̄ on la voulut remercier le soir en particulier, elle imposa silence.

Le 6 aoust la Reine comunia. C'étoit un dimanche, fête de la Transfiguration de N<sup>re</sup> Seigneur. La Reine dit qu'elle avoit fait une attention particulière à ces paroles de l'hymne de la fête, *Jesu tibi sit gloria qui te revelas parculis*. Le soir à sa récréation particulière elle dit que M<sup>e</sup> Clicher, protestante, devoit venir prendre son congé pour s'en aller de là en Angleterre ; que ce qu'il y avoit de protestans à St. Germain étoit allé avec le Roi à Bar en Lorraine, et que le Roi son fils leur avoit permis de faire venir avec eux un ministre protestant, que l'on avoit cru qu'il le pouvoit en conscience, que cependant elle avoit eu la dessus quelque peine, que c'étoit une conjoncture bien difficile que celle où le Roi se trouvoit, ayant à conserver sa religion et à contenter des gens qui en sont fort ennemis, que tout ce qu'il pouvoit faire dans son serment étoit de protéger les personnes qui professoient des religions différentes, mais non les religions en elles mêmes. On luy dit la dessus que la nécessité des tems exigeoit des condescendances ; que le prophète Elizee qui ne manquoit ni de zèle ni de lumière n'avoit point empêché que Naaman après sa guérison ne suivit son Roi dans le temple de Remmon. La dessus la Reine se récria contre cet exemple et dit, Si le feu Roi mon seigneur avoit voulu user d'une pareille condescendance, on ne luy en demandoit pas davantage, et le Roi Charles le conjuroit seulement d'entrer avec lui dans le temple, et que dureste il fut catolique, mais il aima mieux se sacrifier luy même et s'exiler que d'avoir cette complaisance qu'il traitoit de lacheté. Le lundi 7<sup>me</sup> l'on fit la fête de notre mère. La Reine eut la bonté d'aller après la Messe de comnoté voir chez ma S<sup>r</sup> l'assistante les presents que l'on y destinoit, dont elle loua la propreté et l'arrangement. Lorsqu'elle remontoit après sa messe, elle s'arrêta quelques moments à l'entrée de la chambre de l'assemblée pour ecouter les vers. Elle renvoya une de nous pour

assister à la fête et ne garda que deux soeurs. La Reine avoit donné ordre qu'après tous les présents l'on montra le sien qui étoit de dix sept aunes du plus beau satin blanc, 24 onces d'or fin filé, les soyes et les cartisanes pour achever en broderie d'or et de soye l'ornement dont ma S<sup>r</sup> Louise Francoise a comencé la chasuble. Ce présent est de plus de 400<sup>f</sup>. La Reine avoit, avec une extrême bonté, donné ordre à ma S<sup>r</sup> l'assistante de faire des vers pour le présenter, et d'en garder le secret : quand celle de nous qu'elle avoit renvoyée en bas et qui ignoroit son dessein eut vû ce présent, elle remonta et aprochant de la Reine également attendrie et reconnoissante, elle luy dit qu'il luy étoit impossible de luy parler, que ce présent si magnifique auroit dû être pour le tems du rétablissement du Roi son fils, mais non pas pour celui où sa M. se trouvoit ; que l'on étoit péné de voir qu'elle nous donnât de si magnifiques présents lorsqu'elle se refusoit tout à elle même. La Reine imposa silence. Peu après la communauté avec n<sup>re</sup> très h. Mère, vint à sa chambre, mais lorsque l'on voulut remercier sa M., elle se leva et dit avec un air fort gracieux qu'elle s'en iroit si on luy en parloit davantage. Elle loua beaucoup l'ornement de vignes où l'on a mis un fond de soye aurore et blanche. Le soir de ce jour le Cardinal Polignac vint voir la Reine qui lui fit voir le portrait du Roi d'Angleterre en image avec celle d'un vaisseau qui se tire l'un apres l'autre. Il luy dit que ces sortes d'images étoient de l'invention du fameux carme le p. Sébastien. Le soir n<sup>re</sup> très h. Mère pressa fort sa M. de prendre le porte lettre et une petite mignature de la croix ; ce que sa M. refusa longtemps. Enfin elle consentit d'envoyer le porte lettre au Roi son fils. Le mercredi, veille de St. Laurent, comē l'on parloit devant la Reine de ce que M<sup>r</sup> de St. Sulpice avoit dit dans son exhortation, que la plupart des malheurs qui arrivoient dans la vie venoient de ce que l'on s'engageoit dans le monde lorsque souvent Dieu auroit appelé à l'état religieux, la Reine fit un soupir et dit, Ce qui a fait ma consolation dans tous mes malheurs c'est qu'après tout je ne me suis pas engagée de moi même dans l'état où je me trouve, et jamais avant la



mort du Roi Charles, je n'avois pensé arriver à la couronne d'Angleterre. C'est la seule volonté de Dieu qui m'a engagée dans cet état et qui a fait ma consolation dans mes peines.

Sur le soir l'on dit à sa M. que l'on avoit raporté que le chateau de St. Germain étoit presque désert. Il est vrai, dit sa M., que ce qu'il y a de meilleur a passé depuis peu en Angleterre, cela ne me soulage de rien, car la ville est toute pleine d'Irlandois qui sont la pauvreté même. Il a passé 20000 hommes en France et de cela il ne reste pas 6000 hommes effectifs. Le reste a péri dans les armées, mais leurs enfans et leurs femmes sont demeurez à notre charge, et dès que le bruit s'est répandu que je devois toucher mon douaire, des Irlandois se sont disposez à passer en France. J'ai dit à M<sup>r</sup> Dieusson de leur bien signifier que l'on ne donnera rien à ceux qui passeront. Le vendredi le S<sup>r</sup> Gobert, pintre, à qui la Reine à la prière du Roi son fils a acordé de faire son portrait, vint pour ce sujet. Le matin la Reine avoit en dessein de se dépêcher. On luy dit à sa toilette que Madame venoit. Elle arriva peu après et monta. Elle trouva la Reine à sa toilette, ainsi elle ne voulut point prendre de fauteuil. Elle dit à la Reine qu'elle la trouvoit fort maigre et fort changée, que cependant le Cardinal Guonaltery avoit dit au Roi qu'elle étoit fort bien. La Reine ne vint diner que prez d'une heure et demie. Elle étoit fort fatiguée et disoit qu'elle se sentoit un véritable chagrin de la complaisance qu'elle avoit eue de consentir à faire faire son portrait, qu'elle se sentoit tellement émue qu'elle ne vouloit pas parler; cependant lorsque le pintre arriva, elle se mit d'un air fort gracieux sur son fauteuil pour être pinté. Le pintre y travailla jusques à 3 heures, que la Reine se reposa. Elle alla ensuite au parloir, puis au salut. Elle sortit sur les 6 heures et demi et alla dans son carrosse se promener incognito au Bois de Bologne. C'étoit le carosse de la Reine, mais elle y avoit fait monter M<sup>e</sup> la Comtesse Middleton qui étoit en robe de chambre et M<sup>e</sup> Buckley, M<sup>e</sup> Molza. La Reine se mit sur le devant pour être moins connue et revint



ainsi sur les 7 heures et demi assez contente de sa promenade qu'elle avoit trouvée fort solitaire.

Le samedi 12 aoust, la Reine dina d'assez bonne heure. Le pintre vint com̄e elle achevoit son diné. Sur la fin du repas, sa M. dit qu'elle avoit résolu de bien dire au pintre de ne donner ni tirer aucune copie de son portrait. On eut beau la conjurer, elle ne changea point de résolution et l'a réitérée plusieurs fois. Le Roi son fils luy a écrit de Lorraine pour luy demander une copie du portrait pour M<sup>e</sup> de Vaudemont. La Reine l'a refusée, disant qu'elle n'en vouloit accorder à personne et qu'elle la refusoit à Chaillot. Le Roi luy récrivit qu'il la trouvoit un peu trop dure de refuser cette grace à ces bonnes religieuses. Le pintre nommé Gobert a aporté à la Reine les portraits qu'il a faits de M<sup>r</sup> et de M<sup>e</sup> de Lorraine que la Reine a fait mettre dans son antichambre. La veille de l'Assomption, la Reine voulut jeuner. Le R<sup>d</sup> père Rouga l'obligea absolument de prendre son té le matin, ce qu'elle fit avec peine. Le jour de l'Assomption, fête de la Reine, elle fit les libéralitez ordinaires aux domestiques de la maison. Elles se trouvèrent monter à plus de 300<sup>f</sup>. Lorsque l'on en voulut remercier sa M. elle répondit qu'il étoit juste de leur faire du bien puisqu'ils avoient une double fatigue à cause de son séjour. L'on lut à la Reine pendant son diné le beau sermon du père Bourdaloue de l'Assomption que l'on a achevé en 3 fois. Le même jour n<sup>re</sup> Mère, avant l'oraison extraordinaire amena la comnoté pour présenter à sa Majesté un petit presant. C'étoit une mignature de notre St. fondateur avec des vers que ma S<sup>r</sup> l'assistante luy lut; ce que la Reine recut avec beaucoup d'agrémens. N<sup>re</sup> mère luy dit ensuite que la comnoté se trouvoit destinée pour aider s'il étoit possible sa M. à porter sa croix. À cela la Reine parut s'attendrir et dit qu'en effet elle ne trouvoit qu'icy de consolation. Ce jour il y eut seize messes. La Reine qui avoit assisté à tout le service et été presque tout le jour au choeur ne laissa pas de dire encore avec ses dames ses prières du soir qui sont longues de prez d'un tiers d'heure. Elle y dit le chapelet avec les oraisons du

rosaire, les pseumes *Deus, Venerunt gentes, Exaudiat, De profundis*, les litanies de la Vierge, l'Angelus et plusieurs oraisons. Outre cela les mercredis elle dit des litanies des Sts. d'Angleterre qui sont très longues, et diverses oraisons. Quand M<sup>e</sup> Plouden est icy la Reine luy laisse dire les prières; quand elle n'y est pas. Sa M. quoique lasse et fatiguée dit toutes ces prières. La Reine sortit le vendredi et le samedi 18 et 19 aout. Le vendredi elle alla chez nos soeurs de St. Antoine. Elle y vit la connoté et la S<sup>re</sup> la mère Anne Augustine Bellaraine. Elle fut édifiée de ce qu'elle l'assura de l'union de la connoté et de son éloignement de toute nouveauté; mais elle trouva que c'étoit outrer les choses de dire qu'elles ne souffroient prêcher chez elles que des R<sup>ds</sup> pères jésuites. Quelque affliction et estime que la Reine ait pour eux, elle ne peut goûter les choses extrêmes. Le samedi la Reine sortit encore et fut à nos s<sup>rs</sup> de St. Germain. Elle n'y vit que ma S<sup>r</sup> de Lorraine et la S<sup>re</sup> quelque peu. Elle ne put voir la déposée, la S<sup>r</sup> Anne Térèse Piques, que l'on luy dit qui ne pouvoit se lever. Ma soeur de Lorraine entretint la Reine en particulier, et luy fit un long détail non seulement d'elle même et de sa maison mais de la notre, dont elle luy aprit des particularitez qui surprirent la Reine qui ne voulut point dire à sa récréation d'où ma S<sup>r</sup> de Lorraine les avoit, mais se réserva de le dire à n<sup>re</sup> Mère en particulier. Le dimanche M<sup>e</sup> la princesse de Condé vint icy. La Reine et elle s'entretinrent avec une extrême tendresse. M<sup>e</sup> la princesse conjurant sa M. de se servir de son appartement d'icy come s'il luy eut appartenu. La Reine l'en remercia avouant que sans ce secours elle eut eu peine à demeurer icy. La Reine ne voulut point aller dans la petite tribune au salut pour la laisser à M<sup>e</sup> la p. et à M<sup>lle</sup> de Clermont. Lorsqu'elles n'y furent plus, elle y entra et dit, Je leur ai laissée crainte de les incomoder; c'est assez que je m'en serve en leur absence, je n'ai rien à moi. Ce jour M<sup>e</sup> la princesse dit à la Reine qu'elle avoit envoyé un gentilhomme à Bar pour faire part au Roi son fils des mariages des princes ses enfans; qu'il avoit été fort surpris lorsqu'en arrivant le Milord Middleton luy

avoit dit que le Roi étant incognito on ne luy donnoit point le nom de Majesté, que cela avoit tellement surpris et déconcerté ce gentilhomme qu'il ne savoit plus que dire, que cependant le Roi l'avoit reçu avec mille bontez et fait manger à sa table. C'est ainsi, dit la Reine en soupirant, que nous jouons les personnages de comédie ou plutôt de tragédie. Ce jour même, comme M<sup>e</sup> la princesse avoit dit à la Reine qu'elle donneroit à diner à M<sup>e</sup> et à tous les princes ses enfans et petits enfans, le mardi, elle invita la Reine à venir voir le petit Luxembourg qu'elle a fait bâtir et ajuster avec une magnificence extraordinaire. La Reine s'y acorda volontiers, et comme l'on parloit le soir à la Reine du plaisir qu'avoit M<sup>e</sup> la p. à ajuster sa maison et à donner à manger aux princes et à ses amis, l'on dit à la Reine que l'on croyoit que sa Majesté s'acoutumoit tellement à se priver de tout plaisir que si même la fortune luy rendoit ce qui lui étoit dû, elle ne sauroit plus en prendre ni se donner nulle satisfaction. Il est vrai, répondit la Reine en souriant, et ma pauvre fille me le disoit bien, nous menons une vie si gueuse que si nous sommes plus hureux, nous ne saurons pas vivre en princes. L'on répartit : M<sup>e</sup>, ce n'est pas en ce sens que nous parlons. Vostre M. dans ses malheurs mêmes conserve une grandeur qui fait conoitre ce qu'elle est, et il faut vous dire ce que pense la Sr Barbe au sujet des libéralités que vous avez faites icy au jour de votre fête : Si la Reine, dit elle, est si libérale dans ses disgraces et lorsqu'elle n'a rien, que seroit ce si elle étoit sur son trône ! Cependant la Reine s'est trouvée ce mois d'aoust plus incomodée que jamais. Il y avoit 7 mois entiers qu'elle n'avoit rien touché de ses pensions. Elle avoit fait venir son carosse et ses chevaux. L'on avoit mis le carosse chez Virtaut, mais s'y trouvant en danger d'être volé parce que ce lieu n'est pas fermé, le cocher demanda de le mettre icy entre les deux portes, ce qui fut fait. On le dit à la Reine et que M<sup>r</sup> Dicusson avoit pensé d'y faire faire un ovant p<sup>r</sup> le mettre plus à couvert, mais que comme cela iroit à 500<sup>f</sup>, la Reine dit qu'elle n'y vouloit pas songer, que la saison étoit trop avancée et que l'on verroit pour l'année prochaine. La Reine recut



cette semaine une lettre de Mr l'abbé Ronchy écrite de St. Germain qui luy toucha vivement le cœur, luy marquant que les pauvres Irlandois de St. Germain y mouroient de faim, n'ayant pas eu un double depuis 2 mois. La Reine en fut pénétrée de douleur, disant, Pour moi j'ai encore quelque reste de crédit pour vivre, mais ces pauvres gens n'en ont point. Elle parut fort triste.

Le mercredi la Reine sortit sur les 3 heures et alla dabort au Luxembourg où M<sup>e</sup> la p. de Condé l'attendoit. M<sup>lle</sup> de Clermont la vint recevoir à la descente du carosse. La Reine monta ensuite à la chambre de M<sup>e</sup> la princesse qui l'attendoit sur son liet à cause de la cérémonie. La Reine la pria de n'en point faire. M<sup>e</sup> la princesse se leva et la mena ensuite elle même dans toute sa maison dont la Reine admira la magnificence et le bon gout, avouant que Marly, Versailles et mêmes les plus superbes palais d'Italie n'en approchoient pas. M<sup>e</sup> la p. invita la Reine à monter dans sa machine qui est une chaize disposée avec des contrepoids si justes que se tenant assise dans son fauteuil, l'on se trouve en tenant le cordon monter depuis le haut de la maison et descendre ensuite jusques au jardin. La Reine ayant vu M<sup>e</sup> la p. y monter s'y mit après elle et a avoué que n'y étant pas acoutumée elle avoit eu quelque frayeur se trouvant à quelques pieds de terre enlevée par un trou assez obscur; qu'après elle s'étoit trouvée dans la magnifique chappelle de M<sup>e</sup> la p. dont le pavé est de marqueterie, tous les tableaux d'excellentes mignatures avec des bords de pierrerie, une chasse de cristal de roche, un petit globe qui est une horloge d'or fort juste, à coté une cheminée, une garderobe, et le plus beau de tout de grande glaces disposées de sorte que l'on voit multiplier l'autel, la chappelle et tout le grand jardin du Luxembourg. La Reine dit agréablement qu'il luy auroit fallu plus de 8 jours entiers devant que de prier en ce lieu, dont la beauté et l'agrément luy auroient donné trop de distraction. Au reste elle dit à M<sup>e</sup> la princesse qu'elle ne s'étonnoit point qu'elle ne vint pas à Chaillot, qu'elle ne pouvoit trouver en nul lieu du monde un si beau séjour que le sien. Elle y a aussi toutes les commoditez pour la

piété ayant une tribune qui donne sur l'église du Calvaire. Ce qui fait la grande beauté du Luxembourg est le grand nombre des glaces si justes qu'elles multiplient les tableaux et représentent de tous côtes les jardins. Les meubles répondent à cette magnificence. Il y en a de toutes couleurs en broderie, entr'autres un fait des découpures des colifichets de papier donnez par des R<sup>ges</sup> à M<sup>e</sup> la p. appliqué sur un fond blanc et relevé d'un galon d'or. Le li<sup>c</sup>t en est fait et a des aigrettes de fleurs naturelles. La Reine loua ces magnificences et ce bon gout. M<sup>e</sup> Molza dit qu'il surpassoit tous les palais de Rome, et revenant icy le soir et le lendemain elle lut avec attention le petit livre du Pensez y bien, dont montrant les images de la mort qui y sont elle dit d'un coeur tout rempli de la foi la plus vive, Quand on pense à cecy l'on n'est guères touché de ces beautez, puis ajouta, Je rends graces à Dieu de ce qu'il ne m'a pas fait naître d'une condition à gouter tels plaisirs. M<sup>e</sup> la p. accompagna la Reine dans toute sa maison. Sa M. en prenant congé la pria de ne point descendre, et que M<sup>elle</sup> de Clermont l'accompagna. Elle y consentit. mais s'étant mise dans sa machine elle prévint la Reine qui la trouva la première au bas de l'escalier. S'étant ensuite séparées avec mille amitez, la Reine alla aux Ursulines du faubourg St. Jacques. C'est une grande connoté fort régulière, fort unie et florissante pour le spirituel et temporel. Elles prennent uniquement leur direction des R<sup>ds</sup> pères jésuites et quoi qu'elles soient plus de 70, il n'y a point d'autres confesseurs extraordinaires. La Reine les en loua beaucoup. Elle y vit M<sup>elles</sup> Strafort et Plouden. M<sup>elle</sup> Strafort étoit fort triste d'y être ne s'y trouvant pas la liberté qu'elle avoit aux Dames Angloises. La Reine eut pitié de la petite Louison ; ainsi appelle-t-on la jeune M<sup>elle</sup> Plouden, qui ne voyant point sa mère à la suite de la Reine se mit à pleurer. De là sa M. se rendit à nos S<sup>rs</sup> de St. Jaques. Elle y trouva une si grande foule de monde que l'on fut obligé de faire entrer l'Officier des gardes et que le Comte Moltza qui donnoit la main à la Reine eut peine à la tirer de la foule. M<sup>r</sup> l'abbé de St. Aignan nommé à l'évêché de Beauvais vint pour



recevoir sa M. à la place de M<sup>r</sup> de Saint Sulpice. Il se trouva si pressé que marchant sur la queue de sa M. et un autre prêtre qui le suivoit sur son manteau, ils ne pouvoient avancer ni reculer. L'on mena la Reine dans une chappelle de la maison où étoit un corps saint venu depuis peu. L'on y chanta un très beau motet. La Reine fut ensuite au salut. C'étoit le mercredi. On l'y fait toutes les semaines ce jour en l'honneur de la passion de N. S. Il a été fondé par l'ancienne présidente de Lamoignon. La Reine après le salut se rendit à la chambre de l'assemblée où elle prit santé. Il y avoit une assez grande foule de monde, ce qui luy fit quelque peine. Elle vit ensuite la M. Catherine Charlotte Amelot qu'elle trouva assez à son gré, mais elle fut plus que jamais satisfaite de la déposée, la mère A. E. de Lamoignon. Elle y vit aussi la S<sup>r</sup> M. Eléonore de Lorraine. Le soir elle revint sur les 8 heures. Le lendemain, jour de St. Barthelemi elle se disposa pour faire ses dévotions. Le jour de St. Louis elle se souvint bien que c'étoit la fête de la princesse sa fille, et dit en soupirant qu'elle étoit obligée à n<sup>re</sup> Mère d'en avoir fait souvenir à l'obeissance afin que l'on priât pour elle. Ce jour la Reine comunia, et dit à son diné que l'on luy lut dans la vie de St. Louis. Elle ordonna que l'on luy en lut quelqu'un des plus beaux endroits. C'est la Vie écrite par M<sup>r</sup> de Choisy. L'on prit celui de sa captivité. La Reine écouta cette lecture avec une attention extraordinaire, et ces malheurs renouvelant l'idée des siens, l'on s'aperçut que cela la touchoit beaucoup, ce qui embarrassoit la lectrice, mais à cet endroit de la captivité de St. Louis où il est marqué qu'il demanda ses heures pour prier en proférant ses paroles, *Il n'appartient qu'à vous, mon Dieu, d'avoir des serviteurs qui vous soient d'autant plus attachés que vous les affligez davantage*; à ces paroles la Reine s'émut encore plus et dit, Tels étoient, je vous assure, les sentiments du feu Roi mon seigneur, et ces paroles touchent fort s. M., aussi bien que celles de St. Grégoire sur Job où il dit que parce que Job avoit été l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux et la consolation de tous les malheureux, il avoit mérité de ne trouver personne qui le



consolât dans ses malheurs. Souvent sa M. les répète, et toujours avec une ferveur et une foi plus vive. Le Roi luy avoit mandé qu'il la verroit le samedi à Marly, d'où il devoit partir pour Fontainebleau où il demeureroit jusques au 15 d'Octobre. M<sup>e</sup> de Maintenon qui le mandoit à la Reine, ajoutoit qu'elle luy écrivoit de son lict ou elle étoit fort incomodée d'une grande fluxion dans la tête dont elle avoit été fort mal et pour laquelle on l'avoit saignée, ajoutant que les princesses étoient charmées d'aller à Fontainebleau, que pour elle son sentiment étoit bien différent, que chacun parloit selon son âge. La Reine parut fort fâchée de l'état de M<sup>e</sup> de Maintenon qu'elle considère comme une vraie amie de confiance dont elle se sert pour s'adresser au Roi. Elle dit avec émotion, Que ferois je, si elle me manquoit ; puis se reprenant bien vite, elle dit Mon Dieu, c'est vous qui nous êtes toutes choses. Le samedi 26 aoust la Reine partit d'icy sur les 3 heures pour se rendre à Marly. Avant de partir, elle parut fort agitée et fort inquiète, et dit, L'on m'exhorte de dire moi même au Roi que nous ne touchons rien des pensions qu'il nous donne ; tout St. Germain meurt de faim. L'on dit que M<sup>r</sup> de Baviere l'a fait et que depuis on l'a payé régulièrement. Mais, dit la Reine, je n'oserois et jamais je n'aurai ce courage. Sa M. paroissoit fort agitée. Ayant fini sa petite récréation du matin, elle se mit à genoux comē elle fait tous les jours à cette heure et ne se met point sur son carreau. On luy fit sa lecture. Elle se reposa et descendit au commencement de Vêpres. Il faisoit une chaleur extraordinaire. La Reine alla droit à Marly. Elle y arriva sur les 5 heures. M<sup>me</sup> de Maintenon étoit dans son lict fort abbatue. Le Roi vint dans sa chambre. La Reine nous à dit qu'elle l'avoit seulement trouvé un peu courbé. Comē ils étoient ensemble, la Reine tira un fauteuil pour le Roi, et voyant qu'il étoit bas, elle prit un carreau et le mit dessus, luy disant, Monsieur, je sai que vous êtes incomodé d'être assis bas. Le Roi lui fit des excuses de la peine qu'elle prenoit, et luy dit avec quelque étonnement, Cōment, Madame, vous vous remuez avec une grande vigueur. Pourquoi, Monsieur,

vous en étonnez vous ? Il est vrai, Madame, que l'on vous avoit dépeinte come si vous eussiez été mourante. La Reine sourit ; elle dit que l'entretien ne fut que sur des choses indifférentes. Le Roi luy dit qu'il ne restoit plus à Chaillot personne de sa connoissance que la Sr M. E. le Moyne.

Après l'entretien, la Reine demeura avec M<sup>me</sup> de Maintenon, le Roi étant allé à la promenade. La Reine dit à M<sup>e</sup> de Maintenon qu'elle avoit eu dessein de parler à sa M. sur le sujet de ses pensions, qu'il y avoit 8 mois entiers qu'elle n'avoit rien touché des pensions que le Roi luy donnoit et que l'on mouroit de faim à St. Germain. La Reine ajouta qu'elle étoit venue en partie pour en parler au Roi, mais qu'elle n'en avoit pas eu le courage, que cependant son cœur étoit percé du malheur de tant de gens qu'elle voyoit souffrir. M<sup>e</sup> de Maintenon luy parut fort touchée de ce discours et luy dit qu'elle en parleroit sans manquer et que le Roi seroit touché de cela, qu'elle en étoit surprise, que l'on luy avoit dit le jour qu'elle étoit venue icy que l'on luy avoit payé 50,000<sup>f</sup>. La Reine dit que cela étoit vrai, mais que ces 50,000<sup>f</sup> étoient pour 7 mois dont elle étoit demeurée en arriere. Sa M. ajouta avec un profond soupir que l'on savoit bien que ce qu'elle touchoit n'étoit pas pour elle, mais pour ces pauvres Irlandois, et la Reine en nous parlant de cecy ajouta, Croit on qu'il nous reste beaucoup de ces 50,000<sup>f</sup> ? lorsqu'ils sont répartis, peut être mille écus à mettre en poche. Après que la Reine eut vû M<sup>me</sup> de Maintenon, elle alla faire les visites aux princes et aux princesses. Dans le salon, M<sup>e</sup> de Bucley apercut Madame de Bauvillier et M<sup>e</sup> de Remiremont qui suivoient sa Majesté ; elle s'avanca et luy dit. La Reine qui ne s'en étoit pas apercue, leur en fit des excuses et leur ayant marqué beaucoup d'amitié leur donna la main et ne voulut point monter en chaise, mais les entretint le reste du tems. Lorsqu'elle alla rendre ses visites aux Princes, elle fit beaucoup d'honneteté à toutes les dames, qui parurent fort charmées de sa politesse et de ses manières gracieuses. La Reine ne revint que sur les 10 heures. Come elle

avoit dit qu'elle seroit icy à 9 heures, M<sup>e</sup> de Middleton et M<sup>e</sup> Molza attendirent avec nous à la porte. Elles étoient fort inquietes parce qu'elles craignoient que la Reine qui avoit eu un peu de colique avant de partir ne se fut trouvée mal à Marly. Sa M. arriva à l'avant cart de 10 heures et fit en arrivant de grandes excuses de revenir si tard. Elle vouloit absolument renvoyer les S<sup>rs</sup> qui la servent se coucher, mais l'ayant conjurée de leur permettre de demeurer elle y consentit. Elle monta à la tribune, y fit sa prière et se déshabilla. M<sup>e</sup> de Buckley qui étoit fort contente de son voyage, ayant dit que les dames de la cour étoient charmées de sa M., on luy en parla à son souper et on luy dit de trouver bon que l'on dit que personne depuis la Reine mère n'avoit représenté en France avec tant de dignité et de politesse, que l'on en étoit charmé lorsqu'elle étoit à Fontainebleau. La Reine eut de la peine parce que l'on la louoit, et dit d'un air fort grave, Ces dames ont beaucoup de bonté pour moy. Puis elle ajouta, Il n'en étoit pas ainsi en Angleterre, faut dire la vérité, j'ai bien appris à vivre à mes dépens. Elle dit ensuite à sa récréation du soir, Croirez vous bien que je suis revenue sans avoir osé parler au Roi de mes intérêts. Mais il me semble, dit elle, que ce que j'ai fait vaut bien autant. Elle conta ce qu'elle avoit dit à M<sup>e</sup> de Maintenon dont elle étoit en peine, l'ayant trouvée fort abbatue. Que ferois je, mon Dieu, dit la Reine, si elle nous manquoit. Je perdrais fort, mais, se reprit elle, j'ai tort. Seigneur, c'est vous en qui il faut mettre sa confiance et son apuy. Elle dit que dans la conversation avec M<sup>e</sup> de Maintenon, elles s'étoient dit l'une à l'autre que la vie du Roi paroissoit plus nécessaire que jamais et que le peuple n'avoit jamais dit de si bon coeur, Vive le Roi, parce que chacun sentoit le besoin qu'il en avoit. Le dimanche la Reine ne communia pas, mais elle le fit le jour de St. Augustin. Ce jour l'on lut au dîner de sa Majesté un endroit des Confessions de St. Augustin qui est celui où il parle de sa conversion, ensuite à la récréation de la Reine l'on parla de la difficulté que St. Augustin avoit fait paroître pour prêcher et quelcun dit que l'on



ne s'en étonnoit point et qu'il étoit difficile à ceux qui avoient vécu dans le désordre de prêcher, dans la crainte que l'on ne leur reprochât leur vie passée. La Reine dit sur cela, Le feu Roi mon seigneur n'étoit pas de cet avis et il disoit nous devons plus hautement prêcher que d'autres la vertu, quoique nous ayons le malheur d'y manquer. Elle avoit dit une fois dans une autre occasion que le Roi son mari voyant M<sup>r</sup> le Duc de Bourgogne et le Duc d'Anjou à présent Roi d'Espagne avoit dit au Roi, Monsieur ces jeunes gens feront mieux que nous n'avons fait dans notre jeunesse, ce qui se trouvoit une espee de prophétie à l'égard du daufin et du Roi d'Espagne. Le dimanche qui étoit le lendemain du jour que la Reine avoit été à Marly, M<sup>r</sup> le Duc de Berry envoya icy un gentilhomme faire ses excuses à la Reine de n'avoir pu recevoir sa visite. Il étoit allé chasser dans la plaine de St. Denis et delà il étoit allé souper chez l'électeur de Bavière, son oncle. Il luy dit qu'il venoit prendre son heure pour luy rendre sa visite. La Reine fit ce qu'elle put pour le dissuader de venir, disant qu'elle le remercioit de sa politesse et qu'elle tenoit sa visite comē s'il l'eut faite. Cependant elle fit dire à n<sup>re</sup> Mère que l'on pouvoit croire que M<sup>r</sup> de Berry viendrait. Il arriva en effet sur les 3 heures 3 carts. La Reine qui étoit venue en bas l'attendit chez M<sup>e</sup> la princesse. N<sup>re</sup> très h. Mère qui alla pour le recevoir avec 5 ou 6 s<sup>rs</sup> luy dit lorsqu'il entroit, qu'elle le prioit de ne point faire entrer d'hommes. Il parut un peu surpris ; cependant il se tourna et dit au Chevalier de Roye et à deux autres s<sup>rs</sup> qui le suivoient de ne pas entrer. Il alla ensuite à l'appartement de M<sup>e</sup> la princesse où la Reine l'attendoit, qui luy dit qu'elle se tenoit là pour luy épargner la peine de monter. Ils entrèrent dans le cabinet de M<sup>e</sup> la princesse et s'assirent sur le canapé et pendant qu'ils s'entretenoient M<sup>e</sup> la D. de Perth pensa où l'on avoit mis les seigneurs qui accompagnoient M<sup>r</sup> de Berry. Elle alla pour les voir au tour et trouva qu'ils étoient fort mécontents parce qu'ils s'imaginoient que c'étoit la Reine qui les empêchoit d'entrer. Elle revint le dire en Anglois à la Reine, qui s'en facha

et dit qu'elle n'avoit jamais pensé à telle chose, et com̄e Mr de Berry disoit qu'il prioit sa M. de permettre qu'ils entrassent, Ce n'est point moi, Monsieur, c'est vous qui les ferez entrer. Vous en avez le droit et le pouvoir et je vous prie de vous en servir. Ils entrèrent ensuite et demeurent chez M<sup>e</sup> la p. sans aller plus loin. Mr de Berry ne monta point en haut. La comnoté l'attendit dans le petit cloître. On l'assura des prières et on luy présenta un panier de figues, en sortant la porte. Après la visite de Mr de Berry la Reine alla voir le R<sup>d</sup> père Gaillar qui l'attendoit au parloir de M<sup>e</sup> la p. La Reine dit le soir qu'elle avoit été vraiment mortifiée que l'on eut pensé que la difficulté que l'on avoit faite sur l'entrée de la suite de Mr de Berry vint d'elle. Parlant ensuite sur les clotures, elle dit que les usages d'Italie et de France étoient fort différents ; que dans l'Italie c'est le pape qui donne aux souverains mêmes le pouvoir d'entrer dans les m<sup>res</sup>. Sa M. ajouta que le Roi de France ayant eu la bonté de luy accorder de jouir de ses droits elle n'avoit point de scrupule d'en user selon les usages de France, et ce que l'état de ses affaires exigeoit ; qu'elle en avoit encore depuis peu parlé à M<sup>sr</sup> le Cardinal qui l'avoit assurée qu'elle le pouvoit en conscience. Le mardi le pintre entra pour le portrait de la Reine. Le mercredi, la Reine eut beaucoup de visites. Mr le M<sup>al</sup> de Matignon qui revenoit de Bar la vint voir le matin. Il étoit fort charmé du Roi, et le Comte de Vaudemont qui vint le soir l'étoit encore plus. La Reine ne voulut point dire ce que Mr de Vaudemont luy avoit dit du Roy son fils, quoique l'on l'en pressât, disant qu'il avoit beaucoup de bonté pour luy. Le mercredi et le jeudi, sa M. eut beaucoup de visites, le Cardinal Guonaltery, Mr de Beauvilliers et M<sup>me</sup> de Beauvilliers et de St. Aignan sa belle fille entrèrent, la Reine marqua une estime et affection extraordinaires à Mr et M<sup>e</sup> de Beauvilliers. Le soir sur les 7 heures et demi, Mr le Cardinal de Polignac vint prendre congé de sa M. pour partir pour Fontainebleau. Le jeudi la Reine étoit un peu débarrassée de visites. Il avoit fait une grande pluye et la Reine contoit de s'aller promener sur le soir, mais com̄e



son carrosse n'étoit pas arrivé à midi, elle ne voulut jamais que l'on envoya un homme à St. Germain pour ce sujet, disant que ce n'ut été que pour son plaisir et que cela n'en valoit pas la peine. Le carosse ne vint qu'à 8 heures du soir et ainsi fut inutile. Ce jour même sa M. disant à son diné que le verre qui luy servoit depuis quelque tems étoit lourd et maussade, l'on en vouloit faire chercher un autre. Sa M. dit, Cela est inutile. Strycland dit qu'il n'y en a pas d'autre; j'espère que celui cy sera cassé. Il y avoit quelque tems que l'on en avoit cassé un que la Reine trouvoit fort léger et fort joli. La pauvre fille qui le cassa, fort mortifiée, dit dans sa simplicité, Je ne me soucie pas que la Reine sache que j'ai cassé ce verre, mais il faut prier sa M. de ne le pas dire à M<sup>e</sup> Strycland. Cette simplicité fit beaucoup rire la Reine, mais com̄e elle marquoit une extrême confiance en la bonté de la Reine, elle luy fit plaisir. La Reine, malgré sa vivacité naturelle, fait une attention continuelle à se modérer, et sur le sujet de son pain qu'elle trouve souvent mauvais, elle a dit seulement une fois ou deux modérément, Il n'est pas bon, mais ils disent qu'ils ne peuvent faire autrement; il faut bien prendre patience. Le jeudi au soir M<sup>r</sup> le Duc de Lauzun vint voir la Reine et com̄e l'on racontoit devant sa M. ce qu'il avoit dit au sujet du Luxembourg dont il n'approuvoit pas les magnificences, les trouvant peu convenables à l'âge de M<sup>e</sup> la p. la Reine imposa silence. L'on dit à sa M. que du moins l'on croyoit qu'elle ne feroit pas de semblables dépenses, si elle avoit de l'argent; Je suis bien éloignée, dit la Reine, d'en avoir. J'ai été toute ma vie mal logée. Etant en Angleterre, je logeois à Withal qui est, com̄e disoit un ambassadeur la plus grande, la plus laide et la plus comode maison du monde. Je m'étois avisée d'y faire un appartement, et il n'étoit pas achevé quand nous somes sortis d'Angleterre. Le vendredi l'on pressa fort la Reine de manger une pêche fort belle que ma Sr M. M<sup>ne</sup> avoit mise sur une assiette. La Reine la refusa d'abord disant qu'il falloit attendre au dimanche. Cependant par complaisance elle en mangea la moitié, disant ensuite que l'on ne l'en pressât pas une



autrefois puisqu'elle faisoit gras. Ensuite à sa récréation n<sup>re</sup> Mère luy dit que M<sup>e</sup> la comtesse Midleton avoit donné 200<sup>f</sup> pour faire faire un salut à perpétuité le jour de l'Annonciation ; que c'étoit un bienfait dont on luy étoit redevable. La Reine dit que ce seroit elle qui gagneroit beaucoup aux prières de la comnoté. La Reine parlant de l'état où avoit été la Reine sa belle mère, dit qu'elle se trouvoit plus surchargée à cause des Irlandois qu'elle étoit obligée de norrir. Elle ajouta qu'elle avoit emprunté à un marchand et qu'elle attendoit que Mr Des Marets luy fit payer les 3 mois et qu'il n'étoit rien de plus triste que de devoir. L'on dit à sa M. que l'on étoit fâché de n'avoir pas vu le portrait de M<sup>e</sup> la p. que le Sr Arlot luy avoit apporté. Le jeudi au soir la R. dit qu'elle avoit envie de le faire revenir. C'est un ouvrage de miniature excellent, du prix de 700<sup>f</sup>. La R. dit que le Roi son fils luy en avoit voulu faire présent, mais qu'elle l'avoit payé et luy envoyoit, disant qu'elle avoit encore plus que luy. N<sup>re</sup> mère la pressa fort de se relacher et d'acorder à la Comunauté son portrait. La Reine le refusa un peu moins fortement et parut un peu se relacher pour le donner avec celui du Roi pour mettre dans la tribune. Dans cette même conversation, la Reine dit qu'elle avoit écrit à M<sup>e</sup> de Brunsvihk pour la remercier de ce qu'elle avoit bien voulu faire pour un fils de M<sup>e</sup> Molza qui est en Italie, luy disant qu'elle s'apercevoit bien qu'elle avoit pour elle des égards que n'avoit pas M<sup>e</sup> de Modène. Sa M. ajouta qu'elle l'avoit remerciée des soins qu'elle vouloit bien prendre des princesses ; puis elle ajouta, Mr Projean son intendant dit les enfans de Mr de Modene ne mangent point avec luy et disent qu'il les feroit mourir de faim, ne mangeant quasi de rien. La Reine dit, Il pouroit bien faire comē Mr le grand duc qui a une table magnifique et des cuisiniers de toutes les nations, et que cependant il ne vit que de légumes, ou de pain et d'eau et que son abstinence l'a rendu aussi sec que St. François de Borgia luy qui auparavant étoit d'une grosseur et d'une graisse extraordinaire. Le mardi 22 aoust la Reine recut la visite de Madame qui alloit ce jour diner au Luxembourg. La

Reine à midi se mit à genoux et dit ses *Angelus* devant elle. M<sup>e</sup> luy dit, Madame, vous n'avez point de carreau ; la R. répondit, Il n'importe. Elle avoit dit que dans quelques visites auparavant elle n'avoit osé interrompre Madame pour dire ses *Angelus* et qu'elle avoit un grand scrupule de cet amour propre. Elle avoua qu'elle s'étoit mise audessus et l'avoit fait le soir aussi que le Cardinal de Polignac étoit venu icy. Le jour que Madame vint voir la Reine, elle avoit un habit de couleur fort modeste. M<sup>e</sup> la duchesse de Perth l'en loua. Madame luy répondit, A 60 ou 80 ans, c'est tout de même, l'on ne doit pas se parer davantage. La Reine dit que Madame est fort charitable et bonne. Le mardi 29 aoust la Reine fit louer un carrosse pour les filles de chambre des dames, qui allèrent à Paris à la prise d'habit de la Sr Hélène le Comte, qui a pris l'habit de novice domestique aux R<sup>es</sup> Ursulines de Ste. Avoye. Le soir elles allèrent voir le petit Luxembourg. M<sup>e</sup> la princesse qui sut qui elles étoient, leur fit ouvrir tous les appartemens. Elle se leva même de son cabinet où elle jouoit pour le leur faire voir. La Reine qui sut cette honeteté en a paru fort touchée et extrêmement sensible à l'affection de M<sup>e</sup> la p. L'on a parlé plusieurs fois devant la Reine de ce que l'on trouvoit d'inutile en ces magnificences, mais jamais la R. n'a donné le moindre signe qu'elle n'approuvât pas ces dépenses, quoiqu'elle soit infiniment réservée à en faire. Elle a dit que Madame avoit demandé à M<sup>e</sup> la princesse de mener avec elle M<sup>lle</sup> de Clermont à l'opéra ; ce que M<sup>e</sup> la p. luy avoit refusé ; que Madame s'en étoit consolée disant, Elle le trouvera de meilleur gout quand elle ira, ne l'ayant jamais vu. Sa Majesté a raconté elle même qu'aimant fort Madame qui luy témoigne une affection extraordinaire, elle avoit pris la confiance de luy parler sur son assiduité à se trouver à ces spectacles ; que Madame luy avoit répondu, Vous faites bien, Madame, de n'y pas aller, car ce que vous faites est meilleur : mais pour moi, je ne ferois rien de meilleur et après tout je n'y fais que dormir : le sommeil que l'on prend au son de la musique est tout à fait agréable. La Reine rit en racontant cecy. Après

cela elle ajouta, J'ai toujours été en peine sur ce sujet. Ma mère qui étoit très pieuse ne faisoit nulle difficulté d'aller à l'opéra et à la comédie. Quand nous étions jeunes, elle nous faisoit jouer de petites pieces. Quand mes enfans sont devenus grands j'ai eu beaucoup de difficultez et d'embarras, et j'ai consulté tout ce que j'ai cru de gens capables ; jamais aucun ne m'a dit positivement que ce fut pêché. On luy dit la réponse qu'avoit faite Mr le Cardinal à ses dames qui l'avoient prié de leur dire s'il y avoit du mal d'aller à la comédie et à l'opéra. L'on sait, avoit-il dit, qu'il y a lontems que je suis brouillé avec eux. Cette réponse, dit la Reine, ne signifie rien. Le père Rouga quand je luy demandois me disoit de consulter le père Sander confesseur du feu Roi et des princes mes enfans. Le p. Bourdaloue m'a parlé plus nettement qu'un autre et me dit de ne les y laisser aller que le plutard que je pourrois, et quand ils yroient de tacher que les pieces que l'on représenteroit devant eux fussent des moins dangereuses. Pour moi, dit sa Majesté, je n'y ai jamais ni compris ni entendu de mal. C'est une grande grace que Dieu a faite à V<sup>re</sup> Majesté et dont l'on peut dire qu'ayant été à la cour et dans les dangers elle s'est vue au milieu du feu sans bruler. Le 5 7<sup>bre</sup> qui étoit le jour de la naissance du Roi, la Reine recomanda beaucoup que l'on priât pour luy, disant, Hélas il a à présent 75 ans ; l'on ne peut trop redoubler ses prières, afin que Dieu nous le conserve. Je tremble toujours quand j'y pense. La Reine au sujet du *Te deum* de la prise de Landau dit que le peuple crioit avec un zele plus ardent qu'il n'avoit jamais fait, Vive le Roi. On luy répondit que c'étoit l'objet de toutes les prières, que l'on disoit, selon ses ordres 3 fois le *Domine salvum fac Regem*, pour les Rois de France, d'Espagne et d'Angleterre ; qu'il étoit vrai que les françois étoient fort touchés que le Roi d'Espagne les eut renoncez. Il l'a voulu, répondit la Reine, et le Roi assurément a fait ce qu'il a pu pour le fair revenir apres la mort du Daupin ; mais il l'a toujours absolument refusé. C'est un prince de grand mérite aussi bien que la Reine d'Espagne. Un jour que la Reine avoit écrit a Madame de Savoye qui luy écrit



toujours de la maniere du monde la plus tendre disant qu'elle envie à la Duchesse de Lorraine l'avantage de pouvoir donner une retraite au Roi d'Angleterre, la Reine dit, Je crains fort que notre commerce ne vienne à cesser, car des lors que Mr le Duc de Savoye se portera pour Roi de Sicile, nous ne pouvons le reconoitre en cette qualité puisque ce seroit aprouver le traité d'Utrecht. Elle ajouta qu'elle avoit fait dire aux envoyez de Florence et à d'autres qu'ils ne prissent pas la peine de venir à St. Germain, et que dez lors qu'ils ne pouvoient à cause de leurs intérêts reconoitre le Roi son fils, elle aimoit mieux ne les pas voir ; qu'elle se soucioit peu pour sa personne des honneurs que l'on luy pouvoit rendre ; qu'elle savoit que le Grand Duc en étoit vraiment fâché. Un jour que l'on parloit de l'attachement des pères et mères pour leurs enfans et que l'on disoit que l'amitié des grands pères et grandes mères est toujours plus tendre que celui des pères, la Reine dit, Quand j'aurois de petits enfans, je ne crois pas que mon amitié alla jusques à les gater. Ma mère m'aimoit passionnément, cependant elle me caressoit jamais ; je l'aimois de même et je l'aimois tellement que je me reprocherai toute ma vie d'avoir voulu absolument qu'elle m'accompagnât en Angleterre, ce qui a été pour elle la source des malheurs qui l'ont affligée le reste de sa vie ; car mon frère s'étant laissé aller à de mauvais conseils en usa mal pour elle. Le tems de sa majorité étoit arrivé et elle ne demandoit pas mieux que de luy rendre le gouvernement ; il le prit d'une manière fort désagréable. On luy dit, Madame, cela n'est pas étonnant, quasi tous les souverains en font autant, et entre nos Rois, St. Louis et le Roi notre maître sont les seuls qui ayent conservé pour les Reines leurs mères l'attachement et le respect. Aussi Dieu donne-t-il, reprit sa M., à votre Roi une longue vie. Je me flatte que mon fils fera le 3<sup>me</sup> des Rois. Sa M. ayant donné de quoi faire le parement et l'ornement blanc en broderie, l'on vouloit y mettre ses armes. N<sup>re</sup> Mère avoit demandé à M<sup>gr</sup> le Cardinal, qui avoit répondu que cela se pouvoit, que les armes des Rois étoient privilégiées et qu'il y avoit bien de la différence entre ces armes et celles

des simples particuliers. Sur cela l'on pria M<sup>me</sup> la comtesse Molza de donner le cachet de la Reine afin que l'on les put faire dessiner. Lorsqu'elle le voulut prendre dans la cassette, sa M. luy demanda ce qu'elle en vouloit faire, et l'ayant avoué la Reine luy déffendit, et M<sup>sr</sup> le Cardinal étant venu la Reine luy en parla et il luy dit qu'il étoit encore mieux de ne pas mettre d'armes aux ornements d'Eglise. Sa M. dit à n<sup>re</sup> Mère co<sup>m</sup>e elle montoit le degré pour aller le soir à la tribune à la prière pour le feu Roi, que M<sup>sr</sup> le Cardinal luy ayant dit qu'il étoit mieux de ne pas mettre d'armes, elle déffendoit absolument que l'on mit les siennes à l'ornement de broderie que l'on alloit faire. La Reine rioit fort en disant cela ; celles qui suivoient n'entendirent pas ce qu'elle disoit, elle le répéta le soir à sa petite récréation, ajoutant qu'elle avoit toujours blâmé de mettre des armes dans les églises, et qu'elle ne vouloit pas faire ce qu'elle condamnoit.

Le 1<sup>er</sup> Septembre que le Roi d'Angleterre devoit comancer les eaux de Plombieres, la Reine envoya le recomander aux prières de la comnoté. L'on dit sur ce sujet que l'on craignoit toujours dans la situation où étoit le Roi son fils que quelque méchant ne se servissent de l'occasion pour faire un méchant coup. Si les Rois, dit la Reine, étoient dans ces craintes, leur vie seroit pis que la mort ; il faut s'abandonner à Dieu. Le 5 septembre, co<sup>m</sup>e la Reine alloit sortir, on luy dit que M<sup>e</sup> de Lauzun alloit venir. Sa M. dit qu'elle la rencontreroit et qu'après l'avoir menée promener avec elle, elle la rameneroit icy ; ce que sa M. fit avec mille témoignages de bonté. Ce soir même la Reine dit à sa récréation qu'elle avoit envie de dire quelque chose. Sa Majesté rioit si fort qu'à peine pouvoit elle parler. Cependant elle adressa sa parole à ma S<sup>r</sup> Catherine Angélique qui luy avoit appris ce qu'elle vouloit dire et luy demanda deux fois, Le dirai-je ? N<sup>re</sup> mère l'a-t-elle permis ? Ouy, Madame. Alors sa Majesté dit en éclatant de rire, Vous avez toujours crue feue M<sup>lle</sup> la Mothe fille ; c'étoit une femme mariée. Elle l'a été plus de 25 ans. Alors la surprise ayant excité un ris démesuré, l'on raconta les bizarres circonstances de ce mariage, qui sont que la D<sup>lle</sup> ayant fort connu un



ami de Mr de Lauzun, nommé M. Barail, gentilhomme gascon, elle l'avoit épousé en l'année 1677 un mardi matin en carême dans la paroisse de St. Leu St. Gilles, un prêtre seul avec le curé, les deux bédcaux servant de témoins et ayant tenu le poêle ; que la Delle avoit ses coiffes bien basses et qu'elle étoit ensuite revenue avec ledit sieur et la dame Catos sa blanchisseuse jusques au bout de la rue St. Denis où ils s'étoient séparés et ensuite s'étoient retrouvés dans une maison que la d. Catos luy louoit ; que le mariage avoit été fait avec la permission de l'Archevêque, que le dit Sr Barail demouroit assez ordinairement avec un de ses frères et Mrs Fontaine et de Sacy dans la rue St. Jacques chez un libraire ; qu'il n'avoit jamais voulu déclarer le mariage, et que lorsqu'il venoit icy où il passoit très longtemps au parloir, on l'appelloit Mr de Savignac, qu'il s'étoit 4 ans avant sa mort retiré près de l'Oratoire, et que la Sr Jasinte le croyant un ami de Melle La Motte ne l'appelloit point autrement qu le st. homme son directeur, qu'il étoit mort en l'an 1705, 4 ans avant Melle la Mothe, étant paralitique ; qu'il avoit laissé le peu qu'il avoit à l'hospital général, que la dame Catos, confidente de toute cette belle affaire, l'avoit dite à la Sr M. Marte. La Reine en ayant beaucoup ry, dit gravement, Voyez à qui s'exposent les communautés qui ont de jeunes bienfaitrices séculières. Le lendemain ses dames voyant que les srs qui servoient sa M. rioient beaucoup, elle crut après avoir beaucoup hésité leur pouvoir dire, puisque ce n'étoit pas un péché elle le fit. Mais le lendemain 7 7bre elle en eut du scrupule, et dit à sa récréation qu'elle l'avoit consulté au père Rouga qui ne luy avoit pas dit que ce ne fut une faute et que désormais elle deffendoit d'en parler. On luy dit, Madame à ce péché l'on peut conoitre la nature de ceux que vous commettez. La Reine répondit gravement, Vous ne me conaissez pas. Elle dit la même chose à ses dames qui depuis n'en ont plus osé parler. Le 9 7bre l'on s'échapa à la récréation du soir d'en dire quelque chose à mots couverts. La Reine arretant la le discours dit qu'elle avoit eu tant de scrupule de cela qu'elle avoit ordonné des messes pour le repos de l'ame de cette pauvre défunte.



Le 8<sup>me</sup> 7<sup>bre</sup> jour de la Nativité, sa Majesté fit ses dévotions. L'après dinée, come elle se disposoit d'aller à Vespres, il luy prit de la colique avec une douleur dans l'estomac. Ses dames luy persuadèrent de se coucher et de prendre d'une eau cordiale ; ce qu'elle fit, et ce qui arrêta sur le champ le dévoyement qui luy començoit. Il cessa, et la Reine se trouvant mieux, dit son office et fit son oraison dans son lict, témoignant de la peine de s'y estre mise. La nuit, elle l'ut assez bonne, et le lendemain elle ne se trouva plus incomodée. La Reine dit à sa récréation le dimanche suivant que la Reine d'Espagne luy avoit écrit il y avoit quelques jours et qu'elle luy avoit fait réponse. Elle voulut bien lire à celles qui étoient présentes une partie de la lettre de la Reine d'Espagne, qui l'appelle *ma chère tante* et luy marque la peine ou elle a été des bruits qui ont couru de sa maladie. Elle la remercie du soin qu'elle a de faire prier dans la maison de Chaillot pour elle et le Roi d'Espagne son mari. Elle conjure la Reine dans les termes les plus tendres de continuer et de faire prier pour sa grossesse, marquant qu'elle est dans son 8<sup>me</sup> mois, et qu'elle demeurera au lict jusques à ce qu'elle soit délivrée, disant que c'est de son lict qu'elle luy écrit, ajoutant que les nouvelles publiques luy auront sans doute appris l'évacuation des troupes de la Catalogne, que les peuples s'y sont rendus au Duc de Popoli qui commande l'armée du Roi d'Espagne, mais que la ville de Barcelonne ne veut entendre parler de nulle soumission, que pour dompter ces rebelles obstinés à leur malheur, on a bloqué leur ville. La Reine releva beaucoup les vertus de la Reine d'Espagne. Le lundi Mr l'abbé Benoit, prieur de St. Germain, vint diner icy et M<sup>e</sup> Benoit sa mère se trouva au diner de sa M. qui luy marqua beaucoup d'estime et de considération. Le mardi le Sr Gobert pintre vint pour achever le portrait de la Reine qui, après bien des instances, se laissant fléchir acorda son portrait avec celui du Roi son fils, et permit au Sr Gobert de tirer une copie de la tête de celui de la Reine et de prendre les mesures dans la tribune pour ces portraits en grand. Le mercredi 13<sup>me</sup> 7<sup>bre</sup> le Sr Garvand médecin de la Reine, la vint voir et comença

de la vouloir persuader de retourner à St. Germain. La Reine n'y voulut pas entendre et nous fit l'honneur de dire qu'elle écrivoit au Roi pour se défendre des pressantes importunités que l'on luy faisoit pour ce sujet, ajoutant, Toutes les paroles des autres ne seront pas capables de m'ébranler, mais si mon fils m'en prioit, cela seroit seul capable de m'y faire consentir. Le jour de l'Exaltation de la Ste. Croix, la Reine comunia. Elle dit qu'elle avoit beaucoup demandé l'amour de la Croix et qu'elle se reprochoit à elle même le peu d'amour qu'elle avoit pour les souffrances. Dieu fait bien toutes choses, dit la Reine, et il nous fait luy même notre croix parceque jamais nous ne pourrions y consentir s'il nous demandoit notre consentement. La Reine a dit que son portrait pour la tribune seroit en Ste. Hélène qui montreroit la croix au Roi son seigneur, le Roi son fils en St. Edouard et la princesse sa fille en Ste. . . . Le 10<sup>bre</sup> l'on pressa la Reine à sa récréation de se faire faire une chaise. Il faisoit assez mauvais, et la Reine qui avoit toujours hésité y consentit enfin. L'on fit faire la chaize selon l'ordre de la Reine à la largeur et grandeur de celle de l'infirmierie afin qu'elle pût passer la petite porte de l'allée de l'infirmierie. La Reine l'essaya et l'ayant trouvée trop haute, la fit couper à la hauteur de 5 pieds qui est la hauteur de la sienne à St. Germain. Pour la couvrir la Reine eut assez de difficulté trouvant que le gros de Tours que l'on luy apportoit coutoit 20<sup>f</sup> l'aune et ne voulant pas pour elle même faire une dépense de 200<sup>f</sup> à quoi cela pouvoit aller. M<sup>r</sup> Strycland luy proposa de prendre du camelot, et la Reine ayant ordonné que l'on luy en aporta des échantillons, il se trouva du prix de 14<sup>f</sup>, ce qui déterminna la Reine à prendre du gros de Tours. On luy dit au sujet de ses difficultés. Il semble, Madame, que vous faites comē St. Thomas de Vilneuve qui disutoit avec son cordonnier pour ses souliers et qui pour marier l'une des filles du cordonnier luy donna tout d'un coup 300 réales. Ainsi v<sup>re</sup> M. est avare pour elle et prodigue ou pour la charité ou pour les autels. La Reine sourit et prenant la parole dit, Il est vrai que je ne dispute pas pour mes souliers, mais j'en mets le moins qu'il m'est possible. Quand j'étois

en Angleterre j'en mettois de neufs toutes les semaines ; je n'en mets plus que toutes les 2 semaines, et des gands d'un jour l'un. On ne peut en mettre moins. Ce que je changeois étoit le profit des femmes de chambre. Mr de Lauzun avec ses grands termes exagératifs a dit au Roi, parlant de moi, Sire, elle n'a pas seulement des souliers à ses pieds. Le terme étoit un peu outré, mais il est vrai que l'on a soin de recoudre les rubans de ces beaux souliers, ce que la Reine dit en riant, montrant ses souliers. Puis elle ajouta, Ils me coutent cependant 10<sup>f</sup>. Je crois que c'est trop payer, mais pour moi il ne les veut pas faire à moins. Voilà comē sont les ouvriers et ce que ma mère ne pouvoit souffrir. Elle étoit généreuse et magnifique ; elle ne vouloit cependant pas qu'ils luy vendissent plus cher, mais elle leur donnoit ensuite ce qu'elle vouloit.

Le 13 7<sup>bre</sup> l'on fit les 1<sup>eres</sup> Vêpres du service du feu Roi d'Angleterre. Le 16 le service se fit. La Reine étoit fort abattue. Elle communia ce jour là, et entendit les messes depuis 9 heures jusques à midi et demi. Elle dit à sa récréation qu'elle sentoit au milieu de sa douleur la consolation de penser que le Roy son seigneur étoit hureux et jouissoit du repos éternel aussi bien que sa fille, et qu'elle faisoit souvent réflexion qu'il étoit étonnant que Dieu l'ut conservée et le Roi son fils et qu'il eut retiré la jeune princesse, qu'il falloir croire que Dieu qui est infiniment sage et bon avoit tout fait par miséricorde. Le 18 7<sup>bre</sup> la Reine prit médecine, qui luy fit fort bien. Le 19, la Reine comença la poudre de quinquina mêlée de blanc de baleine. La Reine a pris la coutume de sortir tous les soirs et d'aller promener au Bois de Bologne. Il luy prit envie un jour de passer le bacq et d'aller dans la plaine de Grenelle. Elle vouloit passer le bac, mais les dames ayant eu peur, elle passa le pont royal et revenant dans le fauxbourg St. Germain prez de nos soeurs, elle salua la touriere qui la voyant sur le devant du carosse ne put jamais la reconnoitre. La Reine raconta en riant que la vue d'un couvent de la Von luy avoit fait oublier son incognito. Le dimanche 17, avant que la Reine entra à Complies, on luy aporta des lettres du Roi, son fils.



Elle n'ouvrit pas le paquet jusques après tout le service, qu'elle les lut en prenant son té. Ce jour même, lorsqu'elle prenoit son té chez Madame la princesse, on luy présenta des estampes de la p. sa fille que le Sr le Bel pintre a fait graver. La Reine le regarda et réprima les larmes que cette vue exita, poursuivant son discours à l'ordinaire. La Reine a fait faire pour le Roi son fils une copie du Roi notre maitre par Rigaut. La Reine dit que ce portrait frappe tant il est ressemblant, mais que le portrait fait le Roi plus jeune de 30 ans ; qu'il étoit ainsi quand elle passa en France, qu'il est fort changé et courbé, qu'il s'en apercevoit et disoit quelquefois. Autrefois je voyois bien des gens qui étoient moins grands que moi et à présent ils sont plus hauts que moi. L'on dit à la Reine que l'on ne pouvoit assez louer le bon cœur du Roi d'Angleterre de vouloir avoir le portrait du Roi avec ceux du Roi son père, de la Reine, de la princesse, et de Mr et de M<sup>e</sup> de Lorraine. La Reine dit, Nous avons toujours aimé la France : le Roi Charles l'aimoit fort. Il eut à la verité quelques petits chagrins quand il fut obligé de s'en éloigner, mais étant dans son royaume, il ne s'en souvenoit plus ; et enfin nous avons toujours aimé la France et c'étoit un des crimes du feu Roi, mon seigneur, d'être catholique et ami du Roi de France.

La Reine quelques jours après, parlant a sa récréation des princes ses enfans dit que si elle avoit eu le malheur de les perdre, elle ressentait au moins la consolation de les savoir dans le ciel, que cela luy avoit causé de mortels chagrins en pensant qu'elle ne pourroit les élever catholiques pendant qu'elle étoit Duchesse d'Yorck, que le 1<sup>er</sup> enfant qu'elle eut qui étoit une fille, elle prit ses mesures pour le faire baptiser à la Catholique, que peu apres la naissance de cette enfant, elle la fit apporter sur son lit come pour la voir et là, le pere Gallis son confesseur la batisa, qu'elle dit ensuite au Roi Charles que sa fille étoit baptisée, mais que sans y avoir il voulut absolument que l'on la portât à l'église des protestans pour y être baptisée, qu'elle en eut un scrupule extrême croyant avoir été la cause de cette réitération du batême de sa fille, mais que le pere Gallis luy dit

qu'elle n'avoit pas fait de faute ; que le Roi son mari et elle étoient inconsolables de voir leurs enfans élever à la protestante, et qu'ils se consoloient par là de ce qu'ils mouroient en bas âge, le Roi disant Voyez vous, jusques à ce que nous puissions élever des enfans dans la bonne religion, aucun ne vivra. La Reine a toujours ce principe de religion devant les yeux. À la fin de Septembre, le Roi ayant fini ses eaux, le Cardinal Guonalteri qui l'étoit allé voir jusques à Bar revint. La Reine dit à la Comnoté à sa récréation qu'elle avoit vu ce Cardinal qui est son ami intime, et qu'en le voyant elle avoit tout à la fois ry et pleuré, parce qu'elle ne croyoit plus le revoir. Ensuite elle ajouta qu'il luy avoit paru très satisfait du Roi son fils, qui l'avoit entretenu coeur a coeur et l'avoit logé à Bar dans une chambre joignant la sienne. Une de nous prenant la parole dit, Madame, nous sommes bien aises que le Roi ait fini ses eaux et soit en bonne santé ; sa vie et sa santé sont le principal. Cōment, reprit la Reine, et que dittes vous là ? Il y a bien autre chose à demander pour mon fils ! Mais, Madame, répondit on, sa vie est le fondement de sa fortune. Hé quoi, ma soeur, répondit sa Majesté, d'un ton fort animé, vous n'avez doncques en l'esprit que des biens temporels. Avant tout il faut demander le salut de mon fils et la conservation de sa religion. Après Dieu fera de nous ce qu'il voudra.

Le 26 7<sup>bre</sup> le père Giustiniani vint icy qui entretint la Reine fort au long des misères qui se trouvoient à St. Germain, disant qu'il y avoit de pauvres gens qui passoient jusques à 80 heures sans prendre nulle nourriture. La Reine parut le soir à sa récréation fort touchée de ce récit et dit qu'il luy avoit percé le coeur ; qu'elle se trouvoit d'un extrême embarras, n'osant importuner le Roi et dailleurs n'ayant nulle nouvelle de l'abbé Gautier ; qu'il auroit du luy faire toucher deux cartiers de son douaire, mais qu'elle n'avoit rien touché ; que l'on disoit que le grand trésorier d'Angleterre étoit malade, que tout ce qui la regardoit demeuroit, ajoutant doucement, Dieu soi bénny de tout. Puis elle dit, M<sup>me</sup> la Chancelière a été bien surprise de nous savoir en arriere de 8 mois des pensions du Roi. Elle me faisoit



souvenir de ce qui est bien vrai que Mr le Chancelier quand il quitta, ne nous avoit jamais differez d'un mois, et nous sômes en arriere de 8. Un moment après elle se reprit et dit, Mr Des Marets est bien empêché à cause de la guerre ; ce n'est pas sa faute. Cependant 2 jours après M<sup>e</sup> de Maintenon luy ayant mandé par M<sup>lle</sup> d'Aumale l'avantage que les troupes du Roi avoient remporté prez Fribourg, la Reine luy écrivant pour la remercier, luy manda le triste état où elle étoit réduite, et le 1<sup>er</sup> Octobre, jour de St. Remi, un dimanche que la Reine avoit fait ses dévotions, elle recut pendant son diné une lettre de M<sup>e</sup> de Maintenon, qui, après luy avoir mandé le siège de Fribourg comencé par les troupes du Roi luy disoit que la lettre de sa Majesté avoit rempli son coeur de compassion, qu'elle ne pouvoit sans une extrême peine penser à celle de sa M. ; que, quoiqu'elle évitât de tout son pouvoir d'en causer au Roi, elle n'avoit pu s'empêcher de luy faire conoitre la situation où elle étoit, qu'il parleroit à Mr Des Marets et qu'elle avoit envoyé à Mr de Torsy pour le presser d'écrire à l'abbé Gautier, non pas qu'elle osât solliciter pour sa Majesté, ce qui ne luy convenoit pas, mais seulement pour luy marquer son zèle et son dévouement à la servir. La Reine ayant lue cette lettre de Madame de Maintenon avec de grands témoignages de reconnoissance, l'on prit la liberté de la faire souvenir qu'elle avoit promis la veille à sa récréation du soir de montrer à n<sup>re</sup> Mère et aux s<sup>rs</sup> qui la servent la copie de la lettre que le Roi son fils avoit écrite au Roi n<sup>re</sup> maitre en sortant de France et que ce jour samedi elle avoit montrée au Cardinal Guonaltery qui l'étoit venue voir, qui en avoit été touché et charmé. La Reine eut la bonté d'y condescendre et se levant la tira de sa cassette. Elle recomanda fort que l'on n'en parla pas, disant que dans la conjoncture présente il ne convenoit pas de la relever, qu'elle ne savoit coment cela étoit arrivé, mais que l'on l'avoit en partie mise dans les gazettes d'Hollande, que cela étoit passé et qu'il le faloit laisser oublier. Voicy cette copie ; une autre se garde à part dans le tiroir des Archives.

---



[223.]

Copie de la lettre du Roi d'Angleterre à sa Majesté très chrétienne, écrite à Chaalons, le 19 Février 1713.

De quelles paroles dois [je] me servir pour marquer à V. M. ma reconnoissance avant de quitter l'azile que ses soins paternels m'ont accordé presque depuis que je suis au monde, et dont elle ne laisse point sans m'en procurer un autre plus convenable pour la situation présente de ses affaires et des miennes? Si les paroles me manquent, mon coeur en est pénétré par le souvenir de ses bienfaits et de ses bontéz passées, auxquelles le soin qu'elle veut bien prendre de moy et de tout ce qui me regarde met le comble, et me rassure dans la triste situation où je suis par la confiance que j'ai dans une générosité dont la durée la rend sans exemple, dans une sagesse acoutumée à venir à bout des plus grands desseins et dans une bonté qui ne s'est jamais lassée de répandre ses bienfaits sur moy et sur toute ma famille. C'est avec toute l'instance possible que j'en demande à V. M. la continuation pour moy et pour la Reyne, la seule personne qui me reste de ceux qui m'étoient les plus chers et qui méritant tout de moy comē la meilleure de toutes les mères, ne me cède en rien dans les sentiments que j'ai pour V. M. lesquels elle m'a inspirez dès mes plus tendres années. Il ne me reste plus qu'en assurant V. M. de mes voeux les plus ardens et les plus sincères pour son bonheur et sa prospérité, de la conjurer d'être bien persuadée qu'elle trouvera toujours en moy le respect et l'attachement et si je l'ose dire la tendresse d'un fils, une volonté toujours prete non seulement à suivre, mais à aller même audevant de la sienne en toutes choses durant le tems de mon exil, et si jamais je me vois rétabli dans mes royaumes un allié fidelle qui fera sa gloire et son bonheur de concourir aux justes et aux grands desseins d'un Roi qui fait tant d'honneur à la Royauté.

JAQUES R.

[224.]

Copie de la lettre de Sa M. à Madame de Maintenon, de même datte.

Peu content, Madame de la lettre que j'ai écrite au Roi où je n'ai que foiblement exprimé les sentiments que j'ai pour luy, où puis je me mieux adresser qu'à vous pour vous prier de suppléer pour moy à tout ce qui y manque ? J'ose attendre cela de votre bon coeur et de l'amitié que vous avez toujours eue pour la Reine et pour moy, en vous en demandant la continuation pour nous deux, permettez moi de vous assurer icy de la mienne quoiqu'elle vous soit très inutile, aussi bien que de la haute estime et parfaite reconnoissance que j'ai pour vous, Madame, à qui après le Roi, je crois tout devoir.

[225.]

*(Continuation des Mémoires.)*

L'on ne put entendre la lecture de ces lettres surtout celle du Roi d'Angleterre au Roi sans se trouver attendrie, come l'on en admira la sagesse. L'on conjura très instamment la Reine de permettre que l'on en prit une copie. La Reine eut peine d'y condescendre, disant que dans la conjoncture des affaires du Roi son fils, cette lettre qui ne seroit pas de saison pouroit luy faire tort, qu'elle avoit été fâchée de ce que la gazette d'Hollande en avoit eu connoissance et que l'on l'avoit publiée sans qu'elle eut pu découvrir par où, et qu'au reste la lettre étoit toute entiere du Roi son fils et qu'elle s'étonnoit qu'il put sy bien écrire en Francois ; qu'en écrivant au Roi, il luy avoit envoyé cette copie, que M. de Bervich l'avoit donnée au Roi qui en avoit été fort touché, que M<sup>e</sup> de Maintenon le luy avoit mandé en même tems, et se levant elle lut ce que M<sup>e</sup> de Maintenon luy marquoit sur cette lettre. Voicy les termes : Le Roi votre fils Madame a joint en écrivant au Roi la politesse d'un académicien, la tendresse d'un fils et la dignité d'un Roi. L'on

conjura la Reine avec de si grandes instances de permettre que l'on eut une copie de cette lettre qu'elle y condescendit, mais à condition que l'on ne la montreroit à personne. On la recut de la main de sa M. et on luy reporta devant vêpres. Le 18 Septembre la Reine avoit donné audience à 4 heures du soir au père général des Capucins. C'est un Italien de grand mérite et que le Cardinal Guonaltery dit qu'il conoit il y a plus de 30 ans il vint avec peres Capucins tous vénérables par leur âge. Il fit sa harangue à la Reine en Italien. Sa M. l'écouta debout et luy répondit en Italien. Ainsi l'on [n'] entendit point ce qu'il luy dit, mais seulement après sa M. dit qu'il lui avoit parlé d'une manière fort touchante, luy disant qu'elle et le Roi son fils étoient les seuls princes dont l'état fut digne d'envie, puis qu'ils avoient la gloire de souffrir pour J. C. Il ajouta qu'étant passé à la cour de Mr de Savoye, il avoit eu l'honneur de le saluer et qu'il luy avoit dit au sujet de son nouveau royaume de Sicile que si cette couronne aidait à luy aquérir le royaume du ciel il s'en réjouiroit, mais que si elle ne luy servoit pas pour ce sujet, il trouvoit que c'étoit plutôt un malheur qu'un avantage pour son Altesse Royale, et que Mr de Savoye n'avoit point été mécontent de son compliment. La Reine a écrit au Roi son fils ce que le p. Capucin luy a dit et l'a répété plusieurs fois avec un gout que sa foi luy inspire. Elle dit en même tems qu'elle avoit reçu une lettre de Madame Royale qui luy faisoit toujours mille amitez, et qu'elle luy marquoit entre autres choses que le Duc de Savoye étoit pret de s'embarquer pour aller prendre possession de son nouveau royaume de Sicile. Ainsi, dit la Reine, ceux qui ont des royaumes les perdent et ceux qui n'en ont point en acquierent dans cette paix. Mais Dieu est sur tout, c'est luy qu'il faut adorer. M<sup>me</sup> de Savoye luy écrit avec des marques d'une estime et d'une tendresse extraordinaire. La Reine qui est fort sensible à ces marques d'affection dit qu'elle . . . pourtant que le S<sup>gr</sup> luy oteroit encore cette consolation puisqu'elle ne savoit si elle pouroit reconoitre Mr de Savoye Roi de Sicile, à cause du traité d'Utrecht si contraire au Roi son fils ou ce seroit consentir.



Le 3 Octobre, la Reine étant à sa toilette on luy dit que le Secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne demandoit à parler à sa Majesté. La Reine le fit entrer et il luy aporta la lettre du Roi d'Espagne et une de Madame des Ursins qui aprenoient que la Reine étoit fort heureusement accouchée d'un fils. La Reine lut ces lettres à sa récréation. Celle du Roi marquoit en peu de mots que connoissant l'intérêt que sa M. prenoit à ce qui le regardoit, il étoit persuadé qu'elle auroit de la joie de savoir que la Reine étoit heureusement accouchée d'un troisieme fils et que ce qui luy donnoit plus de consolation c'étoit de voir que la Reine se portoit aussi bien que l'on pouvoit souhaiter dans cet état. M<sup>me</sup> des Ursins mandant la même nouvelle à la Reine y ajoutoit que la Reine d'Espagne avoit été si heureusement et si promptement delivrée que si elle n'ut pris la précaution de couches dans une chambre tout pret, elle n'ut pu s'y trouver à propos. Elle ajoutoit que l'on avoit nommé le nouvel infant Ferdinand, nom fort révééré en Espagne. La Reine le 10 Octobre fit réponse au Roi d'Espagne et à M<sup>me</sup> des Ursins à qui elle manda qu'elle la prioit d'embrasser pour elle le cher prince des Asturies, à qui elle souhaitoit toutes sortes de graces et de bénédictions, et que lorsqu'elle pourroit elle luy aprit qu'il avoit une vieille grande tante qui l'aimoit fort tendrement. La Reine prenant de la poudre de blanc de baleine et du quinquina ne se donnoit qu'à peine le loisir de respirer. Elle prenoit le bouillon à 8 h., à 8 et demi se levoit, puis apres demi heure de prieres se mettoit à écrire 3 ou 4 fois la semaine, puis en lisant ou cachetant ses lettres mangeoit à la hâte un morceau de pain, puis s'habilloit et alloit entendre ses deux messes, entendant l'une et faisant son oraison dans l'autre. Ensuite, si elle n'a ny parloir ni autre affaire, apres avoir été à la tribune et en été à la chapelle des Anges, elle revenoit diner. On luy raconta que M<sup>me</sup> Middleton avoit dit un jour fort émue, La Reine prie trop Dieu icy. Si le Roi de France le savoit, il vous oteroit la Reine. Elle ne put s'empêcher de rire de cette pensée. Puis prenant la parole, elle dit Je ne pense pas que le Roi de France s'inquiete de mes prières ny que

cela m'empêche de demeurer à Chaillot. Mes dames qui se plaisent à St. Germain parlent selon leur gout et leur satisfaction ; elles ne pensent qu'à elles et non pas à moi. Croyez vous que la vie que je mène à St. Germain soit bien divertissante ? Deç que j'ai soupé je me renferme toute seule dans mon cabinet jusques au coucher. Il faut que j'écrive tous les soirs 3 ou 4 heures au lieu que j'écris icy le matin, ce qui me soulage la vue. Le reste du tems se passe à entendre des malheureux. Voilà toute ma société. Du moins icy j'ai de la bonne compagnie après mes repas. Je vous assure, ajouta obligeamment sa Majesté, que si je peux prendre quelque plaisir en la vie ce n'est qu'icy. Le 3 Octobre la Reine en se promenant alla jusques à Lonchamps savoir si elle pourroit aller le 4<sup>e</sup> jour de St. Francois entendre le salut et vêpres sans passer par la grande porte. Hureusement le père Gaillon s'y trouva qui dit à la Reine que cela se pouvoit aisément. Le 4 la Reine y alla et en revint très satisfaite. Comme elle avoit absolument défendu que l'on luy fit de colation l'on se contenta de luy présanter deux corbeilles l'une de Massepin, l'autre de fruit. Les dames chantèrent parfaitement bien les vêpres et le salut. La Reine revint de chez elle très édifiée et dit qu'elle avoit trouvé dans l'abbesse un air fort religieux et beaucoup d'esprit, que Mr de Bavière avoit eu raison de la louer et de dire qu'il s'ettonoit qu'il y eut tant d'esprit renfermé dans les murs d'un cloitre. Elles chantèrent parfaitement bien, et il n'y eut nulle foule. Elles furent encore plus charmées d'avoir vu la Reine et le lendemain elles écrivirent pour . . . . .

Le samedi 19 7<sup>bre</sup> la pluie étant fort grande l'on fut surpris de voir dans la cour des relais et des pages de M<sup>me</sup> la Dauphine qui dirent qu'elle viendrait voir la Reine l'après dinée. Elle arriva avec sa cour à 4 heures. N<sup>re</sup> Mère l'alla recevoir. Elle entra d'abord avec M<sup>me</sup> de Berry et fut au chœur adorer Dieu sans y entrer. Elle revint dans le cloitre où M<sup>me</sup> la p. d'Angleterre la recut. Des qu'elle vit M<sup>me</sup> la p. elle fit signe que l'on ne lui porta plus sa robe. Elle étoit en corps ; elle alla avec M<sup>me</sup> la p. d'Angle-



terre chez la Reine qui étoit sur son liet. Elle y entra avec M<sup>me</sup> de Berry qui y demeura avec M<sup>me</sup> la p. D. Quelque tems après la Reine dit à M<sup>me</sup> la p. d'Angleterre d'aller montrer la maison à M<sup>me</sup> de Berry, et sa M. demeura avec M<sup>me</sup> la Dauphine qu'elle entretint avec une extrême tendresse. Je ne fais point de façons, a dit la Reine, avec M<sup>ms</sup> la Dauphine et je luy ai dit, Comēnt, ma chère Dauphine, vous etes vous avisée de venir ainsi déterrer une pauvre vieille dans son couvent? Après un assez long entretien, M<sup>me</sup> la Dauphine demanda d'emmener promener M<sup>me</sup> la p. d'Angleterre au cours, ce que la R. acorda avec plaisir. Après elles sortirent ensemble. Il faisoit si vilain qu'elles ne purent avoir de plaisir à cette promenade. M<sup>me</sup> la p. d'Angleterre proposa d'entrer dans la savonnerie pour en voir les ouvrages, ce qui plut fort à M<sup>me</sup> la Dauphine. Elle ramena ensuite icy M<sup>me</sup> la p. d'Angleterre, et comē il étoit le samedi des 4 tems, l'on n'avoit point offert de colation à M<sup>me</sup> la Dauphine. On luy présenta seulement du pain, des pêches et du muscat dans un panier. Ce jour M<sup>me</sup> la Dauphine donna ses ordres à M<sup>me</sup> de Lauzun pour une partie de chasse au Bois de Bologne dont elle souhaitoit que M<sup>me</sup> la p. d'Angleterre eut le plaisir. Elle l'y invita et à venir ensuite souper chez M<sup>r</sup> de Lauzun à Passy. Le dimanche la Reine fit ses dévotions à la chapelle de St. Joseph. Le mardi la Reine prit médecine que M<sup>r</sup> Guervant et M<sup>r</sup> Baulieu lui apporterent de St. Germain. Elle en fut très bien purgée. Elle a ensuite comencé les poudres de quinquina et de blanc de baleine que la Reine a coutume de prendre un mois le printemps et l'automne. Elle ne laisse pas de les interrompre pour faire quelques jours maigres. Le soir elle ne mange que son potage et son poulet, le matin du mouton et du poulet sans nul ragout et l'apres dinée elle ne prend rien avec son té. Un jour qu'elle s'en retournoit à St. Germain, on la conjura de prendre du biscuit; elle le refusa absolument et dit en riant, Souvenez vous de la bonne S<sup>r</sup> F. M<sup>me</sup> qui dit qu'il n'y doit point avoir de carême prenant pour ceux qui ne font pas carême? Le mardi, jour que la Reine avoit pris médecine M<sup>me</sup> la Dauphine envoya un écuyer



avec un cheval et un habit de chasse. Elle écrivit en même tems à la Reine la supliant de trouver bon que M<sup>me</sup> la p. vint à cheval à la chasse. Elle ajouta qu'elle lui envoyoit essayer un des chevaux qu'elle avoit coutume de monter, et qu'elle la prioit d'excuser la liberté qu'elle osoit prendre de présenter un de ses habits de chasse à M<sup>me</sup> la p. d., qu'elle étoit honteuse de lui envoyer un habit dont elle s'étoit servie, mais que le peu de tems ne lui permettoit pas d'en faire faire un neuf. La p. monta le cheval dans le jardin et trouva que quoi qu'elle eut été 2 ans sans aller à cheval, elle n'en étoit pas moins assurée. L'écuyer de M<sup>e</sup> la Dauphine entra par le jardin. M<sup>e</sup> la p. ayant fait quelques tours à cheval, il sortit. Et cependant la R. fit réponse de sa main à M<sup>e</sup> la Dauphine et luy dit qu'il faudroit qu'elle fut bien mauvaise pour refuser ce qu'elle lui demandoit avec tant de bonté et d'honêteté. Après les remerciements les plus tendres, elle finit en l'assurant de la joie qu'elle auroit du plaisir qu'elle vouloit procurer à sa fille. A midi et demi du mardi M<sup>me</sup> de Lauzun entra avec M<sup>e</sup> la D. de Duras. La D. de Duras étoit en habit de chasse de deuil gris blanc et des boutons noirs. Celui de son A. R. étoit d'écarlate avec des galons d'or. Toutes les autres personnes de la chasse étoient en petit deuil gris et noir. M<sup>me</sup> de L. n'étoit pas en habit de chasse. Mr le Dauphin, M<sup>me</sup> la Dauphine, Mr et M<sup>me</sup> de Berry se trouvèrent à la chasse, à la fin de la quelle l'on alla souper à Passy chez Mr et M<sup>me</sup> de Lauzun. À 9 heures du soir M<sup>e</sup> la p. d. revint avec M<sup>e</sup> Middleton et parut très satisfaite de ce plaisir. Mr le Dauphin et M<sup>e</sup> la Dauphine s'en retournèrent à minuit et demi à Versailles. M<sup>e</sup> la p. d'Angleterre parut fort aimable à tous ceux qui la virent. Presque tout Paris étoit venu pour voir les princes à cette chasse qui fut fort agréable, le Bois de Bologne étant très bien acomodé. La p. vit nayer le cerf. L'on s'étonna de trouver que M<sup>e</sup> la p. d. avoit si bon visage, ayant passé tout l'été dans un couvent, pendant que la Cour de France s'étoit donné toutes sortes de plaisirs à Fontainebleau. Cependant M<sup>e</sup> la p. d'Angleterre paroissoit en très bonne santé et avec toute sorte

d'agréments. Elle revint sur les 9 heures un cart avec M<sup>e</sup> Midleton, fort contente de cette partie de chasse. Le mardi suivant la R. se résolut d'aller à Versailles pour voir le Roi et le remercier et M<sup>e</sup> la Dauphine. La Reine dit plusieurs fois, Je suis toute embarrassée de me montrer. Il me semble que je suis si vieille et que les autres pensent de moi ce que je pense d'eux, et qu'ainsi nous nous faisons peur les uns aux autres. La Reine avec M<sup>e</sup> la p. alla à Versailles, le mardi. Elle étoit en manteau et en bonnet noir; M<sup>e</sup> la p. en robe. Elles revinrent sur les 8 heures. Après avoir rendu toutes les visites au Roi et aux princes, la Reine avoit grande envie d'aller chez nos s<sup>rs</sup> de St. Antoine, mais ayant appris qu'il y avoit à craindre du mauvais air, elle ne voulut pas hazarder à cause de M<sup>e</sup> la p. d'Angleterre. Cette raison a empêché que tout l'été la p. ne soit allée à Paris. La Reine luy avoit accordé d'aller à la foire et de là à la comédie Italienne, mais la veille de ce jour M<sup>e</sup> Midleton, le soir, représenta à la R. que Paris étant tout plein de mauvais air, c'étoit hazarder la p., et la R. changea; mais en même tems elle marqua à M<sup>e</sup> la p. la peine qu'elle avoit de lui en faire en lui refusant un si petit plaisir. La p. avoua que la bonté de la R. l'avoit consolée. La Reine lui permit d'aller dîner à Paris incognito chez M<sup>me</sup> Rus, fille de M<sup>me</sup> Midleton. Pendant le diné, la Reine qui mangeoit seule ne put s'empêcher de dire, Faut avouer que ma fille nous manque bien. Quand la Reine a été cette année au corps du Roi aux Bénédictins, elle y alla dans un carrosse de remise. Le cocher ne la reconut point. M<sup>me</sup> Midleton, M<sup>e</sup> Perth étoient au fond, la R. et M<sup>e</sup> la p. sur le devant. Le cocher dit qu'il avoit mené deux vieilles dames avec une autre qui ne l'étoit pas tant et une jeune. La R. rit de sa simplicité. Le 7 octobre sa Majesté alla aux filles de l'Ave Maria. La veille l'on envoya demander s'il n'y avoit point de mauvais air; elles répondirent que non, et qu'elles seroient bien aises de voir sa M. mais qu'elles la suplioient de ne guères faire entrer de personnes et que ce fut à heure comode. La R. et M<sup>me</sup> la p. y allèrent environ à 4 h. Elles les reçurent avec bien

de la joie. La bonne mere souprieure [*sic*] les embrassa de tout son coeur. La R. admira leur pauvreté et leur austérité et surtout les soins de la Providence qui les a préservées des maladies populaires. La même semaine la Reine alla aux Angloises, faubourg St. Victor. La petite vérolle et les maladies populaires l'ont empêchée d'aller coïne elle le souhaitoit chez nos s<sup>rs</sup> de St. Antoine. Le dimanche 11 Octobre, M<sup>e</sup> la princesse de Condé et M<sup>r</sup> et M<sup>e</sup> la P. de Conti vinrent voir la R. Le soir la Reine demanda en soupant si M<sup>e</sup> la P. n'étoit point montée à l'infirmérie voir ma S<sup>r</sup> M. Barbe Revellois qui est à son service et qui avoit alors une grande fluxion dans la tête, qui faisant craindre un abcez avoit obligé de la saigner de la gorge. L'on dit à la Reine que non, et que M<sup>e</sup> la p. craignoit trop la fièvre pour oser d'aller dans les infirmeries. La R. s'en étonna, car elle y passe tous les jours et visite les malades lorsqu'il y en a. Elle ajouta obligeamment, J'avoue que j'aurois peine de savoir une de nos S<sup>rs</sup> malade sans monter et l'aller voir. Cela me seroit impossible. La Reine n'a pas manqué de témoigner un soin et une tendresse extraordinaire à toutes celles de nos soeurs qu'elle a vues incomodées.

Le jour de Ste. Ursule, la Reine allant au choeur pour y faire ses dévotions, M<sup>r</sup> le duc de Lauzun luy écrivit une lettre. La R. l'ayant lue et montrée à M<sup>e</sup> la p. elle suivit son chemin, et trouvant dans l'allée de St. Joseph une de nos S<sup>rs</sup> elle lui dit d'écrire à M<sup>r</sup> de Lauzun et de le remercier de sa part du soin qu'il avoit pris de lui mander une nouvelle qu'elle ne savoit pas, et qu'il lui feroit plaisir de luy en mander quand il sauroit quelque chose de sur. La R. ensuite poursuivit son chemin sans donner nul signe d'émotion. M<sup>me</sup> la p. pleura beaucoup. Au diné la R. ne marqua nulle tristesse et personne n'osoit faire de question. À sa récréation du matin elle dit, voyant toutes nos S<sup>rs</sup> prez d'elle qu'elle vouloit faire part de la nouvelle de M<sup>r</sup> de Lauzun. Elle portoit que le Roi avoit dit à son lever, Je veux mettre le public au fait de ce qui se passe. Les Anglois m'offrent des conditions de paix assez raisonnables et



trois villes à mon choix pour traiter. La R. n'en dit pas davantage. Nre Mère prenant la parole lui répondit, Aparemment, Madame, que le Roi votre fils et V. M. trouveront leurs avantages dans la paix. La R. ne dit rien à cela, mais seulement, La paix est un si grand bien qu'il faut toujours s'en réjouir, et nous avons de si grandes obligations à la France que nous ne pouvons assez souhaiter ce qui lui est avantageux. L'on a appris depuis au souper de la Reine que Mr le M<sup>al</sup> d'Uxelles étoit nommé plénipotentier avec Mr de Polignac et Mr Ménager négociant. La R. et M<sup>me</sup> la p. dirent que le Roi en avoit usé à cause que les Anglois avoient nommé des plénipotentiers des trois états. Milord Strafor pour la noblesse, l'évêque de Bristol et Mr Priour. La R. ayant appris les nouvelles de la paix, dit qu'elle avoit mandé au Roi son fils de hater son retour parcequ'il fairoit bien de venir parler et traiter lui même de ses intérêts; et que le Roi lui avoit répondu que son retour étoit si proche que cela ne valoit pas la peine d'écrire. Le Roi d'Angleterre a séjourné assez longtemps à Grenoble qu'il trouvoit une belle ville. Mais, disoit-il à M<sup>me</sup> la p., elle est pavée de religieuses qui n'ont pas le coeur si dur que la pierre. De Grenoble il a passé à Taraseon où il a vu le chef de Ste. Marte. Il étoit logé prez de nos s<sup>rs</sup> de cette ville qui par une curiosité qui nous a fait rougir tachoient de le voir par une fenetre qui donnoit sur le jardin de la maison où il logeoit. Il s'aperçut de leur curiosité et pour la satisfaire il alla le lendemain entendre la messe dans leur eglise. Il en a fait autant à Aix où il a vu le magnifique retable que M<sup>e</sup> de Modène son ayeule y a donné. Elle y a aussi fondé une messe à perpétuité. Le Roi d'Angleterre a mandé de Toulon qu'il n'y avoit rien de plus beau que la citadelle et les magasins, mais qu'ils étoient vuides. Il a visité les galères à Marseille et regardé avec horreur qu'il y avoit des gens de toutes sortes de conditions, prêtres et religieux. À Montpellier, il y a été traité fort magnifiquement par Mr le Duc de Roquelaure et Mr de Baille l'intendant. Il paroît que les dames de ce lieu ont été fort charmées de sa

politesse. De Montpellier à Bordeaux il n'y a rien eu de remarquable. La réception que l'on lui a faite à Bordeaux et les honneurs que lui a rendus le Maréchal de Monrevel ont surpassé ce qui s'est fait dans toutes les autres villes. L'on en trouvera dans ce tiroir la relation que nous n'avons pas copiée à cause de la longueur. M<sup>e</sup> la P. la lut devant la Reine qui l'écouta avec autant de plaisir que d'attention. Elle ajouta, Mon fils est charmé du bon coeur des Francois. Il ne se peut dire les amitez qu'il en a receues. Je ne conois point le M<sup>al</sup> de Monrevel, et nous luy sōmes d'autant plus . . . . . La Reine fit attention qu'il n'étoit point marqué que les Anglois eussent dans leurs vaisseaux arboré le pavillon rouge, mais que l'on ne marquoit que les Ecossois et Irlandois. M<sup>e</sup> la p. ajouta, Nous ne pouvons assez reconoitre le bon coeur et l'affection des francois. Cela va jusques au petit peuple qui nous voyant passer, le Roi mon frère et moi, disoit une fois, Ce sont là nos enfans, nous les avons vu naitre et les avons élevez. La Reine ne put s'empêcher de rire et d'admirer la tendresse de ce peuple. Mais, M<sup>e</sup> la p. ajouta, les Anglois ne s'aiment point les uns les autres, cōment aimeroient ils leur prince? Pendant ce mois d'Octobre, la comnoté a reçu à la profession S<sup>r</sup> Claire Antoinette Constantin domestique qui depuis plusieurs années sert chez sa M. Les dames l'aiment fort et la R. et la p. la regardent avec bonté. Cependant la R. n'a rien voulu dire pour faire avancer sa réception; mais la comnoté l'ayant reçue lorsqu'elle s'y attendoit le moins. N<sup>re</sup> tres h. Mère laissa à sa M. de lui en apprendre la nouvelle. Elle pria sa M. de souffrir que la S<sup>r</sup> C. Antoinette lui demanda pardon des fautes qu'elle faisoit à son service, ayant laissé prendre deux petites culleres à café et une tasse d'argent. Le samedi matin la pauvre fille alla demander ce pardon à la R. qui peu accoutumée à telles cérémonies la fit bientôt finir, lui aprenant qu'elle étoit reçue à la profession, ce qui mit la pauvre fille hors d'elle même par la joie. La Reine ne put s'empêcher de rire de sa simplicité et trouvant une de nos s<sup>rs</sup> dans la gallerie, elle luy dit, Savez vous bien que ma s<sup>r</sup> C.



Antoinette m'est venue demander pardon de la douleur qu'elle n'avoit causée en laissant perdre un petit godet et 2 petites culleres d'argent ? On lui répondit, C'étoit bien rabaiser V. M. de la dire capable de douleur pour telle perte, mais enfin la pauvre fille n'a su ce qu'elle disoit dans sa douleur et dans sa joie. Elle a passé pour ainsi dire de la potence au trone. La R. en rit encore pendant son diné, disant, Je n'aurois pas souffert son pardon si je n'usse eu cette bonne nouvelle à lui apprendre. La S<sup>r</sup> C. A. a fait profession le mercredi 28 Octobre 1711. Le p. d'Albisy Jacobin l'a prêchée. La Reine et M<sup>me</sup> la p. louèrent la piété de son sermon et surtout cette sentence qu'il avoit citée, C'est aux autres de servir Dieu et à vous de vous y attacher. Le 26 Octobre, la Reine donna à n<sup>re</sup> très h. la médaille du Roi que l'on trouvera aux Archives avec le discours fait sur ce sujet par le S<sup>r</sup> Dundass en Ecosse. M<sup>e</sup> la p. d'Angleterre avoit donné cet été à M<sup>r</sup> de Lauzun une pareille médaille. Le 2 9<sup>bre</sup> M<sup>r</sup> le duc de Lauzun fit présenter à M<sup>e</sup> la p. D. par ma S<sup>r</sup> L. G. de Lorge un portrait de la Reine enrichy de diamans et dans une boîte de chagrin fort propre. M<sup>e</sup> la p. témoigna beaucoup de joie de ce présent, mais la Reine pensa s'en facher. Elle dit plusieurs fois, J'ai été tentée de le renvoyer. Je vois bien, ajouta la Reine, que je suis bien orgueilleuse, car je ne puis souffrir que l'on me fasse de présents n'ayant pas de quoi rendre. C'est par le même principe d'orgueil, dit la Reine, que je ne puis me résoudre de me faire pindre. On ne sauroit souffrir de se voir vieille et laide quand on se souvient d'avoir été jeune. La Reine ajouta qu'en toutes sortes d'occasions elle recevoit des plaisirs de M<sup>r</sup> de Lauzun.

Le jour de la Tousaints le R<sup>d</sup> p. Poisson prêcha un sermon plutôt des souffrances que des Sts. La Reine fit ses dévotions ce jour.

Le jour de St. Marcel, la s<sup>r</sup> Blaret prit l'habit avec le nom de Marie Félicité. Le 3<sup>me</sup> Novembre le R<sup>d</sup> père Rouga prit congé de la Reine après avoir passé icy quatre mois et y avoir fait sa retraite pendant 8 jours. Il dit à la Reine en s'en allant qu'il



croyoit avoir la pierre et qu'il regardoit les douleurs qu'il souffroit com̄e un précieux trésor. Il s'excusa de prendre congé de n. Mère, ne sachant pas bien parler Francois. Le 3 9<sup>bre</sup> au soir, l'on dit à la Reine pendant le soupé que le bruit couroit que le M<sup>al</sup> de Tallard avoit proposé aux ministres de la Reine Anne que le R. d'Angleterre nommé par eux le prétendant épousa leur Reine afin de mettre tout d'acord. La R. répondit, Cela n'est pas tout à fait ainsi, je vous conterai à la récréation ce que c'est ; c'est un prêtre qui l'a dit. À la récréation du soir l'on parla d'abord de l'affaire d'Ecosse et la R. dit, Je ne veux pas croire au songe, mais dans le tems que l'on croyoit que mon fils étoit débarqué, je vis en songe une petite vieille qui me dit : Il ne débarquera point pour cette fois. Je me souviens bien aussi, dit M<sup>e</sup> la p., que je n'avois que quatre ans lorsque le Roi mon père partit pour l'entreprise de Calais, et je me souviens fort distinctement que je songeai que je le voyois revenant à St. Germain avec un manteau bleu, et me disant, Ce sera icy mon Angleterre. Ensuite la R. dit que c'étoit un prêtre Irlandois qui se voyant l'année passée pressé par les juges de faire le serment que l'on exige contre la religion et le Roi d'Angleterre avoit dit aux juges, mais pour éviter tant de disputes la Reine n'auroit qu'à épouser le prétendant ; ce qu'ils avoient repris avec horreur tout aussitot, disant, Hé com̄ent, c'est son frère. Si cela est, répondit le prêtre, pourquoi voulez vous que je fasse un serment contre lui ? M<sup>e</sup> la p. dit que le ministre Stratfiz avoit dans son interrogatoire parlé si fort sur ce sujet que la P. de Danemarc avoit senti de la confusion et tiré son rideau. Là dessus l'on dit que les Anglois ne savoient ce qu'ils vouloient, que les uns penchoient à la république, les autres à la Royauté. La R. dit, Non, pour être tout à fait républicains cela ne leur conviendra jamais ; ils ne s'acorderoient pas les uns avec les autres. Le mardi 3 9<sup>bre</sup> n<sup>re</sup> très h. Mère eut l'honneur d'entretenir la Reine le matin. N. Mère lui demanda simplement si ce que l'on disoit de la paix étoit véritable, et si il y auroit quelque chose d'avantageux pour sa M. La Reine lui répondit

que pour la paix cela étoit sur, qu'il y avoit quelque aparence qu'elle pourroit toucher son douaire, mais qu'il en falloit garder le secret à cause des Irlandois qui viendroient tous sur elle. Sa M. ajouta qu'il n'y avoit rien au monde qu'elle desira plus que de faire du bien à ce m<sup>re</sup> et que sa plus grande peine étoit de ne s'être point encore trouvé en cet état ; qu'elle comptoit de donner au moins 3000<sup>l</sup> par an pour le loyer de son appartement. N<sup>re</sup> Mère lui dit, qu'outre les 18000<sup>l</sup> que sa M. avoit eu la bonté de donner, elle avoit encore fait une promesse à ce m<sup>re</sup> de 42000 pour les 14 premières années. La R. qui ne se souvenoit pas de cette promesse demanda à n<sup>re</sup> très h. Mère de la voir. N<sup>re</sup> Mère avec ma Sr l'économe lui porta parce que ce papier est dans le coffre fort. Le soir de ce jour mardi n<sup>re</sup> Mère ayant parlé à nos s<sup>rs</sup> conseilleres et à ma Sr M. Elizabet directrice, de la promesse de la Reine, le conseil demeura après la récréation pour remercier sa M. La R. eut peine de recevoir les remerciements disant que l'une de ses plus sensibles mortifications étoit de s'être vue depuis si longtemps logée icy pour rien qu'il s'en falloit prendre au malheureux état de ses affaires, et que la nécessité extrême n'a point de loi. Sa M. ajouta que la communauté devoit compter sur elle pour tout où l'on croiroit que son conseil, son crédit ou sa personne pourroient être utiles. Au commencement de la récréation du soir de 10 heures, l'une de nos s<sup>rs</sup> qui servent chez sa M. prit la liberté de l'approcher et de lui dire que l'on ne pouvoit jamais reconoitre les bontez et la charité de s. M. pour cette maison, et que l'on s'y trouvoit d'autant plus sensible que les marques de bonté de sa M. n'exigeoient de la communauté d'autre reconnoissance que de remplir les devoirs de religion avec une nouvelle exactitude ; que l'on ne pouvoit s'empêcher d'avouer à sa M. que ce qui faisoit craindre la pauvreté dans les monasteres n'étoit pas de sentir des incomoditez et des mortifications auxquelles on devoit s'attendre en renonçant au monde, mais que ce qui faisoit redouter la pauvreté étoit la crainte que cela n'engagea quelquefois en des complaisances pour des personnes séculières dont la conscience se trouvoit chargée. Cela seroit-

il possible ? dit la Reine ; Il est vrai, Madame, reprit on, que l'on fait de son mieux, mais ces pas sont bien glissans. La Reine dit ensuite, Ma peine est de n'oser, étant ce que je suis, donner si peu. Je n'aurois jamais osé offrir 1500<sup>f</sup> pour l'apartement de M<sup>elle</sup> la Mothe. L'on lui répondit que Nous sentions nous même autant de confusion que de reconnoissance d'être obligées d'attendre les graces de sa M. qu'il eut du paroître naturellement, que cette maison ayant autant reçu de la Providence ne devoit jamais demander ni importuner personne, mais qu'il falloit en cela adorer Dieu et croire que cherchant son royaume et sa gloire, le reste nous seroit donné.

Le mercredi 4 9<sup>bre</sup> le Roy arriva sur les 9 heures et demi. La Reine avoit entendu la messe, crainte qu'il ne l'interrompit. Il entra seul et courut promptement au devant de la Reine. Il avoit couché à Chartres et entendu la messe aux Bénédictins Anglois. Il dina avec la Reine et M<sup>e</sup> la p. Il avoit l'air fort doux et fort civil et poli, et parloit bien françois. La Reine et M<sup>e</sup> la p. dirent plusieurs fois qu'il ressembloit à son oncle le Roi Charles 2<sup>me</sup>. Ce prince est fort, grand, bienfait et de bonne grace. N<sup>re</sup> Mère le servit à table. Après le diné l'on demanda permission à la Reine que la comnoté vint et eut l'honneur de voir le Roi. La comnoté entra et s'assit par terre. Le Roi parla de son voyage, et conclut après avoir parlé de plusieurs provinces qu'il n'y avoit rien de si beau que les environs de Paris, et que le Languedoc et la Provence lui avoient paru des pays fort secs, sans bois et presque sans eaux. Il dit que dans son voyage il avoit vu le coeur de St. Francois de Sales qui lui avoit paru fort vermeil et come du sang caillé, mais qu'il n'avoit point senti d'odeur extraordinaire. À l'égard de Besancon il avoit comté pendant son diné qu'il n'y avoit rien de plus vrai que les marques du sang et de la figure de notre Seigneur qui sont imprimez au St. Suaire, tels que l'on les voit à ces petits que l'on distribue, que ce suaire est toujours plié sans que le linge se coupe pour cela. Il ajouta que l'on ne le montroit plus au public pour éviter le concours qui sous le prétexte de piété auroit pû faire des séditions ; mais que l'on le lui avoit montré. À la fin de la



récréation la R. fit venir ma Sr L. G. de Lorge et lui témoigna beaucoup de bonté. Elle étoit alors en retraite, mais la Reine souhaita qu'elle vint quelques moments. La Reine dit qu'elle ne vouloit point faire d'adieux. Sa M. alla à la tribune après Vêpres, ensuite elle retourna à son appartement. Malgré la joie extrême que M<sup>e</sup> la p. D. avoit du retour du Roi son frère, elle ne laissa pas de s'attendrir, disant adieu à n<sup>re</sup> Mère et à ma Sr M<sup>te</sup> H. et à celles de nos soeurs qui ont l'honneur de servir chez la Reine. La R. elle même s'attendrit. Elle avoit marqué plusieurs fois qu'elle ne pouvoit comprendre deux mouvements aussi oposez en elle même, désirant beaucoup le retour du Roi et craignant de quitter le séjour de Chaillot ; qu'elle se trouveroit toute embarrassée en retournant à St. Germain. La Reine est sortie d'icy le 4 9<sup>me</sup> 1711.

Pendant que la R. a été icy ; elle a eu la bonté d'entrer dans le détail de toutes les petites affaires du M<sup>re</sup>. Elle approuva que l'on n'eût point fait une remise toute entière à M<sup>sr</sup> l'Evêque de Condom qui ne vouloit payer que 6 deniers pour les lots et ventes d'une maison. L'on en a pris que 9. La Reine dit sur ce sujet qu'il falloit faire des grâces aux pauvres et non pas aux riches. L'on envoya sur le champ les 400<sup>f</sup> que l'on en avoit reçues à la capitation ; la Reine l'approuva. Sa M. avoit eu la bonté d'envoyer à M<sup>sr</sup> le Cardinal un mémoire de la part de la maison et lui avoit très fortement recomandé nos intérêts. Elle eut aussi la bonté d'écrire à M<sup>e</sup> de M. pour faire payer la pension de ma Sr M<sup>te</sup> Henriette au mois d'aoust, et la ditte pension ne nous à été payée que par cette recommandation. Comme l'on en remercioit la Reine, M<sup>e</sup> Strickland s'imagina que la Sr qui la remercioit, vouloit détourner la R. qui étoit alors incomodée de prendre médecine. La Reine rit de tout son coeur de cette méprise et de la colère où étoit M<sup>e</sup> Strickland. Cette dame sert la Reine depuis plus de 30 ans avec un zèle infatigable. Cela ne l'empêche pas d'être d'une exactitude infinie à prier et à jeuner incroyable. Lors qu'elle doit communier, elle vient dez 6 heures du matin à l'église. La R. a beau-

coup d'attention à témoigner son affection à ces dames également, com̄e sa M. a une grande attention à se modérer. On ne la voit pas se laisser aller à parler avec chaleur. Elle dit pourtant un jour que le matin elle s'étoit mise fort en colère et avoit parlé bien durement. Come l'on avoit peine de croire que cela put être, la Reine dit que très assurément elle s'étoit fâchée, qu'elle n'avoit pourtant dit que des choses obligeantes, mais qu'elle les avoit dittes par émotion, et que ce qui l'avoit fâchée étoit de voir une femme qui quittoit son mari malade pour lui venir recomander ses intérêts. Une autrefois que M<sup>e</sup> la p. en tirant le plat de potage l'avoit répandu sur la nape et la serviette de la R., Sa M. ne dit mot. Com̄e elle vit que l'on s'en étonnoit, elle dit que se sentant fort émue, elle n'avoit osé parler. Très souvent la Reine attend à table, mais elle n'en dit mot et demeure fort tranquille.

À la Visitation le R<sup>d</sup> père de la Ferté a prêché. A l'Assomption le R<sup>d</sup> père Gaillar, qui traita d'une maniere également forte et solide le culte de la Ste. Vierge. La Reine en remarqua surtout cette parole que les pecheurs comme Saül voudroient que la Ste. Vierge leur obtint des faveurs temporelles qui les honorassent devant les hommes : *honora me coram populo*. La R. et m<sup>e</sup> la p. l'ont bien répétée. Elles estiment infiniment le R<sup>d</sup> père Gaillar. Le 27 Octobre le R<sup>d</sup> père Sanadon fit un[e] excellente exhortation devant la R. sur le domaine de Dieu. Ce jour M<sup>e</sup> la vint voir le matin et l'après midi M<sup>sr</sup> le Cardinal. La Reine témoigna être fort édifiée du sermon et de la conversation du R<sup>d</sup> père Sanadon.

---

[226.] *Continuation des Mémoires sur la Reine d'Angleterre.*

Au mois de novembre 1711 la Reine étant encore icy avec M<sup>e</sup> la p. D. donna le voile à S<sup>r</sup> Marie Félicité Blaret. Le 4 9<sup>bre</sup> le Roi d'Angleterre arriva de son voyage entre 9 et 10 du matin. La R. et la p. témoignèrent une joie extreme de le revoir ; il dina avec elles. L'après dinée il vit la comnoté et assura que dans tout son voyage il

n'avoit rien vu dont la situation et la beauté aprochassent celle de la ville de Paris et des environs, non pas même dans la Gascogne et la Provence ni à Montpellier. Après le diné et s'être reposées la Reine parla à celles qui ont l'honneur de la servir. La p. versa des larmes en disant à Dieu à ma s<sup>r</sup> M<sup>te</sup> Henriette et aux autres soeurs qui ont l'honneur d'être prez de sa Majesté, qui s'attendrit aussi.

Le 9 décembre 1711 la Reine et M<sup>e</sup> la princesse vinrent icy et marquèrent mille bontez à leur ordinaire. Le mercredi de *Quasimodo*, la Reine et m<sup>e</sup> la princesse d'Angleterre vinrent icy. Jamais elle et sa M. n'ont marqué plus de bontez. La Reine entra dans le détail de notre perte par l'orage du 11 x<sup>bre</sup>. La Reine voulut bien se charger d'un mémoire pour M<sup>sr</sup> le Cardinal touchant la taxe de la capitation et l'affaire de Porroyal dont nous venions d'apprendre la perte. L'on trouvera dans le coffre fort un récit fidelle de ce que dit sa Majesté et de ses bonnes intentions et promesses pour faire du bien à la maison. Sur les 4 heures le Roi d'Angleterre qui étoit à la chasse au Bois de Bologne vint icy quérir la Reine. Il marqua beaucoup d'honetetez à n<sup>re</sup> Mère remerciaut des prières que l'on faisoit pour lui et des soins que l'on prenoit de consoler la Reine. La p. étoit fort gaie et en pleine santé : elle fit mille caresses à celles qui eurent l'honneur de la voir, se promettant de passer icy l'été. Le jeudi le Roi se trouva mal et le samedi M<sup>e</sup> la p. l'écrivit à s<sup>r</sup> M<sup>te</sup> Henriette, qui garde cette lettre.

---

[227.] [*La Princesse Louise Marie.*]

La princesse Louise Marie fille de Jaques 2<sup>me</sup> Roi de la Grande Bretagne naquit à St. Germain en Laye le 28 Juin 1691. La Reine étoit grosse de cette princesse pendant que le Roi son mari se dispo- soit à passer en Angleterre et que le Roi de France étoit au siege de Namur. Le Chancelier Bouchéra se trouva aux couches de la Reine avec Madame et les princesses du sang. Le Roi d'Angleterre ayant vû la malheureuse journée de la Hogue et la défaite de notre flotte



qui lui otoi l'espérance de son passage en Angleterre revint à St. Germain et le Roi étant de retour de la prise de Namur revint aussi et tint la p. sur les fonds. Il la nomma Louise Marie, avec Madame. Quoique la princesse n'ut qu'un mois, on ne laissa pas de lui mettre une robe à la maniere d'Angleterre avec des souliers et des bas. Ces souliers et ces bas ont été donnez à ce monastere et s'y gardent encore. Le Roi d'Angleterre faisoit beaucoup de caresses à la princesse et disoit, Voila celle que le Seigneur nous a donnée pour etre notre consolation dans notre exil. La princesse avoit environ 4 ans lorsque le Roi son pere partit pour Calais dans l'espérance de retourner en Angleterre. Lorsque chacun se flattoit dans cette espérance la jeune princesse ainsi qu'elle l'a souvent raconté depuis, vit le Roi son père en songe qui revenoit avec un manteau bleu au lieu du rouge qu'il eut dû porter et qui luy dit, Ma fille, cecy sera mon Angleterre. Le lendemain la p. raconta son songe et peu après l'on vit le Roy revenir. La Reine donna d'abord à la p. Madame Straford pour gouvernante, mais étant morte, elle lui donna M<sup>e</sup> la Comtesse de Midleton, personne d'une gravité, d'une sagesse et d'une piété admirable. Mais la Reine prit elle même les premiers soins de l'éducation de la princesse. Elle la traita toujours avec une gravité majestueuse, mais douce, voulant que la princesse eut plus d'amour pour la vertu que de crainte du chatiment. Elle lui fit apprendre de bonne heure tout ce qui peut aider à former l'esprit. Celui de la p. étoit vif et pénétrant audessus de son age. La Reine voulut qu'outre les langues Angloises Italiennes et Françoises, elle aprit un peu de la Latine, parce que c'est la langue de l'église. Le pere Constabl lui en donna les principes, mais étant mort, la princesse ne continua pas. Mais ce que la Reine s'étudia le plus d'apprendre à la princesse ce furent les principes du Christianisme. Elle y réussit parfaitement et dès l'age de 11 ans la p. fut trouvée en état de faire la premiere communion. Elle la fit avec des sentiments de respect et de foi que l'on auroit peine à croire dans une personne de cet age. Cependant la Reine ne lui souffroit aucun défaut. La nature lui avoit donné un

esprit si doux et si complaisant que jamais elle ne s'offensa de la sévérité que l'on avoit pour elle. La R. savoit la modérer et ne vouloit pas que l'on employa inutilement les corrections. Jamais l'on ne vit la princesse dissimuler ses fautes. Elle avoit une horreur naturelle du mensonge, et quoiqu'elle fut sujette aux défauts de la jeunesse elle aimoit mieux en être reprise que d'éviter la correction par un mensonge. A mesure que l'âge de la princesse s'avançoit, son esprit se formoit et son cœur commencoit de prendre gout aux plaisirs du monde. Celui des spectacles et du bal fut des premiers qui flatta son esprit. Elle aimoit la comédie et l'opera : et les passions vives dont ces représentations sont animées lui faisoient un sensible plaisir, mais la grace qui veilloit sur un cœur dont le ciel étoit jaloux ne permit pas qu'elle en jouit souvent. La danse où elle réussissoit très bien avoit pour elle de grands attrait. Elle les savoit pourtant modérer pour s'occuper de ses devoirs. A mesure que la princesse avançoit en âge, son amour son respect et son attachement pour la Reine augmentoient et elle faisoit . . . . Ce fut cet attachement pour sa Majesté qui la porta à desirer de loger en ce M<sup>re</sup> afin de ne la point quitter. D'abord la seule complaisance l'engagea de venir icy et dans les premiers séjours qu'elle y fit, elle y trouva de l'ennuy qu'elle sut dissimuler avec une moderation étonnante, mais les trois dernières années elle changea de disposition. Elle prit autant de gout à la piété qu'elle en avoit aux divertissemens. Elle faisoit assiduellement son oraison et malgré sa vivacité extreme ne manquoit aucun de ses exercices de piété, outre ceux qu'elle faisoit avec la Reine. La dernière année que la p. a demeure icy l'on apercut en elle un progres sensible dans la piété et dans toutes les vertus. Elle passa quatre mois entiers dans ce M<sup>re</sup> sans en sortir qu'une fois ou deux à cause de la crainte du mauvais air qui étoit à Paris. Pendant ce long séjour elle ne témoigna nul ennuy et sur ce que l'on lui disoit que le séjour d'un M<sup>re</sup> convenoit guères à une princesse de son âge à qui le monde eut dû dans ce tems faire goûter tous ses plaisirs. C'est de quoi, répondit elle, je rends grâces à Dieu que d'en être privée, car

de l'humeur dont je suis il[s] m'auroient perdue. Elle ajouta avec beaucoup de sincérité et une ferveur admirable, Je fais souvent à Dieu la priere de l'Imitation qui est au Ch. qu'elle marqua : Changez pour moi, Seigneur, en amertume tout ce que ce monde auroit d'agréable, et il me semble que je suis exaucée. Une autre fois parlant sur le sujet d'un fameux apostat de notre sainte religion et témoignant son horreur pour une telle action, elle dit, Je remercie Dieu tous les jours de m'avoir fait naître dans la foi catolique et en vérité je préfere ce bonheur à toutes les couronnes. Quoique la p. eut l'esprit infiniment vif et que par la elle sentit plus que nulle autre les peines de son état, jamais on ne lui remarqua nul chagrin ni nulle inquiétude que celle de plaire à la Reine et de ne la point quitter. La dernière fois que sa M. vint icy le 29 mars la p. fit mille amitez à la comnoté et témoigna qu'elle seroit ravie de passer icy l'été. La mort de Me la Dauphine et de Mr le Daupin l'avoit infiniment touchée et pénétrée de la vanité du monde, ravie de n'y être point engagée. Elle dit plusieurs fois qu'elle vouloit tout a fait estre ste. ; que Dieu seul touchoit son coeur et elle s'écrioit *Misericordias Domini in aeternum cantabo*. Ce furent icy presque ses dernières paroles. C'étoit le mercredi de Paques. La p. paroissoit dans une santé parfaite. Le Roi d'Angleterre étoit un peu incomodé. Il vint cependant icy quérir la Reine. Le lendemain, 1<sup>er</sup> avril, la petite vérolle lui prit. La p. en fut outrée de douleur et elle l'écrivit à ma sr Mgte H. Nre Mère écrivit à son altesse ; sa lettre est icy sous le chiffre 17. Le 10 avril la petite vérolle parut à la p. comē elle étoit à sa toilette. Le lendemain elle fit sa confession générale au père Gaillard. On la segna du pied. L'on disoit que la petite vérolle étoit peu de chose. La nuit du dimanche au lundi la p. se réveilla fort agitée. Les médecins pour la calmer lui donnerent de quoi l'endormir ; le réveil fut son agonie et elle expira le 18 à 9 heures du matin. La R. aprit son extrémité à 5 heures. On l'empêcha de se lever pour y aller. À 10 heures le père Rouga et le p. Gaillar lui apprirent cette triste nouvelle, ou sa Majesté quoique infiniment sensible parut soumise à



Dien à son ordinaire. Elle a eu quelques jours de fièvre depuis. Le 20 le coeur de la p. fut apporté icy à 9 heures du soir.

[228.]

*[Quelques Feuilles qui paroissent écrites de la main de la Reine d'Angleterre, V<sup>e</sup> de Jacques II, contenant copie de l'acte pour la Conriction du crime de haute trahison du prétendu Prince de Galles (le Roi Jacques III), et des reproches à un inconnu sur sa conduite peu chrétienne.]*

Vers 1702.

L'année 13 et 14 de Guillaume 3<sup>m</sup>. Roy. Acte pour la convention [sic] du crime de haute trahison du prétendu Prince de Galles.

D'autant que le prétendu prince de Galle depuis le desces du Roy Jacques estant excité et pouché par le Roy des François, après avoir esté élevé et instruit pour introduire la superstition Romaine et le gouvernement de France dans les Royaumes de vostre Majesté, a ouvertement et par trahison, dans l'intention de destroner V. M. pris le nom et titre de Jacques 3<sup>m</sup> Roy d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et s'est fait proclamer dans le Royaume de France par une violation manifeste du titre très juste et légitime de V. M. à la couronne de ces royaumes et de plusieurs actes de parlement passés tant pour la reconnoissance de ce titre que pour l'establisement de la sucetion de la couronne, au préjudice du devoir de la fidelité et de la paix de ces royaumes de V. M., afin donc que le bon et loyal peuple Anglois de V. M. assemblés en parlement puisse exprimer en la manière la plus solennelle leur extrême ressentiment d'une indignité sy grande commise contre la sacrée personne de V. M. et contre son gouvernement, et afin que le dit traître puisse estre [puni] sertenement et promptement comme il le mérite, qu'il plaise à Votre M. qu'il puisse estre statué et qu'il soit statué par la très excelante

Majesté du Roy par de l'avis et du consantement des seigneurs spirituels et temporels et des communes assemblées en ce présant parlemant et par l'autorité d'y [sic] celluy, que le dit prétandu prince de Galle soit et demeure convaincu et ataint de haute trahison et qu'il souffre la paine de mort et encoure toutes les confiscations comme un trait[r]e convaincu et ataint de haute trahison, et pour prévenir toute correspondance criminelle entre les sujets de V. M. et le dit prétendu prince de Galle ou ses adérans, qu'il soit de plus statué par l'otaurité suditte, que sy aucun sujet de la Couronne d'Angleterre depuis et apres le premier de Mars 1702 entretient aucune inteligence ou corespondance dedans ce royaume ou dehors, en personne et par lettre, mésage ou autrement, avec le dit prétandu prince de Galle ou avec aucune personne par luy employée, ou remette ou peye par lettre de change ou autrement aucune somme d'argen pour le service ou l'usage du dit prétandu prince de Galle, sachant que tel argen est pour tel usage ou service, telle personne icy contrevenante estant légitimement convaincue, sera apréandée, tancé et adjudgé estre criminel de haute trahison, et souffrira et encourera les confiscation[s] comme en cas de haute trahison, et qu'il soit de plus statué qu'au cas c'aucunes des offances contre set acte soit comise hors de ce royaume, elles pouront estre desférées, chargées et formées et poursuivies ou jugées en quelque costé que ce puisse estre de ce royaume d'Angleterre.

---

[229.]

En vérité il est tems que vous réfléchissiés sur vous mesme. J'ay esté affligé par ce que vous me dites l'autre jour que vous n'aviés pas coumunié à Noel dernier et que vous n'y avés pas mesme pancé. Vostre confesseur a eu bien raison de vous parler ladessus comme il a fait et vous avés un grand tort de l'y obliger, mesme de l'y forcer en quelque manière. Peut on prétendre d'estre homme raisonnable et mener une vie comme la vostre, une vie sy contraire

aux règles du christianisme ; en vous privant vous mesme des Sacremens, vous vous privés des plus grandes graces que Dieu puisse vous faire ? Ne vaudroit il pas mieux changer de vie et ne nous pas exposer à un souverain malheur ? Pansés y bien, sy vous avés le moindre sentiment de religion, tous les cheveux doivent vous dresser dans la teste quand vous considérerez que vous pouvés mourir subitement et sans avoir le tems de vous préparer. Les hommes meurent partout, à tout age ; nous ne sommes seurs de rien en ce monde sy ce n'est que nous devons mourir. La mort peut vous surprendre au jeu, à l'Opéra, à la comédie, au bal. L'homme n'est-il donc sur la terre que pour ce divertir ? Ne doit-il pas un jour rendre conte de toutes ses pensées, de toutes ses paroles, de toutes ses actions ? Ainsy ne diférés pas davantage à prendre une conduite toute nouvelle et ne vous laissés pas entraîner par la coutume, par l'exemple et par les mauvaises abitudes que vous avés contractées. Servés vous des temps que Dieu vous donne, avés recours à la pénitance et faites une ferme résolution de ne le plus ofenser. Suivés les avis que vous donne vostre confesseur. Ne crégnés point ce que le monde libertin dira de vous, mais crégnés de mourir en réprouvé, ce qui vous arivera infailliblement sy vous ne vous réconcilies pas de bonne foy avec Dieu et en véritable chrétien. C'est l'amitié que j'ay pour vous qui m'oblige de vous escrire en des termes sy forts. Peut on faire moins quand on voit son amy sur le bort du précipice et pret à y tomber pour toute une éternité ? Encore une fois songés y sérieusement. Imités N. N. qui vous a montré le chemin. Soyés au moins sensible aux fléaux dont Dieu a puny la plus grande partie de l'Europe, la guerre, la famine, la peste désolé tout, et nos chatiments aprenent aux hommes qu'il y a la haut un juste juge qui gouverne le monde et qu'ils doivent craindre. Ne soyés pas le dernier à profiter de ces salutaires avertissements du ciel. Plus vous estes grand et plus vous devés d'exemple.

---



[230.]

*Lettre écrite à un P. Jésuite sur la mort de la princesse Marie Louise Stuart, fille du Roi d'Angleterre Jacques II.*

*Elle contient un précis de la vie et des vertus de cette princesse.*

(K. 1351. Vers 1712.)

VIVE ✠ JÉSUS.

La part que vous avés pris à ma juste douleur, mon R. père, m'oblige de vous communiquer les sujets de consolation que je trouve dans l'amertume naturelle de la perte irréparable que j'ay faite. Vous savés quelle estoit la confiance de Madame la princesse d'Angleterre pour moy, et combien je me suis toujours trouvée indigne de l'honneur que son Altesse Royale me faisoit de m'ouvrir son coeur avec une bonté qui n'eust jamais d'égale. Puis que la Providence a permis que je l'aye perdue pour ce monde, je croy que le dessein de Dieu est que je découvre les vertus que j'ay remarqué en elle, et le plus intime de son intérieur. C'est pour édification, M. R. P., et pour ma consolation particuliere. Cette Auguste Princesse avoit reçu de Dieu le plus beau naturel que l'on puisse jamais souhaitter. Un esprit vif et pénétrant, une mémoire heureuse qui luy faisoit retenir tout ce qu'elle lisoit ou entendoit, et le citer à propos dans les occasions, un coeur grand, généreux, incapable de se laisser aller à la mollesse du siecle, qui n'avoit d'ambition que celle de plaire au Roy son père et à la Reine sa mère. Dès ces premieres années, la princesse donna à leurs Majestés toute sa tendresse encore plus par inclination que par devoir. Le Roy avoit pour elle un véritable attachement. Il disoit que Dieu lui avoit donné cette fille pour estre sa consolation et celle de la Reine. Nous avons veu plusieurs années de suite de quelle maniere elle a rempli cette attente. Dès l'age de 3 et 4 ans, elle avoit un air sérieux d'une gravité surprenante ; quoy que l'on remarqua dès lors cette grande vivacité qui a paru dans la suite, elle ne s'en

servoit que pour remarquer ce qu'elle voyoit et faire des questions pleines de bon sens sur toute chose. Le pere Constable de vostre compagnie fut choisi pour l'instruire. Personne n'estoit plus capable de cette comission. Ce père joignoit à son bel esprit et à ses grands talens des manieres douces, polies et insinuantes qui plurent d'abord à la princesse. Elle goustoit tout ce qu'il luy disoit et se faisoit un vray plaisir de l'entretenir. Il luy aprit la religion par les principes les plus solides. Il luy faisoit lire les histoires de l'Ecriture Sainte et luy faisoit remarquer celles qui estoient la figure de nostre Seigneur. Et du reste il luy faisoit tirer la morale convenable à son estat. Il luy aprit le latin et l'histoire en même tems. Elle possédoit également celle d'Angleterre et de France, y prenoit beaucoup de plaisir. Elle eust aussy du gout pour la lecture des poetes et l'histoire Romaine et fesoit sur tout ce qu'elle lisoit des réflexions et des applications dont le Père Constable estoit dans l'étonnement. Il la prépara à la confirmation estant encore fort jeune, luy trouvant assés d'ouverture d'esprit et de piété pour recevoir ce sacrement. Le Pere Sanders, son confesseur, trouvoit les memes dispositions dans la princesse et les cultivoit avec le même soin. Elle avoit une entière confiance pour l'un et pour l'autre. Elle les estimoit très particulièrement. Elle leur en a donné des marques toute leur vie. Après leur mort, elle les a regrettés come des personnes à qui elle avoit les plus grandes obligations. C'est sur ce fond de Christianisme que ces Peres luy avoient inspiré qu'elle a travaillé toute sa vie. Sa docilité à recevoir leurs avis et à les mettre en pratique estoit sans exemple non seulement dans les personnes de son rang, mais elle ne se trouve pas même dans les particuliers. Ces confesseurs ne sont pas les seuls qui ont éprouvé cette vertu. Quoy qu'elle fut la plus grande princesse de l'Europe, toutes les personnes qui ont eu l'honneur d'estre pres d'elle peuvent luy rendre ce témoignage. Vous l'avez vu vous même bien des fois, mon R. P., et je ne puis pencer sans confusion à la manière dont son Altesse Royale recevoit ce que j'ay pris la liberté de luy dire en milles occasions ; moy qui

n'avoit sur elle d'autre autorité que celle que sa bonté avoit bien voulu me donner par les témoignages d'une amitié tendre dont elle m'a honorée durant les trois années qu'elle m'a fait la grace de me souffrir auprès d'elle, dans le séjour qu'elle faisoit icy l'esté. Je puis dire sincèrement que je n'ay acquis la part que j'avois dans sa confiance qu'en ne luy cachant rien de ce que l'on pouvoit trouver en elle de défectueux. Elle me prioit sans cesse de luy dire ses défauts, et j'ay souvent donné ce nom à des choses que l'on auroit trouvé des vertus dans les autres. Elle ne se pardonnoit rien, réparant ses moindres fautes avec un courage édifiant. La bonté de son coeur corrigeoit la trop grande vivacité de son esprit. Elle n'a jamais fait de peine à personne de propos délibéré, mais lorsqu'elle craignoit que l'on ne sentit des choses qu'elle pouvoit avoir dites, elle n'avoit point de repos qu'elle n'eut demandé humblement pardon ou fait des excuses qui charmoit toutes les personnes qui avoient à faire à elle. Ce n'estoit pas la seule pénitence qu'elle s'imposoit pour se corriger. Elle faisoit icy toutes celles de nos usages qui sont venues à sa conoissance, et d'autres qu'elle avoit inventées, mais de la maniere du monde la plus secrette, m'imposant sur cela un silence vigoureux que j'ay gardé jusqu'à présent.

Elle fit sa premiere communion avec une foy vive et un ardent amour de Dieu. Elle s'y prépara par des pratiques d'une piété solide qu'elle continua toute sa vie à l'approche des sacrements où elle considéroit la grandeur de Dieu et sa bonté, le néant de la créature et son infidélité, ce qui luy donnoit de grands transports de reconnoissance envers Dieu et d'indignation contre elle même. Elle trouvoit beaucoup de consolation dans l'approche des sacrements et les desiroit avec ardeur. Dès ses premieres années le commerce du grand monde ou elle fut engagée des l'age de douze ans ne luy osta point ce desir ny le gout qu'elle y trouvoit, quoy qu'il diminua beaucoup celui qu'elle avoit pour la priere. Les premieres années qu'elle se trouva au bal et aux spectacles elle observa fidellement d'y porter les pencées et les reflections que nostre St. Fon-



dateur marque dans l'introduction à la vie dévote, mais le goust qu'elle prit à ces sortes de plaisirs et les louanges que tout le monde luy donnoit dans les assemblées publiques dont elle faisoit tout l'ornement, luy firent insensiblement oublier l'attention qu'elle avoit à Dieu. Dans ces occasions, quelque fut son enjouement, il n'a point excédé les regles de la modestie. Elle n'a jamais rien fait qui fut indigne d'une princesse chrétienne, et le monde tout méchant qu'il est, n'a pu trouver rien à dire sur sa conduite. Cette modestie se soutenoit sans fierté. Elle disoit quelque chose d'obligeant à toutes les personnes qu'elle voyoit, traitant chacun selon sa qualité. Pour les personnes consacrées à Dieu, elle les distinguoit toujours par des marques d'estime. Les R<sup>es</sup> sembloient estre le tendre de son cœur. Elle leur fesoit mille caresses. Il suffisoit qu'une fille voulut embrasser cet estat pour qu'elle luy marca l'estime qu'elle faisoit de son bonheur. Dieu ne luy a pas donné la vocation religieuse, malgré l'estime qu'elle en fesoit. Les deux premières années que son Altesse Royale nous a fait l'honneur de venir icy, la solitude luy parut difficile à suporter, mais le plaisir d'estre près de la Reine passoit par dessus. Elle s'est toujours attachée à sa Majesté d'une maniere si particulière qu'elle n'avoit point de desir que celui de luy donner des marques de son respect, de son attachement, et de la conserver. Elle auroit donné sa vie pour la santé de la Reine. Les moindres incommodités qu'elle souffroit, jettoient la princesse dans des inquiétudes terribles. Elle s'en est expliquée avec moy par écrit et de vive voix d'une maniere qui faisoit voir la sincérité de son cœur. C'étoit ce qui la rendoit indiférente pour son établissement. Tant que la Reine vivra, me disoit elle, je suis trop heureuse d'estre près de sa Majesté, mais je ne puis supporter la pencee de m'en séparer. Elle estoit plus sensible aux marques d'amitié qu'elle recevoit de sa Majesté qu'à tout ce que le monde auroit pu luy offrir de grand et d'agréable. Après la Reine, le Roy son frère avoit la premiere place dans son cœur. Elle le respectoit comme son Roy et l'aimoit come le meilleur de tous les

freres. C'estoit les termes dont elle se servoit lorsqu'elle parloit de luy. Je ne finirois point, M. R. P., sy je voulois dire icy tous ses sentiments pour leurs Majestés dont elle estoit les délices. Tout le monde le sait assés. Je reviens à vous parler de quelle maniere elle a rempli ses devoirs envers Dieu, car c'est ce que j'ay le mieus connu dans nostre auguste princesse. La soumission qu'elle avoit à la volonté divine estoit admirable. Elle la pratiquoit en toutes occasions grandes et petites. Elle ressentoit vivement les malheurs dont elle estoit environnée depuis sa naissance, malgré les violences qu'elle se faisoit pour paroistre toujours gaye et d'une humeur égale, et c'est une des choses que j'ay le plus admiré en elle sachant que son coeur souffroit dans des moments où elle paroissoit comme une personne comblée des prospérités du siecle. Il n'y a certainement qu'une vertu solide et une entiere soumission aux ordres de la Providence qui peut estre capable de se soutenir comme elle a fait dans tous les événemens différens de sa vie. Elle n'avoit point d'autre chose à dire dans ceux qui la touchoient le plus que ces paroles du Roy son pere : *tout ce que Dieu fait est bien fait. Il faut se soumettre à sa volonté.* Après la volonté de Dieu, c'estoit dans la priere qu'elle trouvoit toute sa force. Depuis plusieurs années elle s'en estoit prescrites un grand nombre de vocales qu'elle disoit fidèlement, entre autres l'office de la Ste. Vierge, le rosaire, des prieres pour obtenir une bonne mort. Elle a fait dire bien des messes avec des intentions tres pures et toutes spirituelles. Elle en entendoit deus tous les jours, trois les dimanches, et 4, 5 et 6 les jours de communion. Elle faisoit l'oraison mentale à la première messe qu'elle entendoit. Elle avoit commencé à faire l'oraison des l'age de 8 ans. Le Pere Sanders l'avoit accoutumée à cette pratique. Elle n'en faisoit d'abord qu'un demi quard'heure, ensuite un quart d'heure. Depuis trois ans qu'elle avoit pris gout à la solitude de notre maison, elle en prenoit beaucoup à cet exercise. Elle y passoit une demie heure tous les jours. Elle faisoit des considérations solides et profondes. Ses affections estoient vives et ardentes, et



ses résolutions tendoient toutes à la correction de ses deffautes. Elle avoit sur cela une pénétration d'esprit qui luy faisoit découvrir les moindres fautes. J'ay souvent admiré la fidélité qu'elle avoit à les corriger et à garder ses résolutions. Elle continuoit à St. Germain les exercices de piété qu'elle s'étoit prescrites icy, et n'a jamais manqué de faire tous les mois un jour de retraite. Elle se servoit des méditations et des reflections du Père Croiset dont elle estoit charmée. Elle employoit deux heures à l'oraison mentale ces jours là, y gontant des consolations sensibles. Le reste du jour se passoit en prières vocales et lectures spirituelles. Dieu parloit fortement dans son coeur et luy faisoit sentir qu'il en estoit seul le maistre. Elle éprouvoit depuis quelque temps qu'il estoit seul capable de la contenter. Elle m'avoit dit autrefois qu'elle aimoit trop le plaisir et qu'elle s'y laissoit trop aller lorsqu'elle en trouvoit les occasions, mais qu'elle n'en faisoit point sa souveraine félicité et qu'elle s'en passoit aisément. C'est ce que nous avons veu icy dans le séjour qu'elle y a fait ou depuis plusieurs années elle paroissoit sy contente qu'elle ne s'ennioit pas un moment, et son Altesse Royale me disoit à présent qu'il n'y avoit que Dieu seul en qui l'on pût trouver de véritable consolation en ce monde. Combien de fois m'a-t-elle dit en pleurant, Je sens que mon coeur n'est pas fait pour les bagatelles du monde. Je trouve que je perds mon tems lorsque je n'entends parler que de folie. Il y a des jours de plaisirs ou l'on semble oublier que l'on vit dans le christianisme. Que vous estes heureuse de n'estre point exposée à ces dangers. C'est dans ces ocasions qu'elle faisoit des oraisons jaculatoires, entre autres, Mon Dieu, je suis toute à vous, soyés tout en moy, soyés moy toute chose et que toutes choses ne me soient rien. Mon Dieu, vous estes mon Dieu et mon sort est entre vos mains. Elle en avoit écrit un grand nombre pour s'en servir lorsqu'elle en avoit besoin.

Sa charité pour le prochain n'avoit point de borne. Elle avoit une compassion tendre pour les miseres des pauvres et souffroit beaucoup de ne pouvoir pas les soulager autant que sa libéralité



naturelle l'auroit voulu faire. Elle employoit tout l'argent que la Reine luy donnoit pour ses menus plaisirs à donner de petites pensions à de pauvres filles ou à des Rel<sup>ses</sup> Angloises. Il estoit distribué aussy tost qu'elle l'avoit reçu, mais c'estoit toujours avec confusion de ne pouvoir faire davantage, et lors qu'elle gagnoit au jeu c'estoit pour le profit des pauvres. Son coeur estoit vraiment royal en toute chose, d'une droiture et d'une sincérité qui luy donnoit de l'horreur pour le moindre déguisement. Elle a eu toute sa vie pour Madame la contesse de Middleton, sa gouvernante un respect et une soumission entiere. Elle estoit persuadée que tout ce qu'elle luy disoit estoit pour son bien, ce qui luy donnoit une sincere reconnoissance de tous les soins qu'elle prenoit d'elle.

Son zèle pour la saine doctrine la portoit à s'échauffer quelquefois dans la dispute lorsqu'elle trouvoit des personnes qui n'estoient pas aussy bien instruites qu'elle ou qui avoient sur ce sujet de fausses préventions. Elle auroit voulu faire toute chose pour les détromper et disoit souvent qu'elle donneroit volontiers son sang pour la soutenir. Toutes les dévotions approuvées par l'Eglise estoient de son goust, mais elle ne pouvoit souffrir les nouveautez et tout ce qui sentoit la singularité. Jamais elle n'a eu de curiosité pour les livres qui auroient pu luy gaster l'esprit sur ce sujet.

Voilà, mon R. P., un petit abrégé de ce que j'ay veu d'édifiant dans Madame la Princesse d'Engleterre. Je ne vous dis rien de ses dernieres dispositions. Le R. P. Gaillard les sait mieux que moy. Il y a bien des années qu'elle estimoit ce Révérend pere et qu'elle se faisoit un vray plaisir de l'entretenir, mais depuis deux ans elle luy avoit donné sa confiance entièrement. Elle recevoit ses avis avec respect, estant charmée de ses décisions et du talent extraordinaire qu'il a pour la direction. Vous savés ce qu'elle vous a dit la dessus. Elle honnoroit toute votre compagnie singulierement ; comme elle estoit ravie que l'on luy rendit cette justice, et qu'elle auroit voulu faire toute chose au monde pour vous persuader son

attachement, je ne puis me dispenser d'en parler icy. Vous aviez une place particuliere dans son estime, M. R. P. Son Altesse Royale m'a souvent ordonné de vous en assurer, même dans la dernière visite qu'elle nous fit l'honneur de nous rendre, elle m'en parla plusieurs fois. J'avoue que je fus bien charmée des saintes dispositions de son intérieur. Le jour là elle me parla des affaires présentes comme une sainte, le monde n'estoit pas digne d'une vertu aussy solide que la sienne. L'on n'en trouve point de pareille dans les personnes de son age et de son rang. Je suis persuadée qu'elle se souviendra de nous dans le ciel. Redoublés vos prieres pour luy obtenir la gloire éternelle, sy elle n'en jouit pas encore. C'est l'objet de tous mes vœux et ce que je demande à Dieu incessamment. Demandés luy pour moy, mon R. P., que je profite des exemples de vertu que j'ay admiré dans cette auguste Princesse, et que je fasse usage de la croix que Dieu m'a donnée de la perdre. J'adore de tout mon coeur les ordres de sa Providence sur moy, et renouvelle plusieurs fois le jour le sacrifice que je luy ay offert dans cette occasion, après lequel celui de ma vie ne me coutera rien.

Croyés, mon Révérend Pere, que je suis très sincèrement,

Votre

---

1689—1690.

LETTRES DE LA PRINCESSE LOUISE PALATINE,

ABBESSE DE MAUBUISSON

A M<sup>E</sup> CROISET,

SUPÉRIEURE DES RELIGIEUSES DU MONASTÈRE DE LA  
VISITATION DE CHAILLOT.

[231.] *A Madame Croisett Supérieure des Religieuses de la  
Visitation, à Chailiot.*

Ce 23 Janvier 1690.

J'ay bien du déplésir, ma tres Vénérable Mère, de n'avoir peu avoir la joye de vous voir et toute vostre comunauté à Chailiot, mes ne m'aïen résol de sortir de nostre closture que dans le desain d'y revenir coucher le même jour il m'estoit imposible de prendre mon chemin par Chailiot dans la saison ou nous some, les chemins estant fort mauves, les jours fort cour et le froit de la nuit et de la lune fort contrere a selles qui sont sujet au fluctions des personnes de mon age et beaucoup d'autre de nostre compagnie qui ne se portoit pas trop bien, mes je vous asure, ma chere mère, sy j'eü voulu aller plus loyn que St. Germain, j'aurois eu plus de satisfaction d'aler à Chailiot que de faire augune autre visite. Ma niesse M<sup>me</sup> la Duchesse de Bronswic m'auroit voulu voir che elle à l'autel de Guise. L'on m'a dit ausi que Monsieur me vouloit faire l'honneur de me faire voir St. Clou, mes il me semble qu'il estoit plus de mon devoir de retourner dans nostre maison apres avoir eu l'honneur d'asister à la bénédiction par l'ordere de sette Ste. Reine. Elle a fait tant de grace et d'honneur à toute les religieuse et à moy en particuliers que j'aurois esté tenté avoir plus lontems l'honneur de la voir, sy je n'estoit assurée que sa Majesté aime mieu que l'on ce mortifie pour re-



tourner à nostre solitude. M<sup>me</sup> la Duchesse Montecour a employé des raisons bien forte pour me persuader de vous aler voir pour une heure seulement et je crains estre broulié avec elle sur ce sujet. J'espere, ma chère Mère, que vous trouverez mes raisons bien jeuste et que vous me pardonerez bien que je ne me suis pas hazardé pour une visite ou il n'y aloit pas de vostre service. Si Dieu veut que nous aions l'honneur de vous voir il en fera naître quelque autre ocation, ou sy cela ne se fait pas en ce monde, j'espere qu'il me fera miséricorde et que nous nous veron dans l'autre. En atendent je me recomende a vos stes. prieres que je vous demende avec la continuation de vostre amitie et selle de vostre communauté, estant avec toute la reconoisense que je dois à vous et a eux, une de vos tres humble servant

SR LOUISE PALATINE, Abbesse.

---

[232.] *A Madame Croisett Supérieure des Religieuses de la Visitation, à Chaliot.*

Ce 8 Avril.

Je vous suis très obligee, ma très révérende Mère et à toute vostre Communauté de la continuation de vos amitiés et de vos stes. prières. Vous nous faite bien de l'honneur de demender l'asi[s]tence des nostre pour joindre à seux que vous faite pour le rétablissement du Roy d'Angleterre et le reste. Nous ne manquerons pas de suivre vostre zelle avec toute l'ardeur qu'il nous sera possible et nous avons comensé ce sandy de faire comunier trois de nos Religeuse à sette intension que vous nous aves marqué et nous continuerons jeusque au mois de desembre ; mes outre sela nostre fondatrice la Reine Blanche nous a chargée que toute nos prieres et penitence seront pour ses desandens ; donc le Roy d'Angleterre doit avoir sa part estant fils d'une fille de France come vous savyes, tellement que nous avons toute sorte d'obligations de nous bien aquiter de ce devoir. J'ay appris avec beaucoup de joye l'arivée de M<sup>eur</sup> de Losun en Irlande. J'espere que Dieu bénira

ce secour et qu'il exsaucera nostre Ste. Reine qui est sy fervente à le servir. Je suis toujours à vous.

SR LOUISE PALATINE, Abbess.

Je vous prie, ma chère mère, de remercier de ma part le R<sup>d</sup> pere Croisett de son souvenir dans ses stes. prieres. Je luy en demende la continuation. J'espère qu'il est en melieure santé qu'il n'estoit en partent d'isy.

---

[233.] *A Madame Croiset, Supérieure des Religieuses de la Visitation à Chaillot.*

Ce 23 Avril.

Vous me faite, ma chère mère, un grand plesir de demander de mes nouvelle puisque j'apprens par la des vostre et de celle de vostre Ste. Comunauté. J'ay bien de la satisfaction de voir que vous ne m'oubliez poin et que j'ay toujours quelque part a vos ste. prière. Je voy que vostre Révérende Mère est encore à St. Cir. Il y a de laparence qu'elle y achevera du moins l'année. Sett une marque que l'on goute fort sa conduite et je n'en suis pas surprise conoisent l'esprit de vostre ordere et la piété de Madame de Maintenon. Sett encore une grande marque de son estime qu'elle vous a doné pour pensioner Mademoiselle sa niesse. Il paroît qu'elle nest pas de l'opinion des persone qui croie qu'il faut parer les enfans pour les dégoute de la vanité, puisqu'elle veut que M<sup>le</sup> sa niesse porte le petit habit come vos autre pensionere. Je prens beaucoup de part à vostre joye de revoir nostre Ste. Reine d'Angleterre et quelle se porte bien. Nous prions toujours nostre Seigneur quil la conserve et la soutiene dans tout ce deplesir. J'espere ausi que nous aurons l'honneur de la voir quan le tems sera plus baux. Je ne doute pas, ma chère Mère, que vostre Comunauté nocmante tout les jour, puisque l'on y trouve beaucoup de piété et de douseur. J'espère que la senté ny menquera pas quoy que l'on nous dit qui il a bien des malades à Paris. Toute

nostre Communauté ce porte bien et ce recomende à vos sainte priere,  
mes particulièrement vostre tres humble servante

SR LOUISE PALATINE Abbesse,

qui ce porte aussi bien que l'on peut à soisente et onze ans  
que j'aürés aconpli en cinq jour.

---

[234.] *A Madame Croisett, Supérieure des Religieuses de la  
Visitation à Chaillot.*

Ce 8 May.

Il faut, ma tres Révérende Mère, que je vous fasse part de la joye que j'ay eu d'avoir l'honneur de voir la Reine deux fois. J'espere que vous aürés la bonté de taimoiner à sa Majesté mes tres humble reco-  
noissens de toutes les graces qu'elle me fait. J'ay esté bien mortifiée de n'avoir peu aller a la profection de Madame Ingnase, Sa Majesté m'aïen fait l'honneur de me l'ordoner sy cela ce pouvoit faire san dérèglement : mē vous saves, ma chère mère, que ce n'est pas un sujet ordinere de sortir d'une cloture. Nostre général n'est pas à Paris, mes a faire ses visite. Je ne pouvois avoir ma permission. J'ay esté obligé d'en demender avis à des plus anciens docteur à Paris qui m'ont asuré que seroit tout a fait contre l'ordere des consil de sortir pour asister a une veture, tellement que j'ay creu bien faire de n'y pas aller, sachant la piété de la Royne que a eu la bonté de ne le pas désaprouver. Mē nous avons perdu de ne pas entendre le bau sermon du pere Bourdalou qu'il a fait à cette seremonie. Nous avons eu le jour de devant un enterrement d'une de nos bone seur converse nommé Anne Jeuliane Bouché qui a eu une seur qui est morte sett hiver à vostre maison à St. Jacque à Paris. Je vous demende la grace de vos stes. prieres. Je crois que ma Seur Priolo se souviendra bien d'elle, de l'avoir veu icy. S'ettoit une fille fort fervente qui a travalié jeusque à la fin. Elle souhaitoit toujours de n'estre gere a l'infirmerie et Dieu luy a fait selon son desir ; elle n'y a couché qu'une nuit et eut tout ce sacremens san agoniser. Je me recomende



ausy, ma chere mere, à vos stes. prieres et a selle de toute vostre comunauté, mes particulièrement a selle que j'ay eu le bien de conoitre. Je suis toujours vostre tres humble servante en nostre Seigneur.

Je souhaite fort d'apprendre quelque bone nouvelle d'Irlande.

---

[235.] *A Madame Croisett Supérieure des Religieuses de la Visitation, à Chaliot.*

Ce 12 Juin.

Je vous suis bien obligée, ma tres Révérende Mère, des nouvelle que vous avés pris la peine de mender. J'ay esté jeusque à présent san vous en faire mes remercimens de crainte de vous importuner trop souvent par mes lettres. J'ay eu bien de la joye que la maladie de la Reine n'a pas duré. Nous continuons toujours de prier nostre Seigneur pour sa conservation et qu'elle puisse aprendre bientôt quelque bon nouvelle d'Irlande. Sett toujours un grand bien que le Roy est en bone senté. J'espère que Dieu exsautera les prieres de nostre St. Reine et qu'il vaincra ses enemis et establira la religion catholique dans tout ses royaumes. J'ay appris qui[l] y a bien de la division entre les protestens et les presbitériens. Je ne say quel parti le P<sup>se</sup> d'Orange prend sur ce sujet. Je crois que se sera le plus fort. Je vous prie, ma chère et Révérend Mère, de me continuer toujours quelque part en vos stes. prieres et a vostre amitié, estant toujours tout à vous.

Je vous suis fort obligée de la part que vous prenés à la perte de Madame la Dauphine, quoyque je n'ay pas eu l'honneur de l'avoir veu. Madame la Princesse et Madame la duchesse de Bronswic me l'ont fait conoitre par toute ce qu'il m'on fait résit de sa vertu et de l'amitié qu'elle a toujours fait l'honneur de leur taimoigner et leur perte m'a esté fort sensible en sette ocation, quoy que je la tiens bien heureuse d'estre morte dans des sentimens d'une sainte.

---

[236.]

Ce 28 Juin.

Vous me faite un grand plesir, ma très Révérende Mère, de me faire savoir que vos lettre ont esté esgarée. J'estois fort en peine de vostre silence, après les bontés que vous aviés eu de vouloir bien prendre la peine de me faire savoir des nouvelle de la Reine et des bons succes de tout ce qu'elle souhaite. Je vous suis infiniment obligée de selle que vous me mendés d'Escoce et d'Irlande et d'Engleterre. Les défiance du P<sup>e</sup> d'Orange son bien jeuste. Une mauvesse consiense come la sienne a tout à craindre. Nostre vertueuse Reine est bien heureuse de treuver sa confiance en Dieu et de gouter la pais che vous. Je vous prie, ma chère Mère, d'asurer sa Majesté que nous reservons avec tout le respect que nous devons l'honneur qu'elle nous fait de vouloir que nostre comunauté soit de sa dévotion. Nous ne manquerons pas de comenser le jour que vous nous avés marqué à faire les comunions générale, les jeune et tout le reste come vous nous l'avés proposé. J'y suis bien obligée par toute sorte d'obligation, et nostre fondation est faite par la Reine Blanche pour faire des prières et des bones oeuvre pour tout les desendens de sa Royale famille desquels le Roy d'Angleterre est desendu par la feu Reine sa mère. Nous venons de perdre une bone religieuse qui est morte subitement après estre géri d'un mal de gorge et de la fièvre. Une décharge de teste l'a sufoqué dans un moment. Nous la recomendons à vos stes. prières. Ma soeur Priolo aura bien souvenance d'elle pour l'avoir veu icy. Elle se nome Marie Bénédicté Mougett. J'ay le déplésir, ma chère mère, d'entérer beaucoup de bone Religieuse que Dieu tire à luy pour les délivrer de misère de la vie. Je vous prie de luy demander la grace pour moy de faire une ausi bone fin, et faite moy la grace de me continuer toujours vostre amitié, estant toujours à vous et à vostre Comunauté la très humble servante en nostre Seigneur.

St LOUISE PALATINE Abbessé.

[237 ] *A Madame Croisett Supérieure des Religieuses de la Visitation, à Chaliot.*

Ce 14 Juliet.

Je vous suis bien obligée, ma tres Révérende Mère, des bone nouvelle que vous me mendeds. Je les ai appris par un gentilhome que la Reine m'a fait l'honneur de m'envoier pour me les dire. Il nous faut suivre l'exemple de cette ste. Reine en rendent bien grace à Dieu de toute ses victoire ; nous ne menquerons pas à chanter le *Te deum* le plus dévotement qu'il nous sera possible Dimanche prochain où nous solanison la feste de nostre Père St. Estienne, le premier Abbé de nostre ordre. Il a resu St. Bernard. Ce St. Estienne estoit Anglois de nésence. Le non [*sic*] de sa famille est Hardin. Tellement que nous auront tant plus de raison pour demender sa protection pour le Roi d'Angleterre et la continuation des victoires de la France. Je vous demende toujours la continuation de vostre amitié et de vos stes. prières, et suis tout à vous.

SR LOUISE PALATINE, Abbesse.

[238.] *A Madame Croisett Supérieure de la Visitation, à Chaliot.*

Ce 6 Aout.

J'ay bien à vous remercier, ma tres chere et Révérende Mere des priere que vous avés fait avec vostre ste. Comunauté pour la gérison de Madame. Dieu vous a bien exaucé et l'on m'asure qu'elle est en tres bone santé et que l'on espere que les marque ne paroiteront pas beaucoup, de quoy son Altesse Royale ne se mest pas fort en peine. Elle a eu plus de joye d'apprendre le bon sucres de l'armé et que Mr le Duc de Chartre s'et fort signalé et a esté dans la mêlée des enemis sans estre blessé. Je crois que nostre ste. Reine d'Angleterre aura bien de la joye de toutes ses victoire dans l'espérense que sela produira une bone pais et la rétablissement du Roy d'Angleterre dans



ses royaumes. Sett ce que nous demendons toutjour à nostre Seigneur avec toute l'ardeur possible. Je say que vous n'en faite pas moins. Je n'ay qu'à vous recomendé la continuation de vostre charité pour

SR LOUISE PALATINE, Abbessse de Maubuisson.

Nous avons eu l'honneur de voire Madame de Maintenon qui m'a taimoigné estre fort contente et édifiée de vostre Révérende Mère come ausi de toute vostre maison de Chailot et de vous en particulier, et j'ay eu bien de la satisfaction de l'entendre sur ce sujet, prenen toujours beaucoup d'interett à tout ce qui vous regarde et vostre ste. Communauté.

---

[239.] *A Madame Croisset Supérieure des Religieuses de la Visitation, à Chailot.*

Ce 10 Aout.

Je vous prie, ma tres chere mere, d'asurer la Reine de mes profonds respect et de la joye que nous avons des bone nouvelle qu'elle nous a fait la grace de nous faire savoir par vostre main. Nous continuerons toujours nos priere quoy que nous atendons les victoires par selles de la ste. Reine et par tant d'autre bones ame qui demande à Dieu sa misericorde pour ce miserable royaume d'Engleterre. J'espere qu'à la fin des dévosions que la Reine fait les sandis, l'on aura quelque grande nouvelle de quelque victoire sur mer contre les ennemis. L'on nous dit isy souvant des nouvelle d'Irlande, mais je ne crois que selle qui viene par vous. Je vous prie bien de continuer de m'en faire part et de me recomender toujours aux stes. prieres de vostre Communauté, particulièrement à selle que j'ay le bien de conoitre. J'espère qu'elles ne m'oublieront poin dans mes vieu jours ou j'ay plus besoin de prieres que james, aprochent du tems qu'il faut paroître devant Dieu. Je vous prie ausi de me continuer toujours vostre amitié come selle qui sera toujours vostre tres humble servante en nostre Seigneur

SR LOUISE PALATINE, Abbessse.

Nous avons eu l'honneur de voir le Prince de Galle qui paroît bien résolu pour son age et avoir bien de la santé. J'espere qu'il donera bien de la satisfaction et de la consolation au Roy et à la Reine.

---

[240.] *A Madame Croisett, Supérieure des Religieuses de la Visitation, à Chaliot.*

Ce 19 Septembre.

Vous avés bien raison, ma Révérende Mère, de croire que l'on est en peine sur des bruis qui coure du Roy d'Angleterre, car nous entendons des fort facheux, mes vous me consolés en ce que vous me mendés qu'il n'y a rien d'assuré. L'on nous a dit icy qu'il y a un Mylord Porter arivé depuis peu d'Irlande qui va à Rome et a aporté des bones nouvelle du Roy à la Reine. Sy cela est j'en aurés bien de la joye et l'on ne sauroit estre plus touchée que je la suis de tout ce qui la conserne. Vous ne menqués pas de prier tout les jours que Dieu la soutiene et la consolle dans toute les crois qui luy arive et qu'il bénise les bones intensions des Roys de France et d'Engleterre pour l'establicement de la foy catholicque. Je vous demende la continuation des vostres [prieres ?] et selle [de ?] vostre amitié, estant toujours vostre tres humble servante en nostre Seigneur.

Sr LOUISE PALATINE, Abbessé de Maubuisson.

---

1702-1703.

[241.] *Fragment d'un écrit faisant mention des raisons qui ont obligé d'achever le batiment de l'Eglise du monastère de la Visitation de Chaillot, dans toute sa hauteur; et où se trouvent aussi copies de lettres édifiantes de la Reine d'Angleterre, V<sup>e</sup> du Roi Jacques II, fortement menacée pour lors d'un cancer.*

Je ne finis pas cest article parce que peut estre nous aurons d'autres choses a escrire sur cette matiere. J'en vas traiter une autre.

C'est au sujet de nostre Eglise. Mr le Mareschal duc de Lorge mourut le 22 octobre 1702. On aporta son cors en despost dans nostre petite chapelle. M<sup>me</sup> la M<sup>lle</sup> la venfve donna 28500<sup>f</sup> à la profession de nostre chère s<sup>r</sup> Louise Gabrielle sa fille à condition que l'on continueroit le bastiment de l'Eglise commancé du vivant et des deniers de Mr de Frémont le père. On travailla à cest ouvrage aussy tost après Paques 1703 et l'on convint de n'élever que jusques à la corniche qui termine le premier ordre. L'on en randit compte à sa Majesté. Elle en marqua beaucoup de chagrin, souhaittant passionnément qu'on achevast entièrement l'oeuvre selon le plant du modelle ; mais ne ce trouvant pas en estat d'en faire la despace selon qu'elle l'avoit désiré dès qu'elle est entrée dans nostre maison, elle ce contantoit de dire qu'il falloit tacher de déferer de terminer la couverture. On le proposa à M<sup>me</sup> la M<sup>lle</sup> de Lorge, mais elle ne l'a pas voulu permettre. Cependant tous les parans et amis de la maison ont blasmé l'acort que nous avons fait. Les gros ouvriers offroient de nous faire crédit pour plusieurs années et donnoient toutes les facilités possibles. Nostre Mère de son costé cherchoit toutes sortes de moyens pour faire réussir la chose. Mr le Curé de St. Sulpice donnoit des avis de diverses facons pour terminer et l'on ne concludoit point par la crainte d'amdepter la maison. Enfin le samedi dernier de Juin 1703 la Reine nous fist l'honneur de venir ici pour la feste de la Visitation, et en enstrant elle dit avec exclamation : Je viens de voir une esglise bien avancée. Elle est faite, dit nostre Mère, jusques à la hauteur dont on est convenu ; on l'a va couvrir et plafonner de plastre et faire seulement des lunettes ou lucarnes pour esclairer, parce qu'il n'y a pas de fenestres dans le premier ordre, et si jamais on veut finir l'Eglise dans la perfection il faudra jeister à terre ce que l'on va faire. Sa Majesté ce rescria et dit : Il faut voir sérieusement ce que l'on pourra faire. Le jour de la Visitation, après l'action de graces de la communion, Sa Majesté estant dans la sacristie, nostre Mère luy fit voir une lettre de Mr de St. Sulpice qui luy mandoit d'escrire en dilligence à M<sup>me</sup> de M. pour



demander une aubaine de 20000<sup>f</sup> qui faisoit justement la somme naicessaire à achever la massonerie. Cela donna lieu d'examiner les moyens propres pour mettre l'oeuvre à chef. Il ce dit plusieurs choses de part et d'autres sur les quelles la Reine opina qu'il falloit recommander l'affaire à Dieu. Elle le fit avec ferveur tout le jour de la Visitation et la Communauté pareillement. Le lendemain on dit que Mr Mansard surintendant des batiments du Roy devoit venir visiter le portail et le reste de l'Eglise pour donner son conseil. Alors la Reine dit : C'est moy qui l'en ay prié et j'avois oublié de vous le mander. Je veux aller voir tout cela avec luy. Il arriva à 2 heures. Sa Majesté sortit et comme il pleuvoit, elle se tint à la salle ou estoit le modèle. Mr Mansard avoit desja prononcé qu'il ne faloit pas desmolir le portail fait, mais seulement y réformer quelque chose. Puis ayant bien examine les dedans et ce qui restoit à faire, il dit à la Reine : Madame, comme il y a de la folie à plusieurs Maisons Royales sur l'envie de batir, je dis ici qu'il y en auroit à ne le vouloir pas faire. Il ne faut pas souffrir qu'on couvre la partie qui est faitte sans achever tout, ou bien il faut mettre du chaume. Ces bonnes mères disent qu'elles ne veulent pas faire de despance. Il faut leur aider. Les ouvriers veulent bien donner à crédit ce qui les regarde. Il faut tascher par quelque moyen. La Reine applaudisant à tout dit avec ardeur, J'ay tellement à coeur que l'on finisse bien cest ouvrage que si je n'avois pas vendu mes pierreries, je les vendrais tout à l'heure. Pour cela, Mansard dit à sa M. qu'il randroit compte au Roy des le soir mesme de l'affection que sa M. avoit et de son chagrin d'estre hors d'estat de le faire. Elle l'en pria avec instance et dans des termes les plus tandres qu'on puisse imaginer pour le bien de la maison, l'engagea à prandre soin de ce qui restoit à faire. Il le promit à sa M<sup>te</sup> et le reigla sur le cham à Mr Gabriel, et fit promettre un crédit de 6000<sup>f</sup> par l'entrepreneur.

La Reine en rentrant marqua une joye semsible et dit à n<sup>re</sup> Mère : Je vandray plustost la derniere piece de pierrerie qui me reste et mesme mes perles s'il est naicessaire. Il faut achever absolument.

Après Vespres elle nous dit à nostre Mère et à nous qu'elle avoit résolu de nous donner au moins 3000<sup>f</sup> par année et qu'en 6 ans elle auroit fait la somme des 18000<sup>f</sup> nécessaires selon le calcul de Gabriel, qu'elle commenceroit des le mois d'Octobre prochain.

Le mercredi matin nostre Mère l'entretin et ils conclurent ensemble que la Reine donnera dès à présent un billet qui desclairoit ces volontés, savoir qu'elle avoit destiné 3000<sup>f</sup> par année comme une chose due à la maison à cause de sa résidence et que ne l'ayant pas fait jusques à présent, elle confesse les devoir au monastère depuis 14 années qui font 42000<sup>f</sup> escheus outre 18000<sup>f</sup> qu'elle s'engage de donner pour l'esglise payable pareillement par an à 3000<sup>f</sup> à commencer au mois d'Octobre prochain et de là en avant, continuer tous les ans 3000<sup>f</sup> tant qu'elle sera vivante en France, desclarant que si elle venoit à mourir avant que d'y avoir satisfait, elle en charge le Roy son fils comme à la somme de 42000 due du passé. Sa Ma<sup>te</sup> a dit de plus à nostre Mère et à nous que si elle recevoit de l'argent de son douaire ou autrement de son vivant, elle payeroit le tout comme debtes, sans desroger au dessain qu'elle a eu depuis qu'elle connoist nostre monastère de luy faire sentir son amitié par des gr<sup>des</sup> effets, et en particulier pour perfectionner l'Esglise par un beau retasble, par l'achèvement de la chapelle, ornements de la grille et autres pieces. Le Samedi, 7 Juillet, nostre Mère annonça cette nouvelle au chapistre. Elle demanda aux s<sup>rs</sup> si elles consentoient à faire continuer le batiment de l'esglise à ces conditions. Toutes firent un inclin d'aprobation et personne ne contredit. On loua Dieu et l'on ce résolut à des actions de graces durant 9 jours. N<sup>re</sup> Mère ajoutta que Monseigr le C. nostre Archevesque estant venu voir la Reine le jours mesme que Mr Mansard, sa M<sup>te</sup> luy avoit communiqué ces intentions qu'il avoit approuvées et avoit dit à nostre Mère qu'il falloit continuer puisque M<sup>me</sup> la M<sup>lle</sup> de Lorge ne vouloit pas accorder du deslay comme on l'en avoit fait suplier plusieurs fois. Elle ordonna le secret inviolable du don de la Reine et deffandit mesme qu'on s'en parla les unes les autres.

Le 12 du mesme mois la Reine escrivit à nostre Mère et luy envoya un billet comme elle estoit convenue portant desclaration qu'elle donnoit 140 milles escus faisant 42000<sup>f</sup> pour satisfaire au desir qu'elle avoit toujours eu de faire du bien à ce monastere et qu'en considération de son séjour en icelluy elle avoit destiné 3000<sup>f</sup> par an et que ne les ayant pas donnés à cause des fascheuses conjonctures, elle desclaroit les devoir et promettoit de les faire payer à ce m<sup>re</sup> aussy tost qu'il plairoit à Dieu mettre ces affaires en estat ; que si de son vivant elle ni satisfaisoit pas, elle chargeoit le Roy son fils de le faire le plus tost qu'il pouroit quand il seroit restably dans son royaume d'Angleterre. De plus, qu'elle destinoit 18000<sup>f</sup> pour le batiment de l'Eglise, quelle fairoit payer actuellement tous les ans 3000<sup>f</sup> à la fois à commancer au mois d'Octobre prochain, et que si la ditte somme de 18000<sup>f</sup> n'estoit pas entièrement payée de son vivant, elle chargeoit pareillement le Roy son fils de payer ce qui en resteroit et pour cela affectoit cette somme sur les Sels de Brouage en France à elle appartenant par succession des biens de Mr le Cardinal Mazarin. L'acte est tout escrit de la main de sa Majesté, signé *Maria R.*

Le samedy 14<sup>me</sup> nostre Mère fit lire cet acte au chapitre. Le mardy 17<sup>me</sup> elle le montra avec la lettre à Mr de St. Sulpice, lequel baisa l'un et l'autre avec respect et admira la providence, conclu à continuer le batiment en présence des s<sup>rs</sup> conseillères par des raisons solides et en veue de donner cette consolation à la Reine à qui on ne la pouvoit refuser. La lettre est aussy escrite de sa main royale, signée de mesme *Maria R.* Dans cette lettre elle tesmoigne des bontés non pareilles pour nostre Institut et nostre maison en particulier : elle s'humilie de n'avoir encore rien fait pour elle et d'estre obligée de demander le secret de ce qu'elle fait. Elle dit que cela luy est important ; elle ajoutte que le Roy son fils consant à la chose avec le conseil du R. P. Rouga son confesseur et de Milord Caruil son ministre et secrétaire d'estat, qui tous ont trouvé la chose raisonnable. Sa Majesté nous avoit fait l'honneur de nous dire que feu M<sup>me</sup> la



Comtesse d'Almont luy avoit souvent parlé en faveur de nostre maison et surtout dans le tems de sa mort.

Nous avons remarqué que la Reine marqua de la joye de la résolution prise de continuer le bâtiment de l'Eglise. Je le repeste encore ; elle en parut sy gaye tout le reste du tems qu'elle demenra ici qu'il y avoit de la consolation de la voir en cest estat. Sa M<sup>te</sup> me fist l'honneur de me dire en secret milles choses obligentes et entre autre elle me dit que je luy avois rendu un des plus agréables services qu'elle ut receu en sa vie lors que j'avois avancé quelques avis pour facilliter l'exécution de sa bonne volonté.

A la feste de l'Assomption, la Reine aporta les premiers milles escus promis. Elle les donna elle mesme à nostre Mère des le soir 13 aoust. J'ay receu, me dit elle, cette somme par une voye à quoy je ne m'attandois pas ; j'ay impatience de m'en descharger et je ne veux pas me mestre au lit sans l'avoir donné à nostre Mère. La veille de l'Assomption 1704, la Reine a donné 3000<sup>l</sup> pour la seconde fois. Durant le séjour que sa Majesté fit ici à ceste feste, une dame Angloise escrivit à M<sup>me</sup> Molsa pour proposer une femme qui avoit un beau secret pour guérir les glandes et cancers. On nous avoit desja parlé de ceste personne, mais nous n'osions la conseiller. Elle vint et entra, vit la Reine et jugeatt que le mal estoit très avancé et qu'il n'y avoit pas de tems à perdre. Cela fit une forte impression sur l'esprit de la Reine. Elle ordonna que M<sup>r</sup> Beaulieu, son premier sirurgien yroit conférer avec la femme<sup>1</sup> et luy mettroit entre les mains des malades de ce mal. En effet elle en traite une présamment, mais la Reine ne vent rien faire que par l'avis des premiers médecins et sirurgiens du Roy qui l'ont vene et ont trouvé la glande fort grossie et en mauvais estat. La ste. princesse avoue qu'elle a esté frappée d'aprehansion. Elle à en recours à Dieu par des prières. Je vais coppier ce qu'elle nous a fait l'honneur de nous escrire sur ce sujet. L'on a exécuté ces ordres de point en point avent qu'elle ayt

<sup>1</sup> M<sup>me</sup> Touché, femme du maître paveur de la ville, vis à vis St Nicolas du Chardonneret.

esté au tombeau du St. Roy. Mais jusques à présent nous ne voyons nule aparance de guérison.

*2 Septembre à St Germain.*

Après que la Reine nous ut fait le destail de l'estat de son mal, voicy ce qu'elle dit :

J'ay grand besoin de prieres, car il faut comencer et finir par là. Je demande à nostre chère Mère et à nos soeurs de ce joindre à moy. Voicy mon dessain. Je voudrois faire dire trois messes pendant 15 jours en commansant demain matin en l'honneur de la Ste. Trinité, offrant le st. sacrifice pour les ames du purgatoire et randant louanges à Dieu des graces qu'il a faitte à mon cher et st. Roy pendant sa vie et à sa mort, et de la gloire que je croy qui luy donne à présent. Je voudrois dire à mesme fin tous ces 15 jours 3 *paters*, 3 *ave*, 13 *Gloria Patri*, avec un *Laudate*, un *Veni creator*, *Sancta Maria succure miseris*, l'oraison *Concede nos famulos tuos*, et apres cela invoquer le st. Roy afin qu'il m'obtienne une entière résignation à sa Ste. Volonté telle qu'il avoit luy mesme sur la terre, et une ste. indiférence pour la guérison ou l'ogmantation de mon mal et qu'il inspire les médecins et sirurgiens par lesquels je me laisseray conduire de faire de moy pour la plus grande gloire et pour le salut de mon ame en me guérissant, si je puis par la le mieux servir ou estre utile à mes enfants, ou bien en me donnant la patience et le courage naicessaire pour souffrir de grands maux, si cela luy est le plus agréable. Il y a aujourd'huy 2 ans que le Roy tomba malade. Nostre dévotion de 15 jours finira à l'anniversaire. En attendant je tacheray de me tranquiliser et m'abandonner sans réserve entre les mains de Dieu.

*Autre lettre—à St. Germain, 6 septembre.*

J'ay recue hier vostre lettre toutte ramplie d'une tandresse véritablement maternelle pour moy qui à mon tour vous prie de vous tranquiliser et de ne vous pas tant tourmanter sur mon sujet. Nous avons tout mis entre les mains de Dieu, ne le reprenons point, mais laissons le faire, car il scayt mieux que nous ce qu'il nous faut. Je trouve que Mr le Curé de St. Sulpice a raison pour ce qui



regarde le service il faut faire comme pour la Reine mère, c'est à dire plusieurs Messes basses et une plus solennelle que les autres (cela c'est ainsy pratiqué). Je reviens à l'estat de la Reine. Nous avons escrit dans les autres mémoires ce qui ce passa, lors que sa M<sup>te</sup> fut au Benédictins prier auprès du tombeau du Roy. Nous avions exécuté les ordres qu'elle nous avoit donné pendant 15 jours de prieres. Cependant Dieu n'a pas permis qu'elle ce soit apersue d'aucun changement à son mal. Elle fut à Fontainebleau. Comme il est dit ailleurs elle s'y fit des violances inexplicables pour surmonter sa tristesse, de sorte qu'elle y pensa succomber, s'estant trouvée très mal, ce qui fit dire à tout le monde qu'elle avoit un cancer ouvert. Le bruit s'en respandit partout avec exagération et beaucoup de chagrin de sa part, mais avec un renouvellement de vénération et de compation pour la ste. princesse au dela de toute expression. À son retour de Fontainebleau, ces forces ce trouvèrent épuisées. On fut tres en paine des suites de la fatigue qu'elle avoit essuyée. Son sein avoit grossy, il estoit enflamé, elle y sentoît des douleurs, ne dormoit pas et mangeoit très peu.

Le vendredy 26<sup>me</sup> sa M<sup>te</sup> vint ce reposer ici. Elle nous fit l'honneur de nous dire qu'elle ne comptoit pour rien tout ce qu'elle avoit souffert puisqu'elle avoit pour ainsy dire redonné la vie au Roy son fils, l'ayant mis au monde une seconde fois, et ayant eu la consolation d'avoir veu de ces yeux les tandresses que nostre grand Roy luy avoit tesmoignées et que le Prince de son costé avoit surpassé les espérances qu'elle avoit de sa sagesse. En effet toute la cour l'a admiré, il c'est fait aymer du Roy, des princes et de toutes les personnes qui l'ont approché de pres. M<sup>me</sup> de Maintenon en a escrit à nostre Mère et à nous des lettres que nous avons mises ici et qu'on sera bien ayse de voir.—Les éloges que la Reine a donné à nostre grand monarque ne peuvent estre expliqués que par elle mesme. Ce sont des termes tellement patétiques, si vifs et si fors qu'il ne ce peut rien ajoutter pour marquer les sentiments de sa reconnoissance. J'avoue, dit elle, les bontés du Roy pour nous me surpaine toujours.



Je ne m'y acoutume point. Mais je suis surprise de ce que sa générosité ne se lasse point de nous faire du bien. Elle innouve tous les jours de nouvelles graces pour nous faire plaisir, et choses semblables. — Dans ce yoyage d'après Fontainebleau, animée de toutes les dames nous prîmes la liberté de presser la Reine avec beaucoup d'ardeur de ce résoudre à vivre doresnavant comme une malade et de ce regarder comme n'estant point à elle mesme, mais aux princes ces enfants et ces fideles sujets. Un matin ayant l'honneur d'estre seule pres d'elle, je me jettay à genoux devant son lit et là, les mains jointes, et les yeux baignés de larmes, je la conjuray de souffrir qu'on luy demanda d'avoir soin d'elle mesme par charité pour le jeune Roy et pour Madame, que non seulement elle estoit obligée de ce conserver pour les élever à la crainte de Dieu, mais de leur oster l'inquiétude où ils estoient de la voir malade et de ne vouloir pas se soulager : que tous ceux qui avoient l'honneur d'estre à son service estoient prest à mourir de douleur aussy bien que nous si elle continuoit ces rigueurs. Je me retiray de devant elle pleurant violenment jusqu'à ce que sa M<sup>te</sup> m'appella disant avec tandresse, Ma soeur, venés, venés, ne vous affligés pas davantage, ne tourmentés pas vostre pauvre coeur avant le temps. Hé mon Dieu, que seroy ce donc si je venois à mourir ? Mais ne voulons nous pas tout ce que Dieu veut ? Je vous promets que je feray tout ce que je pouray. Voyons ce qu'il y a affaire. Elle pleuroit doucement en disant cela, puis ce rafermissant, elle me dit : Dieu m'a envoyé g<sup>d</sup> nombre d'afflixions de toutes facons. Aparanment il n'en est pas contant, il me veut dans le comble de l'abjection. Je ne m'estois jamais attandue à cette sorte de croix.

Quelque tems après estant retournée à St. Germain, Mr Riva Itallien qui l'avoit suivie en Angleterre et d'Angl<sup>re</sup> en France, lequel avoit eu l'honneur d'avoir le secret de sa sortie et de conduire ce projet ; ce gentilhomme, dis je, estant nécessité de mener ces enfants dans leur patrie, prit congé de la Reine et s'estant jetté aux pieds de sa Majesté, fondit en larmes, la conjura de ce ménager pour le bien de ces enfants. Car, dit-il, hélas que deviendroient ils ? Riva, s'écria

la Reine, que dittes vous ? Dieu, n'est-il pas leur père ? Ils sont entre ces mains, c'est à luy d'en prendre soin ; je n'en ay nulle inquiétude. Je ne suis bonne à rien. Il importe peu que je vive ou que je meure.

Elle avoit confié au Roy son fils la crainte du facheux mal que nous appréhandons. Ce jeune prince en fut tellement frappé que le gouverneur et je croy le confesseur et le précepteur supplèrent sa Majesté de luy faire croire que ce n'estoit qu'une vaine crainte parce qu'autrement il tomberoit malade de douleur.

---

[242.] [*Guérisons par l'intercession du Roy.*]

Monsieur Abraham Balzac, brodeur du Roy, guéri d'un flux de sang qu'il avoit eu pendant 3 semaines, par l'intercession du St. Roy de la Grande Bretagne, du soir au matin, dans le mois de Febvrier 1702.

Abraham Jérôme Lucas, un garçon de 5 ans chez Mons<sup>r</sup> Bellevaux Peintre du Roy, guéri aussy d'une fièvre quand les médecins désespéroit, pendant une neuvaine que M<sup>me</sup> Bellevaux faisoit pour luy et la començoit l'unzieme Juillet 1702.

Claude Guérin de Versailles, qui avoit portée l'habit des soeurs grises près de 5 ans, mais pour ses maladies ne pouvoit persévérer, se trouva guérie le 25 Juillet 1702 après avoir été à la chapelle du Roy et une enfleure qu'elle avoit du coté droit se dissipat le lendemain.

Catharine Rouvroy, veuve de Mons<sup>r</sup> Jérôme Nivelles bourgeois de Paris, guérie d'une grosse fièvre avec un grand mal de coté et grande défluxion sur la poitrine la même nuite qu'elle s'adressoit au Prieres du Roy pendant sa vie, et dans le temps du Jubilé de l'an 1701, comme aussy depuis sa morte d'une pareille fièvre pendant la semaine de Pacque 1702.

Francoise Gillier fille majeur guérie d'une asme qu'elle avoit eu deux ans, le premier jour d'une neuvaine qu'elle començoit le 29 Juillet 1702.

Francoise Guerlin, veufe d'Anselme Bleié potier d'étin, guérie le 25<sup>e</sup> Juillet 1702 d'un grand mal d'estomac et grand mal de côté les quelles l'avoient tourmenté depuis six mois. Elle venoit à la chapelle avec grande peine par l'aide de sa fille, mais retourna chez elle toute à fait guérie.

Marie Louise Ruffin fille majeur guérie le 6<sup>me</sup> aoust d'une paralysie qu'elle avoit eu trois mois et un jour, étant le dernier jour d'une neuvaine qu'elle avoit commencé.

Marie Gobert, femme de Mons<sup>r</sup> Fr. Lépervier maitre à dancier à son Altesse le duc de Sax Gotorp guérie le moment qu'elle mettoit une chemise qui avoit été touchée au cerceuil du St. Roy, d'une rhumatisme etc, le 5 aoust 1702.

Le certificat est entre les mains du chirurgien. . . . .  
 . . . . . guérie d'un retressement des nerves  
 au col qui luy tenoit la teste courbée jusques à la poitrine 6 ans,  
 le 25<sup>e</sup> Juillet 1702.

Ce certificat est chez Mons<sup>r</sup> le curé de St. Sulpice.

---

[243.] [*Autre guérison.*]

MADAME,

Je viens d'entendre parler d'un nouveau miracle du saint Roy d'Angleterre. Revenant du Val de Grace, je suis monté à l'Eglise des Bénédictins Anglois et j'ay trouvé à la porte un grand nombre de personnes ensemble qui se racontotent une merveille qui s'étoit passée à leurs yeux. Je me la suis faite redire et on m'a appris qu'une bourgeoise de Paris qui depuis plusieurs années étoit attaquée du haut mal et qui tomboit chaque jour ordinairement deux ou trois fois, s'est trouvée entièrement délivrée de ces accidents depuis quatre jours qu'elle a commencé sa neuvaine au St. Roy. Elle étoit sortie de l'Eglise avec des transports de joye depuis un quart d'heure quand je suis arrivé. Il étoit resté un tres honnête homme de sa connoissance qui m'a assuré qu'elle est bonne bourgeoise de Paris,



de très bon sens et qu'on ne pouvoit soupçonner d'aucune veue d'intérêt, ayant beaucoup de bien. Je retourneray demain aux Bénédictins Anglois pour l'attendre et pour l'interroger, quoyque je sois très persuadé de la vérité de ce fait avéré par tant de témoins oculaires et par un Père Bénédictin de cette maison à qui j'ay parlé, croyant fermement toutes ces choses miraculeuses après les grands exemples que le Roy d'Angleterre a donné. Je feray connetre à cette personne l'obligation qu'elle a de révéler la grace de la guérison qu'elle a receue. Pour ce sujet je l'adresseray à Monsieur le Curé de St. Sulpice et à Mr de Fer qui est le promoteur, lequel reçoit toutes les dépositions. J'ay été, Madame, très édifié et ravi de voir le concours du monde qui vient implorer l'intercession du St. Roy. La grille de la chapelle où est le corps est remplie des cierges allumés qu'on y attache et qui brulent pendant les messes qu'on y dit. J'y ay vu ce matin un gros homme paralitique que ses laquais ont tiré de son carrosse et porté à cette église. Je me suis empressé à vous donner cette nouvelle que je say, Madame, vous estre la plus agréable, et à vous témoigner le respect très profond avec le quel je suis

Votre très humble et très obéissant serviteur

J. P. PAYON Pretre.

Madame,

J'eus l'honneur de m'acquitter de votre commission auprès des Messeigneurs les Evêques d'Autun, l'ancien et le nouveau que je rencontray tous les deux. Je fis aussy les compliments aux Dames Carmélites, qui son très sensibles à vos honnetetés. Le suisse de Madame la Maréchalle d'Humières me dit qu'elle ne devoit arriver à Paris que vers la my septembre. J'iray le jour de l'Assomption dire la Messe dans votre Eglise.

A Paris 12<sup>e</sup> Aoust 1702.

---

[244.] [*Autre guérison.*]

Je soussigné Jean Lucron chirurgien juré de la ville de Saint Pourcain certifie avoir vu et servit Gilbert Marest agé d'environ vint un an frère de monsieur le Curé dudit lieu dans une maladie qui commença au 1<sup>r</sup> Juillet dernier par une apoplexie létargique qui dura d'abord près de vint quatre heures, pendant laquelle tous les membres devinrent extrêmement froids et perdirent le mouvement les [uns] apres les autres, et quelque attaque fut suivie de plusieurs autres qui venoient de jour a autres et pendant un tems deux fois par jour avec de grandes convulsions, et les mêmes accidents que la première pendant plus de six semaines. Dans ces attaques je l'ai saigné, purgé avec le tarte émétique, appliqué des ventouses et fait plusieurs autres remèdes, tantot par ordre du medecin tantot de mon motif quand je croiois que l'état du malade le requéroit; que tous ces remèdes ont été inutiles et n'ont pas empêchés que ledit Marest ne soit devenu d'abord perclus d'une jambe, ce qui nous obligea à l'envoyer aux bains de Nery qu'il fut obligé de quitter parce qu'ils ne le soulageoient point; que le dimanche dans l'Octave de l'Assomption il demeura perclus des deux jambes, de sorte qu'elles furent sans mouvement et sans sentiment et se dessecherent parce qu'elles ne prenoient plus de nourriture. Cet état me faisoit beaucoup craindre pour la vie du jeune homme et désespérer entièrement que les jambes guérissent. Cependent le 29<sup>e</sup> Octobre dernier je fus agréablement surpris lorsque je vis led. Marest me venir voir de son pié, me remercier de mes services avec d'autant plus de raison que trois ou quatre jours auparavant il avoit eu une attaque des plus violentes qu'il eut eu dans toute sa maladie. Je luy témoigné ma surprise et luy dit qu'il ne pouvoit estre guérit si promptement sans miracle. Sur quoy ledit Marest me déclara qu'il avoit été guérit par l'intercession du Roy d'Angleterre, que dès qu'il avoit fait voeu d'aller à pié sur son tombeau s'il plaisoit à Dieu de le guérir par son intercession, qu'il avoit sentit sur le champ sa tête et son estomac

qui le faisoit beaucoup souffrir considérablement soulagé et qu'à présent il marchoit sans peine et presque comme avant sa maladie. Ce qu'ayant veu par moy même, j'atteste que la guérison me paroît miraculeuse, ne pouvant par les forces de la nature avoir été si prompte et si parfaite. En foy de quoy j'ay signé

J. LUCRON.

---

[245.] [*Autre guérison.*]

Je ne doute point que le bon Dieu ne soit à St. Germain aussy bien qu'à Paris ; cependant on est plus retiré plus à soy au college qu'on ne le seroit à la cour. Monsieur Justin commence aujourduy à se préparer à resevoir l'enfant Jésus à sa naissance. Je puis dire que c'est l'exemple du college pour la piété et l'exactitude à tous ses devoirs. Mecredi 16<sup>me</sup> de ce mois Monsieur le recteur alla en procession à la tête de l'Université aux Bénédictins Englois pour visiter le corps de notre Saint Roy. Avant la procession il prononça un fort beau discours sur les belles qualitez que possédoit ce grand prince et sur l'assurance où l'on doit estre de son salut apres avoir mainé une aussy sainte vie et aussy conforme a celle de notre Seigneur. La cérémonie finit par un *Libera*, ensuite chacun vint à la chapelle jetter l'eau bénite. Le même jour la femme d'un domestique du seminaire de St. Magloire s'y transporta avec son enfant quy depuis six mois auparavant ne voyoit goutte, pour demender sa guérison par les intercessions de se saint Roy. À peine fut elle de retour chez elle que l'enfant se mit à crier qu'un oyseau luy arrestoit les deux mains ; en même tems il ouvrit les yeux. J'ay parlé à la mère, à la tante, à l'oncle ; ils disent la même chose. J'ay veu l'enfant quy pourroit estre âgé de six ans. Il voit clair quoyque les oculistes désespéroient de sa guérison.

---



[246.] [*Autre guérison—Cadet.*]

Copie de l'attestation du chirurgien.

Le soussigné ancien chirurgien du Roy et maitre chirurgien juré de Paris certifie à tous qu'il appartiendra, qu'au mois d'Octobre dernier Claude Cadet, femme de Servais Blondeaux tailleur d'habits, cy devant demeurant à Joigny paroisse de St. Jean de l'Archevêché de Sens, présentement demeurant au fauxbourg St. Denis à Paris, me fut ammené par son mary, laquelle m'exposa la maladie qu'elle a dit avoir depuis environ quatre ans. Après l'avoir bien exactement examiné, je trouvay qu'une humeur catareuse s'étoit répandue sur toute la face après s'être fait sentir par de violents maux de teste, laquelle humeur ayant acquise une qualité corrosive luy avoit dévoré non seulement les parties molles, mais avoit fait de fortes impressions sur les parties dures comme os et cartilages, jusqu'à se reprendre [*sic*] dans la bouche et avoit rongé plusieurs parties qui servent au son de la voix, mais particulièrement à cotté de la lulette; qu'il en résultoit un trou considérable d'ou s'ensuivoit difficulté d'articuler ses paroles. Ayant reconnu la maladie encore pour lors existante et entretenue par une humeur si corrosive, l'incertitude du succès de nos remedes ordinaires et que pour tenter une guérison si douteuse (pour ne pas dire désespérée) qu'il falloit un long temps, tant pour la préparation aux remedes, que pour l'administration d'iceux, de sorte que je me trouvay dans l'impossibilité d'entreprendre aucun remède par l'impuissance ou étoit cette pauvre femme de contribuer à la dépense d'un si long usage des remedes et d'y joindre les secours ordinaires qui sont les soins de garde aupres d'elle, et de se procurer les nouritures convenables à une si cruelle maladie à cause qu'elle avoit dépensé depuis près de quatre ans beaucoup pour recouvrer sa santé, ainsi ma bonne et charitable volonté ne pouvant être secondée par tant de choses nécessaires, je conseillay seulement à cette pauvre femme d'user de lait afin d'adoucier un peu la férocité de pareille humeur rongeante. Il est à remarquer comme j'ay dit que ce fut au mois

d'Octobre dernier que j'ay visité cette femme. Le mois suivant qui étoit Novembre le mary me ramena sa femme qui me parut guérie, et doutant qu'un trou profond sur le nez fut bien cicatrisé, j'y portay la sonde pour sentir si véritablement la cicatrice étoit solide; je la trouvay telle. Ainsi je ne puis qu'attester qu'en conscience il falloit regarder cette guérison comme miraculeuse, la femme m'ayant assurée n'avoir employé aucun remède, mais quand même elle auroit employé, il n'y a point de remèdes assés efficaces pour emporter en si peu de temps que je l'avois veu un genre de maladie semblable. Elle me dit qu'elle avoit imploré le miséricorde de Dieu par l'intercession du Roy Jacques d'heureuse et de pieuse mémoire durant neuf jours, jémant et allant durant ce dit temps du fauxbourg St. Denis au lieu où repose dans le sein de l'Eglise au fauxbourg St. Jacques le corps précieux de ce grand Roy, nonobstant l'accablement de la maladie et la foiblesse où l'indigence avoit reduite cette pauvre femme. Ce n'est point sa faute si elle a été jusqu'à présent à faire éclater sa recomoissance par une attestation de moy. Son mary et elle me l'ont demandé immédiatement après la guérison, mais j'ay cru qu'étant homme public et delicat sur la conduite austere que doit avoir un chirurgien en matière d'affirmation, que je ne devois pas précipiter une attestation, la quelle je voudrois pourvoir aujourd'huy rendre si authentique que ma conscience devant Dieu en fut dédommagé du retardement que j'ay apporté à la produire. Mais ce retardement n'a été qu'avantageux puisqu'il confirme la guérison depuis cette automne dernière et que les cicatrices de ce fineste dévorement de la face de cette pauvre femme sont tellement remplies et sa parole semble fortifiée qu'il est impossible d'ajouter foy au récit d'une telle maladie. Tout ce que dessus certifié véritable, je delivre la présente attestation à la dite Claude Cadet pour luy servir et valoir ou besoin sera.

Fait à Paris ce 25 Juillet 1703.

Signé RENARD.

Concordat cum Originali.

Fr. Josephus Johnston Anglo-Bened. Proton. Apostolicus.

[247.] [*Continuation.*]

Extrait du Registre des Pères Bénédictins Anglois de Paris pour l'an 1703.

Le 28<sup>e</sup> Juillet 1703.

Ce jourdhuy le 28<sup>e</sup> Juillet 1703 se sont présentés à notre Eglise en action de graces Madame Claude Cadet femme de Servais Blondeau tailleur d'habit avec son dit mari, et Mons<sup>r</sup> Jean le Royer cydevant directeur des aides de Joigny, demeurant à présent chez Madame la Comtesse d'Olonne rue St. Honoré, paroisse St. Roque, les dits Blondeau et Cadet sa femme demeurant à Jogny dans l'Archevêché de Sens et à présent au fauxbourg St. Denis au Soleil d'or chez Pierre du Pille paroisse St. Laurent à Paris demeurant rue St. Antoine proche l'hôtel de Sully paroisse St. Paul déclarant avoir veu et visité la dite Claude Cadet, et examiné la maladie dont elle étoit affligée, et de l'avoir veu guérie en si peu de temps, qu'il ne doutoit point que la guérison ne fut miraculeuse, comme il paroît plus amplement dans le certificat dont la copie est cy-jointe. Ce qu'ayant veu nous avons interrogé la dite Cadet touchant sa maladie et guérison qui nous a dit et déclaré conjointement avec son mari, qu'ayant eu tout le visage rongé comme il est exprimé dans led. certificat pendant l'espace d'environ quatre ans et qu'ayant dépensé beaucoup en remèdes par la direction de Mr Thibaut médecin et de Mr Caignac chirurgien et de Mr Férand aussi chirurgien tous demeurans à Joigny, sans trouver aucun soulagement, et voyant que les remèdes humains n'opéroient rien, ils résolurent de faire des pèlerinages pour obtenir de Dieu la guarison de son mal. C'est pourquoy ayant visité plusieurs places de dévotion comme notre Dame d'Arbaut dans le diocèse d'Auxerre, la Ste. Reine diocèse d'Autun, St. Quérin diocèse de Verdun, Notre-Dame de Liesse et St. Marcoul diocèse de Laon, St. Fiacre diocese de Meaux, St. Ovide à Paris et plusieurs autres Saints sans etre exaucés de Dieu, et qu'ayant entendu parler des merveilles que Dieu opéroit par l'inter-



cession de feu Roy Jacques 2<sup>e</sup> de la Grande Bretagne, elle sentit un grand desir de visiter son tombeau et d'y faire une neuvaine de prières, de jeuner a pain et à l'eau et de communier à la fin, laquelle neuvaine ils ont commencé le 6<sup>me</sup> Nov<sup>bre</sup> 1702 et déclarant que le 3<sup>me</sup> jour le mal commençoit à diminuer, que le lendemain de la neuvaine elle avoit oté tous les emplâtres qui couvroient presque tout le visage, et que vers le 15<sup>me</sup> jour depuis le commencement de cette neuvaine elle étoit entièrement guérie de sorte qu'il ne restoit que les marques des playes et une grande rougeure. Nous avons aussi interrogé le susdit S<sup>r</sup> le Royer qui nous a déclaré qu'il a bien connu les susdits Blondeau et Cadet depuis l'an 1690, qu'il les a connu d'etre gens de probité et sans reproche, de bonne vie et moeurs, à qui on peut ajouter foy, que dans le mois d'Octobre dernier à leur arrivée à Paris, ils luy avoient rendu visite et qu'il a vu la dite Cadet dans un pitoyable état, le visage tout rongé et le nez percé au milieu d'un grand trou, et que dans le mois de Novembre il l'a vu tout à fait guairie comme il est marqué cy-dessus et qu'ils avoient déclaré que cette guerison étoit arrivée par l'intercession du dit bon Roy. En foy de quoy ils ont signé cet acte à l'exception de la dite Cadet qui ne sachant pas écrire a seulement fait sa marque en présence des temoins sousignez le jour et an que dessus.

Témoins Juquimbert. Fr. Josephus  
Johnston Bened. Angl. Prol. Apostolique.

La marque + de  
Claude Cadet.

V. BLONDEAU.

LE ROYER.

Ledit Père Joseph Johnston déclare aussi avoir veu ladite Claude Cadet vers la fin de la neuvaine dans le mois de Novembre 1702 quand elle avoit un trou qui perçoit le nez qui étoit bien cicatrisé, lequel trou est à présent tout à fait bouché, et que dans ce temps là les playes de son visage étoient toutes guairies.

F. Clément Paston certifie d'avoir veu la même personne in-

commodée et même d'avoir eu de la peine à la regarder qu'avec beaucoup de difficulté.

Collationé.

---

[248.] [*Autre guérison.*]

Copie d'une lettre écrite par Mons<sup>r</sup> de Houppeville docteur en médecine à Madame l'Abbesse des dames Anglaises de l'Ordre de Ste. Claire à Rouen. Le 19<sup>e</sup> Juillet 1703.

MADAME

La personne dont vous m'avez parlé dans celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire étoit effectivement malade d'un cancer au sein, elle avoit fait des remèdes sans succès. Elle appliqua sur la partie malade des cheveux de cet illustre Roy. Elle fut guérie du soir au lendemain. Voylà un fait constant ; mais aussi est il constant qu'elle appliqua sur son sein en même temps un remède composé de tabac et de jusquiame. C'est l'application de ce remède très actif qui me fait taire sur cette merveille que l'on reconnoistroit icy infailliblement. Voyla le fait, voila le sujet de mon dout. Dieu nous éclaircira dans la suite pour sa gloire et celle de la vérité, que l'on doit rechercher en toutes choses. C'est dans ces veues que j'ay l'honneur de vous représenter ce fait et d'en tirer la conclusion. Vous y ferez vos réflexions sur tout ce rapport que vous fait avec sincérité celui qui est avec respect

Madame

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Signé

DE HOUPEVILLE.

P. S.—Par une nouvelle réflexion, le remède cy dessus ne paroît pas assez actif pour faire un si prompt effet, et d'ailleurs je l'ay appliqué sur de semblables tumeurs, et il n'a pas eu le même succes, d'où

l'on peut conclurre que cette guérison si prompte du cancer n'a point été causé par le remède, mais par un agent supérieur.

---

[249.] [*Autre guérison—Vernon.*]

Lettre écrite à Monsieur l'Abbé Cottin docteur de Sorbonne demeurant à Paris, des Urselines du Bourg St. Andeol, diocèse de Viviers le 5<sup>me</sup> Mars 1703.

Dieu est admirable dans ses Saints. C'est, Mons<sup>r</sup>, avec grande raison que je commence ma lettre par ces paroles, puisqu'elle vous apprendra le miracle que le Seigneur vient de faire en la personne pour la quelle vous m'avez envoyé un petit morceau de linge trempé dans le sang du bienheureux Roy Jacques. Il est si authentique et si incontestable que j'ose dire qu'il y auroit de l'impiété d'en douter et une incrédulité criminelle. J'ay donc cru que je ne devois pas différer d'un moment à vous le faire scavoir avec toutes les particularités, dont je mande à la Reyne d'Angleterre, à qui j'ay cru devoir me donner l'honneur d'en écrire, que vous informerez en luy donnant ma lettre.

Il faut scavoir que Madame de Vernon, dite soeur de St. Benoit, agé de vingt deux ans au plus, fut attaquée il y a près de quatre ans d'une fièvre maligne, après la guérison de la quelle sa jambe droite resta immobile : après plusieurs remèdes qui furent tous inutiles, les médecins luy ordonnèrent les bains de St. Laurens. Elle y fut et revint de même. Après quoy elle a eu plusieurs accidents de cerveau, si extraordinaires qu'elle en perdit une fois l'usage de la parole pendant plus de huit jours, d'autrefois elle a restée 12 ou 13 jours entiers sans voir, sans entendre et sans en pouvoir prendre aucune nourriture, pas seulement une goutte d'eau, ayant le gosier bouché tout à fait. Elle reprit une seconde fois les bains, il y a deux ans, et pendant un si long temps qu'enfin elle revint marchant assez bien, mais sans pouvoir se mettre à genoux ; au bout de quinze



jours elle commenca de sentir sa jambe s'affoiblir, et petit à petit en fort peu de temps elle devint tout à fait insensible en sorte qu'il luy falloit deux personnes pour luy aider à marcher, dont l'une poussoit ce pied affligé quand le gauche avoit fait un pas. Mais il y a près d'un an qu'après un de ces accidens de cerveau, cette jambe se trouva si roide et si pesante qu'il n'a pas été possible de la remuer, quelques remèdes qu'on luy ait fait, si bien que depuis il fallut la porter comme un enfant ; son bras droit de plus trembloit presque continuellement. Cette pauvre fille qui d'ailleurs est grande et bien faite étoit comme vous pouvés croire dans une extrême affliction de se voir absolument hors d'état de pouvoir s'aider de cette jambe et d'etre par conséquent obligée de rester toujours sur une chaise. N'ayant donc plus d'espérance aux remèdes humains, les ayant tous mis inutilement en usage, des qu'elle entendit dire que le St. Roy Jacques faisoit des miracles, elle se sentit une si grande confiance en son intercession qu'elle ne douta pas d'obtenir sa guérison de Dieu par son moyen. Elle me pria de luy faire avoir quelque chose de luy. Vous scavez, Monsieur, que je m'adressay à vous avec beaucoup d'empressement pour avoir de ses reliques, et comme Dieu a permis sans doute pour éprouver la foy de cette pauvre fille que vous ayez été assez long temps sans vous en pouvoir procurer, elle me tourmentoit incessamment pour vous en faire ressouvenir, les attendant, disoit elle, avec d'autant plus d'impatience qu'elle étoit assurée de guérir dès qu'elle en auroit. Votre lettre du 19 ayant été 15 jours sur le chemin par un contretemps que je ne comprends pas, arriva enfin hier. Notre infirme dinoit dans le temps que je luy donnay le petit morceau de linge qu'elle receut avec un si grand transport de joye qu'elle en demeura toute interdite, et n'acheva pas de diner. Elle vouloit avaller sur la champ cette relique, mais on luy conseilla d'attendre jusqu'à ce matin. Elle assura fortement tout le long du jour à la Communauté qui alloit et venoit dans sa chambre que le Roy Jacques la guériroit. Elle se recommanda avec une joye extraordinaire aux prières de toute la Comunauté, promit

de faire dire une messe en l'honneur de la très Ste. Trinité pour la remercier des graces qu'elle a fait à ce bon Roy, communier, et de faire quelques aumones. On l'a donc porté ce matin à l'église pour accomplir son vœu. Elle a dit avec une assurance qui marquoit la grandeur de sa foy, Ce sera, s'il plait à Dieu, la dernière fois que vous aurez cette peine. Elle a entendu la Ste. Messe sur sa chaize comme à son ordinaire, et quelque temps après avoir communiqué, elle a avallé de l'eau et le petit morceau de linge qu'elle avoit mis dedans. Dans le moment elle a senty un tremblement extraordinaire par tout son corps et sa jambe dans un mouvement qui faisoit tant de bruit que toute la Communauté assemblée pour la messe conventuelle l'a entendu et veu comme d'abord elle s'est mise à genoux toute seule pour rendre graces à Dieu tout haut de sa guérison, mais d'une manière si touchante que tout le monde fondoit en larmes de dévotion et de joye. Après quoy elle s'est levée, a marché seule et après avoir dit le *Te deum*, on est sorti du chœur, on a fait avertir M<sup>r</sup> le grand Vicaire qui est venu avec d'autres ecclésiastiques. Elle les a été voir au parloir où toute la ville qui scavoit bien en quel état elle étoit, est venue en foule pour estre témoins de ce miracle, au sujet du quel le Prédicateur de la ville fera tantôt un discours dans notre église où on donnera même la bénédiction du St. Sacrament. M<sup>r</sup> le grand Vicaire doit travailler incessamment au procès verbal de la vérité de ce miracle, dont il veut avoir toutes les assurances nécessaires et pour cet effet il prétend que chacune en particulier en fasse serment. Il n'y en a pas une de nous qui ne le fasse sur les Sts. Evangiles, s'il est besoin, tant la chose est évidente et hors de doute. Les trois médecins de la ville et le chirurgien de la maison l'attesteront de même. Ce miracle fait tant de bruit dans la ville et on en paroît si convaincu, que chacun vient me demander de ces reliques avec des instances inconcevables. Dites le, s'il vous plait, à la Reine, afin qu'elle vous en donne pour m'envoier et contenter la dévotion de quelques personnes du moins qui sont affligées de maladies incurables. Il y va de la gloire de Dieu et de ce St

Roy à me procurer de ces reliques pour en distribuer, ou du moins de l'eau dans quoy j'en feray tremper dès que vous m'en aurez envoyé. Je suis en vérité si étonnée de ce prodige et si pénétrée de reconnoissance envers Dieu de la grace qu'il m'a fait d'en estre témoin, que je ne suis presque pas à moy. Ainsi, Monsieur, ne soyes pas surpris si cette relation est d'un si mauvais stile et si mal écrite. Je suis votre très humble et très obeissante servante.

S<sup>R</sup> DUMANOIR.

---

[250.] [*Autre guérison.*]

Je ne puis assés louer, ma très chère et très honorée Mère, le zèle que vous marqués pour la régularité de vostre Institut et je vois en vous avec une sensible consolation l'esprit de vostre saint fondateur dans toute sa ferveur, dont je rends graces à Dieu. J'avois déjà entendu parler à Valence de cette sortie qui vous allarme si fort. Je vous diray mesme que j'avois en quelque maniere donné l'expédient qu'on avoit approuvé pour ne porter aucune atteinte à la régularité et procurer néanmoins à cette bonne soeur le secours dont on m'a assuré qu'elle a un besoin indispensable. Cet expédient est d'envoyer à Bourbon Lancy dans le monastère de la Visitation la soeur incommodée. Vous avés dans l'intérieur de ce monastère des bains dont elle pourra user puis qu'on assure qu'ils luy sont absolument nécessaires. Il ne me paroît que dans une sortie de cette maniere il y eut quelque chose contre l'étroite régularité, vos constitutions permettant de pouvoir changer les soeurs d'une maison à l'autre lorsqu'il y a des causes légitimes pour cela et cellecy me paroistroit telle. Comme on m'assuroit à Valence que l'estat auquel est réduit cette pauvre soeur est digne de compassion, je ne voulus pas l'aller voir, craignant qu'en estant touché je ne me rendisse au sentiment des personnes qui croient qu'on doibt la laisser sortir, sur ce principe que la nécessité n'a point de loy. Je me donne l'honneur d'en escrire à la Reyne et après l'avoir remercié très



humblement de la bonté qu'elle a eu de m'écrire sur cette affaire, je prends la liberté de luy marquer dans quels sentiments je suis entré. J'ay envoyé votre lettre à M<sup>re</sup> de Valence un extrait de celle que la Reyne m'a fait l'honneur de m'écrire. Je suis très persuadé qu'il ne s'esloignera pas de ses sentiments non plus que des vostres. Je suis, ma très chère et très honorée Mère, avec toute l'estime et l'attachement possible votre très humble et très obeissant serviteur

L'ARCH. DE VIENNE.

Vienne ce 17<sup>e</sup> d'août 1703.

Je vous vay dire ici en confiance une chose que je n'ay osé écrire à la Reine. C'est que j'ay esté à Dye mon ancien diocèze sur quelque prétexte d'affaire que j'ay pris, mais dans la vérité pour donner quelque consolation à une personne qui avoit eu autrefois quelque confiance en moy et que ceux qui la gouvernent me mandoint estre dans un estat à se désespérer. Je l'ay effectivement trouvée comme ils me l'escrivoint et hors de toute sorte de raison. Tout ce que j'ay pu faire c'est de la porter à avoir recours au St. Roy d'Angleterre. Je luy donné un peu du linge que vous m'avez procuré et la prié de le porter sur elle. Elle me demanda de venir le lendemain dire la messe ou elle estoit afin que nous priassions ensemble Dieu par l'intercession de ce bon Roy de la secourir. Je le fis et la Messe ne fut pas plustost achevée que l'ayant fait appeler, je ne trouvé plus la mesme personne. Elle me parut si changée que j'en fus surpris. Rien de plus raisonnable et de plus soubmis à la volonté de Dieu. Toutes les idées noires de se procurer la mort qu'elle avoit plus d'une fois commencé de mettre en exécution se sont dissipées et encore hier je ressus une de ses lettres où elle me paroist dans un parfait repos. Je raporte tout cela au mérite de ce grand Roy qui les a soutenues avec tant de force et de courage. Si vous croiés que ce récit fasse quelque plaisir à nostre ste. Reine, vous pouvés luy communiquer. Pour ce qui est des sorties de vos soeurs pour les eaus,

croiés que je m'i opposerai toujours et de toutes mes forces. Je ne croy pas que l'expédiant que je vous escriis blesse en rien vostre régularité. Advisés y, ma chère et bonne Mère, et me croiés véritablement tout à vous.

Je vous supplie de faire rendre cette lettre à la Reine et la response du billet dont elle m'a honorée qui estoit dans vostre lettre. Au reste, j'ay esté estonné de la date de vostre lettre. Elle est du 5<sup>eme</sup> d'Aoust et je ne l'ay ressu que le quinse. Il faut qu'elle aist resté à la poste deux ordinaires, mais cela ne nuira de rien, car je m'estois expliqué à Mr de Valance tout comme vous l'auriés pu souhaiter, quoique je n'ay point veu ses bonnes meres de Valence. Priés Dieu pour moi je vous en conjure.

---

[251.] [*Autre guérison—Ragos.*]

Copie de la lettre de la R<sup>de</sup> Mère Bronné de St. Martin, Religieuse des Ursulines de Rouen, à la Reine d'Angleterre du 9<sup>e</sup> Juillet, 1703.

MADAME,

Le récit que je me donne l'honneur de faire à V. M. touchant la guérison miraculeuse d'une de nos pensionnaires, opérée par les mérites de feu S. M. B. d'heureuse et sainte mémoire mon très honoré maistre, recit digne de l'admiration des mortels, puisque dans le rapport que j'entreprends d'en faire à V. M. je ne diray rien qui ne soit confirmé par le témoignage unanime de toute ma communauté.

Le 15<sup>eme</sup> de Juin, Marie Anne Ragos fut blessée d'une maniere qui fut jugée mortel par Mr de Fontaine docteur en médecine, aiant receu deux coups de coude consécutifs dans le creux de l'estomac par une grosse et puissante fille qui tomba sur lad. Ragos qui estoit pour lors couchée. Une demie heure aprez qu'elle eut esté ainsy blessée, elle commença à vomir, se qui continua jusqu'au lendemain qu'elle s'évanouit sur les quatre heures du soir, aprez quoy elle

sentit des douleurs effroyables avec des efforts pour vomir qui faisoient pitié. Pendant le cours de trois semaines qu'a duré sa maladie, elle a esté dans une continuité de transport au cerveau, convulsions et hoquets, durant lesquels accidens on estoit obligé de la tenir à quatre jour et nuit.

Le vendredy 29<sup>e</sup> de juin et le 15<sup>e</sup> de sa maladie, deux de celles de nos soeurs qui estoient destinées à la veiller, luy proposèrent dans un petit moment d'interval qu'elle eut de bon sens (ce qui estoit très rare) de faire une neuvaine à feu sa M. B. Elle y marqua beaucoup d'inclination, priant les deux soeurs qui luy avoient fait cette proposition de luy en commencer une le lendemain, ce qu'elles firent en faisant dire une messe le samedi premier jour de la neuvaine, promettant de se dégager l'une l'autre affin de communier tous les jours de la neuvaine. Le mercredy et les autres jours jusqu'au dimanche dernier jour de la dévotion, les douleurs et accidens de la malade augmentèrent beaucoup, jusque là qu'elle ne pouvoit prendre une goutte de bouillon sans que cela luy donnât de furieuses convulsions. Tous les remèdes qu'on luy faisoit ne faisoient que redoubler ses douleurs, de sorte que le medecin dit de ne luy en plus faire, l'abandonnant, et il dit à ses parens qu'elle n'en reviendrait point. Le samedi 23<sup>e</sup> de sa maladie venant sur le dimanche, elle eut une terrible nuit. Le dimanche, jour qui finissoit la neuvaine, elle jetta deux grands vers, l'un des quels estoit mort. Entre neuf et dix heures du matin du mesme jour, elle s'évanouit deux différentes fois. Sur les dix heures et demie on la leva, elle fit quelques pas dans sa chambre. Elle se trouva si mal, qu'on fut contraint de la reporter dans son lit, désespérant de la mener à la messe qui se devoit dire à onze heures pour la fin de la neuvaine. La messe estant sonnée, on le luy dit. Alors elle fit un dernier effort en se levant. On la traina à l'Eglise du mieux qu'il fut possible, ou estant d'entrée elle se mit à genoux pour adorer Dieu et pour le commencement de la Messe. A l'Évangile elle se leva toute seule, a la fin du quel ses grandes douleurs commencèrent et furent toujours en augmentant



jusqu'au *Sanctus*. Elle ne laissa pas de se mettre à genoux pour l'Élévation où elle se trouva extraordinairement mal. On fut contraint de la soutenir et de luy jetter force eaue de la Reine d'Hongrie estant presqu'évanouie. Pour lors outre ses douleurs ordinaires, elle sentit un renversement général dans tout le corps. S'estant relevée apres l'Eslévation, elle sentit cesser ces grands maux, et commença de se porter de mieux en mieux jusqu'à la fin de la Messe qu'elle se trouva entièrement guérie, s'estant tenue debout durant le dernier Evangile, et à genoux pendant que le prestre en dit une sur elle. De là elle sortit seule de l'esglise et sans aucun soutien, marchant audevant de toutes nos Religieuses avec autant de force qu'elle en avoit jamais eu, sans que le bruit que la joye causoit luy fit aucune peine, quoy que la veille de sa guérison lorsqu'elle entendoit parler elle s'évanouissoit. Apres quoy elle fut montrée au médecin et au chirurgien qui, quoy qu'ilz luy touchassent rudement l'estomac elle n'y sentoit aucune douleur, quoy qu'auparavant l'attachement d'une plume la faisoit évanouir. Elle dormit la nuit suivante sans s'éveiller, ce qu'elle n'avoit pas fait depuis sa maladie, et s'est levée aujourd'huy à six heures et a mis son corps sans en ressentir aucune incommodité. C'est ce que nostre Communauté ne cessera de publier en rendant gloire à Dieu et à mon saint Roy, à qui j'en rendray de continuelles actions de graces, en me glorifiant de la qualité

Madame

de V. M.

la très humble et très obéissante servante et fidelle sujette

BRONNÉ DE ST. MARTIN religieuse indigne.

Des Ursulines de Rouen ce 9<sup>e</sup> Juillet 1703.

---

[252.] [*Autre guérison—Blandaux.*]

Extrait de la lettre du R. P. de la Neuville de la Compagnie de Jésus du 15. Juillet 1703.

Ma soeur m'escrivit hier, et comme elle scait l'attachement très particulier que j'ay à la dévotion du Roy d'Angleterre, elle a cru me faire plaisir de me mander un miracle qui vient d'arriver à Auxerre à une bonne femme nommée Blandaux. Elle avoit depuis longtemps un chancre horrible qui luy avoit mangé tout le visage : aiant dépensé tout son bien à se faire traiter par les médecins, et ne trouvant aucun soulagement à son mal, elle fit un voeu au Roy Jacques, et commença une neuvaine. Estant un jour à la messe et se recommandant d'une manière plus particulière aux mérites de ce saint Roy, elle sentit tout d'un coup tomber de son visage toutes les chairs mortes et l'espèce de galle dont il estoit couvert, et dans le mesme temps elle se trouva le visage parfaitement net et sain.

[253.] [*Autre guérison.*]

Extrait d'une lettre d'Aix en Provence du 11<sup>e</sup> Juillet 1703, écrite par un religieux d'Aix au R. P. Bernardin Augustin deschaussé à Paris.

Je vous escriis, mon révérend Père, pour vous demander si vous seriez en estat d'aller faire une neuvaine sur le sépulchre du Roy Jacques d'Angleterre où l'on dit qu'il se fait de grands miracles. Celuy qui vient d'arriver dans nostre ville fait grand bruit. C'est d'une demoiselle très dévote que je connois fort particulièrement, qui depuis trois ans estoit détenue dans un lit perclue de tous les membres de son corps, jusque mesme de la langue, c'est à dire qu'elle estoit hidropique, paralitique, attaquée d'un cancer et d'une rétention d'urine, et souffrant tous ces maux avec une grande patience et mesme

avec joie, car moy mesme je l'ay veue dans cette situation. Un de ses amis luy escrivit de Paris qu'il alloit commencer une neuvaine sur le tombeau du Roy Jacques, et que le mercredy aprez qu'elle auroit receu sa lettre seroit le jour qu'il la commenceroit, et que de son costé, elle éleuat son coeur à Dieu. Il est vray de vous dire que le premier jour elle commenca de remuer les bras et les mains, le second les pieds, bref aprez la neuvaine finie, elle s'est levée de son lit, marche fort commodément et sort de sa maison sans aucune incommodité, ne ressentant plus aucune douleur. Cela est de fait, et tout le monde la va voir comme une resuscitée.

---

[254.] [*Autre guérison.*]

Copie de la lettre de Mr le Duc Mazarin à la Reine d'Angleterre du 8<sup>e</sup> Juillet 1703.

MADAME,

Je prends la liberté de faire scavoir à vostre Majesté un miracle du feu Roy vostre époux arrivé à la Fère il y a plus de trois mois, au sujet d'une jeune fille agée de plus de vingt ans qui tomboit du haut mal de la manière du monde la plus dégoûtante et capable de faire le plus d'horreur, et j'en ay esté tesmoin et quelqu'un s'estant avisé de dire à cette jeune malade qui tomboit plusieurs fois par jour qu'elle eut recours à ce grand saint et qu'elle luy fit une neuvaine, aussitot finie, elle a recouvert une parfaite santé et elle s'est confirmée depuis trois mois sans le moindre accident du monde ny la moindre recheute, ce que je certifie à V. M. sur la parole de Mr Guérin chanoine du chateau, mon confesseur qui m'a rendu ce témoignage, dont j'assure V. M. en osant la féliciter d'un si admirable évènement: la Sainteté comme V. M. la connoit et la professe estant préférable à toutes les couronnes du monde. Je suis avec soumission etc.

LE DUC DE MAZARIN.

---



[255.] [*Autre guérison—Tranchon.*]

VIVE ✠ JESUS.

Nostre chère Sr Francoise Angélique Tranchon agée de 37 ans et religieuse depuis 12 ans, du rang des soeurs domestiques au monastère de la Visitation Ste. Marie de Melun étoit depuis cinq années travaillée d'une violente colique qui des l'abord lui occasionna une douloureuse descente. Comme les accidens de ce mal ne l'attaquoient les premiers tems que de trois en trois mois environ, les secours d'un bandage fait de la manière que l'a donné au public pour les pauvres Mr du Bé, fameux médecin en ce pays, lui facilita le moyen de continuer quelques travaux de sa condition, pourveu qu'ils ne fussent que médiocres. Mais sur la fin de l'année passée 1702 jusqu'à sa guérison, les accidens de son mal devenans plus fréquens, les moindres travaux lui firent beaucoup plus pénibles à soutenir. Depuis le mois de décembre de ladite année, à peine 15 jours se passoient ils sans le retour de cette colique toujours accompagnée du même accident et avec des circonstances d'autant plus facheuses qu'il y avoit moins de remède : la rupture qui donnoit passage à l'intestin faisant un plus notable progres, l'on fut obligé de changer la palette qui servoit à comprimer la partie, et au lieu de trois poulces de longueur que la premiere avoit, il faut lui en faire une de 5 poulces environ sur trois et demi de large, sans cela l'intestin se relaschoit nonobstant le bandage, et reduisoit la fille à n'estre capable d'aucun travail, son mal étant encore compliqué de plusieurs autres infirmités.

À la fin du dernier accident qui avoit été pire que nul autre, en ce qu'an lieu de 4 à 5 heures qu'elle étoit d'ordinaire à faire rentrer l'intestin dans la place naturelle, ce ne fut cette fois qu'après douze heures environ de friction qu'elle vint à bout de le remettre, ayant souffert toute cette espace des douleurs très violentes. Sur le récit qui fut fait à notre très honorée Mère du miracle arrivé récemment par les intercessions du Roy d'Angleterre de la guérison d'un même mal, elle eut mouvement d'ordonner à ladite soeur d'y recourir. La

fille obéit, mais se défiant du succès de ses seules prières, elle supplia humblement que la Communauté se joignit avec elle, ce que notre Mère lui accorda. Elle fit commencer à cet effet une neuvaine le 12 de mars de cette année 1703 pendant laquelle cette soeur ressentit plusieurs attaques de sa colique, se trouvant presque à tout moment comme sur le point de tomber dans l'accident ordinaire. Cependant elle ne perdit point l'espérance. Le 8<sup>me</sup> jour de la neuvaine 19 mars jour de St. Joseph environ sur les six heures du matin, comme elle rendoit actuellement service à une malade, sans effort néanmoins, son bandage, fait tout neuf depuis environ 13 jours, se cassa tout net par le lien principal qui servoit à comprimer la rupture où se faisoit la descente. Dabord la fille hésita si elle devoit la raccomoder, attendu que depuis le premier jour de son mal jusqu'à celui cy elle n'avoit pu être un moment sans son bandage, autrement l'accident lui reprenoit aussi tost. Néanmoins prévenue d'un mouvement de confiance, elle alla trouver notre t. h. Mère pour recevoir obéissance de ce qu'elle devoit faire. Notre Mère pleine de foy luy ordonna de s'en passer et de reprendre son travail. Dès ce jour la fille s'y remit, même au plus fort et depuis ce tems elle a porté les plus rudes fatigues de la cuisine des six semaines de suite, soutenu les gros travaux des lexives jusqu'à tirer des 30 et 40 seaux d'eau par jour, sans éprouver le moindre accident de son premier mal. Bien plus, ayant été depuis attaquée une fois de violentes douleurs de colique, ça été sans aucune suite du susdit accident, ce qui n'a servi qu'à nous confirmer la vérité du miracle. Cette chère soeur se trouve aujourd'hui si absolument quitte de son mal qu'elle ne s'est jamais trouvé plus vigoureuse et mieux en état de remplir les fonctions de celles de son rang, ce qu'elle fait à l'édification de toute la Communauté. Elle ne pouvoit jeusner et elle reprit aussi tost le jeune du caresme et a continué depuis. Notre médecin a assuré que son mal étoit incurable, et ne pouvoit être guéri que par une puissance supérieure à tous les remèdes.

S<sup>R</sup> MARIE ANGÉLIQUE DE ST. ANGE, supérieure.



[256.] *Mémoire par lequel D<sup>ne</sup> Charlotte, fille du prince Charles Edouard, fils du Roi d'Angleterre Jacques III, sollicite des secours de la générosité du Roi de France.*

Vers 1766.

#### MÉMOIRE.

Demoiselle Charlotte, fille du Prince Charles Edouard, retiré à Rome depuis la mort de Jacques III, son père, Roy d'Angleterre, est née en 1753 à Lièges dans la maison du prince. Elle a été offerte à l'Eglise par ses mains, baptisée sous le nom qu'il portoit, élevée comme sa fille dans sa famille jusques à l'âge de sept ans et présentée en cette qualité à tous les seigneurs Anglois qui l'ont visité pendant ses séjours à Liège, à Basle et à Bouillon.

Sa mère, d'une des premières familles d'Ecosse, alliée à la maison de Stuart pour laquelle plusieurs de ses parents ont répandu leur sang et perdu la vie, traitée alors par le Prince comme son épouse et connue dans ses différentes courses sous les mêmes noms que luy, recut, en 1760, ordre du feu Roy d'Angleterre, de conduire sa fille à Paris pour lui procurer une éducation digne de sa naissance et lui [donner] des maitres que la vie du Prince alors errant de ville en ville, ne permettoit pas d'espérer dans sa maison. Le Roy d'Angleterre mis des lors cet enfant sous la protection de la France. Il se chargea de pourvoir à sa dépense, et pendant sa vie il a rempli ces engagements avec une générosité digne de la bonté de son coeur.

A sa mort, le Prince, son fils, fut privé des subsides que la France et l'Espagne avoient accordés à son père. Le Cardinal d'Yorc réduisit la pension dont la mère et la fille jouissoient à une somme de cinq mille livres et pour comble de malheur, elles n'ont pu avoir aucune connoissance des dispositions que le feu Roy avoit promis de faire en leur faveur. Dans cet état de détresse, elles ont attendu les évènements. Le nouveau mariage du Prince a changé l'état de l'une et de l'autre ; aigri par une séparation qui lui fut tres sensible,



quoiqu'ordonnée par le Roy son père, il n'a pas toujours montré le même intérêt. La Demoiselle Charlotte sa fille est bien persuadée de sa tendresse pour elle, elle a recû des preuves récentes de son attachement, elle espère tout de ses bontés, mais elle est convaincue qu'il ne pourra pas remplir les vues qu'il a sur elle, sans le secours de la France ; elle ose implorer la protection et les bontés du Roy, elle représente à sa Majesté qu'elle est l'unique rejetton d'une famille souveraine alliée à la maison de France, célèbre par ses malheurs, et qui a fait à la religion le sacrifice de ses états ; l'unique enfant d'un Prince malheureux qui a partagé longtemps le sort des armes de sa Majesté, et qui a fait des efforts généreux pour obliger la France : ils ont mérité aux Seigneurs Ecossois qui servirent son Père des secours annuels. Elle ose espérer qu'ils ne seront pas refusés à la fille unique de celui qui combattoit à leur tête et qui leur inspiroit ce courage et ce zèle qui les ont rendus dignes des bontés et des libéralités de sa Majesté.

---



Vre<sup>2</sup> Bien Bonne et affectionnée mere, Marie.

A Amiens Le 15. de Juin 1625.

MARY DE MEDICIS.

J'ay trouvé dans le Cabinet  
du feu Roy mon frere les Originaux  
de ces papiers imprimés, j'estoit  
aupres de luy quand il fit  
profession en montrant de S.<sup>t</sup>  
religion, et quant il receut les  
Sacraments de notre S.<sup>t</sup> Religion  
Eglise, c'est pourquoy je puis  
attester quil est mort bon Catholique

Jacques R

SEAL USED BY JAMES II.







de quoy j'ay esté moy mesme  
 témoin ~~populaire~~. Jacques R

JAMES II.

Les affaires estant réduites à la dernière extrémité  
 par la defection presque generale de la Noblesse

JAMES II.

Je suis persuadé que plus je vis  
 longtemps en ce monde, j'hazarde tous  
 les jours de plus en plus mon Eternité,  
 estant convaincu en moy même,  
 qu'aussy longtemps que je reste  
 sur la terre, je ne suis point en  
 sûreté, et ne puis l'estre jamais,  
 jusqu'à ce que je sois dégagé de  
 ce corps corruptible, et uni à vous

JAMES II.





O mon Dieu ! Quand viendra ce  
 heureux jour, auquel je pouray jouir  
 de la vision Béatifique, et être uni  
 avec les saints bienheureux qui vous  
 louent sans cesse ? le plus tôt que  
 vous m'appellerez à vous, O mon Dieu  
 sera le mieux sachant que tant que je  
 demeure icy bas, je suis toujours en  
 danger etant si difficile de se  
 maintenir dans ce qu'on connoît  
 être du devoir d'un bon chrétien  
 sans se laisser entraîner aux mauvais  
 exemples dont ce monde est  
 rempli et aux artifices de l'ennemi  
 commun du genre humain ; et être  
 toujours préparé comme nous  
 devrions l'être, suivant les paroles  
 de notre Seigneur. Soiez prêts.



178

Votre bon amy  
Jacques R.

Votre bon amy  
Jacques R.



SIGNATURES AND SEAL USED BY JAMES III.

NR

A ma sœur la Devese.

A la Reine Priolo.

MR.



SEAL OF QUEEN MARY BEATRIX.

W Montagu

WILLIAM LORD MONTAGU.





Marié R. Maria R.

St-Germain 7 July 1712

" ayant toujours en dessin &c "

redrawn  
to the Superior no 4

QUEEN MARY BEATRIX.

A la Reverende Mere  
Superieure de la Visitation  
de N<sup>re</sup> Marie à Chaillos.

Pr Louise Palatine Abbesse

PRINCESS LOUISE PALATINE.

de ma part à n<sup>re</sup> chere mere, & à n<sup>re</sup> aimable  
depres, apres cela à toutes nos sœurs, en par-  
ticulier la chere conuierge T. Ang. exch. de la lettre,  
pour nous ma toute chere mere, & nous em-  
brasse tendrement au pied de la croix, qui is-  
sue dieu de nous faire aimer, ou tout au  
moins de la porter avec patience, & douceur.



WRITING AND SEAL OF QUEEN MARY BEATRIX.





A la Reine

---

Madame  
de votre Majesté.

La tres humble et tres

obeyssante fille  
Louise Marie.

à vingt  
un may  
1700

La tres humble et tres  
obeyssante fille et servante

De St germain  
le 19<sup>me</sup> Sep: 1710

Louise Marie.



## INDEX.

---

- Abelly, or Abelis, Louis, bp. of Rhodes, 240.  
 — *Méditations* by, 245.  
 Aiguillon, mons. d', 57.  
 Aix, in Provence, 532.  
 Aix-la-Chapelle, 425.  
 Alacoque, M. Marie, nun, 419.  
 Albani, abbé, the Pope's nephew, illness of, 93.  
 — his funeral oration on king James II, 94.  
 Albisy, père d', 476.  
 Almont, countess d', (Vittoria Montecuccoli-Davia), 11, 12, 20, 21, 24, 29, 36, 38, 44, 45, 61, 84, 91, 98, 105, 106, 112, 113, 114, 118, 166, 167, 172, 303, 307, 311, 315, 318, 373, 510.  
 — letters from, 310, 316.  
 — letter to madame Priolo, 310.  
 Ambrun, 255, 256.  
 Amelot, Catherine Charlotte, nun, 446.  
 Amiens, 114, 221.  
 — letter dated from, 225.  
 Anecy, *see* Annessy.  
 Anette, 84.  
 Angéliques, les, nuns of Chaillot, 2, 13, 90, 118, 130, 134, 137, 138, 143, 187, 198.  
 — *see also* Beauvais, madame de.  
     Meme, madame de.  
     Priolo, madame.  
 Angers, monastery of, 415.  
 Angleterre, *see* England.  
 Anjou, duke of, afterw. Philip V, king of Spain, 450.  
 Anne, duchess of York, *see* York, duchess of.  
 Anne, queen of England, 427.  
 — as princess, 274, 343, 400, 426, 436, 437, 477.  
 Anne, queen, the duke Daumont's present to her, when princess of Denmark, 436.  
 — her illness, 390.  
 — report of her death, 435.  
 Anne Élisabeth, nun of Chaillot, 131, 202.  
 — letter from the Queen to, 132.  
 Anne Louise, nun of Chaillot, 20, 21, 57, 252.  
 Anne Marie de Jésus, (madlle Despernon), 274, 355.  
 — *Life* of, 274.  
 Annessy, nuns of, 79, 146, 150, 151, 405.  
 Anselme, abbé, 40.  
 Aremberg, comte d', 57, 246.  
 Argençon, mons. d', 130.  
 Argyle, lord of, 388.  
 Arlot, le sieur, 453.  
 Arthur, Mr., 36.  
 Assistante, l', *see under* Chaillot, convent of.  
 Assyrians, the, 292.  
 Athens, Philip Anthony, archbp. of, papal Nuncio at Paris, 360, 362.  
 — *see also* Nuncio, papal.  
 Augustine, St., comments on a passage from, 218.  
 — quoted, 395.  
 — *Confessions* of, 449.  
 Augustinians, the, 349.  
 Aumale, madlle d', 392, 393, 464.  
 Aumont, duke d', 387.  
 — embassy of, 435, 436.  
 Autun, madame d', 113.  
 Autun, bp. of, *see* Roquette, Gabriel de.  
 — bps. of, 319, 516.  
 Auxerre, miracle at, 532.  
 Balzac, Abraham, miraculous cure of, 514.  
 Bany, mons., 45.



- Bar le Duc, 406, 408, 411, 422, 424, 442, 451, 463.  
 — James III at, 156.  
 — château de, 385.  
 Barail, mont., 458.  
 Barbe, la seur, 443.  
 Barberini, cardinal, at the Papal chapel, Rome, 94.  
 Barckman, 459.  
 Baret, mad<sup>lle</sup>, 413.  
 Barucq, duke of, *see* Berwick.  
 Bassequière, le maréchal de, 238.  
 Bath, earl of (1685), 288.  
 Bath and Wells, bp. of (1685), 287.  
 Baulien, *see* Beaulien.  
 Baulin, *see* Ballain.  
 Bany, mont., 98.  
 Bavaria, Maximilian Emanuel, prince Elector of, 32, 404, 447, 450, 469.  
 Bavière, *see* Havarria.  
 Baille, mons. de, 474.  
 Bawich, madame de, *see* Berwick.  
 Beaulieu, Jacques, the Queen's first surgeon, 101, 110, 112, 118, 127, 134, 142, 195, 201, 374, 375, 398, 399, 410, 412, 470, 510.  
 Beaune, 307.  
 Beauvais, bp. of (1713), 445.  
 Beauvais, Claire Angélique de, nun of Chaillot, xiv, 35, 151, 315.  
 — letter on her election to the office of Superior (1695), 22.  
 — letters from the Queen to her as Superior, 10, 24, 25, 53-73, 133, 135, 136, 139, 141, 142, 164-193.  
 — letter from madame Gobert to, 300.  
 — her re-election as Superior (1706), 133.  
 — her touching letters to the Queen, 25.  
 — *as la Doyenne*, 90, 98.  
 Beauvilliers, Paul, duke of, 302, 389, 413, 451.  
 Beauvilliers, duchess of, 389, 413, 448.  
 Behingham, père, Jémit, 417, 419.  
 Bellarmin, Robert, cardinal, 405, 419.  
 Bellaroine, Anne Augustine, nun, 442.  
 Bellecour, monastery of, 365.  
 Bellevaux, mont., painter to the King, 514.  
 Bellevaux, madame, 514.  
 Benedictine, the, 110, 125, 302, 518, 521.  
 Benoît, abbé, prior of St. Germain, 339, 349, 431, 459.  
 Benoît, abbé, present at K. James II's death, 347.  
 Bernardin, père, letter from, on a miraculous cure, 532.  
 Berry, Charles, duke de, 143, 450, 451.  
 — his visit to queen Mary, 450.  
 Berry, Marie Elisabeth, duchess de, 417-419, 469.  
 Bertrand, Marie Simone, Superior of Nevers, 314.  
 — extract of letter from, 304.  
 Berulle, Pierre, cardinal de, 406.  
 Berwick, James Fitz-James, duke of, 151, 308, 365, 366, 368, 395, 413, 427, 466.  
 — his sister, 145.  
 Berwick, duchess of, 304, 383, 411, 413.  
 Beaucou, 365, 479.  
 Bevellot, Marie Henriette, nun, 211.  
 Bishops, English, 284.  
 Blakewell, archdeacon, 406.  
 Blanche, queen, foundress of the abbey of Maubuisson, 498, 502.  
 Blandaux, *see* Blondeaux.  
 Blandford, Walter, bp. of Worcester, 285.  
 Blaret, Marie Felicité, nun, 396, 476, 481.  
 Blie, Anselme, 515.  
 Blondeaux, Servais, 519, 521, 522.  
 Blondeaux, or Blandaix, 'femme,' miraculous cure of, 532.  
 Bluret, Marie Felicité, nun, *see* Blaret.  
 Boileau, abbé, 11, 66.  
 Bolger, capt., 20.  
 Bolin, *see* Ballain.  
 Bollain, Anne Marie, nun, 243.  
 — circular letter in her handwriting, 245.  
 — letter from, in memory of Q. Henrietta Maria, describing the solemn honours paid to her, 234-237.  
 Boncau, père, 96.  
 — sermon by, 174.  
 Bordeaux, James II's reception at, 475.  
 Bosnet, Jacques Penigne, bp. of Condom, afterw. of Meaux, 243, 480.  
 — his death, 118.  
 — funeral oration upon queen Henrietta Maria, 225-238.  
 Bouché, Anne Julianne, nun, 500.  
 Boucherat, Louis, chancellor of France, 482.  
 Bouchet, père, 183.  
 Boue, nun of Chaillot, 59.

- Boufflers, Louis François, duc de, letter to Louis XIV, 252.  
 Bouillon, mons. de, 312.  
 Bouillon, madame de, 168, 366.  
 Boulogne, 26.  
 Boulogne, Bois de, 461, 470, 471; queen Mary at, 440.  
 Bourbon, 144, 295, 307, 312, 314, 318, 323, 335, 527.  
 — waters of, 301, 337, 338.  
 — K. James II's journey to, 221.  
 — the King and Queen at, 303, 306, 310, 312.  
 — letters dated from, 49, 311, 316.  
 Bourbon, prince de, marriage of, 423.  
 Bourbon, madlle de, marriage of, 414.  
 Bourdaloüe, père Louis, 358.  
 — sermons by, 441, 500.  
 — his death, 117.  
 Bourges, archbp. of, 311.  
 Bourgogne, *see* Burgundy.  
 Boursot, père, 387.  
 Bous, mons., 402, 403.  
 Bouvart, —, 309.  
 Brest, 7.  
 Bretagne, port of, 231.  
 Bretonneau, père François, 99.  
 Briançon, 366.  
 Briare, 295, 303.  
 Brisset, Marie Christine, nun, 189, 417.  
 Bristol, bp. of, 474.  
 Brouilly de Trarsigny, Marie Christine de, nun of Strasbourg, letters to madame Gobert, 210, 211, 302.  
 Brunet, abbé, 83, 187.  
 Brunswick, duchess of, 246, 497, 501.  
 — assists a son of madame Molza, 453.  
 Brussels, 372.  
 — Duke of York an exile at, 437.  
 Buchley, *see* Buckley.  
 Buckley, lady Sophia, 2, 106, 130, 133, 138, 141, 177, 180, 189, 202, 303, 383, 432, 440, 448, 449.  
 — letter (from 'S. M. D.') to madame Priolo, 11, 12.  
 Buckley, or Bulkley, mons. de, 66, 116, 117, 125, 126, 198.  
 Bukley, madame, *see* Buckley.  
 Bulkley, madame, *see* Buckley, lady Sophia.  
 Bullion, *see* Bouillon.  
 Burgundy, wines of, 316.  
 Burgundy, duke of, 143, 145, 450.  
 Burgundy, duchess of, gives birth to a son, 136.  
 Bussy, madame de, her death, 32.  
 C. H., nun, 58.  
 Cadet, Claude, miraculous cure of, 519-522.  
 Cæsar, Julius, 256.  
 Caignac, mons., surgeon, 521.  
 Calais, 330, 477, 483.  
 — K. James II at, 26.  
 Cambray, monsr de, 389.  
 Cambridge, lord, ambassador in France, 421.  
 Canonical books, 280.  
 Canterbury, archbp. of (John Tillotson), 259.  
 Capuchins, the, 311, 405, 407, 467.  
 Carluse, 390.  
 Carmelites, the, 119, 175, 335, 355, 516.  
 Caron, mons., 412.  
 Caryl or Caruil, John, lord, secretary of state to K. James II, 214, 509.  
 Castelmelhos, comte de, a Portuguese, 287.  
 Catherine, madame, 216.  
 Catherine, queen dowager of England, xi, 391.  
 Catherine Agnes, nun, her death, 133.  
 Catherine Angélique, nun of Chaillot, 80, 142, 178, 180, 188, 191, 193, 199, 210, 268, 368, 369, 377, 399, 429, 430, 457.  
 — illness of, 162.  
 Catherine Angélique, *see also* Du Tillet, C. A.  
 Catos, madame, 458.  
 Cavill, mons., *see* Caryl.  
 Chaalon, *see* Chalons.  
 CHAILLOT. *Convent of the Visitation of St. Mary.*  
 — xiv, 2, *et passim.*  
 — founded by queen Henrietta Maria, 221.  
 — circular letter from, after the death of queen Henrietta Maria, 238-244.  
 — queen Henrietta Maria at, 231, 232; her heart taken there, 221, 243, 245.  
 — building of the church of, 505-510; reasons for completing it, 505, 506.  
 — permission to enter the monastery, 246.  
 — papers relating to, 221.  
 — inventory of MSS. at, 220-223.



- CHAILLLOT, *Convent at*, inventory of papers, letters, etc. at, 244-246.
- circular letter from the nuns on the last days and death of K. James II, 323.
  - circular letter from, mentioned, 99, 102, 145, 222.
  - Superiors of the Convent—
    - 1689-90, *see* Croiset, madame.
    - 1690-95, *see* Priolo, madame.
    - 1695-1701, *see* Beauvais, madame de.
    - 1701-6, *see* Gobert, madame.
    - 1706-9, *see* Beauvais, madame de.
    - 1709-12, *see* Moufle, madame de.
    - 1712, *see* Priolo, madame.
  - Superior of (1685-86), letters to, 222.
  - — (1689-90), 4.
  - — letter from the Queen to, 7.
  - — (1713, 14), letters to, 150, 155.
  - Superiors of, their elections, 22, 51, 64.
  - la Déposée (1689), 4, 6; (1690), 7; (1701), 296; (1706), 182.
  - les Déposées, 25, 186-188, 317, 353, 357.
  - l'Assistante, 2, 4, 7, 8, 20, 46, 50, 105, 124, 126, 155, 162, 177, 186, 188, 195, 199, 200, 202, 210, 299, 315, 318, 388, 430, 438, 439.
  - l'Assistante, nun of Chaillot [perhaps Anne Elisabeth], letter from the Queen to, 131.
  - l'Assistante, Marie Constance Gobert, 315.
  - interview with James II on the death of Charles II, 254.
  - letter to a sister at, 149.
  - letter from a nun on the death of Louis XIV, 218.
  - letter from, on K. James II's elegy, 363.
  - K. James II's heart taken to, 349, 350.
  - the Queen's liking for, 4-8.
  - visit of the King and Queen to, 222; the Queen at, 22, 401, *etc.*
  - princess Louise at, 141.
  - the Queen's benefactions to, 207, 208, 223, 438.
  - six boxes transferred to, 246.
  - festival at, 173.
  - its needs laid before the French King, 10.
  - a tax to be levied on, 120.
- Chaillot, *see* Chaillot.

- Chalons, 384, 386, 397, 404, 406.
- letter dated from, 465.
  - cathedral of, 394.
- Chalons, bps. of—
- 1680-95, *see* Noailles, Louis Ant. de.
  - 1695-1720, *see* Noailles, Gaston de.
- Chamillard, mons., minister of state, 98, 119, 169, 312.
- Chancelière, madame la, 213.
- Chancellor, the, 99.
- Chantal, la mère de, 318.
- her death, 319.
- Chardonnet, St. Nicolas of, 510.
- Charles I, king of England, xiii, 220, 227-235, 238, 243.
- his marriage with Henrietta Maria, of France, 221.
  - inventory of papers, letters, etc. at Chaillot, relating to the King and Q. Henrietta Maria, 244-246.
  - the Queen's violent grief at his death, 231.
- Charles II, king of England, xiii, 221, 243, 244, 370, 394.
- writings of, copied by K. James II, (1) on the Church, 279; (2) on the heresies of England, 281.
  - queen Mary's regard for, 437.
  - account of his death, after an interview between James II with his Queen and the Sisters of Chaillot, 254-261, 222.
  - queen Mary's grief at his death, 369.
  - his illness, confession and tranquil death, 372, 288.
  - his deathbed conversion to Catholicism, 287, 222.
- Charles Edward Stuart, xiii, 536.
- Charles II, king of Spain, death of, 46.
- Charlotte, granddaughter of James III, her petition to the King of France for his help (1766), 536.
- Chartres, 87, 479.
- Chartres, duke of, 7, 503.
- Chartres, duchess of, 261.
- her baptism, 27.
- Choisi, François Timoléon de, his *Vie de St. Louis*, 446.
- Choisy, 54.
- Church, the Roman Catholic, 279, 506.
- infallibility of, 285.
  - James II's zeal for, 332.



- Church, the Anglican, 281, 282, 283.  
 Claire Antoinette, nun, 401.  
 Claire Antoinette Constantin, nun, 475, 476.  
 Clare, madame, 383.  
 Clement VII, pope, 284.  
 Clement XI, pope, 77, 94, 319, 382, 405, 406, 418, 424.  
 — his discourse on the piety of K. James II, 359, 360.  
 — his regard for queen Mary, 419.  
 — letter to K. James III (1701), 361.  
 Clermont, mad<sup>lle</sup> de, 421, 442, 454.  
 — receives queen Mary, 444, 445.  
 Clermont, lord, 432.  
 Clicher, madame, 438.  
 Colombes, death of queen Henrietta Maria at, 238.  
 Comerci, 408.  
 Compiègne, 8.  
 — nuns of, 98, 107, 119.  
 Condé, princes of, their correspondence with the English Court, 220-3.  
 Condé, princess of, 473.  
 — visit to and reception of queen Mary, 442, 444.  
 Condom, bp. of, *see* Bossuet, Jacques B  
 Confession, 285.  
 Constable, père, 483.  
 Conti, prince of, his marriage, 414, 416, 423.  
 Conti, princess of, 414, 473.  
 — princess dowager of, 419, 429.  
 Conti, père de, 419.  
 Convents, prayers from, to aid the King's objects, 8.  
 Coriolles, mons., 382.  
 Correcteur, le père, 323.  
 Correspondances et pièces diplomatiques, 220-223.  
 Cosne, 295, 303, 304, 310.  
 Cottin, abbé, docteur de Sorbonne, letter to, 524.  
 Cotton, père, 72.  
 Coulombier, monastery of, 415.  
 Crest, diocese of Dic, 256.  
 Croiset, père Jean, 68, 499.  
 — *Méditations* of, 494.  
 Croiset, madame, superior of Chaillot, 1690; letters from princess Louise to, 497-505.  
 Croiset, madame, la Déposée (1691?), letters from the Queen to, 13, 17.  
 — illness of, 168.  
 Croiset, le Président, 211.  
 Croissy, Charles Colbert, marquis de, 415.  
 Cromwell, Oliver, 259.  
 Cures, miraculous, at the intercession of K. James II, 514-534.  
 — — surgeons' certificates of, 517-519.  
 D., S. M., *i.e.* lady Sophia Buckley, *q. v.*  
 Dalmont, countess, *see* Almont.  
 Darenberg, comte d', *see* Aremberg.  
 Daumont, duke, *see* Aumont, d'.  
 Dauphin, the (1693-1712); *see* Louis, son of Louis XIV, of France.  
 Dauphine, madame la, 367, 378, 385, 389, 469, 501.  
 — her death, 485.  
 Dauphiné, le, 255, 257.  
 Dempsey, mad<sup>lle</sup>, 114, 119.  
 Demster, Mr., 145.  
 Denmark, Anne, princess of, (queen Anne of England), *see* Anne.  
 Déperion [D'Espéron], mad<sup>lle</sup>, *see* Anne Marie de Jésus.  
 Déposée, la, *see under* Chaillot, convent of.  
 Derry, siege of, 5.  
 Des Granges, mons., 350.  
 Des Marets, mons., 387, 426, 453, 464.  
 Destanes, mad<sup>lle</sup>, 119.  
 Des Ursins, madame, 468.  
 Dickeson (Dicusson, Disquusson, or Dy-cusson), Mr., treasurer of K. James II, 387, 405, 411, 413, 426, 437, 440, 443.  
 Die, bp. of, 254-257.  
 Dieppe, 174.  
 Dole, bp. of, brother of Chamillard, minister of state, 312, 316.  
 Donbarton, *see* Dumbarton.  
 Douglas, lady Henrietta, *see* Dumbarton, nun of Chaillot.  
 Dreux, mons. de, 253.  
 Du Bé, mons., physician, 534.  
 Dublin, 5.  
 Duchesne, mons., 121.  
 Dumanoir, nun, letter from, on a miraculous cure, 524.  
 Dumbarton, nun of Chaillot, *i.e.* Marie Paule=lady Henrietta Douglas, 38, 89, 134, 182, 208, 209.

- Dundas, le sieur, 368, 476.  
 — discourse of, 253.  
 Du Pille, Pierre, 521.  
 Dupont, —, meditation of, 429.  
 Dupui, —, attendant of K. James II, his death, 113.  
 Duras, duchess of, 471.  
 Duras, lord, 261.  
 Durfe, le marquis, 304, 311, 312, 315, 317.  
 Dutch, the, James II's victory over, 370.  
 Du Tillet, Catherine Angélique, 210.  
 Du Val, nun, 186, 191.  
  
 Edinburgh, 406.  
 — loyalty of, 370.  
 Edward VI, king of England, 284.  
 Elisabeth, sister, 22.  
 Elizabeth, queen of England, 284.  
 — princess Anne compared with, 436.  
 England, ambassador from, 246.  
 — chancellor of, 374.  
 — high treasurer of, 463.  
 — princess of, *see* Louise Marie, princess.  
 — correspondence of the Court with that of France, 220.  
 — great rejoicings for peace in, 409.  
 — execution of men in, 85.  
 — news from, 18, 72, 94, 95.  
 Epitaphs, 402.  
 Espéron, Anne Marie de Jésus d', Carmelite, *see* Anne Marie.  
 Estone, 52, 295, 298.  
 Este, Cardinal d', 68, 393.  
 Eugene, pope, 394.  
 Eugene, prince, 382.  
  
 F. A. [madame Priole], nun, 149.  
 F. M<sup>re</sup>, nun, 476.  
 Fagon, Gui Crescent, 36, 120, 194, 270, 298, 374, 375.  
 Fagon, madame Marie, 185.  
 Faon, general, a German, 368.  
 Faversham, earl of, *see* Feversham.  
 Felix, —, 33.  
 Felix de Cantolice, St., 405, 407.  
 Fer, mons. de, 516.  
 Férand, mons., surgeon, 521.  
 Ferdinand, prince of Spain, birth of, 468.  
 Feuilletot, le pere Augustin, sermon by, 419.  
  
 Feversham, Louis de Duras, earl of, 288, 391.  
 Flanders, 18, 126, 141, 185, 257, 284.  
 — army in, 143, 152.  
 — missionaries in, 82.  
 Fontaine, mons., 458.  
 Fontaine, mons. de, M.D., 529.  
 Fontainebleau, 27, 29, 30, 35, 45, 68, 76, 77-78, 101, 103, 120, 129, 165, 170, 171, 174, 196, 197, 198, 295, 298, 352, 366, 447, 451, 471, 512.  
 — the King and Queen at, 46, 47.  
 — letters dated from, 10, 23.  
 Forge, 106, 114.  
 Fouquet, la mère, 105, 203.  
 France, 207, 284, 324, 335, 386, 536.  
 — congratulations on the victories of, 503.  
 — Dauphin of, *see* Louis, son of Louis XIV.  
 — King of, *see* Louis XIV and Louis XV.  
 — English ambassador in, 400.  
 — exiles from, 226.  
 — queen Henrietta Maria takes refuge in, 230.  
 — journey of K. James II and his Queen in (1701), 205.  
 — K. James II thirteen years in, 348.  
 — Irish missionaries in, 82.  
 François, prince, brother of the Duke of Lorraine, 402.  
 François de Borgia, St., 453.  
 François de Sales, St., 39, 103, 123.  
 — chapel of, 265, 275, 357.  
 — tomb of, 405; his heart, 479.  
 Françoise Angélique, nun, 51, 95, 100, 119, 121, 125, 199; *see also* M<sup>me</sup>.  
 — letter from the Queen to, 203.  
 Françoise Catherine, death of, 176, 178.  
 Frémont, nuns of, 114.  
 Frémont, mons. de, 506.  
 Fribourg, siege of, 464.  
 Furstemberg, Guillaume Egon, prince de, cardinal, his death (1704), 118.  
  
 Gabriel, mons., 507.  
 Gaillard, père, 162, 163, 187, 380, 384, 390, 451, 481, 485.  
 — princess Louise confesses to, 485.  
 Gaillon, père, 395, 469.  
 Galli, or Gallis, père, 310, 462.

- Galmoy, lord, 396.  
 Gaman, mons., 193.  
 Gap, 255.  
 Garland, mons., 92, 106, 107, 138, 143, 169, 179, 186, 200.  
 Garvand, mons., queen Mary's physician, (Guervant?), 459, 470.  
 Gasteau, père, 309.  
 Gautier, abbé, 406, 407, 463.  
 Geneva, 79, 256.  
 Germany, 18.  
 Germany, Emperor of, 274.  
 Gernon, mons., illness of, 154.  
 Gillier, Françoise, miraculous cure of, 514.  
 Giustiniani, père, 366, 385, 463.  
 Gobert, mons., 407.  
 — queen Mary's portrait by, 440, 441, 459.  
 — his portraits of the Duke and Duchess of Lorraine, 441.  
 — picture of James III by, 437.  
 Gobert, Catherine Emmanuel, superior of the monastery of Montargis, extracts from her letters, 299, 300.  
 Gobert, Marie, miraculous cure of, 515.  
 Gobert, Marie Constance, nun of Chaillot, xiv, 32, 43, 55, 64, 70, 299.  
 — her election as Superior of Chaillot, 51, 88, 316, 317.  
 — her re-election as Superior of Chaillot, 116.  
 — 'l'Assistante,' 315.  
 — letters to, 210, 302.  
 — letters from queen Mary to, 88, 90-92, 96, 97, 99, 104, 105, 106, 109, 116, 118-130.  
 — letter from the Queen on her death (1706), 131.  
 Goldings, d<sup>lles</sup>, 76.  
 Gonzague, le B. Louis de, 419.  
 Gramin, père, Jesuit, 399.  
 Grammont, comte de, 316.  
 Grandmont, *see* Grammont.  
 Greffi, mère, 151.  
 Grenelle, plain of, 461.  
 Grenoble, 123, 366, 474.  
 Griffin, lord, 371.  
 — condemned to death, 139.  
 Grillai, mons., 76, 77.  
 Gualteri, cardinal, *see* Guonalteri.  
 Guérin, mons., 533.  
 Guérin, Claude, miraculous cure of, 514.  
 Guerlin, Françoise, miraculous cure of, 515.  
 Guervant, mons., *see* Garvand.  
 Guillet, mons., 184.  
 Guise, 497.  
 Guonalteri, Philippe Antoine, cardinal, 404, 413, 417, 437, 440, 451, 463, 464, 467.  
 Hague, the, 229.  
 Hamilton, duke of, 400.  
 Hanover, succession of, 406, 409, 430.  
 Hardin, St. Etienne of the family of, 503.  
 Hardouin de Péréfixe, *see* Péréfixe.  
 Harlay de Champvallon, François de, archbp. of Paris, xiii, 3.  
 — his death (1695), 204.  
 Harlay, Marie Françoise de, nun of Melun, letter to, 329.  
 Harlay, mad<sup>lle</sup> de, nun of Chaillot, 11, 25, 86.  
 Harlé, *see* Harlay.  
 Hempsy, mad<sup>lle</sup>, 98.  
 Henrietta Anne, duchess of Orleans, daughter of Charles I, 220, 245.  
 Henrietta Maria, queen of Charles I, xiii, xiv, 9.  
 — instructions to, from her mother Marie de Médicis (1625), 223.  
 — events of her reign, 220.  
 — life of, 245.  
 — inventory of papers, letters, etc., relating to her and K. Charles I, 244-246.  
 — inventory of her possessions (1669), 247-252.  
 — foundress of the monastery of Chaillot, 221, 234, 239.  
 — her death, 232.  
 — letter from monastery of Chaillot in memory of, describing the solemn honours paid to her, 234-237.  
 — memoirs given for the funeral oration on, 225-234.  
 — funeral orations on, 245.  
 — her heart sent to Chaillot, 221.  
 — letters relating to her anniversaries, 222.  
 — a silver box which belonged to her transferred to Chaillot, 246.  
 — circular letter from monastery of Chaillot after her death (1669), 238-244.



- Henrietta Marin, queen, annual service for her soul, 332.  
 — her character and good deeds, 226.  
 Henry IV, the Great, his daughter *Henrietta Maria*, q. v.  
 Henry VIII, king, renounces the authority of the Pope, 284.  
 Heresies, 281.  
 Heylyn, dr. Peter, 284.  
 Hegue, la, 15.  
 Holland, 228, 229.  
 — gazettes of, 430, 464, 466.  
 — news from, 381.  
 Houpeville, mons. de, M.D., letter from, 523.  
 Houx, madlle, 416.  
 Hubberton, father, 288.  
 Huguenots, the, 255, 256.  
 — in Holland and England, 424.  
 Humbert, Mr., death of, 142.  
 Humières, Louise de la Châtre, *maréchalle d'*, 8, 35, 84, 516.  
 Hunery, lord, duel with, 400.  
 Hungary, queen of, 531.  
 Henrique, la mere d', 190.  
 Hyde, Anne, *see* York, duchess of
- Ignatius, St., 431.  
 Ignatius, madame, 500.  
*Imitation de Jésus*, 232.  
 Ince, mons., 111.  
 Ingleton, or Ingletton, mons., almoner to James III, 253, 350.  
 Innocent XII, pope, 77.  
 — his death, 46.  
 International customs, 435.  
 Ireland, 5, 7, 57, 324, 407, 498.  
 — the King's late Secretary of War for, his death (1700), 44.  
 — viceroy of, attacked by Parliament, 227; his death, 227.  
 — missionaries expelled from, 82.  
 Irish, the, 366.  
 — of St. Germain, sad state of, 444, 448.  
 Irish priests, 154.  
 Irish prisoners, 139.  
 Isabelle, princess, 437.  
 Italy, missionaries in, 82.  
 — news from, 169.  
 Ivory, 383, 384.
- J. C., plays of, 81.  
 J. Marguerite, nun, 401.  
 Jacinthe, nun, 155, 458.  
 James I, king of Great Britain, 388, 406.  
 JAMES II, king, xiii, xiv, 1 *et passim*.  
 — as Duke of York, 258-260, 287, 371, 372, 437, *etc.*  
 — comes in disguise to London, and returns to Brussels unrecognized, 372.  
 — as Lord Admiral, 370.  
 — his flight and retreat into France, 222.  
 — at Calais, 26.  
 — his journey in France (1701), 295.  
 — letters of mentioned, 5.  
 — his household reforms on a scale of economy, 16.  
 — collection of pious sentiments of, 288-295.  
 — the Pope's discourse on his piety, 359.  
 — his interview with the Sisters of Chaillot on Charles II's death, 254-261.  
 — writings of Charles II copied by, 279, 281.  
 — grieved at the death of the Duke of Luxembourg, 21.  
 — his victory over the Dutch, 370.  
 — anecdotes of, 431.  
 — illness of, 9, 30, 33, 40-51, 57, 110.  
 — account of his illness and death (12-16 Sept. 1731), 263-279, 220.  
 — his death and causes of same, 347-349.  
 — his body placed in the church of St. James at Paris, 340.  
 — his funeral orations, 91, 93, 103.  
 — his heart taken to Chaillot, 269, 349; mausoleum for the same, 208.  
 — relics of, 101.  
 — letter on his last years and death, 222; inscription on his tomb, 102, 222, 339.  
 — letter from nuns of Chaillot on his last days and death, 323.  
 — anniversary of, 103.  
 — regarded as a Saint, 358.  
 — miraculous cures at his intercession, 514-534.  
 — memoirs of the miracles of, 246; note on same, 220.  
 — short life of, 107.  
 JAMES III, (James Edward Stuart, called the *Old Pretender*), xiii, xiv, 3, 40, 91,

- JAMES III, (James Edward Stuart), *contd.*  
 122, 124, 136, 139, 158, 160, 162, 170,  
 174, 183, 198, 254, 314, 418, 425.  
 — as Prince of Wales, 314, 317, 340, 343,  
 346, 360, 505.  
 — — act of Parliament convicting him of  
 high treason (1702), 486.  
 — account of his infancy at Windsor and  
 elsewhere, 434.  
 — his first Communion, 34.  
 — declared King of England by the Papal  
 Nuncio, 348.  
 — his correspondence with the French  
 Court, 220.  
 — his travels in France, 474.  
 — starts for the army in Flanders, 143.  
 — letters from, 254.  
 — letter to the Queen, 217.  
 — extract from letter of, 161.  
 — letter to the King of France, 465.  
 — letter from Clement XI to, 361.  
 — at Bar, 156.  
 — his portrait by Gobert, 437, 439.  
 — his attitude to Protestants, 438.  
 — memoirs relating to him and queen  
 Mary (1711-13), 365-464.  
 — inventory of contents of a drawer re-  
 lating to, 252-254.  
 — illness of, 116, 151, 170, 176, 186, 194.  
 — death of, 536.  
 — his tutor, lord Perth, 26, 27.  
 Jasinte, nun, 155, 458.  
 Jeane Françoise, sister, 92.  
 Jenkins, sir Leoline, judge of the Admiralty,  
 247, 250.  
 Jesuits, the, 385, 415.  
 Jinquins, *see* Jenkins.  
 Johnston, père Joseph, 520, 522.  
 Joigny, 519.  
 Juquimbert, 522.  
 Justin, mons., 518.
- L. de la Miséricorde, nun, 175.  
 L. Françoise, nun, 180.  
 L., M. de, 374.  
 La Chaise, père François de, 174.  
 — his niece, abbess of St. Menou, 322.  
 La Charité, 295.  
 La Fayette, madame de, 239.  
 La Fère, a miracle at, 533.  
 La Ferté, père de, 138, 187, 387, 481.
- La Garde, père de, 385.  
 La Haye, 229.  
 La Hogue, 325, 326, 482.  
 La Lande, mons. de, 246.  
 Lallemand, Pierre, monk of St. Gèneviève,  
 his *Holy desires for death*, 334.  
 La Moignon, A. E. de, la Déposée, 146, 446.  
 La Mongue, 278.  
 La Mothe, comte de, 323.  
 La Mothe, madlle, marriage of, 457, 458.  
 La Motte, madlle de, nun of Chaillot, 6, 7,  
 11, 17, 20, 25, *et passim*.  
 Lancy, 527.  
 Landau, siege of, 373.  
 La Neuville, père de, letter from, on a  
 miraculous cure, 532.  
 Languedoc, 479.  
 Lare, the commander of, 237.  
 Larray, marquis de, 256.  
 La Rue, père de, 378.  
 La Trappe, 81, 83, 85, 87, 106, 312, 315.  
 — queen Mary at, 84.  
 — James III's retreats to, 328.  
 La Trappe, l'abbé de, 68, 213, 335, 336, 343.  
 — letters from, 85.  
 — death of the late Abbé, 85.  
 Laura, madlle, 431.  
 Lauzun, Antoine, duke of, 296, 298, 316,  
 384, 400, 416, 421, 452, 461, 473, 498.  
 — present from the princess Louise to,  
 476.  
 Lauzun, duchess of, 378, 383, 390, 405,  
 419, 457, 470, 471.  
 Le Baud, mons., 154.  
 Le Bel, le sieur, painter, 462.  
 Le Breton, nun, 189.  
 Le Brun, mons., 373.  
 Le Comte, Hélène, nun, 454.  
 Le Moutier, St. Pierre, 310, 319.  
 Le Moyne, M. E., nun, 448.  
 Leopold I, emperor of Germany, 274.  
 Lépervier, Fr., dancing-master, 515.  
 Le Roi, Julienne Rosalie, supérieure dé-  
 posée of the first monastery of Rouen,  
 401, 415.  
 — her death, 147.  
 Le Royer, Jean, 521.  
 Le Tellier, père, 154.  
 Le Vayer, nun, 122, 180.  
 Lhulier, Héleine Angélique, 211.  
 Liége, 536.

- Lisle, goldsmith of, 119.  
 London, 372.  
 — mayor of, 228.  
 — Tower of, prisoners in, 432.  
 — duchess of Modena nt, 437.  
 Londonderry, siege of, 5.  
 Longchamps, nuns of, 336, 469.  
 Lorge, Geneviève, *maréchalle de*, 142, 193, 506, 508.  
 Lorge, or Lorges, Guy Aldouée de Dufort, *duc de, maréchal*, 93.  
 — death of, 506.  
 Lorge, Louise Gabrielle de, nun, 101, 111, 114, 142, 193, 296, 315, 416, 476, 480.  
 — letter to, 254.  
 Lorraine, 402, 437.  
 Lorraine, Elisabeth, *duchess of*, 402, 403, 408, 425, 456, 462.  
 — her regret at leaving the Queen (1691), 10.  
 — her portrait by Gobert, 441.  
 Lorraine, Leopold, *duke of*, 156, 385, 402, 408, 425, 426, 462.  
 — his portrait by Gobert, 441.  
 Lorraine, M. Eleonore de, 442, 446.  
 L'asun, *see* Lauzun.  
 Louis, St., 225, 325.  
 Louis XIII, King of France, 220.  
 Louis XIV, king of France, xiii, 11, 235, 243, 252, 271, 344, 391, 407, 424, 468, 486.  
 — at the siege of Namur, 482.  
 — visits K. James II when dying, 345.  
 — letter to (1713), 465.  
 — letter on his death, 218.  
 Louis (son of Louis XIV), Dauphin of France, 18, 54, 255, 257, 297, 366, 386, 423, 471.  
 — his death and virtues (1712), 378, 485.  
 Louis XV, King of France (1766), petition of princess Charlotte to, 536, *see* xiii.  
 Louise, A., *see* Anne Louise.  
 Louise Françoise, nun, 439.  
 Louise Gabrielle, nun, 506.  
 Louise Henriette, nun, 120, 159, 161, 188, 193, 197.  
 — illness of, 149.  
 LOUISE MARIE, princess, daughter of K. James II, xiii, xiv, 144, 153, 245, 314, 469, 471, 475, 476.  
 LOUISE MARIE, princess, *contd.*  
 — lives at Chaillot, 141.  
 — her fondness for dancing, 484.  
 — her charity to the poor, 494, 495.  
 — her respect for her governess, the countess of Middleton, 495.  
 — duke of Lauzun's present to, 476.  
 — letters of, 210, 252.  
 — letters to queen Mary, 213-216.  
 — Latin letter to the Queen, 316.  
 — memoirs relating to her and the Queen (1711-13), 365-464.  
 — memoir of, 482-486.  
 — her piety, 490-494.  
 — her last visit to K. James II, 346.  
 — her illness and death, 137, 148.  
 — words spoken by, in her last illness, 217.  
 — her heart taken to Chaillot, 253.  
 — letter on the death of, containing a précis of her life and virtues, 489.  
 — père Sanders, her confessor, 490.  
 — père Conestable, her teacher, 490.  
 Louise Palatine, princess, abbess of Maubuisson, xii, xiv, 245.  
 — letters to Madame Croiset (1689-90), 497-505.  
 L'aveis, la petite de, 100.  
 L'œuvre, the, 319.  
 Lucas, Abraham Jérôme, miraculous cure of, 514.  
 Lucron, Jean, surgeon, letter from on a miraculous cure, 517.  
 Luneville, 402, 407.  
 — the King at, 408.  
 Luxembourg, 452-454.  
 — queen Mary's visit to, 444, 445.  
 Luxembourg, François Henri, *duke of*, his death (1695), 21.  
 Lyons, 256, 365, 378.  
 M., *see* Mary, queen.  
 M., madame, and madame de M., *see* Maintenon, madame de.  
 M. Agathe, nun, 382.  
 M. Alexis, nun, death of, 143.  
 M. Barbe, nun, 162.  
 M. C., nun, *see* Gobert, Marie Constance.  
 M. Constance, nun, 302-304.  
 — letter from madame Gobert to, 299.  
 M. Elisabeth, *see* Marie Elisabeth.  
 M. Gabriele, *see* Marie Gabriele.



- M. Helène, *see* Marie Helène.  
 M. Marthe, nun, 191, 417, 458.  
 M. M<sup>ne</sup>, nun, 452.  
 M. Paule, nun, 138.  
 M. R., *see* Mary, queen.  
 M. Xavier, nun, 197.  
 Macarty, M. Eléonore de, nun, 192, 411, 413.  
 Maccabees, book of, 433.  
 Macon, 317.  
 Mad. Angélique, nun, 139, 191.  
 — death of, 178.  
 — masses for, 179.  
 Magon, mons., medical adviser to the Queen, 117.  
 Maintenon, Françoise d'Aubigné, marquise de, 3, 20, 21, 28, 32, 44, 46, 53, 83, 93, 111, 115-118, *et passim*.  
 — letter of, 121; letter of mentioned, 18.  
 — extract from her letters, 143.  
 — letter from queen Mary to, 466.  
 — visits the Queen, 27.  
 — interview with the Queen, 218, 448.  
 — the Queen's relations with, 62, 63.  
 — lays before the French King the needs of Chaillot, 10.  
 — illness of, 92, 111, 120, 122.  
 Maisne, mons., 85, 86.  
 Mansard, mons., 507.  
 Manseau, 107.  
 Maréchal, —, 73, 110, 194.  
 Marest, Gilbert, miraculous cure of, 517.  
 Marguerite Henriette, nun, 147, 148, 152, 156, 158-160, 162, 163, 185, 190, 193, 378, 380, 390, 414, 480, 482.  
 — illness of, 155.  
 Maria R., *see* Mary, queen.  
 Marie Angélique de St. Ange, superior of Melun, 535.  
 Marie Christine (M. Christine de Brouilly?), nun, death of, 176.  
 — masses for, 179.  
 Marie Constance, nun, *see* Gobert, Marie Constance.  
 Marie Constance, nun of Chaillot, 19.  
 — letter from the Queen to, 22.  
 Marie Elisabeth, nun, 134, 155, 190, 197, 199, 478.  
 — illness of, 162.  
 Marie d'Este, *see* Mary, queen of James II.  
 Marie Félicité Blaret, *see* Blaret.  
 Marie Françoise, nun of Chaillot, 6.  
 Marie Gabriele, nun, 111, 114, 142, 147, 148, 151, 152, 155, 156, 159, 190, 191, 378.  
 — death of her father, 174.  
 — letter from the Queen on her illness, 192.  
 Marie Helène, nun, 151, 152, 430: *see also* Uval.  
 Marie Henriette, nun, 315.  
 Marie Henriette, queen, *see* Henrietta Maria.  
 Marie de Medicis, *see* Medicis, Marie de.  
 Marlborough, John Churchill, duke of, 400.  
 Marli, 30, 34, 59, 74, 81, 82, 84, 92, 96, 115, 118, 120, 122, 130, 145, 167, 168, 170, 183, 185, 187, 190, 194, 196, 378, 386, 392, 429, 444, 449, 450.  
 — James III at, 137, 141.  
 — queen Mary at, 31, 99, 101.  
 Marseilles, 474.  
 — abbey of St. Victor at, 422.  
 Marsollier, abbé Jacques, 115, 213.  
 Martineau, père Isaac, 378.  
 Martinot, père, 367.  
 MARY, queen of James II (Marie Beatrice Eleonora d'Este, of Modena), xiii, xiv, 11, *et passim*.  
 — as Duchess of York, 245, 258.  
 — present of figs to, 7.  
 — her anxiety about the King, 14, 15.  
 — her dowry promised to her, 29.  
 — her birthday, 213.  
 — her early life and relations, 436.  
 — her marriage, 370, 398, 399.  
 — her visit to mad. de Maintenon after the death of Louis XIV, 218.  
 — rebuffed by madame de Maintenon (?), 42.  
 — her interview with mad. de Maintenon, 448.  
 — words dictated to princess Louise in her last illness, 217.  
 — her accident on horseback, 376.  
 — arrives at Chaillot, 401.  
 — visits the Luxembourg, 444, 445.  
 — sea-voyages of, 372.  
 — her copy of Act of Parliament convicting her son of high treason, 486.  
 — declines the office of Mother Superior at Chaillot, 3; dines in the refectory there, 6.

MARY, queen of James II, *contd.*

- sends books to nuns of Chaillot, 112.
- her benefactions to Chaillot, 207, 208 ; manner of her life at the Convent, 222.
- her prayers for the late King, 110, 125, 135.
- her opinion of the opera, 367, 383, 454.
- pleased at lord Middleton's conversion, 100.
- gifts promised to the Convent, 13.
- memoirs relating to her and her children (1711-13), 365-464, 223.
- her daughter (princess Louise), 31, 40, 112, 137 : *see* Louise Marie.
- bequest for masses for herself and children, 208.
- illness of, 27, 29, 39, 41, 58, 97, 127, 129, 150, 157, 167, 176, 196, 201, 399, 470.
- her children's illness, 205.
- letter on her death (1718), 254.
- reception of her body at Chaillot, 254.
- copies of letters from (1702-3), 505 *seqq.*
- letter of pious wishes, 45.
- letter to l'Assistante, 131.
- letter to the Superior of Chaillot (1690), 7.
- letters to madame Priolo, 1-89, 93, 95, 99-101, 108, 109-115, 117, 118, 127-129, 137, 140, 143, 147, 153, 165, 194-206.
- letters to madame C. A. de Beauvais, 10, 24, 25, 53-73, 133, 135, 136, 139, 141, 142, 164-193.
- letters to madame Gobert, 88, 90-92, 96, 97, 99, 104-106, 109, 116, 118-126, 128-130.
- letter on the death of M. A. Ronchin, 158.
- letters to les D'posees (1691?), 13 ; (1708), 137.
- letter to the Superior of Chaillot (1713), 150, 155, 158 ; (1714), 160.
- letter to la sœur Anne Elisabeth, 132.
- letter to madame de Maintenon, 466.
- letter from James III to, 217.
- letter from princess Louise to, 213-216.
- letter to, 207, 253, 529.
- Massillon, pere Jean Baptiste, 103, 170, 213.

- Matignon, Charles Auguste de, marshal of France, 422.
- his visit to queen Mary, 451.
- Maubuisson, 138, 336.
- the King and Queen at, 213.
- Maubuisson, abbess of (1689-90), *see* Louise Palatine, princess.
- Maubuisson, Mr. de, 145.
- illness of, 139.
- Maxwell, père, 385.
- Mazarin, Jules, cardinal duke, 509.
- letter to queen Mary on a miraculous cure, 533.
- Meaux, 130, 384.
- Meaux, bp. of, *see* Bessuet, J. B.
- Medicis, Catherine de, queen, 410.
- Medicis, Marie de, queen of France, xiv, 244.
- instructions to her daughter, queen Henrietta Maria (1625), 223.
- letter to the same (1625), 221.
- Meditations*, Italian, passage from, 395.
- Melac, mons. de, 373.
- Melfert, lord, 184.
- his interest in the King's affairs, 15.
- Melm, 46, 184, 198.
- convent of St. Mary at, 24, 329, 356, 534.
- — the Queen at, 11, 36.
- the Superior of the convent at, 114.
- — her death, 143.
- Memo, Françoise Angélique de, nun of Chaillot, 170, 187, 203, 311.
- *see also* Françoise Angélique.
- Ménager, mons., 474.
- Mothéville, or Motheville, madame de, nun of Chaillot, 244 ; memoirs furnished by, for funeral oration on the Queen (1669), 225.
- Metz mons. de, 386.
- Mendon, 34, 167.
- Middleton, countess of, governess to the Prince and Princess, 216, 314, 379, 383, 392, 400, 402, 408, 417, 432, 433, 440, 449, 453, 468, 472, 483, 495.
- Middleton, lord, 139, 368, 432, 443.
- his conversion, 100.
- Middleton, Charles, 139, 432.
- Minimes, les, 44, 48, 76, 307, 309, 322.
- Missionaries, 82.
- Modena, 145.
- queen Mary married at, 370.

- Modena, nuns of, 119, 376.  
 Modena, Francis II, duke of, 393.  
 — congratulates the new king James III, 348.  
 — his children, 77, 453.  
 Modena, Laura, duchess of, mother of queen Mary, 245, 372, 375, 393, 398, 428, 436, 437, 453.  
 — letters of, 222.  
 — birth of her daughter Charlotte, 437.  
 Molza, 36, 39, 41, 146.  
 Molza, count, 445.  
 Molza, countess, 212, 387, 398, 428, 431, 436, 440, 445, 449, 457, 510.  
 — her son, 453.  
 Montagu, abbé de, 234, 236, 242, 244, 246.  
 Montagu, mrs. de, 76.  
 Montagu, William, lord, xiv.  
 Montargis, 295, 299.  
 Montargis, monastery of, 50, 299, 300, 302, 304, 337.  
 — letter dated from, 51.  
 Montauban, madame de, 146.  
 Montauban, mad<sup>lle</sup> de, 186, 191.  
 Montecour, duchess, 498.  
 Montégut, *see* Montagu.  
 Montespan, madame de, 120.  
 Montpellier, 153, 474.  
 Montrevel, Nic. Aug. de la Baume, maréchal de, 475.  
 Motheville, madame de, *see* Metheville.  
 Motte, madame de la, *see* La Motte.  
 Moufflé, madame de, xiv.  
 Moufle, —, notary-public, 253.  
 Mougett, Marie Bénédicte, 502.  
 Moulins, 295, 307, 317, 322.  
 — letter dated from, 318.  
 Moulins, convent at, 50, 52, 310, 322, 377.  
 — the Superior of, 52, 98, 182.  
 Muré, madame de, 134.
- N . . . , mons., 343.  
 N. N., 488.  
 Namur, the King of France at the siege of, 482, 483.  
 Nemours, 295, 298.  
 Nery, baths of, 517.  
 Nevers, 295, 304, 307, 310.  
 — letter dated from, 307.
- Nevers, convent at, 337.  
 — nuns of, 50, 311.  
 — Superior of the convent of, 304; letter from, 313.  
 Nevers, père des Minimes de, letter of, 309.  
 Nevers, bp. of, 313, 323.  
 Nevers, duchess of, 295.  
 Nieremberg, Jean Eusèbe de, Spanish Jesuit, 334.  
 Niquen, convent of, 307.  
 Nivelles, Jérôme, 514.  
 Noailles, Louis Antoine de, cardinal, archbp. of Paris, xiii, 24, 66, 78, 79, 113, 121, 145, 147, 162, 252, 275, 353, 356, 363, 508.  
 — visits queen Mary, 115.  
 — or Nouailles, madame de, 72, 73.  
 Noailles, or Nouailles, Gaston de, bp. of Chalons, 72, 165, 384, 390.  
 — letter to queen Mary, 253.  
 Nonancourt, curé de, 213.  
 Norfolk, Philip Thomas Howard, cardinal of, brother of the Duke of Norfolk, 418.  
 Notre-Dame, 144, 319, 394.  
 Notre-Dame d'Arbaut, diocese of Auxerre, 521.  
 Notre-Dame de Liesse et St. Marcoul, diocese of Laon, 521.  
 Nouailles, *see* Noailles.  
 Noyon, monseigneur de, prélat, 237.  
 Nuncio, the Papal, 66, 75, 113, 214, 340, 342, 348, 360, 412.
- Olonne, Catherine Henriette, comtesse d', 521.  
 Or, *see* Ord.  
 Orange, King William III, Prince of, 18, 31, 85, 228, 229, 274, 327, 343, 502.  
 Orange, princess of, 501.  
 Oratory, Fathers of the, 9.  
 Ord, mons., 418, 423.  
 Orleans, Henrietta Anne, duchess of, 220, 425.  
 Otland, park of, 227, 228.  
 Oude, 'Oveda,' le sieur, physician to the King, 381, 409, 410.  
 Oxford, queen Henrietta Maria at, 230.  
 Oxford, Robert Harley, earl of, 401.



- Pacquet, run 101.  
 Paris, 8, 79, 112, 162, 187, 197, 295, 296, 298, 301, 319, 403.  
 Paris, Chaillot MSS. in the archives of, 220.  
 — certificate dated from, 520.  
 — letter dated from, 247, 516.  
 — register of the Benedictines at, 521.  
 — convents in, 257, 356.  
 — the people of, regard K. James II as a Saint, 358.  
 — rue de la Lingerie, 210.  
 Paris, archbishops of—  
   1664-70, *see* Pérofixe, Hardouin de  
   1671-95, *see* Harlay, François de.  
   1695-1729, *see* Noailles, Louis Ant. de.  
 Parliament of England, 31, 44, 400.  
 — Act of, convicting the pretended Prince of Wales of high treason, 486.  
 Pamy, 416, 418, 419, 470, 471.  
 Paston, Clement, 522.  
 Pauls, Marie, nun of Chaillot, *see* Dmolevorton.  
 Payen, J. P., priest, letter from on a miraculous cure, 516.  
 Ponce, prayers for, 180.  
 Pérofixe, Hardouin de Beaumont de, archbp. of Paris, 221, 244, 246, 247.  
 Peret, Agnes, nun, 302.  
 Perth, duke of, tutor to James III., 26, 213, 269, 314, 343, 345, 382, 383, 398.  
 Perth, duchess of, 388, 400, 450, 454, 472.  
 Phillert, warden of the Capuchins, 407.  
 Philip V, king of Spain, 145, 386, 407, 450, 459, 468.  
 — his army, 459.  
*Philote*, 190.  
 Picard, mons., of Rue de la Lingerie, Paris, 210.  
 Picardy, 237.  
 Piedmont, prince of, 43.  
 Pignerol, —, 20.  
 Piquet, Anne Thérèse, la Déposée, 442.  
 Plombières, waters of, 158, 437, 457.  
 Plowden, or Plowden, madame, 160, 442.  
 — madlle, 445.  
 Poince, la marquise des, 306.  
 Poison, père, 476.  
 Poissy, 336, 432.  
 Poissy, abbey of, partly destroyed by a thunder-storm, 141.  
 Poland, king of, 274.  
 — queen of, 355.  
 Polignac, Melchior, cardinal de, 406, 417, 418, 451, 454, 474.  
 — visits queen Mary, 439.  
 Pomponne, Simon Arnauld, marquis de, his death, 37.  
 Ponset, abbé, 92.  
 Pontchartrain, mons. de, 23.  
 Pontoise, 114, 138, 145, 213.  
 Popes, the, 42, 77, 94, 284, 319, 382, 405, 406, 418, 419, 424.  
 — *see also* Clement VII, XI; Eugène; Innocent XII.  
 Pope, the, homily of, 253.  
 — orders public prayers for the persecuted Catholics, 31; solemn processions at, 31.  
 Popoli, duke of, commands the Spanish army, 459.  
 Port Royal, 185, 482.  
 — nuns of, 147.  
 Porter, lord, leaves Ireland for Rome, 505.  
 Portsmouth, madame de, 437.  
 Portugal, missionaries in, 82.  
 Pouce, duchess of, 434.  
 Prayers for the dead, 285.  
 Priar, or Prior, mons., 474.  
 Priolo, Chretienne Angélique, 15.  
 Priolo, Françoise Angélique, Superior of the Convent of Chaillot, xiv, 12, 92, 117, 123-137, 138, 143, 149, 150, 168, 177, 178, 180, 182, 184, 213, 299, 314, 315, 325, 500.  
 — letter of mentioned, 24.  
 — as la Déposée (1695, 1696), 24, 57.  
 — letter on her resignation as Superior (1695), 22.  
 — letters to, 12, 212, 310, 316, 318.  
 — letter to the Superior of Nevers, 305.  
 — her brother, 124.  
 — illness of, 17-19, 120, 151, 183.  
 — her letters a comfort to the Queen, 30.  
 — letters from queen Mary to, 1-89, 93, 95, 99, 100, 101, 108, 109-115, 117, 118, 127-129, 137, 140, 143, 147, 153, 194-206.  
 — letters from the Queen to (as la Déposée), 23, 25-53, 74-87.  
 — her re-election as Superior, 147.

- Prior, or Prieur, mons., 474.  
 Projean, mons., 453.  
 Provence, 479.  
 Providence, homily on, 144.  
 Provincial, le père, 76, 78.  
 Purgatory, 110.
- Quaker, queen Mary's interview with a, 424, 437.  
 Quesnel, Pasquier, *New Testament*, 185.  
 Quesseau, père, 308.  
 Quinquet, père, 152, 377.  
 Quintin, mons. de, his marriage, 114.
- R., M., *see* Mary, queen.  
 Raffron, père, 76, 78, 81, 119, 171.  
 — letter to, 309.  
 Ragos, Marie Anne, miraculous cure of, 529.  
 Rancé, abbé de, 220.  
 Ranchain, —, nun, 237.  
 Récolets, the fathers, 44, 349.  
 Reformation, English, 283, 284.  
 Regent, the (France), 162.  
 Remiremont, madame de, 448.  
 Renard, mons., surgeon, miraculous cure attested by, 520.  
 Rennes, 415.  
 Revellois, M. Barbe, nun, illness of, 473.  
 Rhodes, bp. of, *see* Abelly, Louis.  
 Richebourg, Catherine Emanuelle de, letter of James III to, 254.  
 Rigaut, mons., painter, 462.  
 Riquen, 309.  
 Risini, abbé, envoy from the duke of Modena, 348.  
 Riva, 6-8, 56, 63.  
 Riva, mons., an Italian, 513.  
 Rohan, Armand de, cardinal, 413.  
 Rome, 31, 42, 66, 81, 162, 185, 536.  
 — the papal chapel at, 87, 93, 94.  
 — letter dated from, 363.  
 — palaces of, 445.  
 — popes of, *see* Popes.  
 Romilly, mons. de, 310.  
 Ronan, mons., 118.  
 Ronchin, Marie Agnes, letter from Q. Mary on the death of, 158.  
 Ronchy, abbé, 413, 444.  
 Ronchy, mons., 371, 421.
- Roquelaure, duke of, 474.  
 Roquette, abbé Henri Emmanuel de, nephew of the Bp. of Autun, 91, 94, 103, 113, 114, 195, 213, 221, 318, 363.  
 Roquette, Gabriel de, bp. of Autun, 37, 48, 86, 93, 94, 96, 101-103, 138, 145, 149, 150, 170, 171, 181, 189, 194, 197, 202, 213, 221, 267, 307, 310, 316, 317, 319, 325, 341, 342, 363.  
 — letter to madame Priolo, 318.  
 Rossières, M. de, 403.  
 Rouen, 211.  
 — abbess of English ladies of the Order of Ste. Claire at, 523.  
 — letter dated from, 531.  
 — first and second monasteries of, 415.  
 — nuns of, 210.  
 — the Ursulines of, 529.  
 Rouga, or Ruga, père Barthélemy, 106, 144, 274, 352, 353, 384, 387, 395, 399, 403, 405, 407, 411, 414, 419, 423, 427, 441, 455, 458, 476, 485, 509.  
 — his illness, 133.  
 — letter to madame Priolo, 212.  
 Rousselet, père, 187.  
 Rouvroy, Catharine, miraculous cure of, 514.  
 Ruffin, Marie Louise, miraculous cure of, 515.  
 Ruffren, père, of Niquen, 307.  
 Rus, madame, dau. of countess Middleton, 472.  
 Ryswick, treaty of, 29.
- Saey, mons. de, 458.  
 St. Aignan, abbé de, afterw. bp. of Beauvais, 445.  
 — madlle de, 451.  
 St. André, 133.  
 St. Antoine, nuns of, 75, 89, 147, 190, 210, 257, 413, 442, 472.  
 — Superiors of the Convent at, 32, 162, 191.  
 St. Chaumont, 403.  
 St. Cloud, 27, 34, 497.  
 St. Cyr, 2, 13, 14, 20, 22, 31, 33, 100, 165, 167, 499.  
 St. Denis, 111, 519.  
 — plain of, 450.  
 St. Étienne, 503.

- St. F. Xavier, 9.  
— chapel of, 8.  
St. Fiacre, diocese of Meaux, 521.  
St. Germain-en-Laye, 10, 23, 29, 35, 36, 295, 314, 324, 335, 341, 358, 395, 373, 374, 381, 385, 387, 389, 394, 399-401, 407, 412, 420, 438, 440, 447, 448, 452, 463, 480, 518.  
— cure of, 342, 343, 348, 349.  
— prior of, 431.  
— vicar of, 374.  
— Jesuit of, 366.  
— the Irish at, 444, 445.  
— journey of K. James II and Q. Mary from, 221.  
— princess Louise born at, 482.  
— K. James II buried at, 222.  
— letters dated from, 1 *et passim*.  
St. Jacques, miss of, 162.  
— the Ursulines of the Faubourg, 445.  
— letter dated from, 286.  
St. Jean, count, ambassador extraordinary from England, 383.  
St. Joseph, Oratory of, 276.  
St. Len St. Gilles, parish of, 458.  
St. Martin, la mère Brauns de, letter from, on a miraculous cure, 529.  
St. Meon, abbot of, 322.  
St. Ovide, Paris, 521.  
St. Paul, mons., courier of James III, 429.  
St. Pierre Moustier, 295.  
St. Pourcain, 517.  
— cure of, 98.  
St. Quentin, diocese of Verdun, 521.  
St. Simon, madame de, letter of mentioned, 417.  
St. Saire, 479.  
St. Salpêtré, the cure of, 101, 142, 147, 185, 190, 377, 383, 399, 411, 430, 439, 500, 509, 515, 516.  
— his paper on Job, 399.  
St. Valery, madame de, 129.  
St. Vastique, 112.  
St. Xavier, 133.  
Ste. Avoce, Ursulines de, 454.  
Ste. Geneviève, 89.  
Ste. Magloire, seminary of, 518.  
Ste. Renne, waters of, 117, 118, 141, 144, 145, 176.  
Ste. Thérèse, 179, 291.  
Sales, François de, *see* François de Sales.  
Salisbury, the, a French ship, 432.  
Salsfields, minister, sermon by, 431.  
Sanadon, pere, 385, 481.  
Sander, or Sanders, pere, confessor of James II and princess Louise, 338, 339, 381, 455, 490, 493.  
— his explanation of the Mass, 431.  
Sandn, pere, illness of, 170.  
Sardinia, 404.  
Saumur, 25.  
Savignac, mons. de, 458.  
Savoy, 77.  
Savoy, miss of, 191.  
Savoy, duke of, 169, 255-257, 365, 366, 370.  
— army of, 368.  
— court of, 467.  
Savoy, duchess of, 43, 455, 467.  
— Camille, duchess of, letter of mentioned, 245.  
Saxe-Gotha, duke of, his dancing-master, 515.  
Schemberg, mons. de, his death, 5.  
Scotland, 227, 228, 252, 253, 368, 407.  
— her fidelity to the house of Stuart, 406.  
Scripture, interpretation of, 282.  
— texts from, 12, 19, 34, 41, 69, 164, 166, 167, 236, 282, 295, 296, 310, 332, 337, 351, 353, 382, 400, 404, 427, 429.  
Sedon, (J.), lieut.-gen. of Ireland, 366.  
Seger, pere, his mother, an Italian, 428.  
Sender, pere, *see* Sanders.  
Senlis, mons., 255.  
Sent, archbishopric of, 519, 521.  
Sequent, or Sequefous, monastery at, 312, 315.  
Seraphin, pere, 200.  
— his death, 117.  
Sheldon, Gilbert, archbp. of Canterbury, 285.  
Sicily, 467.  
Silleri, family of, 162.  
Siver, 378.  
Soissons, monseigneur de, visits queen Mary, 437.  
Spain, king of, *see* Philip V.  
— Queen of, 386, 459.  
— her death, 245.  
— ambassador from, 377.



- Spain, king of, his secretary, 468.  
 — missionaries in, 82.  
 Strafford, lord, 474.  
 — madame, governess to princess Louise, 483.  
 Strafford, madlle, 445.  
 Strasbourg, 52.  
 — letter dated from monastery at, 210.  
 Stratefiz, minister, 477.  
 Strickland, lady, 114, 115, 144, 155, 156, 212, 374, 415, 430, 460, 480.  
 Strickland, mons., 452.  
 — is attacked with paralysis, 144.  
 Strickland, nun of Chaillot, her illness, 34, 35, 36, 38.  
 Strickland de Siser, madame, 378.  
 Sunderland, countess of, lady of the bed-chamber to queen Mary, 435.  
 Superiors of the Convent at Chaillot, *see* *under* Chaillot.  
 Surene, 366.  
 Surgeons' certificates of miraculous cures, 517-519.  
 Surin, madlle, 311.  
 Sweden, king of, 382.  
 Symphorien, St., mother of, 433.
- Talbot, lord, illness of, 180.  
 Talbot, madame, 180, 383.  
 Tallart, Camille d'Hortun, comte de, marshal of France, 477.  
 Tarascon, 474.  
 Téatin, père, 387.  
 Térèse, *see* Thérèse.  
 Tessé, count de, 45.  
 Texlin, père Quinquet, 152, 377.  
 Thérèse Angélique, nun of Chaillot, 92, 98, 117, 120, 168, 275.  
 — death of, 176, 188.  
 — masses for, 179.  
 Thibaut, mons., surgeon, 521.  
 Thuillier, père, provincial des Minimes, 307, 323.  
 Tiberjian, sister of, 162.  
 Timothée, père, Capuehin, 419.  
 Todis, 411.  
 Torcy, mons. de, 383, 425, 426, 464.  
 Touché, madame, 510.  
 Toul, the King at, 402.  
 Toulons, 474.
- Tranehon, Françoise Angélique, nun, miraculous cure of, 534.  
 Trevou, père du, tutor to 'Monsieur,' 48.  
 Trionyl, madame, 171.  
 Turenne, mons. de, 372.  
 — niece of, 197.  
 Turenne, madame, 373.  
 Tyrconnel, madame, 99.
- Ursulines, les, 54, 114, 322, 524.  
 Utrecht, 406.  
 — treaty of, 467.  
 Uval, Marie Hélène, nun, 377.  
 Uxelles, Nicolas du Blé, marquis d', marshal of France, 474.
- Val de Grace, 515.  
 Valence, 365, 527.  
 Valérien, mount, 401.  
 Vaudemont, comte de, 408, 425, 451.  
 — madame de, 411, 425, 441.  
 Vendôme, mons. de, 119.  
 Vernon, madame de, sœur de St. Benoît, miraculous cure of, 524.  
 Versailles, 7, 21, 22, 34, 67, 136, 137, 385, 421, 444, 472.  
 — James III at, 215.  
 — the Queen at, 16, 43.  
 — marriage concluded at, 414.  
 Vienne, archbp. of, 48, 86, 96, 116.  
 — letter from, on a miraculous cure, 527.  
 Vilneuve, St. Thomas de, 460.  
 Visitation of St. Mary at Chaillot, *see* Chaillot, convent of.  
 Viviers, diocese of, 114.  
 Voisyn, Mr., 146.
- Waldgrave, mr., 62, 77, 104, 105, 434.  
 Whitehall, 452.  
 — queen Mary at, 452.  
 William, duke of Gloucester, his death (1700), 42.  
 William III, King, *see* Orange.  
 Windsor, 'Wundeson,' the infant prince James with the Duchess of Pouesse at, 434.  
 Wood, mr., 215.

- Worcester, safety of Charles II after the battle of, 288.
- York, duchess of (Anne Hyde, wife of Duke of York, afterw. K. James II), xiii, 297.
- York, duchess of, her conversion to the Church of Rome, 222.  
— declaration of the steps in her conversion to Catholicism, 283-286.
- York, duke of, *see* James II.
- York, Henri Benoît Stuart, cardinal of, 536

THE END.

Oxford

HORACE HART, PRINTER TO THE UNIVERSITY













